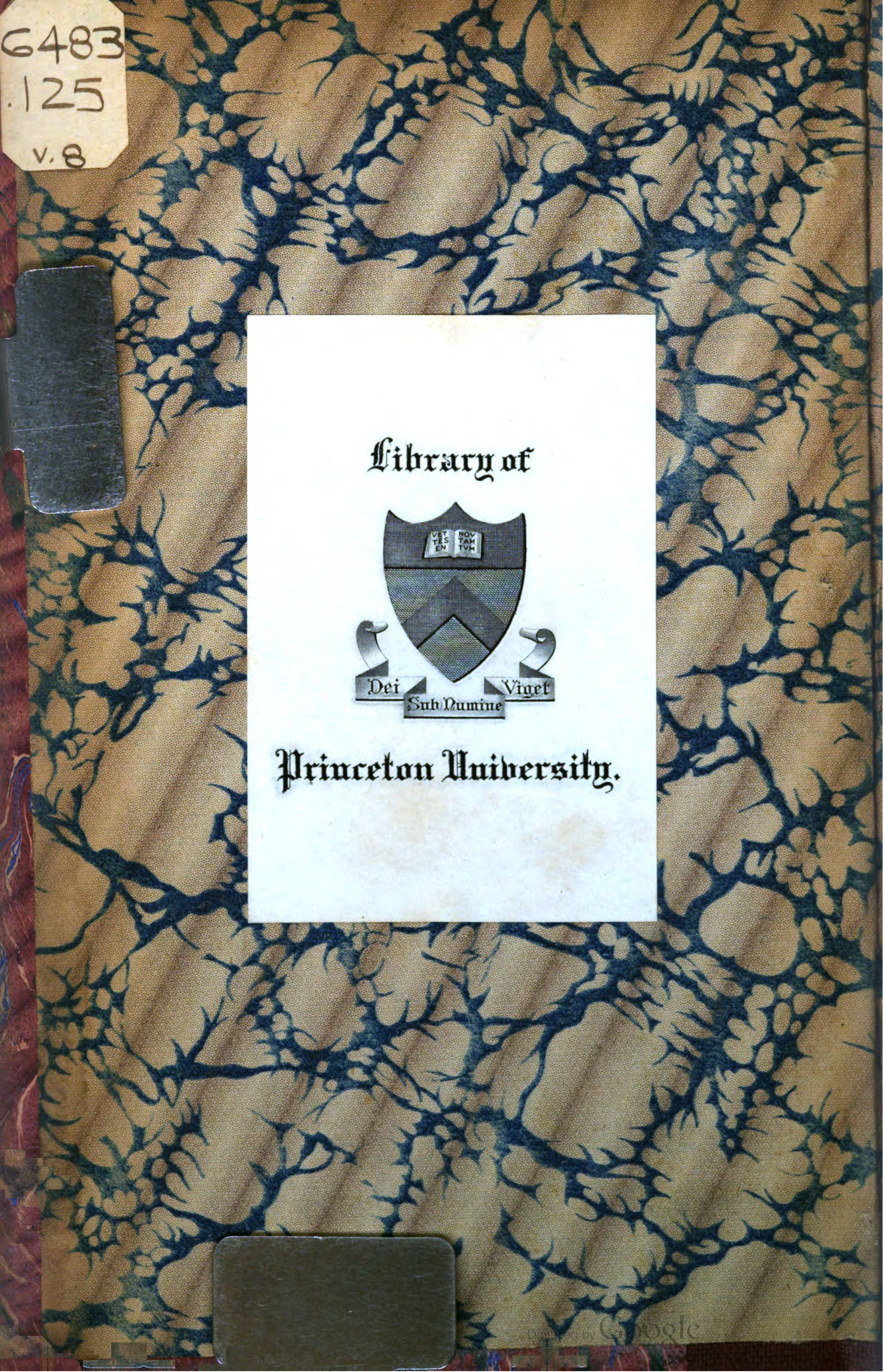

Princeton University Library
32101 063849358


G483
.125
v.8
Library of
VET TES TAM EN
NOV TAM TVM
Dei Sub Numine Viget
Princeton University.



ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

HUITIÈME ANNÉE. — 1898

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1898

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

HUITIÈME ANNÉE. — 1898

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1898

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

CAS DE LIMOGES

PAR M. ROUILLON

Voici, d'après des notes exactes et des souvenirs précis, la relation de deux expériences, qui, vu les conditions excellentes où elles ont été réalisées, constituent une contribution que j'ose croire de grande valeur à l'étude de la question psychique. Les deux expérimentateurs me sont personnellement connus depuis plusieurs années : leur sincérité et leur esprit critique offrent une garantie indiscutable.

Identification d'un nom obtenu par l'écriture directe avec une personne morte inconnue des expérimentateurs.

Le soir de Noël 1893, M. Loze, commis d'économat au lycée de Limoges, avait invité son ami, M. Étienne Vidal à venir dans sa chambre prendre un verre de vin blanc. Il était environ dix heures. Un bon feu de bois brûlait dans la cheminée devant laquelle était le guéridon, encombré d'une bouteille et d'une assiette. M. Vidal avait l'avant-bras, M. Loze, le coude sur la tablette du petit meuble. La conver-



sation portait sur tout autre chose que le psychisme expérimental.

Tout à coup M. Vidal sent la table se soulever, une fois, puis deux, et avec une telle force qu'on n'a que le temps de débarrasser le plateau. « Tiens, tiens ! dit M. Vidal, on dirait qu'elle veut parler. Voyons un peu? » — On met les mains sur la table et on demande : « Qui est là? — R. *Demi-Siphon*. — D. Mort ou vivant? — R. Morte. — Ah! c'est une femme. Qu'étiez-vous? — R. Danseuse. — D. Où? — R. Moulin-Rouge. — D. De quoi êtes-vous morte? — R. Accident. — D. Quel accident? — R. Rupture périnée en faisant grand écart. — D. Voulez-vous nous faire assister à une séance intéressante? »

Alors se produisirent quelques phénomènes extrêmement curieux, mais d'un ordre particulier, qui ne peuvent guère être rapportés ici, et la table dicta enfin : *Ardoises*.

Depuis quelque temps M. Loze s'était procuré deux ardoises encadrées de bois épais qu'il avait jointes ensemble par deux écrous en cuivre[1]. Ces écrous sont dévissés et les ardoises séparées. M. Loze les lave à l'aide d'une éponge mouillée et les met sécher près du feu, en pleine lumière. Puis il va chercher dans un tiroir un fragment de crayon et le place entre les deux ardoises. M. Vidal, après les avoir examinées encore une fois sur les deux faces, devant la lampe et en présence de M. Loze qui se livre en même temps à cet examen minutieux, les accole l'une contre l'autre et visse les écrous. Elles sont ensuite posées à plat sur la table, sans contact avec les mains.

La table frappe comme avec impatience. On demande ce qu'elle veut. « R. Éloignez lampe. » M. Loze porte la lampe dans l'alcôve, distante de deux pas environ, d'où vient encore de la lumière; le feu de la cheminée jette également une assez vive lueur. On aurait pu facilement voir l'heure à une montre. Pendant ce temps, M. Loze n'a pas perdu de vue les ardoises restées sur la table et non touchées par M. Vidal[2].

Demande : « Écrivez quelque chose, et quand ce sera ter-

1. C'etaient de solides écrous d'au moins 4 centimètres de longueur.
2. On procéda constamment ainsi, avec le contrôle mutuel des deux opérateurs.

miné, frappez un coup. » La table reste un moment immobile, puis frappe deux coups, ce qui, d'après les conventions, signifie : Non. « D. Il y a quelque chose qui ne va pas? — R. Oui. — D. Quoi? — R. Mains. — D. Vous voulez les mains sur les ardoises? — R. Oui. » On obéit[1]. La table, après un instant, frappe un coup. « D. C'est fait? — R. Oui. » La lampe est apportée, et, les ardoises étant dévissées par M. Vidal, on trouve sur l'une d'elle des traits forts nets, analogues à des huit entrelacés.

Encouragé par ce résultat, M. Vidal, sans rien effacer, referme les ardoises à l'aide des écrous et les replace sur la table. La lampe est éloignée. On demande quelque chose de plus précis. La table est immobile. On entend le crayon remuer et un coup est frappé. A la lumière de la lampe, M. Vidal dévisse les ardoises et sur l'une d'elles se voient des caractères dont la signification échappe d'abord. Interrogée, la table répond : « A l'envers ». M. Vidal reconnaît alors un L et M. Loze, à son tour, un paraphe qu'il emploie quelquefois pour signer son nom. Sans regarder l'ardoise, il prend un papier mince sur lequel il trace, avec son tour de main habituel, le paraphe en question, puis l'interposant, l'envers de son côté, à la lumière de la lampe, il constate la quasi-identité des traits qu'il venait de former avec ceux de l'ardoise. Celle-ci est portée devant la glace qui rend parfaitement reconnaissable la signature de M. Loze.

Sans rien effacer, les ardoises sont revissées, et la table est priée de vouloir bien écrire « comme tout le monde ». On perçoit le bruit du crayon; un coup est frappé. Les ardoises sont ouvertes par M. Loze, et sur l'une d'elles on trouve écrit en caractères d'une netteté très satisfaisante : *Demi-Siphon.*

Les ardoises sont refermées par M. Loze. « D. Par un mot, un seul, s'appliquant absolument à vous, indiquez quel

1. Il est bien entendu que, durant ces expériences, les ardoises sont restées sur la table, maintenues simultanément par les deux expérimentateurs, dans une lumière très suffisante. L'ouverture s'est toujours faite en pleine lumière, et avec le contrôle le plus sérieux de la part des deux opérateurs. (Note de M. Vidal.)



était votre genre d'existence. » On entend encore le bruit du crayon; de nouveau un coup est frappé. Les ardoises sont dévissées, et sur l'une d'elles on trouve très lisiblement écrit le mot : *Vadrouille*. L'écriture est remarquablement nette et ferme[1].

Quelques questions sont encore posées à la table qui tout à coup s'arrête pour ne plus bouger.

Jamais M. Vidal ni M. Loze n'avaient entendu parler de Demi-Siphon et ce nom et ces détails absolument inconnus étaient pour eux une énigme.

Le lendemain, causant de l'expérience devant quelques collègues, ils apprirent que, quelques jours avant, le journal *le Temps* avait annoncé la mort d'une danseuse du Moulin-Rouge répondant au sobriquet de *Demi-Siphon*. M. Vidal m'a dit ces jours-ci ne pas savoir si la cause de la mort (rupture du périnée) indiquée par la table avait été reconnue exacte. Mais je crois bien me rappeler que les renseignements pris à cette époque confirmèrent également ce point là. Pendant toute cette soirée M. Vidal et M. Loze furent seuls dans la chambre où eut lieu la séance. Il en fut de même à l'expérience suivante.

On demande à la force intelligente de vouloir bien se manifester d'une manière évidente, comme invitation à une nouvelle séance. « R. Croix. » Une explication est demandée. « R. Mur. » On regarde, mais on ne voit rien.

Quelques jours après, vers 7 heures et demie du soir, M. Vidal se trouvait seul dans sa chambre[2] où personne n'avait pu pénétrer. Tout à coup, en se retournant, il aperçut contre la glace une croix d'environ 10 centimètres tracée à l'encre comme avec un doigt. Elle n'était pas encore sèche.

1. On voit que dans ces différentes expériences les ardoises n'ont été ouvertes et fermées tantôt que par l'un des expérimentateurs (alternativement M. Loze e M. Vidal), tantôt fermées par l'un et ouvertes par l'autre (« Vadrouille ») sans modifier en rien le résultat. (Note de M. Vidal.)

2. Les appartements de la famille de M. Vidal sont séparés du reste du lycée par une cloison vitrée et on y accède par une porte ne s'ouvrant, de l'extérieur, qu'avec un passe-partout et donnant sur un vaste vestibule, à droite et à gauche duquel se trouvent les chambres, dont celle de M. E. Vidal.

A trois mètres à peu près de la glace, sur une table, il y avait un encrier contenant de l'encre identique à celle employée. Or, M. Vidal n'avait pas quitté sa chambre depuis une demi-heure, et, devant aller au théâtre, il venait quelques instants avant (10 minutes environ) de terminer sa toilette devant la glace, en pleine lumière. On peut donc dire que cette croix a été faite en sa présence.

Vers le même temps, M. Loze avait lui aussi trouvé plusieurs croix *à la craie* dans sa chambre et en différents autres endroits. Mais le manque de contrôle empêcha d'y attacher la même importance. Toutefois il paraît probable — toute circonstance bien examinée — que ces signes émanaient de la même cause que la croix à l'encre.

Ci-joint les attestations de M. Vidal et de M. Loze. Quant à moi, ces faits m'ont été racontés le lendemain même de leur constatation par les deux témoins avec tous les détails ci-dessus spécifiés.

M. Rouillon,

Professeur d'allemand au lycée de Périgueux.

Périgueux, ce 2 janvier 1898.

Ces faits sont rigoureusement exacts.

E. Vidal.

Le compte rendu des diverses expériences relatées (ardoises, croix) est strictement conforme à la vérité.

L. Loze.

RAPPORT DE LA COMMISSION

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

SUR

LA VUE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

Dans sa séance de décembre 1897, sur la demande de M. le professeur Grasset, l'Académie des sciences et lettres de Montpellier a nommé une commission[1] chargée de procéder, avec le sujet de M. le docteur Ferroul, à une nouvelle expérience de vision à travers les corps opaques[2].

Cette commission apporte aujourd'hui à l'Académie le résultat de ses observations.

Dès le début, et d'un commun accord, les délégués ont décidé que deux d'entre eux, MM. H. Bertin-Sans et Meslin, seraient chargés de procéder aux préparatifs des expériences, tandis que les deux autres ne seraient pas mis dans la confidence du détail de ces expériences afin qu'ils pussent conserver une plus grande indépendance pour l'enregistrement des résultats.

Notre rapport sera de ce fait divisé en deux parties, l'une relative à la préparation, l'autre à la réalisation des expériences.

1. Cette commission était composée de MM. H. Bertin-Sans, docteur en médecine, chef des travaux de physique à la Faculté de médecine, Grasset, professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine, Guibal, bâtonnier de l'ordre des avocats, Meslin, professeur de physique à la Faculté des sciences.

2. J. Grasset. Une expérience de lecture à travers les corps opaques. (*Semaine médicale*, 1897, p. 443.)

La conclusion qui ressort, de la seconde partie fera sans doute paraître excessives certaines des précautions minutieuses dont nous nous sommes entourés pour nos préparatifs; mais, en observateurs consciencieux, nous devions aborder l'expérience sans rien préjuger du résultat; il était donc nécessaire de se placer dans des conditions telles que, dans le cas où des résultats positifs seraient obtenus, les conclusions ne pussent être infirmées par un manque de précautions initiales. Aussi les relaterons-nous tant pour témoigner des soins avec lesquels nous avons rempli la mission qui nous était confiée que pour faciliter la tâche de ceux qui désireraient répéter des expériences du même ordre.

I

Nous avons d'abord décidé en principe de préparer trois expériences. La première devait consister dans la lecture d'une lettre qui serait cousue sur l'un de nous et dont nous ignorerions tous le contenu; la seconde, dans la lecture d'une lettre analogue que nous pourrions présenter au sujet, mais que nous ne lui abandonnerions sous aucun prétexte. Enfin, nous avions prévu le cas où, pour un motif quelconque, les deux expériences précédentes n'ayant pas été possibles, nous serions amenés à laisser entre les mains du sujet, en quittant Narbonne, une lettre qu'il devrait nous renvoyer intacte et dont il aurait à nous indiquer le contenu par correspondance. Cette troisième expérience ne pouvait, en cas de succès, être considérée comme aussi concluante que les deux autres; elle devait seulement être organisée de façon à mettre en évidence la supercherie, s'il y en avait une; elle nécessitait donc des précautions particulières.

Voici comment nous avons procédé pour préparer nos trois expériences :

Nous avons pris un jeu neuf de 32 cartes, et nous avons écrit sur chaque carte un mot différent; nous avons pris, en outre, 32 cartons blancs et nous avons écrit sur chacun une phrase différente et un numéro variant de 1 à 32. Nous avons ensuite inscrit sur une feuille de papier, en face de chacun

des uuméros 1, 2, 3... 32, la phrase qui correspondait sur nos cartons blancs à ce numéro et en face du nom de chaque carte à jouer le mot qui se trouvait sur cette carte. Les listes ainsi dressées ont été enfermées dans une enveloppe qui a été scellée par 5 cachets à la cire noire; le cachet du centre différait, d'ailleurs, des 4 cachets des angles.

Cette première opération terminée, nous avons mélangé nos cartons et nos cartes et nous les avons enfermés deux à deux dans des enveloppes distinctes. Nous prenions pour cela un carton et une carte quelconques que nous placions dos à dos, l'écriture en dehors, nous les enveloppions d'une feuille de papier bleu et les enfermions dans l'enveloppe. Nous avons donc ainsi préparé 32 enveloppes contenant chacune, d'une part un carton blanc avec un numéro d'ordre et une phrase, de l'autre une carte à jouer avec un mot. Nous avons mélangé ces 32 enveloppes et nous en avons pris ensuite 3 au hasard pour les faire servir aux trois expériences projetées. Les 29 enveloppes qui restaient encore ont été enfermées dans une enveloppe plus grande et celle-ci scellée par des cachets à la cire noire comme ci-dessus.

Chacune des trois enveloppes choisies a été pliée dans une feuille de papier d'étain et a été ensuite enfermée dans une nouvelle enveloppe. Deux de ces enveloppes ont été cachetées à la cire noire dans les conditions déjà indiquées. Ces deux enveloppes étaient dès lors prêtes pour les deux premières expériences.

La troisième enveloppe destinée à la troisième expérience fut placée contre une moitié d'une plaque sensible 13×18, et l'on eut soin d'interposer entre la face gélatinée de la plaque et la lettre une feuille de papier noir; le tout fut ensuite enveloppé dans huit doubles de papier noir aiguille et enfermé entre deux couches de copeaux dans une boîte en bois qui fut elle-même entourée de papier fort et cachetée avec 10 cachets à la cire noire, de la même façon que les enveloppes. L'autre moitié de plaque fut placée dans des conditions analogues; on posa sur sa face gélatinée un morceau de papier blanc et le tout fut enveloppé dans quatre doubles seulement de papier noir aiguille, puis enfermé dans une

boîte qui fut elle-même pliée dans du papier fort. La disposition était la même dans les deux cas ; seulement la lettre qui se trouvait dans l'un des paquets était remplacée dans l'autre par une feuille de papier blanc, afin que les deux moitiés de plaques fussent de ce fait dans des conditions aussi identiques que possible; de plus la demi-plaque enfermée avec la lettre était mieux protégée que l'autre contre la lumière (8 doubles de papier aiguille au lieu de 4). Le mode d'enveloppement de la lettre et de la demi-plaque était d'ailleurs tel qu'on ne pouvait retirer la lettre sans découvrir la plaque.

Les deux moitiés de plaque dont nous venons de parler étaient les deux moitiés d'une même plaque 13×18 qui avait été préalablement impressionnée à la chambre noire ; nous avions pris la vue d'un monument et vers l'une des extrémités du champ nous avions placé l'un de nous, vers l'extrémité opposée un ouvrier inconnu de nous. La plaque ainsi impressionnée avait été alors partagée d'un trait de diamant, de façon que l'image encore invisible de l'un de nous se trouvât sur l'une des moitiés, tandis que l'image également invisible de l'ouvrier se trouvait sur l'autre. Ce sont ces deux demi-plaques qui furent enfermées, enveloppées comme nous venons de l'indiquer, l'une avec la troisième enveloppe pour la troisième expérience, l'autre avec la feuille de papier, pour servir de témoin. Nous avions eu, en outre, le soin d'inscrire au crayon sur la gélatine de la première demi-plaque des lettres et des chiffres que nous eûmes vite oubliés, et, pour placer l'autre demi-plaque qui devait servir de témoin dans des conditions absolument identiques, nous avions également fait quelques traits au crayon sur sa face gélatinée.

Toutes les manipulations relatives aux plaques sensibles furent naturellement faites en lumière rouge. Ajoutons enfin qu'une bande prélevée sur la partie témoin et développée aussitôt nous avait permis de constater que notre plaque avait été normalement impressionnée.

Grâce à la disposition que nous avions adoptée, il était impossible, à moins d'opérer dans une pièce éclairée seule-

ment par de la lumière rouge, de lire le contenu de la lettre et surtout de voir les caractères tracés sur la plaque sans voiler cette plaque. Ce voile serait facilement révélé lors du développement par la comparaison avec la plaque témoin, et, dans le cas où l'on se serait aperçu, après avoir ouvert la boîte, de la sensibilité de son contenu et où l'on aurait substitué à la demi-plaque involontairement voilée, une plaque nouvelle coupée aux mêmes dimensions, le témoin devait nous permettre encore, après développement, de nous apercevoir aisément de cette substitution. Toutefois, à cause de la possibilité pour une personne prévenue d'éviter le voile de la plaque, en se plaçant dans des conditions convenables d'éclairage, nous ne devions considérer cette troisième expérience comme absolument probante que si elle nous démontrait que la plaque avait été voilée ou changée. Aussi étions-nous décidés à ne la tenter que dans le cas où les deux autres seraient impossibles.

A cause du temps que nécessitaient les préparatifs que nous venons d'énumérer, nous avions dû nous en occuper quelques jours à l'avance. Nous devions donc nous mettre à l'abri de toute indiscrétion possible entre le moment de leur réalisation et celle de l'exécution des expériences.

Faisons remarquer d'abord que, étant données les conditions dans lesquelles nous nous étions placés, nous ignorions absolument le contenu de nos 3 enveloppes; il nous était pourtant possible de connaître ce contenu quand nous le jugerions utile, l'expérience faite, en opérant par exclusion, c'est-à-dire en comparant les 29 enveloppes qui nous restaient avec les listes que nous avions dressées. Les listes seules, les enveloppes seules ne pouvaient fournir aucune indication utile; il fut donc décidé que les listes seraient enfermées à un endroit et les 29 enveloppes à un autre.

Les listes furent enfermées dans le compartiment intérieur d'un coffre-fort placé chez l'un de nous. M. Bertin-Sans garda la clef extérieure du coffre, tandis que M. Meslin conserva les clefs du compartiment intérieur. M. Meslin ne pouvait donc prendre les listes sans le concours de M. Bertin-Sans et réciproquement. Quant aux 29 enveloppes mises sous un même

pli cacheté, elles furent enfermées en même temps que les 2 enveloppes destinées aux deux premières expériences et la boîte préparée pour la troisième dans un coffre loué au Crédit Lyonnais, coffre dont M. Bertin-Sans emporta la clef et que M. Meslin ferma avec un cadenas dont lui seul connut le secret. Ici encore nous ne pouvions ouvrir le coffre l'un sans l'autre.

Une précaution analogue fut prise pour les deux sortes de cachets qui avaient servi à sceller les enveloppes.

La boîte contenant la demi-plaque témoin fut enfermée chez M. Bertin-Sans dans un tiroir moins obscur que le coffre-fort du Crédit Lyonnais, afin de la placer plutôt dans des conditions désavantageuses.

Les choses restèrent en l'état jusqu'au jour de l'expérience.

Ce jour-là, MM. Meslin et Bertin-Sans se rendirent au Crédit Lyonnais et prirent dans le coffre-fort la boîte et les deux lettres. L'une des lettres fut cousue par M. Bertin-Sans lui-même, dans une poche intérieure de son gilet; on devait, comme nous l'avons dit, engager le sujet à la lire dans ces conditions; l'autre lettre fut prise par M. Meslin, afin de pouvoir la présenter au sujet, sans cependant la lui abandonner; quant à la boîte, elle fut soigneusement enveloppée pour protéger les cachets, et placée dans une serviette de cuir noir, dont on ne s'est pas désaissi jusqu'au début des expériences.

II

Malgré plusieurs lettres adressées à M. le docteur Ferroul, la commission n'avait pas encore, à la date du 25 décembre, reçu l'acceptation du rendez-vous demandé. Enfin, sur une nouvelle demande faite le 26, M. Ferroul fit connaître que les expériences projetées pouvaient avoir lieu à Narbonne le mercredi 29 décembre. Nous quittâmes donc Montpellier au jour dit par le train de 10 heures 10 et nous fûmes reçus sur le quai de la gare de Narbonne par M. Ferroul, qui nous conduisit d'abord chez lui.

La commission informa M. Ferroul qu'elle avait préparé deux lettres, dont l'une était cousue dans une poche du gilet

de M. Bertin-Sans pour être lue *in situ*, tandis que l'autre, portée par M. Meslin, pourrait être placée plus près du sujet si celui-ci en exprimait le désir. Il ne fut pas parlé d'ailleurs de la troisième lettre enfermée dans la boîte.

M. Ferroul nous dit alors qu'il ne refusait pas de faire ces expériences ; mais qu'il tenait essentiellement, et avant tout, à se placer dans les conditions qui étaient les plus habituelles pour son sujet ; l'une des lettres serait placée sur son bureau, et la commission se transporterait ensuite chez le sujet, qui, sans être perdu de vue, lirait de chez lui le contenu du pli. Nous devons faire remarquer à cet égard que lors des expériences antérieures, M. Ferroul semblait considérer la lecture à distance (300 mètres) comme une complication qui prouvait encore mieux la puissance et la clairvoyance du sujet.

La commission fit observer à M. Ferroul que l'expérience telle qu'il la proposait ne pourrait être concluante que si l'un de ses membres demeurait dans la même pièce que le pli, de façon à ne pas le perdre de vue.

M. Ferroul répondit que la présence d'une personne quelconque dans la pièce où se trouvait l'objet, fût-elle dissimulée derrière un meuble ou une tenture, serait un obstacle à la réussite de l'expérience. « Plusieurs fois, ajouta-t-il, le sujet m'a déclaré que cela le distrayait, détournait son attention et ne lui permettait pas d'effectuer la lecture en toute liberté. Il serait bon, en outre, que le porteur du pli se tînt toujours un peu à l'écart. Je tiens d'ailleurs à commencer par cette expérience ; et nous pourrons, si la commission le désire, apposer les scellés sur la porte de mon cabinet et la fermer à clef. » M. Bertin-Sans proposa alors à M. Ferroul de laisser sur son bureau non une lettre, mais une boîte contenant également quelque chose à lire. Il fit remarquer à M. Ferroul que les conditions de l'expérience ne seraient guère changées de ce fait, puisque la commission, sachant, d'après les indications antérieurement fournies par M. Ferroul lui-même à M. le professeur Grasset, que la ficelle gênait le sujet, s'était astreinte à ne pas placer de ficelle autour de cette boîte. M. Ferroul accepta que le paquet fût substitué à la lettre et

proposa de ne pas même le regarder. La commission ne vit, au contraire, aucun inconvénient à ce que M. Ferroul prît connaissance de la forme et de l'aspect extérieur de la boîte, qui fut donc placée sur le bureau de M. Ferroul. Les cachets noirs étaient intacts et le papier ne portait aucune trace de déchirure.

A 1 h. 52, la commission et M. Ferroul quittent la maison de ce dernier, pour se rendre chez le sujet. Au moment du départ, M. Ferroul propose de nouveau de fermer à clef une porte de son cabinet et d'y placer les scellés. M. Ferroul ne trouve pas d'ailleurs la clef de la porte, et la commission déclare inutile de prendre des garanties qui lui paraissent illusoires, puisqu'elle n'a pas en sa possession de cachet personnel, et qu'elle ignore la disposition des lieux.

Conduits par M. Ferroul, nous mettons sept à huit minutes pour arriver au magasin de Mlle X... (1).

Le sujet était absent à ce moment. « Elle est sans doute dans le voisinage », nous dit-on. Sa sœur était au contraire dans le magasin, ainsi qu'une femme âgée et un jeune homme. Au bout de trois minutes environ, Mlle X... arrive, et le docteur Ferroul l'endort aussitôt.

« Allons à la maison, lui dit-il, sur mon bureau... il y a une boîte... que contient-elle?

— Tu m'avais dit une lettre, répond le sujet avec une certaine chaleur; tu m'as menti.

— Eh non, je ne t'ai pas menti... Est-ce que je savais, moi...

— Tant pis, je te la coupe... c'est des copeaux... tu m'as menti; tu m'avais dit une lettre (*bis*), mais il n'y a pas de bois de par le monde... »

Le sujet présentant alors des apparences de grande excitation, le docteur Ferroul tente de le réveiller (2 h. 15).

A 2 h. 25, la sœur rentre portant un morceau d'étoffe qu'elle

(1) Ce magasin se compose d'une première pièce qui ouvre par une porte vitrée dans la rue, et dans laquelle se trouvent des tables de repassage et de travail; derrière cette pièce et communiquant avec elle par une baie est une cuisine où l'on aperçoit un fourneau et divers autres objets; de cette cuisine, un escalier conduit au premier étage dans une autre pièce.

dépose sur une table; elle va dans la cuisine, prend une carte, une enveloppe; puis, traverse la pièce où nous nous trouvons; et à ce moment l'un de nous constate qu'elle adresse au sujet un regard accompagné d'un haussement d'épaules, comme si elle voulait témoigner un complet découragement. Elle nous quitte.

2 h. 27. Le sujet passe dans la cuisine, le docteur Ferroul l'y suit, Mlle X... revient et est aussitôt mise en état de sommeil.

2 h. 35. Nouvelle impatience; puis : « Elle est en bois, la boîte ».

2 h. 40. La jeune bonne qui était sortie au moment de notre arrivée revient portant un petit paquet qu'elle dépose sur la table. Elle dit être allée à la gare où elle n'a pu remettre ledit paquet à sa destinataire. Elle entre dans la cuisine.

« On ne peut pas le faire, alors (lire une lettre dans une boîte), dit le sujet au docteur Ferroul.

— Mais si, tu le feras », répond celui-ci en essayant de la calmer.

2 h. 42. Le sujet va à la cuisine pour se passer de l'eau à la figure.

2 h. 44. La bonne sort de la cuisine et Mlle X... vient près de la porte causer avec le docteur Ferroul; puis elle retourne dans la cuisine où sa sœur est revenue; elle cause avec elle et l'envoie au premier étage lui chercher un mouchoir. Elle revient de nouveau et est remise en état de sommeil hypnotique.

2 h. 50. Tremblement nerveux, claquement des mâchoires. « Je voudrais y revenir, dit-elle, je ne voudrais pas qu'ils s'en aillent sans qu'ils le sachent... je veux le lire, ça... Je veux le faire tout. »

Mais elle ne dit rien qui s'applique au contenu de la boîte.

Réveillée de nouveau (3 h. 10), elle passe dans la cuisine et revient presque aussitôt; et, s'adressant à l'un de nous, elle parle d'un procès de sa sœur et de la préoccupation que cela lui avait donnée.

3 h. 15. Elle est endormie à nouveau, puis réveillée pres-

que aussitôt; elle passe à la cuisine, monte à la chambre du premier étage et nous entendons le bruit d'un vomissement (3 h. 20). Elle redescend bientôt, puis va et vient à plusieurs reprises entre la cuisine et la salle dans laquelle nous sommes assis, tandis que sa sœur, allant et venant comme elle lui prépare un cordial. Celle-ci, après avoir déplacé et rangé divers cartons, nous montre des photominiatures et des aquarelles qui sont, paraît-il, ses œuvres ; enfin elle quitte le magasin en emportant des pinceaux et nous dit qu'elle va faire de la photominiature. Quelques instants auparavant elle tenait à la main un petit flacon contenant un liquide transparent légèrement coloré en jaune.

3 h. 40. Le sujet propose au docteur Ferroul de reprendre l'expérience. On l'endort au bout de quelques minutes : « Quand ils reviendront avec une boîte, va... et que tu me mentiras... va... » ; et le sujet paraissant fort irrité contre nous s'exprime à notre égard en termes véhéments.

« En effet, intervient le docteur Ferroul, je ne comprends pas que l'on se plaise à compliquer, alors que la vérification par le fait le plus simple doit être par elle-même suffisamment concluante. »

Puis le sujet reprend : « Qui s'en douterait que c'est une lettre? On aurait dit qu'on allait porter des marmottes... Ça, c'est du papier... Ça... de la cire... noire. Ce doit être le même monsieur que la première fois... Un grand papier... laisse-le tirer... Qu'est-ce que c'est ça... Des copeaux... C'est du verre, ça... Ça du papier. Tu me feras mourir. Tu le verras bien. Oui, ça c'est du papier vert... C'est une couleur de vert... Ça c'est une lettre. Ça c'est des copeaux. Et puis, il y a des lettres dessus... C'est un *f*, je crois, un *r*, un *g* ou un *f*..., autre chose... Je ne peux pas le voir assez ; je ne sais pas si ce n'était pas des chiffres, puis un 4, je crois, il y a un numéro; puis il y a autre chose enveloppé; il y a du papier doublé comme ça... quand on veut voir quelque chose, on n'y met pas quelque chose... Je te l'ai coupé, tant pis pour lui. »

« Il est étrange, intervient le docteur Ferroul, que l'on ne veuille pas comprendre qu'une expérience toute simple et sans complication serait pleinement probante ».

Le sujet paraît très fatigué; M. Ferroul le réveille (3 h. 50).

Nous faisons alors une fois de plus la proposition, déjà énoncée à plusieurs reprises au cours de cette expérience, mais à laquelle nous n'avions jamais eu de réponse, de soumettre sur place à Mlle X... le pli cacheté que l'un de nous avait dans sa poche.

Le sujet demande à prendre l'air et à aller chez le docteur Ferroul. Il désire marcher seul et passer devant.

Nous nous rendons de notre côté au domicile de M. Ferroul.

Au rez-de-chaussée, sur le pas même de la porte, Mlle X... arrivée avant nous, nous attendait.

Nous montons, et, sur l'invitation du docteur Ferroult, nous entrons dans son cabinet; M. Meslin passe le premier, derrière lui le sujet, puis M. Bertin-Sans, M. Guibal, M. Grasset et enfin M. Ferroul. Du premier coup d'œil, M. Meslin remarque que la boîte dont il avait repéré la position n'est plus exactement à la place où elle avait été laissée et que les cachets placés sur la face supérieure (à droite) étaient détériorés; M. Bertin-Sans, sans communiquer avec M. Meslin, fait les mêmes constatations. Mais le sujet ne laisse pas aux autres membres de la commission le temps d'entrevoir la boîte; s'affaissant sur une chaise placée devant le bureau, Mlle X... étend les bras comme si elle allait avoir une nouvelle crise, et, s'écriant : « Ah! cette boîte! » laisse tomber une main sur le papier enveloppe comme pour le déchirer; M. Meslin lui enlève rapidement le paquet qui n'a subi d'autre atteinte qu'un léger trou et une déchirure au papier qui le couvre et en un point distinct des cachets ; il le place pour le protéger dans une boîte en carton à l'intérieur de la serviette qui avait déjà servi à le transporter ; et, comme le sujet semble s'attacher à revoir la boîte et à s'en rapprocher, M. Ferroul, ne pouvant calmer cette impatience et l'attribuant à la présence du paquet dans la pièce, demande que pour faire la seconde expérience la boîte soit placée hors de son cabinet; on doit accéder à son désir; la serviette et son contenu sont portés sur une chaise dans l'antichambre du docteur Ferroul. Le sujet se précipite vers cette chaise et l'un de nous le suit de près pour protéger la boîte s'il y a lieu. Après

un moment d'hésitation accompagné d'un regard courroucé à l'adresse de celui qui l'avait suivi, le sujet paraît renoncer à s'occuper de la boîte et accepter de faire la seconde expérience. Par la porte de l'antichambre restée entr'ouverte, l'un des membres de la commission surveille la serviette pendant toute la durée de cette expérience.

4 h. 15. Le sujet s'approche de M. Meslin qui sort de sa poche le pli cacheté et le lui présente, mais s'en s'en désaisir; Mlle X... touche le pli avec la main; tremblements... « Je voudrais le lire », dit-elle.

Penchés à côté d'elle, deux d'entre nous s'efforcent de saisir quelques mots, quelques syllabes au moins, mais nous ne percevons qu'un murmure incompréhensible et d'ailleurs inarticulé, au milieu duquel cependant sont prononcés les mots suivants : « 1897... beaucoup de monde... Montpellier, 28 décembre 1897... il n'y a pas la date d'aujourd'hui ».

Au cours de cette expérience elle tombe allongée, sans toutefois qu'on lui abandonne le pli et sans qu'on se départisse de la surveillance organisée au sujet de la serviette.

4 h. 30. M. Ferroul la réveille après lui avoir enjoint d'écrire tout ce qu'elle a lu. Mlle X... va s'asseoir au bureau et paraît écrire quelques lignes, mais le papier qu'elle refuse de livrer, disparaît aux yeux du docteur Ferroul; celui-ci nous déclare d'ailleurs que de telles disparitions sont fréquentes au cours de ses expériences. Le sujet dit alors au docteur Ferroul, qui nous le répète aussitôt :

« Je ne sais pas si je ne sais pas lire ou si c'est pas ma langue... Ils ont écrit : *Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes*, puis ils se sont dit en l'écrivant : *Qu'est-ce que ça fait, puisqu'elle l'a lu à distance une fois.* »

A ce moment, Mlle X... eut une crise nerveuse et fut conduite dans une pièce voisine pour s'y reposer.

M. Ferroul revient vers nous et en sa présence le pli que tenait toujours M. Meslin est ouvert; la première enveloppe scellée, de cinq cachets noirs, ne portait aucune suscription; immédiatement au-dessous il y avait une feuille de papier d'étain qui entourait complètement une deuxième enveloppe simplement gommée; dans cette deuxième enveloppe

et garantie par une feuille de papier bleu se trouvait une carte à jouer (valet de trèfle) portant sur un des côtés de la figure le mot *amour;* enfin, adossée à cette carte à jouer, une feuille de carton blanc portant dans un angle le nº 24 et sur laquelle on lisait : « C'est une cour carrée et qui n'a rien d'étrange ».

Après avoir ainsi terminé l'expérience, nous nous apprêtions à partir, lorsque le docteur Ferroul, qui était passé dans la pièce voisine, revint pour prier M. le professeur Grasset d'aller donner ses soins à Mlle X..., prise d'une très violente crise.

M. Grasset et le docteur Ferroul étant revenus, nous prîmes congé de ce dernier; quelques instants après, M. Ferroul venait nous rejoindre au bureau télégraphique.

« Le sujet tenait essentiellement, nous dit-il, à ce que l'on sût bien que c'était la plaque de verre qui l'avait arrêtée et qui même aurait pu la tuer. *Quand je suis dans cet état*, dit-elle, *je suis tout électricité, et je me suis sentie isolée et comme repoussée par le verre.* Or, vous savez, ajoute le docteur Ferroul, que le verre est un isolant; vous avez vu d'ailleurs que mon sujet était très fatigué; je désire donc que vous ne considériez pas l'expérience comme définitive, et j'espère que nous la reprendrons dans de meilleures conditions. »

Nous quittâmes alors définitivement M. le docteur Ferroul, et nous gagnâmes la gare pour y attendre l'heure du départ.

Aussitôt installés dans le compartiment qui nous avait été réservé, nous avons procédé à un examen extérieur et superficiel de la boîte; nous avons vérifié que les cachets étaient détériorés sur l'un des côtés, et nous avons constaté que le papier-enveloppe était néanmoins maintenu de ce côté, mais dans une position légèrement différente de celle qu'il devait avoir lorsque les cachets étaient intacts, comme si on n'avait pas pu retrouver exactement la trace des premiers plis ni juxtaposer simultanément les divers fragments des cachets rompus. Cette adhérence, qui était le résultat d'un collage (car on pouvait apercevoir tout autour un excès de colle) portait sur une surface de 1 centimètre carré environ; après avoir rompu cette adhérence, il nous a été possible, sans changer l'état des cachets, d'extraire la boîte de son enveloppe et de l'y replacer

aussitôt en remettant au lendemain une investigation plus complète dont voici les résultats.

Nous avons constaté :

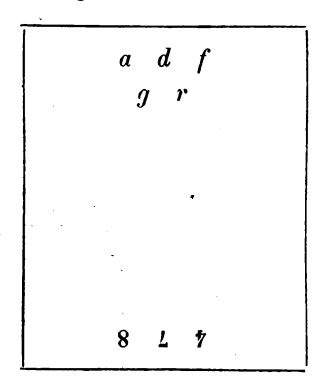
1° Que le papier enveloppant la boîte avait été troué et déchiré d'un côté et que, sur les cinq cachets placés par nous de ce côté, les deux latéraux présentaient une cassure nette tandis que les trois de la face supérieure étaient notablement détériorés;

2° Que de ce même côté le papier enveloppe avait été collé comme nous l'avons dit tout à l'hevre; or, nous n'avions point employé de colle pour fixer ce papier;

3° Que l'un des cachets avait été enlevé avec une couche de papier y adhérant, puis recollé; sur l'un des cachets se trouvait même un fragment de papier qui y restait fixé;

4° Enfin, en développant simultanément pendant le même temps, dans le même bain, la demi-plaque contenue dans le paquet qui avait servi à l'expérience et la demi-plaque témoin, nous avons reconnu que la première était voilée au point que la vue prise par nous ne pouvait s'y distinguer, alors que cette vue apparaissait très nette sur la seconde.

La première demi-plaque portait d'ailleurs les lettres et chiffres ci-dessous désignés :



En résumé, nous avons fait deux expériences avec le sujet du docteur Ferroul.

Dans l'une, le pli est resté constamment entre les mains de

l'un de nous et le sujet a fourni des indications entièrement erronées.

Dans l'autre, si le sujet a pu indiquer d'une façon à peu près exacte, mais incomplète, le contenu de la boîte, il importe, pour donner à cette expérience toute sa valeur significative, de rapprocher des constatations énoncées ci-dessus relativement à l'état de la boîte et de son contenu, les faits suivants :

1° La boîte a dû être abandonnée sans surveillance;

2° Le sujet était absent de son domicile au moment où nous nous y sommes présentés après avoir abandonné ledit paquet;

3° Les détails relatifs au contenu de la boîte n'ont été fournis qu'au bout d'une heure quarante minutes d'attente, et après que le sujet avait communiqué plusieurs fois avec sa sœur dont nous avons signalé d'ailleurs les nombreuses allées et venues.

Ces rapprochements permettront à chacun de conclure et de trouver une interprétation aussi simple que naturelle de l'acuité visuelle plus que surprenante du sujet que nous avons examiné pour déférer au désir de l'Académie.

Dr H. BERTIN-SANS, Dr GRASSET,
GUIBAL, MESLIN.

Analyse et critique du rapport de la Commission de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Comme on l'a vu, l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, en nommant une Commission composée de MM. H. Bertin-Sans, docteur en médecine, chef des travaux de physique à la Faculté de médecine; Grasset, professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine; Guibal, bâtonnier de l'ordre des avocats; Meslin, professeur de physique à la Faculté des sciences, a constitué une Commission composée d'hommes éminents, ayant chacun des connaissances très étendues, et réunissant à eux quatre une somme considérable de savoir. Cette Commission ne manquait pas de prestige

mais les investigateurs qui la composaient étaient-ils assez familiarisés avec les recherches qu'ils allaient entreprendre, étaient-ils bien préparés à mener à bien l'expérience dont ils étaient chargés? Le meilleur moyen de s'en rendre compte, et de ne pas émettre d'idée préconçue, sera d'examiner attentivement leur manière de procéder, et de tirer la conclusion qui ressortira de cette analyse.

Quel était la mission et le but de la Commission? Vraisemblablement c'était de répéter et de contrôler l'expérience déjà faite par les docteurs Ferroul et Grasset.

Quelle était la vraie méthode scientifique? Évidemment c'était de se placer dans des conditions identiques à celles de la première expérience — de l'expérience dont on voulait faire la vérification — sans pour cela se départir du contrôle nécessaire.

Dans la première expérience c'est M. Grasset qui a confectionné le pli; par conséquent il savait ce qu'il contenait. Ce qui s'y trouvait écrit avait été enregistré dans un cerveau humain, dans une mémoire, et c'était peut-être, *c'était probablement* la condition la plus essentielle à la réussite de l'expérience, car, jusqu'à preuve du contraire, et surtout étant donné l'ensemble des expériences antérieurement faites avec ce sujet, étant donné aussi nos connaissances actuelles sur ce que l'on pourrait appeler le phénomène de lecture de la pensée, ou bien de suggestion mentale inconsciente, il était bien plus rationnel de supposer une faculté de perception mentale, qu'un pouvoir de vision objective à travers l'espace et les corps opaques.

Que commencent par faire les expérimentateurs? Quelle est leur première préoccupation? C'est précisément de faire en sorte que personne au monde ne puisse avoir connaissance du contenu des enveloppes, et qu'il ne soit dû qu'à un assemblage de hasard qui n'aura fait d'empreinte nulle part, qui ne sera dans aucun cerveau, dans aucune mémoire, dans aucune intelligence; qui ne pourra par conséquent avoir aucun pouvoir dynamique, n'exercer aucun rayonnement

capable d'impressionner tout instrument, c'est-à-dire tout être doué d'assez de sensibilité pour être capable de percevoir l'impression.

Les expérimentateurs, en effet, prennent un jeu de 32 cartes, écrivent sur chaque carte un mot différent. Ils prennent aussi 32 cartons blancs, ils les numérotent de 1 à 32, et ils écrivent sur chacun une phrase différente. Pour confectionner les plis destinés a être lus, ils mêlent les cartons et les cartes, ils prennent au hasard un carton et une carte qu'ils placent dos à dos, c'est-à-dire l'écriture en dehors, et qu'ils enferment sans les lire dans une enveloppe. Ils préparent ainsi 32 enveloppes contenant, suivant le caprice du hasard, les 32 cartes et les 32 cartons, puis ils mêlent ces 32 enveloppes, et c'est dans cette nouvelle mixture qu'ils puisent, toujours « au hasard », les trois enveloppes nécessaires aux trois expériences qu'ils ont combinées.

C'était très ingénieux, et comme tirage de loterie, cela eût été parfait; mais en tant que répétition de l'expérience en question, c'était tout différent, car, cette fois, il est bien certain que M. Grasset, ni aucun des trois autres expérimentateurs, ni personne ne pouvait connaître le contenu des plis en expérience et que ce n'est pas dans leur cerveau ou dans leur pensée que le sujet, mentalement mis sur la piste par M. Ferroul, pouvait aller chercher ce contenu, comme il l'a peut-être fait pour l'expérience Grasset-Ferroul. Or, si les investigations que nous poursuivons depuis dix ans nous ont amené à considérer comme réel le phénomène de lecture de la pensée, nous restons plus réservé sur la possibilité de la lecture d'un pli dont le contenu n'est qu'un assemblage de hasard et, ne se trouvant connu de personne, exigerait, de la part du sujet, comme une vue objective indifférente à l'espace et à la nature des corps interposés. Pour notre part, nous n'aurions pas hésité à déclarer que la Commission, étant donné sa manière de procéder, allait au-devant d'un insuccès.

Cette faute n'est pas la seule que nous ayons à signaler. Ceux qui veulent se livrer à ce genre d'expériences devraient bien se pénétrer de cette idée qu'un sujet plus ou moins névropathe n'est pas un corps inerte, indifférent aux impres-

sions morales, et que lorsqu'il s'agit d'expériences encore mal déterminées et demandant une faculté de perception aussi délicate, il est prudent de ne pas effaroucher le sujet et de ne pas paralyser ses facultés, en le sortant de son milieu habituel, de ses conditions normales, pour le mettre devant un véritable tribunal et le faire opérer devant des juges qu'il sait chargés de prononcer sur son compte. Nous n'en sommes pas encore à la lucidité à jour fixe et à heure dite et nous ne connaissons pas de sujet capable de la débiter comme une tasse de chocolat.

Pour terminer nous dirons que le résultat négatif de l'expérience et la tentative de supercherie qu'elle a révélée, relativement au pli contenu dans la boîte, ne tranchent pas la question.

D'abord la seconde expérience, qui n'a pas été faite dans les conditions complètement identiques à celles de la première, ne peut être mise en parallèle avec elle et ne l'infirme en aucune façon. Puisque le professeur Grasset a trouvé ses scellés intacts et a reconnu que le pli n'avait pas été violé, l'expérience reste bonne et valable. D'ailleurs, même si les deux expériences s'étaient faites dans les mêmes conditions, il ne faudrait pas se hâter de conclure, car une expérience négative ne détruit pas une expérience positive, surtout lorsque l'on ne peut pas être sûr de mettre en jeu, et dans les mêmes proportions, tous les agents nécessaires, comme c'est ordinairement le cas dans les recherches psychiques, où l'on ne peut pas disposer de la matière expérimentale comme peut le faire un chimiste dans une expérience de chimie.

Dans le domaine des recherches psychiques, plus encore que dans toute autre branche des sciences, il est prudent de répéter les expériences et de ne conclure à la réalité ou à la négation d'un fait que sur une longue série d'épreuves. En nous reportant à l'ensemble des expériences du Dr Ferroul, expériences que nous suivons avec intérêt depuis plusieurs années, nous pouvons formuler les conclusions suivantes :

Le sujet du Dr Ferroul, — comme tous les sujets, — donne à l'occasion le coup de pouce lorsque le phénomène ne se

produit pas spontanément; peut-être même a-t-il, pour augmenter son crédit, ourdi de véritables machinations, mais, à moins de douter du témoignage humain et de tenir pour mystificateurs tout un groupe d'hommes appartenant à l'élite de la Société, l'on ne peut révoquer en doute la lucidité d'Anna Briou.

XAVIER DARIEX.

ESPRITS TAPAGEURS[1]

PAR F. PODMORE

(*Suite et fin.*)

CAS X

Le phénomène que nous allons décrire s'est produit dans une petite maison à terrasse située dans une ville du sud de l'Angleterre, occupée par M. et Mme B..., et leur famille. La plus jeune des filles est âgée de 12 ans à peine. Elle est très grande et pâle et semble épuisée par sa trop grande croissance. Par avis du médecin, elle est obligée de rester étendue sur son lit une ou deux heures toutes les après-midi. Lorsque j'allai faire une visite dans cette maison, Alice que je vis me parut très intelligente, énergique et de moyens très supérieurs à ceux d'une enfant de son âge.

Pendant l'été de 18..., la servante se plaignit de bruits étranges, — qu'elle disait entendre, — d'ombres qu'elle voyait derrière elle, parfois même elle se sentit touchée par quelqu'un ou quelque chose. Dans le cours de la même année, Mme B... entendit une fois un coup terrible sur la porte de l'appartement où elle se trouvait assise; et une autre fois, à travers la porte à moitié ouverte de la salle à manger, elle vit, en partie, une personne vêtue d'un costume de percale imprimée.

Cependant l'année suivante, durant l'automne, les phénomènes devinrent très fréquents et remarquables. Les mani-

1. Tiré des *Proceedings S. F. P. R.*, part. XXX, vol. XII, par Mme DE RHODIA.

festations étaient de deux sortes : 1° troubles physiques; 2° phénomènes auditifs et visuels qui peuvent avoir été des hallucinations. Il convient de considérer d'abord les phénomènes physiques. Si nous omettons des faits tels que des coups sur les portes, des portes entr'ouvertes qui se ferment violemment, un tableau qui se décroche de son clou et tombe, les phénomènes physiques les plus remarquables seront les suivants : je cite ceux-ci dans l'ordre où les donne la narration que nous ont fournie Mme B... et un autre membre de la famille. 1° Alice étant seule dans sa chambre vit sur le sol du sang fraîchement répandu; 2° Alice entrant dans sa chambre suivie de près par Miss K... qui habite la même maison, trouva son pot à eau et tout son contenu fraîchement renversé à terre; 3° un pot à eau fut encore trouvé renversé dans la chambre d'Alice, Alice étant seule cette fois; 4° Mme B... en se baissant pour embrasser Alice et lui dire bonne nuit, sentit très distinctement une main se poser sur son dos; 5° une femme de ménage dit qu'une casserole lui avait été arrachée des mains, puis lancée avec force sur le fourneau; 6° une chaise fut bougée dans la chambre de Mme B..., Alice étant seule avec cette dame; 7° on vit un tableau qui se trouvait sur le mur de la salle à manger, s'éloigner de sa place jusqu'à une distance de quatre pouces. Alors Mme B... lui ayant commandé au nom de la Trinité de reprendre sa position première, il y retourna lentement; les témoins de ce phénomène étaient Mme B..., Miss K... et Alice; 8° une table à jeu à laquelle se trouvaient assises Mrs B..., Miss K..., Miss B... et Alice se remua brusquement et frappa Miss K..., sur le bras; 9° deux petits garçons prenant leur thé avec Alice dans la salle à manger, l'un d'eux eut d'abord la jambe, puis la gorge fortement pincée. Sans manquer à la charité on pourrait peut-être suggérer que la chute de la casserole a pu être causée par la maladresse de la femme de ménage et qu'Alice, par les moyens physiques ordinaires a produit les autres manifestations. Le seul incident pour lequel cette interprétation ne suffirait que difficilement est le mouvement du tableau sur le mur de la salle à manger. Cela a pu s'opérer au moyen d'une corde, quoiqu'il m'ait été impossible d'en découvrir la

moindre trace soit sur le tableau lui-même, soit sur le mur adjacent. Mrs B... n'a pas pu se rappeler dans quelle partie de l'appartement Alice se trouvait debout, durant le phénomène et Miss K... et Mrs B... ont assigné des positions différentes à Mrs B... elle-même. Je crois qu'il est fort possible que cette dernière manifestation n'ait été qu'imaginaire. Les phénomènes visuels et auditifs furent très curieux et intéressants. Mrs B... et Miss K..., à différentes reprises — étant ensemble quelquefois — entendirent des voix qui parlaient, des gémissements, des cris, des coups vivement frappés, des pas et des bruits très forts, — quelques-uns de ces bruits — ceux des phrases articulées, par exemple — n'étaient selon toute apparence que des hallucinations. Il y eut aussi plusieurs hallucinations visuelles. Miss K... vit deux fois une main — une fois, sur la vitre d'une bibliothèque. Mrs B..., outre l'hallucination d'un costume de femme dont nous avons déjà parlé, vit, étant au lit, un brillant disque de blanche lumière et un vêtement d'une blancheur éblouissante. En entrant soudainement dans un appartement non éclairé, elle vit aussi l'ombre d'une forme noire. Vers le milieu de l'après midi elle vit un charmant oiseau blanc, plus gros qu'une colombe, glissant à travers la partie supérieure du *hall*. Montant l'escalier peu après la vision, Mrs B... vit une pluie de paillettes d'or et d'argent. Alice, qui l'accompagnait, les vit aussi et courut chercher la femme de ménage. Celle-ci « trouva cela vraiment joli et supposa que c'était des pailles », ce que cela pouvait fort bien être. Alice raconta encore plusieurs faits personnels qui peut-être peuvent aussi être classés comme hallucinations. Des doigts la touchèrent sur le dos, elle sentit quelque chose qui se poussait contre elle comme elle montait l'escalier; elle entendit des gémissements, des voix et autres bruits, et, une fois qu'elle était étendue sur son lit dans la journée, elle entendit le bruit de papier grattant sur le mur; levant les yeux, elle vit une balle en papier de couleur tomber du plafond et disparaître dans la cuvette. On ne put découvrir une balle semblable.

Il faut ajouter que la famille B... considère tous ces phénomènes comme inexplicables.

CAS XI

Il ne m'est point permis de donner des détails complets sur les incidents variés de ce cas. Cependant, de peur que le bref résumé qui suit ne laisse croire à un *ex parte*, rapport des circonstances, je suis autorisé à dire que le professeur et Mme Sidgwick (qui tous deux connaissent bien ce nouveau cas) sont d'accord avec moi dans mes conclusions générales. La maison qui fut le théâtre de ces incidents était occupée par une famille que j'appellerai « Z... ». Il y avait dans cette famille un grand fils, Y... Z... Les manifestations, qui furent très fréquentes et se produisirent à intervalles irréguliers pendant plus de 12 mois, commencèrent bientôt après l'arrivée dans la maison d'une jeune dame venue en visite, Miss Q... Les premières durèrent quelques semaines et cessèrent le jour même du départ de Miss Q... Ces manifestations étaient très frappantes et variées. Elles comprenaient outre des bruits très forts, des portes violemment fermées, des bruits de pas, etc., etc., de fréquents mouvements physiques tels que déplacement de meubles, faïences qui tout à coup se brisaient sans raison, objets jetés, bottes, ustensiles de toilette et vêtements.

Nous possédons une longue série de lettres et de documents écrits par les membres de la famille qui décrivent minutieusement les premières manifestations. J'ai analysé le récit des faits qui se produisirent durant la première visite de miss Q... Je vois qu'il y a eu soixante-six manifestations, y compris les mouvements d'objets matériels, durant une période de quinze jours.

Trente-quatre fois sur ces soixante-six, Y. Z... et Q.., soit ensemble, soit séparément, furent les premiers à arriver sur le théâtre de ces manifestations; et, dans la plupart de ces trente-quatre cas, ils furent les seuls témoins des mouvements qui se produisirent, le reste de la maison se contentant généralement d'accepter le rapport qu'ils en faisaient. Dans les trente-deux autres restants, différents membres de la maison purent aussi en voir les manifestations : elles consistaient

quelquefois dans le mouvement d'un meuble, qu'au matin un domestique trouvait changé de place. La veille, ce même meuble avait été trouvé par Y. Z..., déplacé de la même façon, et, d'après son affirmation, il l'avait pourtant bien remis en place. Dans d'autres cas, des meubles furent déplacés dans des appartements que Y. Z... ou Q... venaient de traverser, ou des objets furent lancés de la chambre même de Q... ou de la direction de cette chambre, alors qu'elle s'y trouvait seule. Dans quelques cas, la description des faits n'est pas suffisamment détaillée pour nous mettre à même de juger de la position et des mouvements des personnes intéressées. Dans deux occasions seulement, il est positivement dit que les mouvements se produisirent en présence des autres membres de la maison. Ainsi, une fois, un petit objet fut jeté à travers l'appartement dans lequel tous les membres de la maison, les domestiques exceptés, se trouvaient assis. On ne dit point que personne ait vu cet objet en l'air. Il est aussi rapporté que, dans deux ou trois autres occasions, Y. Z... et Q... se trouvant dans une partie éloignée de la maison, des mouvements de petits objets se produisirent. Mais l'évidence de ces mouvements n'est pas du tout prouvée, et comme Y. Z... ou Q.., ou probablement tous les deux, semblent avoir aidé à la composition des rapports, nous ne pouvons accorder que bien peu de confiance aux récits qui nous sont donnés. On ne dit pas que rien soit arrivé lorsque Q... et Y. Z... étaient absents de la maison, excepté quelques bruits et une armoire qu'on vit s'ouvrir. A l'exception des faits insignifiants mentionnés ci-dessus, il ne semble pas s'être rien produit durant ces quatorze jours qui, même en acceptant entièrement les descriptions de la famille, ne pût être rapidement opéré par Q... ou par Y. Z... et par des moyens très simples.

Quelque temps après le départ de Q.., les phénomènes recommencèrent, mais ils se concentrèrent alors exclusivement autour de Y. Z... et on ne rapporte rien qui ne pût être fait par lui rapidement. Comme les phénomènes continuaient toujours par intervalles, plusieurs membres de la Société, au nombre desquels je dois me compter, allèrent étudier ce cas. *F. P. R.* Pour moi, ma visite fut infructueuse. Mais un de mes col-

lègues, M. T.., fut plus heureux. Sa visite se trouva coïncider avec une de celles de Miss Q... Après que Miss Q... se fût retirée dans sa chambre et lorsque personne ne surveillait, on lança différents objets qui semblaient venir du côté de sa porte, et immédiatement plusieurs petits meubles furent déplacés hors de sa chambre, on entendit sa porte s'ouvrir plusieurs fois et une grande variété de choses furent jetées au dehors. Miss Q... protesta qu'elle n'était pour rien dans ces manifestations et qu'elle n'avait même pas su quand elles s'étaient produites. Cependant, aussi longtemps que M. T... surveilla la porte, rien ne se produisit.

Finalement, Q... prétendit qu'elle était trop dérangée dans sa chambre pour y rester plus longtemps et elle descendit. Alors différents meubles commencèrent à se mouvoir dans les appartements du rez-de-chaussée; quelques-uns, dans le voisinage immédiat de Q.., d'autres dans des appartements plus éloignés, mais dans lesquels elle pouvait facilement se rendre sans être vue. Des phénomènes semblables se répétèrent la nuit suivante. On remarqua que pas un seul fait anormal ne s'était produit qui ne pût facilement être produit par Q... En même temps, on observa qu'il y avait aux phénomènes certaines limites curieuses. La chambre de Miss. Q... avait deux portes : l'une était fermée à clef *par dehors* et demeura ainsi durant la plus grande partie des manifestations. Miss Q... avait la clef de l'autre porte : rien n'arriva par la porte fermée *en dehors;* mais plusieurs objets furent déplacés ou jetés par l'autre porte. Finalement, la nuit suivante, après que plusieurs choses eurent été jetées par la porte non fermée à clef et que différents meubles eurent été déplacés dans son voisinage; on pria Miss Q... de se tenir debout près de la porte fermée à clef. On éteignit les lumières et on demanda alors que quelques mouvements se produisissent dans le voisinage de l'autre porte et à une distance de quelques yards de Q... Les observateurs attendirent vingt minutes, mais rien de plus ne se produisit. Q... quitta la maison le jour suivant. Avec son départ, les phénomènes cessèrent.

Nous pouvons peut-être rapporter encore une autre série de manifestations, car le caractère en est tout autre, et ce

changement est des plus marqués et des plus instructifs. Lorsque Q... ou Y. Z... habitaient la maison, les manifestations avaient pris la forme de déplacement de meubles, de portes violemment fermées, de petits objets lancés un peu partout, tout cela accompagné généralement de beaucoup de bruit. Pendant la période que nous étudions maintenant, Y. Z... était absent et Q.., quoique presque tous les jours dans la maison, n'y couchait cependant pas : les manifestations furent alors d'une nature beaucoup plus douce : dans le fait, elles consistaient presque exclusivement en déplacement sans bruit et en furtives disparitions de petits objets, dont le lieu de cachette était souvent découvert par Q... elle-même.

Quoique le fait du mouvement ne fût découvert dans certains cas que des heures ou même des jours plus tard : il n'y a rien dans ce rapport (sauf une seule exception qui peut être due à la mauvaise observation du reporter) qui indique à quel moment les manifestations se produisirent. ou qui empêche de supposer qu'elles eurent lieu exactement durant la présence de Q...

Après ces nouveaux faits, les phénomènes cessèrent presque entièrement pour ne recommencer que quelques mois plus tard. Il y eut alors de nouveau quelques manifestations du même caractère général, tels que mouvements de meubles, petits objets lancés, etc., le tout dans le voisinage immédiat de Y. Z... (Q... n'était pas dans la maison à cette époque).

Depuis le commencement jusqu'à la fin, tout l'ensemble des manifestations (sauf quelques exceptions insignifiantes) peut aisément avoir été produit par Miss Q... ou Y. Z... agissant parfois séparément, parfois de concert. La croyance de la famille Z... et de leurs amis qu'il n'en était point ainsi repose presque exclusivement sur leur confiance dans la bonne foi de Miss Q... et Y. Z...

M. T... écrit :

« Les manifestations (environ 70) qui se produisirent pendant que j'étais dans la maison peuvent toutes avoir été l'œuvre de Miss Q... ou de Y. Z... — et cela sans aucune habileté ou artifice particulier —; mais comme je n'ai pu obtenir aucune preuve évidente des moyens employés, je ne

crois pas plus une chose que l'autre. Si ces manifestations sont vraies, cela repose simplement sur la parole de ces deux personnes, si elles sont fausses, si il y a eu de la fraude, il faut penser que, commencées sans dessein, elles ont été croissant jusqu'à la mystification, et que leur succès a excité leurs jeunes auteurs à les pousser aussi loin que possible, insoucieux du tourment et de toutes les fatigues qu'en éprouvait Mrs Z...

Il faut ajouter que, autant que j'ai pu m'en assurer, aucun signe anormal n'a été découvert soit dans l'une, soit dans l'autre de ces deux personnes, et que, si on les admet pour les auteurs de tous ces troubles, on ne peut trouver aucun motif suffisant pour justifier leur conduite. A moins, cependant, que ce qu'on a allégué du désir de Y. Z... de transporter sa famille dans un voisinage plus sympathique ne soit considéré comme constituant un tel motif.

Ces onze cas sont les seuls exemples pour lesquels nous ayons des rapports complets d'investigation personnelle faits par des représentants de la Société depuis sa fondation en 1882. En vérité, on a bien, de temps en temps, appelé notre attention sur d'autres cas et des enquêtes ont quelquefois été faites, mais nul rapport n'en a été présenté à la Société. On nous a cependant envoyé le récit d'un petit nombre d'autres cas dans lesquels la fraude a été découverte ou supposée avec quelques degrés de probabilité. Ainsi, en novembre 1889, une dame nous écrit de Bournemouth que, une quinzaine après l'arrivée d'une nouvelle cuisinière dans sa maison, — une petite pension de famille particulière, — des manifestations de différentes sortes se produisirent. Les sonnettes étaient tirées mystérieusement; une lourde grille de la cave fut plusieurs fois renversée; un gigot de mouton fit son apparition dans des places peu appropriées; l'horloge de la cuisine s'arrêta ; des bois de lit, une commode, des pots d'étain, un grand panier à papier et d'autres articles de mobilier furent déplacés à différentes reprises.

La chambre de la bonne, en particulier, fut le théâtre de plusieurs manifestations. Cet état de choses dura toute

une semaine. Pendant ce temps, la maîtresse de la maison et les autres dames ses pensionnaires prirent toutes sortes de précautions et surveillèrent avec soin les domestiques sans pouvoir découvrir le moindre mouvement suspect. Enfin, le huitième jour, leur patience fut récompensée. Une des jeunes filles de la maison, après s'être assurée que tous les meubles étaient bien à leur place dans les chambres du haut, se mit en sentinelle sur l'escalier conduisant au quartier des domestiques. En regardant par le trou d'une serrure, elle vit Mary, la nouvelle cuisinière, monter furtivement l'escalier, puis elle entendit des mouvements variés dans la chambre au-dessus. Lorsque Mary se fut retirée, miss Lucy B... monta dans cette chambre, et trouva les meubles déplacés exactement de la même façon qu'ils l'avaient été plusieurs fois durant toute la semaine précédente. Quand on demanda à Mary si elle était montée dans la matinée, elle dit que non; plus tard, elle affirma ne rien savoir de la clé d'une chambre que dans la journée, on avait trouvé fermée à clé. Menacée de la police, elle révéla cependant le lieu de cachette de la clé. Miss B... dit qu'elle n'a jamais pu découvrir par quel moyen Mary arrivait à tirer la sonnette sans être vue. Mary est décrite comme une fille de 17 ans; très jolie, agréable, de manières et de paroles tranquilles. Dans le cas suivant aussi, une servante qu'on décrit « comme étant plutôt plus élégante et plus rusée que la moyenne ordinaire des filles de campagne » fut prise dans l'acte même de produire des manifestations.

M. James Gardner nous écrit :

25 janvier 1896.

« En réponse à votre lettre concernant les bruits du presbytère d'Edgeworth, je serai heureux de vous dire tout ce que je sais à ce sujet. Quoique cela date déjà de près de vingt ans. Mr et Mrs Shaw étaient absents de leur maison, et durant leur absence des bruits étranges, tels que grattements et gémissements furent entendus au presbytère qui effrayèrent les domestiques. Ils le contèrent le lendemain au jardinier qui logeait dans la maison et qui était lui aussi fort embarrassé de trouver une cause à ces bruits. La nuit suivante, lorsque

le policeman vint faire sa ronde, on lui dit tout cela et ils cherchèrent à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, mais sans résultat aucun. Ainsi que vous pouvez aisément l'imaginer, l'histoire d'un revenant au presbytère se répandit vite dans tout le petit village et le nombre de ceux qui y crurent ne fut pas petit. Dans ce temps-là, j'habitais près du presbytère, et Mr Shaw avait toujours été très bon pour moi. J'allai donc trouver le domestique de confiance qui avait été laissé comme gardien, et je lui dis que je viendrais passer une nuit dans la maison pour tâcher de découvrir le mystère; ce que je fis en me cachant dans un endroit d'où je pouvais voir dans la chambre d'une nouvelle servante, récemment engagée dans la maison, et, au moyen d'une lanterne sourde, que je tournai subitement sur la fille quand les bruits commencèrent, j'eus la preuve complète qu'elle en était l'auteur et je le dis à Mrs Shaw lorsqu'elle revint. On renvoya aussitôt la fille et la maison redevint parfaitement tranquille à partir de ce moment. »

Dans une lettre, M. Gardner explique qu'il vit la fille frappant le mur avec sa main juste après que la vieille femme de charge l'avait déclarée profondément endormie. Il ajoute que, d'après lui, plusieurs de ces bruits entendus étaient probablement produits à l'aide d'un instrument qu'elle plaçait dans sa bouche.

Nous avons aussi trois cas qui ressemblent beaucoup, dans leurs détails, au cas de Cock Lane. Durant les dix dernières années le récit nous en est venu respectivement de Cradock, South Australia, East Lathiau et Perth. Dans chacun de ces cas, les seuls phénomènes étaient des coups qu'on entendait frapper. Les coups se produisaient seulement lorsque le médium, — une petite fille dans chaque cas, — était au lit et cessaient complètement dès qu'on observait les deux mains de la petite fille. Dans un de ces cas, le docteur qui nous en a fait le rapport dit qu'aucun coup n'a jamais été entendu quand les mains de la petite fille étaient maintenues au-dessus des couvertures et qu'une planche était indispensable. Dans un autre cas, les coups s'entendaient seulement lorsque toutes les lumières étaient éteintes, et, même dans

ces conditions, si la petite était placée dans un hamac, rien ne se produisait. Dans le troisième cas, — qui nous a été rapporté par le Rév. Robert Micol, de Perth, — il est dit qu'un témoin a vu les mouvements des bras de la petite fille sous les couvertures pendant que les coups se faisaient entendre et que ces coups semblaient venir d'une partie du mur à portée de la main droite de la petite qui, sous les couvertures, pouvait l'atteindre. Dans aucun de ces trois cas, on ne voit citer aucun bruit que la petite fille n'ait pu produire aisément et par les moyens les plus ordinaires.

Il faut remarquer, que dans deux cas, sur trois, ainsi que dans le cas qui suit, les parents de l'enfant ont été de connivence avec elle pour tricher.

Le rapport du cas suivant nous vient du général Pitt Rivers, qui nous écrit le 16 novembre 1886.

Rushmore, Salisbury.

« Il n'y a pas la moindre enquête à faire sur l'imposture de Woodeuts. Le nommé M... (qui a été depuis renvoyé pour mauvaise conduite) m'avait demandé de vouloir bien aller étudier par moi-même la cause des coups qu'on entendait dans sa maison. Sans aucun doute, il pensait que ma visite donnerait de l'importance à l'affaire et lui attirerait du monde. Comme autour de moi il n'était question que de ce revenant, je me décidai à aller voir ce qui en était et Mrs Rivers, ainsi que plusieurs autres personnes montèrent avec moi dans la chambre. Je dis alors : « Écoutons bien pour entendre quelques coups ». Et le père dit : « Vous devez tous sortir de la chambre excepté la petite (sa fille) et vous tenir de telle sorte que personne ne puisse voir dans l'appartement ». Je cédai. La petite adressa alors quelques questions stupides dans la chambre et immédiatement nous entendîmes des coups très forts. Ceci arriva une fois sur deux. Je dis alors à la petite : « Maintenant, tenez-vous à la porte, que je puisse vous voir. » Elle fit ainsi. Pas de coups. « Il est évident, dis-je, qu'il n'y aura pas de coups à moins que vous ne soyez seule dans la chambre et hors de la vue. Je comptai alors les pas dans la chambre, depuis la porte et j'en trouvai six et demi petits.

Je dis à la petite de se reculer de trois pas comptés depuis la porte et de se tenir là où je savais qu'elle ne pourrait rien toucher. Je lui fis compter les pas devant moi pour être sûr qu'elle m'avait comprise. « Maintenant, dis-je, vous devez rester là et ne plus bouger, poser vos questions et entendre les coups de cet endroit même », et je descendis jusqu'au bas de l'escalier où l'on m'avait dit de rester. Je l'entendis faire trois pas. Après cela, j'entendis un très léger mouvement et après cela trois ou quatre coups très forts. Je gravis l'escalier deux par deux et la trouvai hors de sa place.

Pendant ce temps Mrs Rivers, au lieu de descendre au bas de l'escalier, avec les autres, s'était placée dans une chambre en face, d'où, n'étant pas connue de la petite, elle pouvait la voir bien clairement. Elle la vit qui, après avoir compté ses trois pas, regardait vers la porte par-dessus son épaule, puis courait vite et allait frapper trois coups forts sur la planche de derrière du lit. Mrs R... sortit alors de sa retraite et dit à la petite qu'elle l'avait vue. Aussitôt elle fondit en larmes, mit son tablier sur la figure et dit en pleurant : « Je frappais seulement pour voir si il venait. » Je frappai alors sur le lit moi-même, à l'endroit où elle avait frappé et je trouvai que c'était exactement le même bruit que celui que nous avions entendu en bas. J'avais dit à la police que s'il survenait la moindre des choses qui fût passible d'une peine quelconque Mrs R... et moi en porterions témoignage. Mais l'homme est prudent, il ne fait rien payer, il se contente de recevoir des dons de trois ou quatre shillings que lui offrent de crédules idiots.

A. Pitt Rivers.

Revenons maintenant aux onze cas que nous venons de décrire et sur lesquels des enquêtes ont été faites par des représentants de la Société; nous pouvons noter qu'il y a entre tous une ressemblance générale. Ces cas évidemment appartiennent à la même classe; et il est *prima facie* probable qu'une explication convenant à l'un d'eux conviendra aussi à tous les autres. Une exception, peut-être, devrait être faite pour le cas IX, car il est douteux qu'il y ait eu personne de

trompé par les manifestations, dans ce cas là, la seule maîtresse de la maison exceptée. Mais dans les autres cas, la plupart de ceux qui ont été témoins des manifestations, soit les habitants de la maison, soit les voisins, semblent les avoir considérées comme inexplicables.

Maintenant la seule explication de ces faits, la seule qui nous soit fournie par une évidence à peu près certaine, c'est la tricherie. La tricherie fut positivement découverte par un ou plusieurs témoins dans quatre cas (II, IV, V, VIII). Dans deux de ces cas (II et IV) et dans le cas IX, il y a eu confession de tricherie. Il y, a par conséquent, de fortes raisons pour croire que la tricherie est la vraie et suffisante explication dans tous ces onze cas.

En premier lieu, nous devons noter que les phénomènes décrits dans les cas de Wem et de Ham par exemple (II et VIII) étaient *prima facie* aussi inexplicables que ceux attestés ailleurs. Mais dans ces deux cas, nous savons que la tricherie était employée. Il faut noter aussi que dans le cas de Wem, l'enfant était si habile, que, quoique sous l'observation attentive de plusieurs paires d'yeux dans la maison du docteur Corke, et quoique par elle plusieurs « phénomènes » se produisissent, ce ne fut que le cinquième jour qu'on put la surprendre dans l'acte même de tricher, et encore n'arriva-t-on à la surprendre qu'en entrant subrepticement sur le théâtre des manifestations. Dans le cas de Ham, M. Westlake ne put découvrir les mouvements véritables de l'enfant que lorsque la répétition des manifestations lui eut enseigné où et comment il devait regarder et M. Bennett, en dépit de ses forts soupçons, fut incapable d'obtenir une preuve de fraude concluante. Et si nous nous rappelons combien grandes et nombreuses furent les erreurs d'observations que le docteur Hogson a démontrées dans les rapports faits par des personnes instruites des séances de M. Davey, nous trouverons qu'il n'est que raisonnable de supposer, même lorsque la preuve évidente nous manque, les mêmes erreurs dans les témoignages que nous étudions et qui pour la plupart viennent de gens sans éducation. Nous avons quelque preuve indirecte de la justesse de cette supposition. On remarquera

que dans des cas tels que VI, IX, X, et XI où les témoins étaient presque tous des personnes de la société, et les rapports dans bien des cas presque contemporains des événements, il n'est pas difficile d'expliquer, — sauf quelques exceptions insignifiantes,— que tout ce qui s'est produit était dû à la tricherie. La preuve d'un agence anormale dans tous ces cas repose presque entièrement sur des considérations morales. Mais, dans des cas comme I, II, III et VII où les principaux témoins étaient des personnes d'une éducation limitée, les phénomènes attestés sont d'une nature bien plus surprenante : et à Worksop et à Durweston en particulier,où les témoins non seulement n'avaient presque aucune éducation, mais où leur témoignage ne fut donné que bien des semaines après les événements, les choses décrites semblent absolument inexplicables par des agences normales (comparez, par exemple, le témoignage de M. Anderson et celui de M. Newman dans le cas de Durweston.)

Il y a dans ces rapports ou procès-verbaux un autre trait à noter de même nature. Plusieurs des témoins décrivent les objets comme se mouvant lentement dans l'air, ou semblant presque voler (voyez mon rapport sur le cas de Worksop et aussi le cas XII). Des semblants de vol identiques sont cités par M. Bristow (*Proceedings*, S. P. R., vol. VII, pp. 383-394.) En décrivant le mouvement de morceaux de bois dans la boutique d'un charpentier, il dit d'abord qu'ils se mouvaient en ligne droite et frappaient une porte *sans bruit comme une plume*, puis plus loin, « qu'ils semblaient portés doucement comme sur des vagues ». Dans un cas où l'enquête fut faite par un de nos membres correspondants, Herr Hans Noctge, et dont un récit fut publié à Berlin, en 1889, sous le titre : *Der Spuk von Resau*, un phénomène semblable est décrit par les témoins. Ainsi une poêle à frire est décrite dans l'air comme n'ayant point l'apparence d'une chose lancée, mais d'une chose qui vole, et on dit que les témoins ont remarqué l'absence de toute courbe de projection dans les objets. N'ayant point la preuve suffisante que les manifestations en question étaient dues à un agent anormal, je suis disposé à expliquer cette apparence de mouvement lent, ou de vol

comme une illusion sensorielle, produite par l'état surexcité des percipients.

Mais si la supposition d'erreurs d'observation de différentes sortes dans ces rapports est nécessairement appuyée de peu d'évidence directe, nous avons des preuves de sérieuses erreurs de mémoire. Ainsi dans plusieurs exemples nous trouvons que les témoins nombreux d'un phénomène diffèrent entre eux quant à la position, ou même quant à la présence ou à l'absence de personnes spéciales; ou bien ils n'ont pas dit un mot des faits et gestes de l'agent présumé: ou bien ils ont imaginé qu'ils avaient été présents à une manifestation que — d'après d'autres témoins — ils connurent seulement par ouï-dire (voyez,par exemple,la discussion sur les cas I, III, VI, XI). Le Révérend H. H. Jeaffreson a fourni à nos *Annales* un récit de mouvements de petits objets, qu'on pourrait peut-être expliquer par d'accidentelles absences de mémoire d'une nature peu commune.

M. Jeaffreson écrit le 27 mai 1883 :

« Je ne sais pas quand nous commençâmes à remarquer quelque chose d'étrange dans la maison, mais peu après ce moment-là, il commença à disparaître de petites choses sans valeur (par conséquent, il était peu probable qu'on les eût volées), que le plus souvent, quoique pas toujours, nous retrouvions au même endroit où quelques minutes avant nous les avions inutilement cherchées. Ceci arrivait dans toutes les parties de la maison, mais particulièrement dans mon cabinet. Là j'avais une petite table ronde (de 30 pouces de diamètre peut-être), qui ne servait guère que pour y placer une tasse de café, ou quelques livres que j'assortissais pour les ranger dans la bibliothèque.

« Le plus souvent cette table était vide, par conséquent il y avait peu de chance pour que de petits articles y fussent accidentellement cachés, ou accidentellement découverts. Je ne crois pas que les choses disparussent plus de cette table que de toute autre, mais les circonstances que j'ai mentionnées rendent les faits qui se produisaient plus remarquables dans le cas de cette table et permettent moins de croire à des accidents.

« Si, par exemple, je plaçais un trousseau de clés sur cette table, il disparaissait fréquemment. J'avais d'abord l'habitude de le chercher, mais en vain, et je revenais ensuite pour le trouver là où je pensais bien l'avoir placé, sur la petite table. A la fin, lorsque quelque chose disparaissait de la place où nous pensions l'avoir mis, nous nous asseyions tranquillement (ma femme et moi), et, après un moment les choses ordinairement reparaissaient. Nous ne vîmes jamais les choses partir, ou revenir. La longueur du temps variait. Le plus long intervalle fut peut-être dans le cas d'un bracelet qui disparut un soir que ma femme s'habillait pour une soirée, et reparut à peu près à la même heure le soir suivant, à terre, en travers d'une porte, par laquelle nous avions passé bien des fois et où j'avais cherché soigneusement une bougie à la main le premier soir, et les domestiques le matin suivant. »

M. Jeoffreson ajoute : « Nous croyons que de semblables disparitions se sont répétées, depuis que nous avons quitté H..., dans les maisons que nous avons occupées depuis, mais moins fréquemment et d'une façon moins remarquable. »

Des erreurs de narration faites par les journalistes en quête de manuscrits sensationnels (voir les cas II et V), il est à peine nécessaire d'en parler si ce n'est pour indiquer que les récits dramatiques et exagérés de manifestations tels qu'en donnent les journaux réagissent inévitablement sur la mémoire de ceux qui les lisent et tendent ainsi à vicier encore plus le témoignage.

Mais il est bien plus aisé de supposer que la tricherie a été pratiquée que de trouver un motif plausible à la tricherie. Dans un ou deux exemples, des motifs intelligibles ont vraiment été suggérés pour la fraude (voir par exemple les cas V et XI et le récit fait par le général Pitt Rivers). Mais dans la plupart des cas il est difficile de concevoir un but suffisant ou même rationnel auquel pût tendre l'auteur des manifestations. Une somme considérable de travail occupant dans certains cas des mois ou même des années a été volontairement entreprise par l'agent; beaucoup d'ennui, de dépenses et parfois une grande souffrance a été infligée à d'au-

tres personnes. Une vive sensation a été causée dans tout le voisinage. Mais il n'y avait apparemment aucune vengeance à satisfaire et une renommée comme celle que proclament de simples paysans et parfois les articles des journaux de provinces constituerait à peine pour des personnes raisonnables — même pour des enfants — une récompense suffisante pour tout le mal qu'elle entraîne. Et cependant en réalité c'est dans le désir de causer une sensation qu'on trouvera probablement le motif qui fait agir. Le lecteur doit avoir été frappé par le fait que l'agent — ou figure centrale — est, dans la grande majorité des cas cités une jeune fille à peu près entre 12 et 16 ans, quoiqu'une ou deux aient été un peu plus âgées. L'agent dans chacun des six derniers cas cités était une jeune fille et dans les onze cas que nous avons donnés en entier une jeune fille paraît dans huit et un jeune garçon dans trois(dans un desquels le cas IV) : il est probablement associé avec sa jeune sœur. Mais il y a une autre particularité à noter outre la jeunesse des agents, à savoir, leur anormalité mentale et physique. Dans le cas de Worksop, l'agent présumé était une petite niaise, fille d'une mère imbécile. Dans le cas de Wem, Emma Davies fut déclarée par sa mère être sujette à des attaques. Dans le cas de Bramford la jeune fille paraît avoir eu des attaques de cécité hystérique. Dans les cas VI et VIII la fille était contrefaite; dans le cas VII hystérique et phtisique. Dans le cas IX, le garçon était délicat et sujet à des attaques de somnambulisme spontané; et dans le cas X la fille est délicate et épuisée par une trop grande croissance. Ainsi, dans huit cas sur onze, nous avons l'évidence de la mauvaise santé ou d'anormalité plus ou moins prononcée. Cette évidence devient plus forte si pour le fait des hallucinations nous acceptons le propre témoignage de l'agent. Ainsi, dans les cas II, III, IV, VI, VII et X, l'agent était le sujet d'hallucinations qui dans le cas VI étaient fréquentes et prolongées.

On peut donc suggérer que dans la majorité de ces cas le motif réel qui poussait ces enfants à une longue série d'actes mauvais et en apparence dénués de sens était l'amour excessif de la notoriété, qui se trouve parfois associé avec d'autres

conditions morbides, particulièrement chez les jeunes filles. Le cas XI sous ce rapport demeure inexplicable, car les agents cette fois étaient des adultes d'une éducation complète et en apparence libre de toute influence morbide.

Pour résumer : 1° dans les onze cas que nous avons étudiés en détail, des preuves directes de tricherie ont plusieurs fois été obtenues. 2° Là où peu après que les phénomènes se sont produits des personnes élevées et instruites en ont écrit le rapport, on trouve que la tricherie — considérations morales à part — est une explication suffisante. 3° Là où les phénomènes ont été décrits par des personnes illettrées, ou enregistrés quelque temps après l'événement, cette explication devient diffioile; et on trouve que la difficulté augmente en raison directe de la longueur de l'intervalle et en raison inverse de l'éducation des témoins. 4° Mais ces onze cas sont un bon spécimen de leur classe. Un certain nombre de cas de cette nature nous sont apportés chaque année, ces onze cas furent choisis pour une enquête surtout parce que, par les récits de la presse, ou par des rapports venus de source privée et digne de foi, ils semblaient être au premier abord des cas d'agence anormale.

Il est difficile de ne pas conclure de tout ceci que si, avec l'expérience que nous avons maintenant gagnée, l'occasion nous eût été fournie d'entreprendre une enquête aussi complète et aussi minutieuse pour tous les cas de cette sorte qui occupent une si large place dans la littérature de ce sujet, nous eussions trouvé l'évidence d'un agent anormal aussi peu convaincante.

Prenez par exemple le mouvement des morceaux de bois dans la boutique d'un charpentier dont nous avons déjà parlé. C'est un des plus remarquables cas qui ait jamais été publié et tel qu'il est décrit par un intelligent et honnête témoin, le phénomène semble parfaitement inexplicable. Mais le récit imprimé tout au long dans les *Proceedings* (vol. VII, p. 383) fut écrit quarante-deux jours après les événements racontés. En vérité, il est basé sur des notes plus anciennes. Mais ces notes elles-mêmes ne furent transcrites dans un rapport complet que cinq ans après les événements. Que

quelques mouvements comme ceux décrits se soient produits en 1849, nous pouvons bien le croire; vraiment nous avons le fait corroboré au moins par un autre témoin vivant. Mais tout ce que nous semblons en droit de conclure de leurs rapports est que Mrs Bristow et ses amis ne purent à cette époque découvrir la cause des mouvements et que leurs souvenirs ne nous donnent pas le fil qu'il nous faudrait pour trouver.

Le cas donné dans le même volume, p. 160-173, est sûrement plus fort, d'autant plus que peu de semaines ou même de jours après les événements le rapport en fut écrit Mais il faut observer que dans ce cas une grande partie de l'évidence sur laquelle s'appuie le narrateur est de seconde main; que pratiquement nous n'avons que le récit des incidents, puisque Mme K..., la femme de charge, confirme simplement le récit écrit par le maître de la maison et ne donne pas une version indépendante : que les manifestations étaient incontestablement liées à la présence d'une jeune et nouvelle servante, qu'elles cessèrent lorsque pour un temps elle quitta la maison; et que cette jeune servante fut prise du délire vers la fin des manifestations. Nous devons seulement supposer — ce que l'expérience nous met en droit de supposer — de légers défauts d'observation de la part des témoins, et de légères erreurs de la part du narrateur pour placer le cas sur la même ligne que les onze que nous avons déjà étudiés. On pourrait insinuer que pour établir *a prima facie* un cas d'agence anormale dans des cas tels que ceux-ci, nous avons besoin d'une évidence de toute autre sorte que celles qu'on nous a apportées jusqu'à présent.

Avant de conclure sur ce sujet, nous pouvons attirer l'attention sur deux points. Le premier est que la présomption morale d'où dépend principalement l'évidence pour le phénomène physique anormal, se produisant en présence de personnes particulières, est sérieusement affaiblie par cette démonstration de tricherie fréquente, élaborée et longtemps continuée, pratiquée parfois, même par des personnes de la société, sans récompense apparente, ou motif suffisant. Le second point est que les hallucinations véritables peuvent évidemment s'as-

socier au phénomène physique truqué. Laissant d'un côté toutes les hallucinations que disent avoir eues les agents dans plusieurs de ces cas — quoiqu'elles ne soient pas sans intérêt — nous trouvons les hallucinations rapportées par les témoins dans différents cas. Ainsi à Ham, cas VIII, on dit qu'un témoin vit la figure d'une femme dans le four; et dans les cas VI et X plusieurs témoins dignes de foi racontent des expériences hallucinatoires. Plusieurs des expériences auditives et au moins deux des hallucinations visuelles paraissent avoir été collectives.

Ces faits sont d'un intérêt spécial dans leur rapport avec les phénomènes d'hallucination collective, et avec la genèse des manifestations auditives et visuelles dans ce qu'on appelle « les Maisons hantées ».

Traduit par H. DE RHODIA.

VARIÉTÉS

CAS TÉLÉPATHIQUE D'UN CHIEN[1]

Nour empruntons au *Vessillo spiritista*, la très intéressante revue de M. Ernesto Volpi, de Vercelli, le curieux récit qu'il annonce en ces termes : « Mlle Lubow Krijanowsky, fille de feu le général du même nom, et sœur de Mlle Wera Krijanowsky (aujourd'hui Mme Semenoff), nous raconte le fait suivant qui lui est arrivé, et qui se rapporte à la question si débattue de l'âme des animaux... »

Il s'agit d'un petit chien, qui était le favori de nous tous, de Wera surtout; et un peu à cause de cette affection et des gâteries exagérées qui en étaient la conséquence, l'animal tomba malade. Il souffrait de suffocations et toussait, le médecin vétérinaire qui le soignait ne dit pas que la maladie fût dangereuse. Néanmoins Wera s'inquiétait beaucoup; elle se levait la nuit pour lui faire des frictions et lui donner sa médecine; mais personne ne pensait qu'il pût mourir.

Une nuit, l'état de Bonika (c'était le nom du petit chien) empira tout à coup; nous eûmes de l'appréhension, surtout pour Wera, et on résolut que dès le matin on irait chez le vétérinaire, car si l'on s'était contenté de le faire appeler, il ne serait venu que le soir.

1. Nous extrayons de *l'Humanité intégrale*, de M. Camille Chaigneau, ce cas qui est tout au moins curieux. Nous attirons l'attention sur ce fait que deux personnes différentes et éloignées l'une de l'autre, ont éprouvé une impression hallucinatoire au moment même où le petit chien expirait : Mme Lubow Krijanowsky, qui a entendu la toux et les gémissements, et Mlle Wera Krijanowsky qui a vu la lueur. D.

Donc, au matin, Wera et notre mère partirent avec le petit malade; moi je restai et me mis à écrire. J'étais si absorbée que j'oubliais le départ des miens, quand tout à coup j'entends le chien tousser dans la chambre voisine. C'était là que se trouvait sa corbeille, et, depuis qu'il était malade, à peine commençait-il à tousser ou à gémir, quelqu'un de nous allait voir ce dont il avait besoin, lui donnait à boire et lui présentait sa médecine, on lui ajustait le bandage qu'il portait au cou.

Poussée par l'habitude, je me levai et m'approchai de la corbeille; en la voyant vide, je me rappelai que maman et Wera étaient parties avec Bonika, et je restai perplexe, car la toux avait été si bruyante et si distincte qu'il fallait rejeter toute idée d'erreur.

J'étais encore pensive devant le berceau vide, quand près de moi se fit entendre un de ces gémissements dont Bonika nous saluait quand nous rentrions; puis un second qui semblait venir de la chambre voisine; enfin une troisième plainte qui semblait se perdre dans le lointain.

J'avoue que je restai saisie et prise d'un frémissement pénible; puis l'idée me vint que le chien avait expiré; je regardai l'horloge; il était midi moins cinq minutes.

Inquiète et agitée, je me mis à la fenêtre et j'attendis les miens avec impatience. En voyant Wera revenir seule, je courus vers elle et lui dit à brûle-pourpoint: « Bonika est mort ».

« Comment le sais-tu? » dit-elle, stupéfaite. Avant de répondre, je lui demandai si elle savait à quelle heure précise il avait expiré. « Quelques minutes avant midi », me répondit-elle. Et elle me raconta ce qui suit :

Quand elles étaient arrivées chez le vétérinaire vers onze heures, celui-ci était déjà sorti; mais le domestique pria instamment ces dames de vouloir bien attendre, vu que vers midi son maître devait rentrer, car c'était l'heure où il avait coutume de recevoir. Elles restèrent donc, mais, comme le chien se montrait toujours plus agité, Wera tantôt le posait sur le divan, tantôt le mettait à terre, et consultait la pendule avec impatience. A sa grande joie elle venait de constater qu'il n'y avait plus que quelques minutes avant

midi, lorsque le chien fut repris d'une suffocation. Wera voulut le remettre sur le divan; mais, comme elle le soulevait, elle vit tout à coup le chien ainsi que ses mains s'inonder d'une lumière pourpre si intense et si éclatante que, ne comprenant rien à ce qui arrivait elle cria : *Au feu!* Maman ne vit rien; mais, comme elle tournait le dos à la cheminée, elle pensa que le feu s'était mis à sa robe, et elle se retourna effrayée; elle vit alors qu'il n'y avait pas de feu dans la cheminée, mais aussitôt après on constata que le chien venait d'expirer, ce qui fit que maman ne pensa plus à gronder Wera pour son cri intempestif et pour la peur qu'elle lui avait faite.

A cette époque nous racontâmes le fait à tous nos amis; mais nous fûmes seuls témoins; nous ne pouvons donc vous envoyer le certificat de témoins que vous désirez.

Mais vous, mon excellent ami, vous me croirez, n'est-ce pas? Alors je suis suffisamment satisfaite d'avoir ajouté un nouveau fait à ceux que vous connaissez déjà dans ce genre de choses.

Je dois ajouter que ce chien se distinguait par une intelligence extraordinaire, que nous n'avons jamais pu retrouver en quelque autre animal de son espèce. Il pratiquait la charité, et une fois, étant à la campagne, nous avons pu observer, pendant huit jours, qu'il portait du pain et des ailes de poulet à un pauvre chien vagabond et affamé et qu'il le regardait manger avec une véritable satisfaction. Il jouait avec une poupée; et, après sa mort, pendant la grande maladie de Wera, au cours de laquelle, comme vous vous rappelez, elle faillit mourir d'une inflammation des poumons, nous avons vu plusieurs fois, tant Wera que moi, Bonika assis au pied de son lit.

LUBOW KRIJANOWSKY.

(Traduit du *Vessillo spiritista* de janvier 1898.)

BIBLIOGRAPHIE

PAR A. ERNY

Shadow-land (Au pays des Ombres),
par Mme d'ESPÉRANCE

Les anciens avaient donné au pays des ombres le nom de Champs-Élysées. Les modernes, et surtout les Parisiens, ne pourraient employer le même terme sans soulever... au moins une regrettable confusion.

En effet, d'après les auteurs grecs et latins, ces Champs-Élysées étaient une partie des enfers où séjournaient les âmes vertueuses après la mort; les héros, les philosophes, les guerriers y devisaient entre eux, tout en errant dans les prairies d'asphodèles et au milieu de myrthes embaumés. Virgile, qui fut un grand occultiste[1], dit que les âmes y restaient *mille ans* et revenaient ensuite sur la terre pour animer d'autres corps.

Cette fois, Mme d'Espérance nous parle de ce pays des ombres dont on ne revient jamais, disent les sceptiques; aussi ce livre ne leur est pas précisément destiné. Il contient même tant de faits extraordinaires que les épaules des incrédules qui liraient ce volume se lèveraient peut-être d'elles-mêmes.

En tout cas, ce livre offre bien peu de ressources à ces gens très malins dont le principal but est de découvrir *comment les phénomènes ont été imités*, car, pour eux, c'est la

1. Voilà qui étonnera probablement les vieux professeurs. Peut-être Virgile tenait-il son opinion *réincarnationniste* des traditions hindoues, qui, elles aussi, croyaient qu'après *mille ou onze cents ans*, les âmes des morts se réincarnaient sur la terre.

seule explication admissible chez les gens dont le bon sens est la spécialité. Mais tous ceux qui voudront étudier les côtés *d'ombre* de la nature, y trouveront matière à profondes et curieuses réflexions.

Dans son enfance, Mme d'Espérance vécut avec sa famille, à Londres, dans une vieille et triste maison d'*East-End*, bâtie, dit-on, par Cromwell, et ayant la réputation *d'être hantée.* Certaines chambres restaient vides, et c'est là où la jeune d'Espérance aimait à jouer; car, pour elle, ces pièces n'étaient pas vides, mais remplies de *formes ombreuses*. Mme d'Espérance voyait, dit-elle, passer et repasser d'une chambre à l'autre, des figures étrangères. *Les esprits très forts* disaient que c'étaient des hallucinations, mais l'enfant qui ne pouvait pas connaître encore ces théories à la mode concluait que ces gens-là devaient être plus mal constitués qu'elle, puisqu'ils ne pouvaient voir ce qu'elle voyait.

Son père était capitaine de navire, et lui contait souvent des histoires de Naïades et de Tritons; sa mère, croyant sa fille malade, fit venir un médecin qui, ayant entendu raconter les visions de l'enfant, dit à la mère que, *ceux voyant des choses qui n'existent pas, sont des fous.* Cela effraya beaucoup l'enfant, et le résultat principal de la consultation fut de rendre malade la jeune d'Espérance.

Pour la remettre de cette secousse, son père l'emmena en voyage avec lui dans la Méditerranée, lorsqu'un jour elle vit, en réalité, ce que Wagner a mis en musique sous le titre du *Vaisseau-Fantôme*, mais, comme personne qu'elle n'aperçut la chose, on ne la crut pas.

Au sortir de pension et après son mariage, elle fut de nouveau hantée par des visions, c'est alors qu'on lui parla du *spiritualisme* (ou spiritisme) pour lequel elle éprouva d'abord une grande répulsion. Un jour, pourtant, elle consentit à expérimenter avec quelques amis, et son don de médiumnité (qui devait tant se développer plus tard) se produisit instantanément. Par la *typtologie*, elle apprit que son père était à bord d'un navire à Swansea, *tandis que tous les gens présents le croyaient à Durham, près de sa mère malade. Le fait fut vérifié, et on constata qu'il était exact.*

Les personnes qui prétendent que ces réponses viennent du cerveau des assistants en ont été une fois de plus pour leurs trop simples théories.

C'est alors que Mme d'Espérance devint *clairvoyante* (ou voyante).

« Un soir, M. F., qui avait entendu parler d'expériences de ce genre, me proposa d'essayer d'obtenir ce genre de phénomènes, mais le premier essai fut un insuccès complet (*ce qui prouve une fois de plus combien les phénomènes ne dépendent pas de notre volonté*). Une autre fois, M. F... essaya de placer ses mains sur les yeux fermés de chaque assistant. Tous ne virent rien, mais à peine fus-je soumise à la même opération, dit Mme d'Espérance, que la chambre où nous étions disparut à mes yeux, et je me sentis comme en plein air, dans un endroit étrange, où j'entendais le bruit des arbres secoués par le vent, mais *tout était noir et sombre autour de moi*. Quoique consciente de me trouver dans la campagne, je n'apercevais rien. Cependant, j'avais la sensation qu'on éprouve au théâtre lorsqu'on se sent bien assise dans un fauteuil, et qu'on voit se dérouler devant soi des scènes et des paysages. Au bout d'un instant, je vis la porte d'une maison s'ouvrir, une vive lumière fut projetée sur la route, et deux hommes sortirent de cette maison dont la porte se referma, puis l'obscurité la plus complète régna de nouveau. L'un des deux hommes qui semblait un peu gris, gesticulait et parlait vivement. Tout d'un coup il s'affaissa : son compagnon s'arrêta, cria, tâta le terrain, mais n'ayant pas de réponse, il chercha dans l'obscurité, sur la route, et finit par s'en aller très vite. Je vis cet homme entrer dans une maison, en ressortir avec des gens portant une lanterne et qui cherchèrent encore sur la route.

« Enfin, ils découvrirent l'individu qui avait disparu au fond d'un fossé, et le relevèrent. Alors, pour la première fois, je vis le visage de tous ces gens-là. Ayant observé celui qui avait soulevé la tête de l'individu évanoui, *et, à ma profonde surprise, je reconnus M. F...! Eh! quoi! c'est vous, m'écriai-je?* comme je repoussais la main de M.F... de dessus mes yeux, mon étonnement se communiqua au reste des

assistants, et nous attendîmes ce que M. F... allait dire : il nous affirma qu'il reconnaissait dans mon récit tous les détails d'une histoire qui lui était arrivée, *il y a douze ans*, à la suite d'une chasse au cerf, après laquelle lui et quelques amis s'étaient reposés dans une auberge. M. F... et un jeune homme qui habitait du même côté que lui, quittèrent l'auberge ensemble, mais, à peine dehors, le grand air tourna la tête de son jeune ami, qui s'était livré à des libations un peu prolongées. M. F... réussit à conduire son ami non loin de sa maison, lorsque, tout à coup, il disparut dans l'obscurité. Toute la suite de son récit était, comme le reste, exactement pareille à ce que j'avais vu. *De plus, de petits détails qu'il avait oubliés* furent vus et racontés par moi à la suite de cette curieuse vision.

« Mme d'Espérance se mit à lire des livres spirites, occultes, philosophiques... pour ou contre les phénomènes, et le résultat fut une grande perplexité. »

Bientôt après, Mme d'Espérance produisit de l'écriture automatique, et devint un excellent médium. Dans le cours de ses expériences, quelques étrangers furent admis, et elle s'aperçut (*comme beaucoup d'autres*) que la présence de certaines personnes était favorable à la production des phénomènes, tandis que d'autres y nuisaient complètement. Une fois, une dame qui avait beaucoup insisté pour faire partie du cercle, vint y assister, et aucun phénomène ne se produisit. Alors la dame s'écria *triomphalement qu'elle avait prié Dieu d'empêcher toute manifestation, si elle venait de Satan.* Ceci jeta un froid, surtout chez Mme d'Espérance, qui en fut consternée. « Je ne savais pas encore, dit-elle, *combien la volonté est un instrument puissant, et comme un élément contraire pouvait empêcher les phénomènes.* » Néanmoins, elle réussit ensuite *à dessiner dans l'ombre* (*avec une grande rapidité*) les portraits des invisibles qui se manifestaient à ses séances. Deux spécimens en sont donnés dans son livre... Et beaucoup de ces portraits de désincarnés furent reconnus par leurs parents ou amis. Plusieurs invisibles prédirent *qu'on pourrait parler à distance, et conserver les paroles des gens; ce qui, plus tard,* se trouva exact par la découverte du

téléphone et du *phonographe.* Mme d'Espérance, malgré ses quatre années d'expériences, se révoltait contre ces idées de spiritisme, *surtout lorsqu'elles étaient en contradiction avec ses croyances chrétiennes orthodoxes.* Mais, peu à peu, dit-elle, par un mystérieux procédé, ces deux enseignements lui parurent se fondre dans une seule croyance. Alors Mme d'Espérance *chercha à répandre ses convictions,* mais, comme cela arrive toujours, le public l'écouta poliment, et lui demanda des preuves. *Je voudrais voir,* est le mot que *j'ai entendu moi-même cent fois prononcé* par ceux à qui on parle de ces questions. Il y a même un académicien qui a ajouté dans une de ses lettres : « *Pour être convaincu, je voudrais voir et encore* » ceux-là sont plus difficiles que saint Thomas, et plus royalistes que le roi. Laissons-les à leurs ténèbres.

Les invisibles, qu'elle consulta sur ses perplexités, lui conseillèrent de ne pas chercher à réformer l'Église et le monde, mais seulement de s'occuper d'augmenter sa médiumnité. Une occasion se présenta bientôt de mettre ce sage conseil à exécution. Étant à Leipzig avec des amis sur le point de retourner en Angleterre, le professeur Zöllner vint la voir, et lui dit que son vieil ami le Dr Friese (professeur à l'Université de Breslau) et lui étaient en froid, parce qu'il avait accepté les théories du Psychisme et du Spiritualisme courantes en Angleterre ; Mme d'Espérance lui promit en riant de convertir son ami. Quand elle arriva à Breslau, le Dr Friese, la trouvant malade, insista pour qu'elle vînt habiter chez lui ; Mme d'Espérance resta dans cette maison quelque temps, et peu à peu brisa les préjugés du docteur contre les phénomènes psychiques. Le résultat fut que le Dr Friese se déclara convaincu lui aussi, ce qui le força à abandonner son cours Chose curieuse, la même mésaventure est arrivée au Dr Paul Gibier, en France ; au Dr G. Wyld (en Angleterre) qui perdit la plus grande partie de sa clientèle ; et en Amérique à un autre docteur dont le nom m'échappe en ce moment. Il en cuit quelquefois d'être un chercheur d'avant-garde. Actuellement, les conditions sont déjà bien changées, et les études psychiques, en Angleterre et en France, ont relégué les retardataires dans leur entêtement soi-disant scientifique.

A son retour à Londres, de nouvelles expériences eurent lieu chez Mme d'Espérance, *et des lettres cachetées* furent lues par elle *clairvoyantly* (ou par la clairvoyance). A ce sujet, voici ce qu'elle dit : « Sur deux lettres fermées et posées devant moi, *j'en lisais une comme si elle était ouverte, et l'autre me restait impénétrable.* Souvent le papier de ces lettres me paraissait *sombre*, ou même quelquefois *tout à fait noir*, et les lettres étaient indéchiffrables; chose étrange, j'éprouvais une singulière aversion, pour ces lettres, quelquefois même allant jusqu'à l'horreur... au point qu'il me répugnait même de les toucher. » Cela prouve combien Mme d'Espérance était *sensitive*, car ces lettres venaient de sceptiques qu'elle n'avait pu convertir. Et même ces insuccès partiels lui attirèrent des calomnies et des ennemis.

Peu de temps après, Mme d'Espérance s'aperçut qu'elle avait ce don étrange et si peu connu de provoquer l'extériorisation du double et de formes matérialisées. Ce don alla toujours en grandissant, et actuellement Mme d'Espérance est le seul médium à matérialisation, que je connaisse *en Europe*. Il y en a plusieurs en Angleterre, mais on ne les trouve que chez des particuliers, peu désireux, on le conçoit, de favoriser la curiosité du public. Deux fois dans les annales, on a parlé de ces phénomènes *troublants* et si *complexes*. Dans le second article tiré de l'ouvrage d'Alexandre Aksakoff, il y avait son opinion résumée sur *la matérialisation*, que j'ai étudiée à fond dans mon livre. Plus loin, on trouvera la remarquable préface qu'Aksakoff a écrite pour son amie Mme d'Espérance.

Maintenant, laissons-la parler au sujet des sensations d'un médium pendant cette espèce *d'incubation créatrice* qu'est la matérialisation. « Je me sentais inerte et sans volonté; non pas endormie (ou entrancée comme on le croit), mais au contraire semblant avoir un cerveau plus actif et plus réfléchi qu'en tout autre moment. Des pensées, des impressions se succédaient avec la rapidité de l'éclair, des sons que je savais éloignés (par exemple ceux des cloches), se faisaient entendre comme s'ils touchaient mon oreille. J'avais conscience des pensées et surtout des sentiments de toutes les personnes présentes, mais n'éprouvais aucun désir de voir quelque chose.

« Plus tard, je découvris que ce n'était pas de l'inertie ou un manque de volonté, mais que si je faisais le moindre effort, cela forçait *invariablement* les formes matérialisées à retourner dans le cabinet où je me tenais, comme si cet effort de ma part les privait du pouvoir de se tenir *formées en entier*. »

Ainsi que je l'ai expliqué dans mon livre d'études psychiques, une forme matérialisée n'est que le dédoublement du corps psychique du médium, *servant d'enveloppe matérielle* à l'entité, ou à l'invisible qui s'incarne en elle, *momentanément*. En effet, il est bien rare qu'une forme matérialisée puisse rester *concentrée* plus de trois quarts d'heure ou une heure. *Katie-King* est quelquefois restée plus longtemps matérialisée chez le grand chimiste *William Crookes*, mais à toute règle, il y a une exception. De plus, une forme matérialisée ne peut guère s'éloigner du médium de qui il tient *son existence passagère*. La forme matérialisée est une *éphémère psychique*. Pour ceux qui savent l'anglais et qui ont pu voir ce genre de phénomènes, *je conseille la lecture de cet intéressant livre*[1]. Ils y trouveront une multitude de faits qui sont une preuve convaincante de la réalité de ce phénomène de haut psychisme. Quant à ceux qui n'ont rien vu de ce genre, et c'est *forcément* l'immense majorité, ces récits leur paraîtront des contes de fées. Parmi les visiteurs venus *du pays des ombres*, et dont on peut voir *des photographies* (prises à la lumière du magnésium *et en même temps que le médium, ce qui est la preuve cruciale de la réalité du phénomène*), se trouve *Yolande*, une jeune fille arabe de 17 à 18 ans... dont la matérialisation complète fut un sujet de crainte et d'admiration pour ceux qui assistèrent aux séances. *Yolande* se matérialisa et se dématérialisa plusieurs fois à la vue de ceux qui assistaient avec Mme d'Espérance à ces étonnants phénomènes. Un fait caractéristique, c'estque, contrairement aux conditions habituelles de la matérialisation, Mme d'Espérance, *au lieu de s'enfermer dans un cabinet* (qui prête toujours un peu aux doutes ou aux réticences) *resta en vue des assistants*, ce qui donne au phénomène une force de conviction

1. *Shadow Land*, by Mme d'Espérance (chez Redway, à Londres).

bien plus grande. Lorsque le médium est *entrancé*, dans un cabinet noir (ainsi que je l'ai raconté souvent dans mon livre), et dès qu'une forme matérialisée sort de ce cabinet, les sceptiques ne manquent pas de dire que c'est le *médium lui-même déguisé, qui paraît*, ou tout au plus ce qu'ils accordent, c'est que *le corps psychique ou double du médium apparaît seul;* en réalité, au lieu d'un esprit, comme le disent les spirites. On a fait cette objection, même au grand chimiste W. Crookes, mais ayant pu *photographier Katie-King et son médium Fl. Cook, ensemble*, la preuve cruciale, comme pour Mme d'Espérance, fut obtenue. Voici comment cette dernière nous *décrit* la formation d'une matérialisation :

« Au début, une petite masse ronde en forme de boule et de couleur blanche et gazeuse paraît sur le plancher; peu à peu elle grandit, s'accentue comme un voile que la forme matérialisée semblerait soulever ou briser pour se montrer ».

Je ne saurais trop répéter ici ce que j'ai dit dans mon livre : *le psychisme expérimental* au sujet de cet étrange phénomène, *c'est la clef de la création humaine, et même des astres.* En effet, pour la terre, nous constatons qu'au début elle formait une masse ronde entourée de parties gazeuses qui la voilaient... à mesure que la création s'accentuait, les parties gazeuses diminuaient, jusqu'au moment où la terre, et les forces en jeu brisant *complètement l'enveloppe gazeuse* apparaissait dans son état planétaire complet.

Le 4 août 1880, devant M. W. Oxlay, de Manchester, *l'Icora crocata*, une plante de l'Inde, fut produite au moyen de *sable et d'eau*... et cela devant *vingt personnes* dont les yeux ne quittaient pas la carafe dans laquelle *l'entité* du nom de *Yolande* avait fait mélanger simplement ce sable et cette eau. Puis quelques minutes après, une fleur apparaît au sommet de la branche. Le *tout fut photographié avec soin*, et on peut voir l'épreuve dans le livre.

Dix ans plus tard, un phénomène du même genre fut produit le 28 juin 1890. Un lis de teinte dorée haut de six à sept pieds sortit d'un vase rempli d'eau. On le garda huit jours pendant lesquels *six photographies furent prises*, mais au bout de ce temps, la plante fut dissoute peu à peu et disparut. La

première au contraire se flétrit et dépérit comme toute autre plante. Beaucoup de *ceux qui ont voyagé dans l'Inde*, surtout des Anglais pourraient le certifier, ont vu bien des fois ce qu'ils appellent le *Tour* du *Mango-Tree*. Les Fakirs mettent dans un pot à fleurs ou un vase quelconque de *la Terre pétrie par eux, et sur* laquelle ils prononcent des *Mentrams* (prières aux Pitris ou Esprits des Morts). Peu à peu, on voit poindre une tige, qui grandit et ressemble par ses feuilles au Manguier (ou Mango-Tree). Des fleurs paraissent ensuite, puis des fruits. Comme on le voit, loin d'être un tour de prestidigitation, ainsi que le croient les naïfs, c'est de la *génération spontanée*, obtenue *par des moyens psychiques que les Fakirs seuls connaissent*, et qu'ils se gardent bien de révéler aux Européens. En effet, *le Fakir qui opère est nu comme un ver*, et n'a pour tout vêtement qu'un *Langouti*, ou petit linge destiné à jouer le rôle de la feuille de vigne chez les gens plus civilisés. Ce Fakir n'a pas d'autre truc qu'un *bâton de bambou à 7 nœuds*, (emblème magique qui n'est autre que le caducée de Mercure) et il opère en plein air, *sur une place; où vous voudrez; sans autre préparation*. Ainsi qu'on peut en juger, dans ces conditions, *je défie bien n'importe quel prestidigitateur d'en faire autant*.

Combien de fois ai-je causé avec mon ami Eugène Nus de ces dons merveilleux des Fakirs. « *Eux seuls, me disait-il, connaissent les lois qui gouvernent les phénomènes et permettent de les produire à volonté.* » Je crois, pour ma part, que les Brahmes les connaissent aussi, mais ni les uns ni les autres ne révéleront jamais leurs secrets à des occidentaux. Reçues par tradition ésotérique ou par initiation occulte, ces connaissances transcendentales restent et resteront secrètes. Peut-être cela vaut-il mieux, car certains pouvoirs seraient aussi funestes que féconds, selon les volontés qui s'en serviraient. L. Jaccoliot, dans ses livres, nous donne à ce sujet des aperçus lumineux. Par exception, les Brahmes ont révélé *certains de leurs secrets*, mais *ceux* ou plutôt *celui qui les possède*, voudra-t-il parler ou même écrire. J'en doute, et pourtant *j'ai grand espoir* que le monde ne perdra pas ces vieilles connaissances traditionnelles.

Voici maintenant la remarquable préface qu'A. Aksakoff (auteur d'*Animisme et Spiritisme*) a écrite pour son amie M[me] d'Espérance : c'est en surmontant les peines dont il est affligé qu'il a rédigé ces lignes si intéressantes.

« Ma chère amie, — vous me demandez mon opinion sur votre livre, et c'est avec plaisir que je vous la donne. La tâche que vous aviez entreprise était plutôt difficile, et cependant vous êtes arrivée au but que vous visiez. Le danger à éviter était celui d'en dire *trop ou pas assez*. En en disant trop, vous vous noyiez dans des détails qui auraient nécessité dix volumes, et en n'en disant pas assez vous risquiez d'avoir un texte peu clair. — Vous avez choisi le juste milieu, et, ce qui est surtout important, on a une impression complète et excellente de ce que vous avez voulu décrire. Actuellement vous pourrez paraître obscure pour certaines personnes, mais je parle pour moi qui pendant vingt ans ai suivi votre carrière *médianimique;* aussi puis-je vous comprendre mieux que tout autre.

« Douée dès votre enfance du don fatal des *Sensitives*, vous êtes devenue *médium*, contre votre volonté.

« Dirigée seulement par un sentiment du devoir envers la vérité, vous n'avez pas refusé d'aider ceux qui désiraient pousser très loin leurs recherches, auxquelles vous vous êtes de plus en plus intéressée. Au bout de peu temps, vous avez obtenu des phénomènes remarquables et vous étiez ravie d'avoir des preuves aussi palpables de l'immortalité. Quelle consolation pour la pauvre humanité! quel nouveau champ d'exploration pour la science! Un esprit-guide vous inspirait et vous vous sentiez prête à tous les sacrifices pour faire triompher la réalité des rapports entre le monde terrestre et l'autre.

« Il y a longtemps, quand j'étudiais pour la première fois le spiritualisme moderne, j'ai pensé souvent que si j'étais un puissant médium, je donnerais volontiers toute ma vie, toutes mes forces, toute ma fortune, pour prouver à tous qu'il existe *un monde de l'au delà*, et qu'on peut communiquer avec lui. Malheureusement, je ne suis pas médium, mais vous l'êtes et de plus vous avez été toujours animée des mêmes idées que moi sur ces sujets d'études. D'après votre vie, je vois quels eussent été les résultats chez moi.

« Votre carrière, comme médium, prouve qu'avec les meilleures intentions et la plus grande sincérité, les résultats acquis ne semblent pas proportionnés aux sacrifices que vous avez faits, et aux espoirs que vous chérissiez. Je puis donc être content de l'idée que ma destinée n'eût pas été meilleure que la vôtre. Pourquoi cela? Parce qu'on ignore les phénomènes, leurs lois et les conditions où ils se produisent... et que de nouvelles vérités ne sont pas facilement imposées au public. De plus, les grands pionniers de la cause sont condamnés à agir seuls, et ne trouvent ni aide ni conseils chez les autres, qui sont souvent aussi ignorants des dessous qu'eux-mêmes, — la vérité ne se trouve qu'en tâtonnant.

« Vous avez été désappointée dès que vous avez essayé de démontrer ces vérités à des étrangers[1] à la question. Mais votre plus cruelle déception est venue le jour où vous avez été entraînée dans ce sentier glissant *de la matérialisation, où tout était mystère.* Vous vous étiez donnée à ces expériences *avec un dévouement digne de vous.* Assise dans l'intérieur d'un cabinet[2], *mais sans être entrancée,* vous n'aviez rien à craindre étant parfaitement consciente de ce qui se passait. C'était donc avec raison que *Yolande*[3] que vous avez si souvent vue paraissait hors de ce cabinet. Rien de plus convaincant et de plus rassurant ne pouvait exister pour vous, par malheur, tout d'un coup vous vous trouvez par accident précipitée du ciel sur la terre. Vous aviez la conviction de rester à votre place, en possession de tous vos sens, et malgré cela *votre corps était à la merci d'une influence étrangère.* Vous êtes tombée victime des mystères de la suggestion. Ces mystères

1. Voici ce que dit Mme d'Espérance à ce sujet : « Le matérialisme de certains spirites m'avait découragée; pour eux ils ne cherchaient que le phénomène et rien de plus. Leur soi-disant croyance n'était qu'une mauvaise excuse pour ne pas observer des devoirs religieux qui leur semblaient assommants, mais dont ils se servaient habilement pour être admis à mes séances. Entre ces gens-là et moi, il n'y avait aucune sympathie. »

2. Dans mon livre *le Psychisme expérimental,* on trouvera tous les détails concernant le cabinet, ou *isolateur* nécessaire au médium pour pouvoir dégager son double, et permettre à la forme matérialisée de s'y incarner.

3. La forme matérialisée dont j'ai parlé plus haut dans mon article.

étaient alors presque entièrement ignorés, et dans le présent cas se compliquaient de cette question :

« *De qui émane la suggestion?*

« Toutes les apparences étaient contre vous. Vous seule pouviez savoir que votre volonté n'avait rien à voir dans la question, et ce mystère vous épouvantait. Je comprends que, pendant nombre d'années, vous n'ayez plus voulu entendre parler du spiritualisme. Dix ans se sont passés. Je vous croyais perdue pour la cause (spiritualiste). Mais le temps est un grand guérisseur, et des amis vous engagèrent à reprendre vos séances. On entreprit une nouvelle série d'expériences *où étaient photographiées les formes matérialisées.* Des résultats splendides furent obtenus, mais une nouvelle déception survint. Une seconde fois, on osa vous accuser, tandis que vous saviez n'avoir agi que pour le bien du public. C'était le renouvellement du même mystère que vous n'aviez pu résoudre, faute de connaissances essentielles.

« C'est à ce moment que je vins à Göthenbourg, pour reprendre avec vous les expériences photographiques.

« Ne vous étant jamais soumise aux *Moyens* qu'on emploie contre les médiums de profession (pour les empêcher de tromper si l'envie les en prenait), vous m'avez pourtant permis de vous traiter comme un médium douteux, et acceptant tout ce que je jugeais bon d'essayer pour établir la réalité du phénomène: mais je dois reconnaître loyalement que vous sembliez aussi désireuse que moi d'arriver à la vérité.

« Après une longue série d'expériences et beaucoup de difficultés, nous sommes arrivés à deux conclusions : Quoique consciente de rester passive dans le cabinet votre corps ou la ressemblance de votre corps pouvait être utilisé par un pouvoir mystérieux *en dehors du cabinet.* Il arriva même qu'un esprit-guide, *Walter*, vous avertit par un message automatique qu'il pourrait arriver que *rien de visible ne restât de vous dans l'intérieur du cabinet.* Ce fut pour vous une révélation exaspérante.

« Un autre point important fut établi. Les doutes et les soupçons des incrédules devenaient excusables, car vous aviez découvert qu'ils avaient plus de fondement que vous ne

vous l'imaginiez. Tout cela était bien pénible. Aussi pour savoir si vous jouiez quelque rôle dans la réprésentation des formes matérialisées, vous résolûtes de ne plus vous tenir assise derrière un rideau, mais bien en vue des spectateurs.

« Dans ces nouvelles et excellentes conditions, vous avez obtenu de bons résultats, et c'est alors que se produisit ce cas remarquable que vous racontez sous le titre de : *Serai-je Anna, ou Anna sera-t-elle moi?* Je craignais de vous voir omettre cette expérience, et suis heureux que vous l'ayez racontée en détail. Vous avez obtenu alors *un duplicata palpable de l'organisme humain.* Ce phénomène est à la base de toute matérialisation, et il a été cause de beaucoup de soi-disant « *Exposures* » [1] (mot intraduisible qui veut dire qu'on démasque la fraude du médium), mais pour nous quel sujet de perplexité ! Je me souviens de l'époque où, abîmée de doutes, vous m'écriviez : *Toute ma vie est-elle une erreur ? Ai-je été trompée, et ai-je trompé les autres. Comment réparer le mal, que j'ai fait.*

« Des profondeurs de ce monde (de l'au delà) qui était si près de vous depuis votre enfance, et pour lequel vous aviez travaillé si chaleureusement et d'une façon si désintéressée, est venue la lumière que vous demandiez avec tant de ferveur. On a répondu à vos doutes d'une façon écrasante.

« Dans vos récentes expériences photographiques, vous avez réussi à développer une nouvelle phase de médiumnité, que je pensais trouver chez vous, mais qui, lors de ma visite à Gothembourg, n'avait produit qu'un seul cas. Nos résultats actuels ont complété vos premières expériences de matérialisation, et concordent avec la superbe vision (*de l'être*) qui vous expliqua ce mystère. *Nous ne pouvons voir un esprit, mais nous avons besoin de le voir*. Et comme nous ne pouvons nous le figurer que sous une forme humaine, c'est pour cela que les invisibles ont essayé de fabriquer quelque chose dans

(1) Vingt fois pour une, *ce qui est vraiment démasqué*, ainsi que l'a si bien dit *A. Russell-Wallace*, c'est surtout *l'ignorance* des spectateurs. Comme l'a remarqué Carl du Prel, l'oubli des conditions spéciales des médiums fait par des expérimentateurs, aveuglés par leurs préjugés ou leur parti pris, a conduit aux mêmes résultats, aussi déplorables pour les médiums que pour ces soi-disant expérimentateurs !

ce but. Tels étaient les figures et les têtes que vous avez dessinées dans l'obscurité.

Telles étaient aussi les formes humaines invisibles que vous avez photographiées soit de jour, soit à la lumière du magnésium[1], je suis disposé à croire que si vous aviez opéré dans l'obscurité complète, vous auriez vu aussi ces formes. Finalement, les formes matérialisées que vous avez photographiées à Göthenbourg, et qui portent le nom de *Yolande* et de *Leila* sont des essais destinés à nous rendre les formes tangibles, et prouvant *que derrière ces formes agissent des opérateurs invisibles. Dès le début, on nous a prévenus que ces formes ne devaient pas être prises pour les images des esprits*[2].

« Si vous continuez à progresser et à vous rendre maître des conditions où se produisent les phénomènes, on ne peut dire où s'arrêtera votre pouvoir, et à quels surprenants résultats vous arriverez.

« Telles ont été mes impressions, ma chère amie, en lisant votre livre : *Il est unique dans son genre.* Ce ne sont plus les confessions d'un médium faisant sa propre apologie, mais la triple et franche histoire des désenchantements et des déboires d'une âme à la recherche de la vérité, et se sentant à la merci de puissances inconnues, quoique réconfortantes.

« Abandonnant ce pays d'ombres, je vous dis : marche, marche, *fais ce que dois, advienne que pourra,* selon la règle que vous vous êtes tracée. *Je ne verrai probablement pas* vos prochaines expériences, mais votre mission, je le crois, est loin d'être terminée. Un jour, vous trouverez votre W. Crookes qui comprendra la délicate nature de votre médiumnité, et

1. Ce qui prouve, comme je l'avais dit que *l'œil photographique* voit plus loin et mieux que l'œil humain, puisqu'il peut percevoir aussi des étoiles que l'homme n'aperçoit pas.

2. Voilà qui va bien gêner certains spirites exaltés qui s'imaginent que *les formes* sont des esprits descendus sur la terre. Cela confirme ce que je disais dans mon livre, que souvent ces formes n'étaient que des peintures ou des sculptures psychiques animées, mais il y a des exceptions.

Questor Vitæ, pseudonyme d'un des meilleurs rédacteurs du *Light,* a dit aussi dans ses articles, que ces formes matérialisées n'étaient que *le double représentatif* des *désincarnés* qui ne peuvent pas plus quitter la sphère où ils sont que nous ne pouvons quitter la terre.

vous indiquera de quelle façon vous devrez développer vos nombreux dons psychiques, pour le bien de la science et de l'humanité.

« A. Aksakoff. »

Repiofka (Russie), 5/17 septembre 1897.

Je suis sûr que tous les lecteurs des *Annales* admireront comme moi la hauteur d'idées et la profondeur d'aperçus du grand savant russe qui a été aussi un conseiller privé de Sa Majesté le Czar. Puisse Dieu lui épargner cette terrible épreuve de perdre la vue, qui chez lui est très menacée, d'où ses mélancoliques paroles à la fin de la préface.

Dans le dernier numéro du *Light*, il est dit que Sa Majesté Oscar II, roi de Suède et de Norwège, a bien voulu accepter gracieusement l'envoi du livre de Mme d'Espérance, relié aux couleurs suédoises, et que le secrétaire particulier de Sa Majesté en a accusé réception dans les termes suivants :

« Sa Majesté accepte avec plaisir et beaucoup d'intérêt l'exemplaire de *Shadow Land*, et me prie de vous exprimer ses meilleurs compliments et remerciements pour votre attention à son égard. »

C'est d'autant plus flatteur pour Mme d'Espérance, que l'on sait en Suède que Sa Majesté s'intéresse réellement et beaucoup aux choses psychiques.

A. Erny.

Si nous avons accordé à M. Erny une large place pour son compte rendu du livre de Mme d'Espérance, ce n'est pas que les *Annales psychiques* soient encore ralliées aux idées qui y sont exprimées et acceptent comme suffisamment démontrés les phénomènes de matérialisation dont il est question, c'est parce que l'on se trouve en présence d'un médium qui paraît, psychiquement et moralement, peu ordinaire ; c'est aussi parce que Mme d'Espérance, que nous connaissons un peu, est très patronnée et très estimée par un homme tel qu'Aksakoff qui a passé une grande partie de sa vie en recherches consciencieuses, et pour lequel nous avons autant de sympathie que de confiance.

X. D.

A propos d'Eusapia Paladino, par Guillaume de Fontenay. — Ce livre, qui est actuellement sous presse et paraîtra dans quelques jours (édité par la Société d'éditions scientifiques, rue Antoine-Dubois, 4), est un compte rendu avec témoignages, commentaires et photographies, des séances avec Eusapia, qui ont eu lieu à Montfort-l'Amaury, chez nos amis Ch. Blech, au mois de juillet dernier.

X. D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

CAS DE CHICAGO

Par M. MOUTONNIER

Lettre à M. Raphaël Chandos.

Je cède à la fois à vos sollicitations amicales et au désir que j'éprouve d'être utile à la science, pour livrer à la publicité une des pages les plus intimes et les plus poignantes de ma vie, espérant que les faits que je vais révéler pourront apporter quelque nouvelle lumière à l'étude des phénomènes psychiques.

Je vous ai dit, dans une des conversations intéressantes que nous avons eues ensemble, à bord de *la Touraine*, lors de notre récent voyage de New-York au Havre, par suite de quel terrible malheur je fus amené à m'occuper des questions d'outre-tombe : une fille que j'adorais me fut enlevée subitement, il y a bientôt six ans, à la fleur de l'âge et dans la plénitude de son intelligence.

Cet événement m'avait plongé dans le marasme et le dégoût de toutes choses, et, pour faire diversion à mes idées sombres et moroses, je me mis à voyager.

Plusieurs mois se passèrent ainsi pour moi dans un état de complète inertie, quand, certain jour, un des livres si nombreux écrits sur le spiritisme me tomba entre les mains. J'en lus un, puis un autre, et peu à peu l'étude du monde spirituel et de ses rapports avec la nature visible et matérielle devint pour moi une véritable passion ; et comme tant d'autres

infortunés qu'une loi inexplicable et fatale avait frappés, je me mis à l'étude du problème de la vie, et je cherchai. Dès ce moment, j'étendis mes relations dans le monde des personnes qui s'occupent de spiritisme, je me fis admettre dans des cercles privés et publics, et organisai même des séances dans ma famille.

J'ai vu et fait tourner des tables ; j'ai obtenu des communications écrites à l'aide de la planchette. Mais dirai-je que toutes ces expériences ont dissipé mes doutes et établi dans mon esprit la vérité que les personnes mortes avaient le pouvoir de se communiquer à nous ? Hélas ! non. Tous ces phénomènes révèlent peut-être la réalité de certaines forces inconnues, mais ils ne démontrent pas suffisamment l'existence réelle et substantielle des intelligences invisibles, indépendantes de notre volonté et de notre imagination.

Il n'y avait, à mon avis, qu'un phénomène direct, intelligent et matériel, à la fois, indépendant de notre volonté et de notre imagination, tel que l'écriture directe qui pût servir de preuve irréfragable de la réalité du monde des esprits.

Mais où trouver un médium d'écriture indépendante ? Problème impossible à résoudre à Paris, où les médiums sont impuissants, pour ne pas dire nuls.

Enfin, le hasard vint un jour au-devant de mes désirs et, pendant un séjour que j'ai fait cet été à Chicago, j'ai été le témoin oculaire de phénomènes psychiques des plus remarquables que je viens soumettre aujourd'hui à l'examen et à la critique de la science. Vous n'ignorez pas que l'Amérique du Nord est de tous les pays du monde celui qui s'occupe le plus des problèmes relatifs à la vie future, et, tout en admettant que c'est aussi celui où on exploite le plus la crédulité publique, on y trouve néanmoins des médiums honnêtes et doués d'une force fluidique extraordinaire. Je m'enquis donc, dès mon arrivée à Chicago, d'un médium à écriture indépendante, connu, et jouissant de quelque réputation.

Je me présentai donc au domicile de Misses Bangs, 3, rue Élisabeth[1], le 26 juin dernier à 3 heures de relevée, c'est-à-

1. Nous tenons aussi de bonne source, et notamment de M. Richard Hodgson, que les sœurs Bangs ne se sont pas toujours privées de tru-

dire en plein jour. Ce fut Miss May, la plus jeune des deux sœurs qui me reçut et me servit de médium. J'avais préparé au préalable six questions ou messages dont cinq en anglais et une en français sur six feuillets de papier, que j'avais pliés en quatre et que je gardai dans ma main gauche, hermétiquement fermée. — La chambre destinée aux séances est située au premier étage ; l'ameublement en est simple, mais confortable. Sur une table oblongue, placée contre l'un des panneaux, était une boîte à musique dont le médium se sert, suivant les circonstances.

Au centre de la chambre une petite table carrée recouverte d'un tapis. Miss Bangs me demanda si je voulais avoir la communication sur ardoise ou sur papier et je choisis ce dernier mode, comme paraissant offrir un caractère plus sérieux et plus probant.

Je tenais toujours, dans la main gauche, les questions que j'avais préparées dans le salon et dont je ne m'étais pas dessaisi un seul instant. Le médium me remit alors cinq feuillets de papier blanc devant servir aux réponses ainsi qu'une enveloppe ; j'examinai le tout avec le plus grand soin et le trouvai intact. Je mis les feuillets blancs avec les questions dans l'enveloppe que je fermai hermétiquement et plaçai moi-même la lettre entre deux ardoises appartenant au médium. J'attachai celles-ci solidement avec des cordes mises en croix, après avoir placé entre elles un petit bout de mine de plomb et les posai sur la petite table, sans les quitter des yeux. Puis je m'assis d'un côté de la table, et le médium prit place de l'autre côté, en face. — Bientôt la conversation s'engagea sur des sujets divers : dans l'attitude du médium n'apparut rien d'anormal ; blonde et assez forte de corps, Miss Bangs est d'humeur joyeuse et semble être absolument inconsciente de son état médianimique qui s'est manifesté en elle dès son enfance. Elle n'a rien non plus de ces médiums saltimbanques

quer ; mais nous savons que la grande majorité des médiums tombe plus ou moins dans ce regrettable défaut, et, sachant, par expérience, que des médiums que nous avons quelquefois pu légitimement soupçonner ont souvent produit des phénomènes authentiques, nous n'allons pas jusqu'à conclure que les sœurs Bangs n'aient jamais produit que de la supercherie. X. D.

qui vont dans les places publiques et les foires exploiter la bonne foi des badauds ignorants et crédules; au contraire, tout en elle est simple et naturel. Un quart d'heure à peine s'était écoulé quand soudain elle me dit : « J'aperçois derrière vous, au milieu d'un groupe d'esprits qui semblent vous connaître, un esprit qui domine tous les autres et qui est d'une beauté idéale. C'est cet esprit qui désire entrer en communication avec vous ; il semble être attaché à vous par les liens les plus intimes et avoir pour vous un amour excessif. — Ce doit être votre fille », me dit-elle — et, à la description qu'elle en fit, je reconnus qu'elle ne se trompait pas. « Mais, ajouta-t-elle, cet esprit est dans des sphères trop élevées et sa nature est trop subtile pour pouvoir se communiquer directement, et il a appelé à son aide un autre esprit qui est plus près de la terre et que je vois là à ma droite. — Ils paraissent s'être connus intimement sur terre et s'aimer beaucoup, bien qu'ils soient dans des sphères différentes. »

Je lui demandai aussi de me dépeindre ce dernier esprit et le portrait qu'elle en fit se rapportait, en effet, à celui de mon gendre, mort trois ans avant ma fille. Pendant ce temps, la communication se faisait et j'avais toujours les deux mains posées sur la table, près des ardoises que je n'avais pas perdues de vue.

Voulant pousser mes investigations plus loin, je lui demandai de me dire quels étaient les noms des deux esprits ; elle prit alors un morceau de papier sur lequel elle écrivit le mot « Harry » — prénom de mon gendre —. Quant au nom de ma fille, que j'avais désignée dans mes questions du petit nom tendre « Doudouske » (tiré du russe et signifiant « petite âme »), elle ne parvint qu'avec la plus grande difficulté à le tracer, disant qu'elle ne comprenait pas la signification de ce nom et ne l'avait jamais entendu.

La séance avait duré, au total, un peu plus d'une demi-heure quand elle me dit : « Monsieur, vous voyez ces tableaux pendus aux murs de la chambre, eh bien, ce sont des tableaux faits par les esprits. Ne seriez-vous pas aussi désireux d'avoir le portrait de votre fille, comme souvenir ? » Sur ce, elle prit un bout de mine de plomb qu'elle posa

sur l'ardoise supérieure et recouvrit celle-ci d'une troisième ardoise. « Peut-être, dit-elle, que votre fille vous écrira à ce sujet. » Quelques minutes s'étaient écoulées, quand elle m'annonça que la communication était terminée. Je pris alors les trois ardoises, enlevai la supérieure, puis examinant la seconde, je n'y trouvai plus le morceau de mine de plomb ; je déliai après les deux autres ardoises, et trouvai entre elles, comme je l'y avais mise, ma lettre fermée ; mais la mine de plomb avait disparu. En examinant la lettre, j'observai que le côté sur lequel on écrit l'adresse était couvert d'écriture au crayon. La lettre était hermétiquement close, et je l'ouvris à l'aide de mon canif; j'en retirai le contenu, questions et pages destinées aux réponses que je reconnus être aussi remplies d'écriture au crayon.

Je joins à ce document le dossier complet des séances, avec la traduction en français des questions et des réponses, afin de faciliter votre travail d'examen et de recherches.

Deux choses me frappèrent dans ces communications :

D'abord, la précision des réponses et, en second lieu, la différence des écritures, dont l'une est anglaise et l'autre française, et la grande ressemblance des deux avec celles de mon gendre et de ma fille. Cette similitude frappa tous les membres de ma famille, et vous pourrez du reste vous convaincre vous-même de la vérité de mon affirmation, en comparant l'écriture des communications avec celle des deux lettres que j'annexe ici, comme preuves à l'appui : L'une est de mon gendre et est datée de Louisville (États-Unis), 18 mai 1888 (fig. 3); l'autre est de ma fille et fut écrite à Paris, en 1890 (fig. 4).

Je dirai, en outre, que je n'avais en ma possession, le jour des séances, aucune des lettres que je viens de mentionner ni aucun écrit émanant d'eux. Toute ma correspondance et mes souvenirs intimes étaient enfermés dans mon bureau à Paris, et ce n'est qu'à mon retour que j'ai pu moi-même me rendre compte du fait.

Quant à la réponse faite à la question en français, je vous prie de remarquer que la question a été reproduite textuellement et que la réponse en français, bien qu'étant toujours dans

le même ordre d'idées, n'est pas celle que j'avais demandée (fig. 1).

Fig. 1. — Lettre écrite par le médium (esprit) avec la personnalité de Mlle Moutonnier et signature médiaminique de Harry.

Ayant fait voir au médium cette anomalie, elle me dit qu'elle ne pouvait pas m'en donner l'explication, qu'elle ne savait pas un mot de français et que c'était la première fois

qu'elle avait une communication dans cette langue. Après informations prises, je n'eus pas lieu de pouvoir mettre en

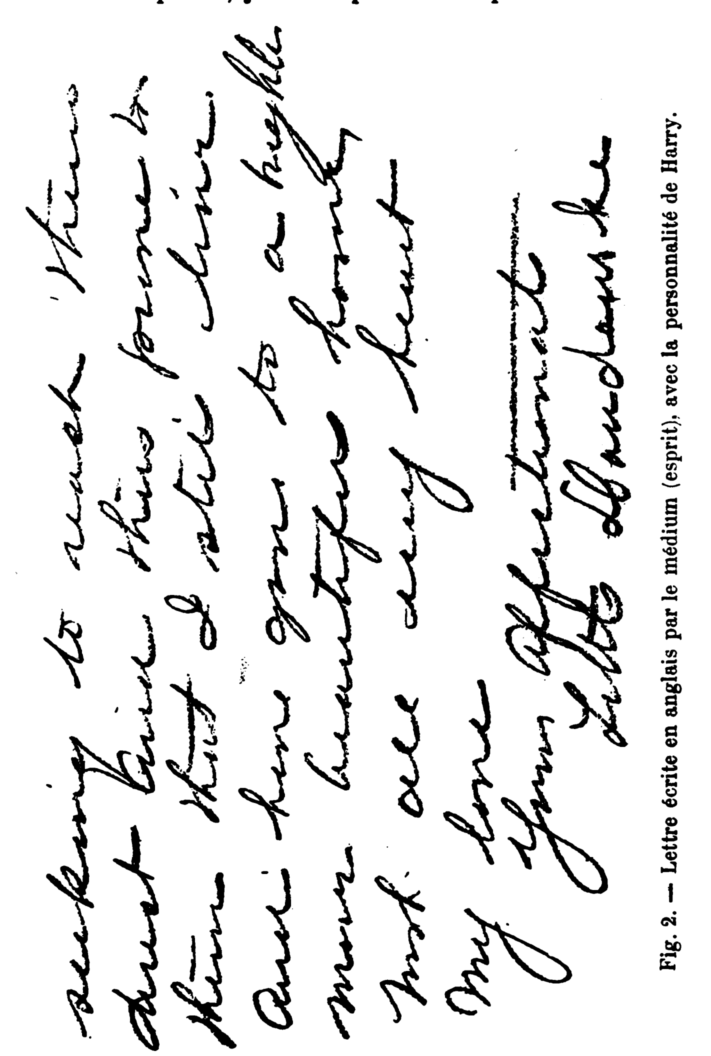


Fig. 2. — Lettre écrite en anglais par le médium (esprit), avec la personnalité de Harry.

doute l'assertion de Miss Bangs dont j'avais pu du reste apprécier l'ignorance.

Dans la deuxième séance, que j'eus le 3 septembre, à la même heure, c'est-à-dire à trois heures de l'après-midi, les choses se passèrent de la même manière, avec cette différence que j'avais apporté mes propres ardoises et que mes questions écrites d'avance étaient au nombre de cinq dont trois en anglais encore adressées à ma fille et deux en français à ma belle-sœur.

En outre, sur la table était un vase contenant des fleurs de

weather and one good day in Chicago I would run up to say adieu, but I do not want any further set back I seem deprived of my liberty, since I may not return when I desire Harry.

Fig. 3. — Lettre écrite par Harry, avant sa mort, et signature Cf. avec la figure 2.

pois de senteur, de couleurs blanche, rose et rouge. Pendant la séance, le médium me dit d'abord : « Peut-être obtiendrons-nous une communication écrite à l'encre », et, sur ce, elle prit un carré de papier blanc sur lequel elle mit quelques gouttes d'encre et qu'elle posa ensuite sur l'ardoise supérieure, en couvrant le tout d'une troisième ardoise, lui appartenant. Un peu plus tard, elle m'apostropha de nouveau ainsi : « Vous voyez ces fleurs qui sont sur cette table, à côté de vous[1], eh bien, puisque vous semblez douter de la possibilité qu'ont

1. Nous eussions préféré ne pas voir se produire cette interpellation relative aux tableaux dans la première séance, aux fleurs dans la seconde et précédant la fin de ces séances, car il est permis de supposer que le médium a voulu détourner ainsi l'attention de l'expérimentateur ; mais il ne serait pas juste de s'autoriser de cette apparence pour conclure à la fraude et repousser les affirmations de M. Moutonnier, qui, en sa qualité de témoin, peut mieux que personne savoir à quoi s'en tenir. X. D.

les esprits de se communiquer à nous et que vous demandez une preuve matérielle de la présence de votre fille dans cette chambre, priez-la de faire passer une de ces fleurs, que vous choisirez, dans votre lettre. » Je choisis la couleur rose et adressai une prière mentale à ma fille.

Quand j'ouvris ma lettre, à la fin de la séance qui n'avait

Chers petits père et mère
Boby continue à
bien aller le docteur
est venu et lui a donné
du bromure pour la
calmer - elle dort en ce
moment. au revoir
mille baisers
Marie

Fig. 4. — Lettre écrite par la fille de M. Moutonnier avant sa mort. Cf. avec la figure 1.

guère duré qu'une demi-heure, j'y trouvai non seulement les pages blanches couvertes d'écriture au crayon (et non à l'encre), mais encore, dans l'intérieur des questions qu'enveloppaient les pages destinées aux réponses — le tout plié comme je l'y avais mis avant la séance — une des fleurs roses du bouquet, ayant toute sa fraîcheur et son parfum, comme si elle venait d'être cueillie.

L'écriture anglaise des questions adressées à ma fille est, comme dans la première séance, identiquement la même ; quant aux questions faites en français à ma belle-sœur, il y

est fait une réponse en anglais avec une signature en français. Au début de la séance, quelque chose de particulier se présenta; tout à coup le médium me dit : Il y a un esprit qui semble exercer une influence contraire », et elle m'écrivit sur un morceau de papier que je joins au document et qui reparaît dans la réponse : « Ma chère sœur, Phina! » (Phina est le diminutif de Joséphine.) « Mais, ajouta-t-elle, cette influence ne peut pas affaiblir le fluide de l'autre esprit qui a sur vous une influence bienfaisante. « En effet, le résultat de la communication l'a prouvé par les réponses faites en anglais.

Tels sont, cher Monsieur, dans toute leur vérité et dans leurs moindres détails, les faits de ces séances extraordinaires. Je vous les donne sans commentaires. Toutefois, afin d'éclairer tous ceux qui liront ces lignes sur le *modus operandi* et les mesures de précaution que j'ai prises pour rendre impossible toute fraude de la part du médium, je donne ci-dessous les points principaux nécessaires à la recherche de la vérité.

1° J'étais inconnu et étranger et c'était la première fois que je voyais le médium : elle ignorait donc tout ce qui me concernait.

2° Les deux séances ont eu lieu en pleine lumière du jour, entre 3 et 4 heures de l'après-midi.

3° Les ardoises, le papier destiné aux réponses ainsi que l'enveloppe ont été scrupuleusement examinés par moi, je les ai trouvés intacts, et toutes ces pièces ainsi que mes questions sont restées en ma possession et sous ma surveillance depuis le commencement de la séance jusqu'à la fin.

4° Aucune tierce personne n'est entrée dans la chambre pendant l'heure des séances.

5° Toutes les portes de la chambre sont restées closes pendant toute la durée des séances et il n'y avait dans la chambre ni paravent ni autres objets pouvant faciliter la fraude; au contraire, la table sur laquelle étaient les ardoises était isolée et au centre de la chambre.

6° Le médium n'a mis les mains ni sur les ardoises, ni sur le papier ou l'enveloppe, le tout étant resté en ma possession.

7° Pendant les séances, le médium n'a manifesté dans sa manière d'être aucun signe extraordinaire, à l'exception d'un sentiment de fatigue à la fin.

8° Dans la communication (ainsi qu'il est permis de s'en convaincre) l'écriture anglaise est différente de l'écriture française, mais il y a entre les deux et l'écriture originale de mon gendre et de ma fille une ressemblance frappante.

9° Dans la teneur de la communication il y a un caractère bien marqué d'individualité de la part de l'intelligence et qui n'appartient pas au médium.

10° Le bout de la mine de plomb placé par moi entre les deux ardoises pour permettre d'écrire, avait disparu.

11° Dans l'examen de l'intérieur de l'enveloppe à la deuxième séance, il n'y avait aucune trace de fleur.

12° Une fleur rose de pois de senteur, toute fraîche et toute odoriférante a été trouvée par moi, à la fin de la séance et à l'ouverture de l'enveloppe.

13° Je n'avais, lors des séances, en ma possession ni lettres ni autres écrits provenant soit de ma fille, soit de mon gendre pouvant faire découvrir les noms de ces derniers dont les communications sont signées.

14° Pendant toute la durée des séances, j'ai eu toujours toute ma lucidité d'esprit.

15° Un tour d'escamotage du genre de celui qui consiste à faire disparaître et réapparaître des objets, sans que l'escamoteur y ait appliqué les mains ou ait eu un compère, pourrait à juste titre être considéré comme un miracle.

Donc, pour toutes les raisons qui précèdent, et à moins qu'il ne me soit prouvé que j'ai été trompé, je déclare être intimement convaincu que les phénomènes dont j'ai été le témoin ont dû être produits par une force émanant d'une intelligence invisible et supérieure à celle de l'homme.

En foi de quoi, j'ai signé la présente déclaration.

Paris le 1er novembre 1897.

C. MOUTONNIER,

Ancien professeur d'anglais
à l'école des Hautes-Études commerciales de Paris.

PREMIÈRE SÉANCE

Chicago, le 26 juin 1897.

Questions.

1° Ma chère petite Doudouske, as-tu souffert beaucoup quand tu nous as quittés, et étais-tu consciente de ta mort?

TON CHER PÈRE.

2° Ma chère petite Doudouske, es-tu seule ou avec Harry et d'autres esprits que tu as connus et aimés sur terre?

3° Ma petite Doudouske, je voudrais que tu me dises[1] en français où tu es et si tu es heureuse depuis que tu nous as quittés? Es-tu avec Harry et avec d'autres esprits que tu as connus et aimés?

PETIT PÈRE.

4° Es-tu sujette à l'espace et au temps? ou as-tu la puissance de te mouvoir dans l'infini?

TON CHER PÈRE.

5° Ma chère fille, maintenant, dis-moi quelles sont tes occupations dans le monde des esprits?

Réponse (traduite).

MON BIEN CHER PÈRE,

Combien je suis heureuse de revenir à vous de cette façon solennelle, privilège que j'ai tant désiré et cherché à vous communiquer; car j'ai su combien vous avez été malheureux quand je vous ai quittés; mais je ne vous ai pas quittés, père. — Vous avez mis de côté mon corps physique, mais mon esprit fut mis en liberté et alors même quand vous m'avez rendu les derniers devoirs, j'étais à vos côtés et témoin de tout. Figure-toi donc combien j'étais désireuse de vous parler

1. Il convient de remarquer que, dans l'écriture médianimique, qui reproduit textuellement la question posée; il y a comme une correction de la très légère faute de français comme : la reproduction porte, comme on peut le voir (fig. 1). « Je voudrais que tu me *disses* « et non » je voudrais que tu me dises. » (R.).

de mon épreuve. Mais les paroles seraient insuffisantes pour y faire droit. — Tu me demandes si j'ai souffert en subissant ce changement; mon père, je n'ai pas souffert. Je n'ai su qu'au dernier moment que je m'en allais, mais c'était trop tard pour vous le dire et ainsi je me suis éteinte en silence. Mais quelles belles vues du pays céleste se présentèrent à moi! Je vis tant de figures angéliques; quelques-unes que je connaissais et d'autres qui m'étaient étrangères; mais, père, ne sais-tu pas que dans la vie spirituelle tous sont amis, même plus, frères et sœurs. Dans ces figures qui sont venues enlever mon esprit, je reconnus aussitôt ce sentiment amical qui faisait que je n'avais pas peur de m'en aller. Et comme quelqu'un qui va s'endormir, je tombai inconscient pour me réveiller dans le pays des esprits. — Tu me demandes si je suis heureuse et à quoi j'occupe mon temps, je ne puis te le dire : tout est ici tant au-dessus des choses de la terre, et au delà de toute comparaison, que j'hésite parce que je ne puis faire droit à rien de ce que tu me demandes; je puis seulement dire que je suis heureuse au delà de toute expression; que j'ai le pouvoir de me mouvoir à travers l'espace, dans l'infini, dans une étendue illimitée. Je voudrais que vous fussiez ici.

Je suis avec Harry : nous avons passé ensemble bien des heures heureuses. C'est lui qui m'a ramenée vers toi et m'a prise pour visiter tant de beaux endroits dans les sphères des esprits. Mon temps est occupé à apprendre les maintes leçons de la vie et à aider les autres à voir la lumière et à trouver le chemin vers des buts plus élevés dans les différentes sphères. La nôtre, cher père, est une vie de bien continu, une vie où tous ont les mêmes occasions, où tous sont désireux d'aider les autres et même ceux de votre sphère. C'est pour cela que je suis revenue vers toi, afin que vous sachiez la vérité. Donc, bien chers parents, puis-je vous demander de préparer les voies jusqu'au moment où je serai capable de revenir vers vous de la même manière, dans votre propre maison? — Maintenant, cher père, il me faut partir. Oh! combien de choses j'ai encore à dire! mais j'attendrai jusqu'à une prochaine séance. — Mille choses à nos bien-aimés et dis-leur que je suis souvent avec eux et que je

cherche à me communiquer à eux directement et à leur prouver ainsi que je vis encore, et que je suis allée vers une demeure plus éclairée et plus belle. De tout mon cœur.

Ton affectionnée
PETITE DOUDOUSKE.

Communication reçue sur le côté de l'enveloppe réservé à l'adresse.

Traduction.

CHER PÈRE,

Je voudrais pouvoir vous donner mon portrait tel que l'esprit-artiste le prend ici, car je désire que vous me connaissiez telle que je suis ressuscitée. Cela m'aiderait à me rapprocher de vous dans votre habitation — en signe de reconnaissance pour vous.

TA PETITE DOUDOUSKE.

DEUXIÈME SÉANCE

Chicago, le 3 septembre 1897.

Questions traduites de l'anglais.

MA CHÈRE PETITE MARIE,

1° Comment puis-je savoir que les réponses données ici viennent de toi?

2° Donne-moi une preuve matérielle de ta présence dans cette chambre, en écrivant ton nom sur l'ardoise.

3° Dis-moi ce que je dois faire pour entrer en communication avec toi.

Questions posées en français.

1° Ma chère sœur Phina, souffres-tu encore dans le monde où tu es?

2° Es-tu avec des esprits que nous avons connus dans ce monde? Nomme-les.

Réponse (traduite).

MON BIEN CHER PÈRE,

Je suis de nouveau avec toi et je désire que tu sentes que je suis toujours avec toi. Je sais que parfois je ne puis ni parler ni écrire de manière à être parfaitement reconnaissable (ici allusion est faite aux séances privées que nous avons eues). — Mais c'est parce que nous ne pouvons pas toujours gouverner les forces à l'aide desquelles nous devons venir, et ceci explique la raison des différentes expressions qui ne vous sont pas familières. Aujourd'hui, avant tout, tu es surtout anxieux d'avoir quelque chose de direct de moi. — Eh bien, cher père, ne sais-tu pas que, dans mon grand désir de te plaire, je dois me priver moi-même de faire comme je voudrais, tellement sont frêles et facilement détruites les conditions dans lesquelles je puis venir. Tâche, cher père, de devenir confiant dans les autres recherches à faire et sache que je suis toujours près de vous et parlerai à votre cœur de tout ce qui est bon et vrai; et, dans un temps futur, je sais que je serai capable de venir près de vous directement dans votre propre maison. — Oh! mon cher père, comme je désire pouvoir réaliser ceci et vous faire savoir que je viens à vous toujours avec la même tendre affection et amour impérissable!

Je ne puis pas vous dire davantage aujourd'hui, mais je vous conjure de vous réunir dans votre chambre — en silence — où je viendrai sûrement. — Tendres amitiés à maman.

De ta fille aimante, dans le monde des esprits,

MARIE.

Sur la première page au-dessus de l'entête était écrit ce qui suit :

« Cette petite fleur est donnée comme un tendre souvenir et comme évidence de l'amour qui existera toujours et toujours — entre nous — mon cher père.

« MARIE ».

Note. — Aux questions françaises, la seule réponse qui fut donnée est en anglais, et la traduction en est :

De quelqu'un de très aimant et vrai.
La signature était en français : « Ma chère sœur,

« PHINA ».

REMARQUES

Observation importante pour plusieurs raisons :

1° Même en admettant que la similitude des écritures soit accidentelle — ce qui est, à la rigueur, possible — cela n'expliquerait pas l'étrangeté des phénomènes.

2° Même en admettant qu'entre la première et la deuxième séance Miss Bangs ait pu savoir qui était M. Moutonnier, et prendre des informations, il n'en resterait pas moins la première séance.

3° Il y a eu quatre pages écrites ; or il est presque impossible d'admettre que Miss Bangs ait pu écrire ces quatre pages, en présence de M. Moutonnier, sans être vue.

4° La seule supercherie possible nous paraît être la suivante — et elle est tellement compliquée qu'elle est très peu vraisemblable, quoique plus vraisemblable peut-être qu'une survivance — c'est que Miss Bangs, subtilisant les questions écrites par M. Moutonnier, les ait fait passer, au dehors de la chambre, à quelqu'un qui, après en avoir pris connaissance, aurait, *sans perdre une minute*, tracé la réponse, puis, par un procédé quelconque, rendu à Miss Bangs et les questions et les réponses.

Il faudrait donc supposer que M. Moutonnier, ayant perdu toute faculté d'observation, aurait laissé, sans rien y voir, cette quadruple opération s'accomplir : 1° escamotage des questions ; 2° passage des questions à une personne placée dans l'autre pièce ; 3° reprise des questions et des réponses ; 4° replacement dans l'ardoise. Tout cela est bien invraisemblable.

Nous devons mentionner cependant que, dans les réponses, il ne se trouve aucune parole topique, ni de Doudouske, ni de Harry, qui ne soit dans les questions écrites.

R. CHANDOS.

CAS PSYCHIQUES

PAR M. A. ERNY

Voici cinq cas psychiques qui m'ont été racontés par M. B. et M. M., en la bonne foi desquels j'ai toute confiance.

Le père de M. B. était, vers 1864, dans la ville de S*** (dans le Nord). Il travaillait à son compte, et, huit jours environ *avant la mort* de son oncle, il fut réveillé, la nuit par une main qui lui touchait les cheveux. S'étant mis sur son séant, il vit son oncle devant lui et lui dit tout naturellement : « Que faites-vous ici avec votre figure *non rasée?* » L'oncle ne répondit pas, et se mit à marcher dans la chambre. Très étonné de n'avoir pas de réponse, le père de M. B. se leva pour s'assurer si ce n'était pas une hallucination. La figure de l'oncle disparut. Le lendemain matin, en se rendant à son usine, le père de M. B. vit tout le long de la route, et le précédant, le fantôme de ce même oncle, auquel il adressa encore la parole sans recevoir de réponse. Huit jours après, il apprit la mort de ce même oncle qui, malade depuis quelque temps, ne *s'était pas fait raser* la barbe, comme c'était son habitude journalière. Ces deux faits avaient tellement frappé le père de M. B., que souvent il les raconta à ses enfants.

Ces deux apparitions sont d'autant plus curieuses qu'elles ont eu lieu avant la mort de l'oncle en question. Ce sont des cas de dédoublement dans le genre de ceux que j'ai décrits sous le nom de *Fantômes des Vivants*. Certes, il est toujours facile aux incrédules de dire que ce sont des hallucinations, mot vide de sens pour ceux qui ont étudié le psychisme, mais qui est très utile aux savants pour expliquer ce qu'ils igno-

rent. Parmi les 1 800 cas d'apparitions recueillis par la Société des Recherches Psychiques de Londres, on en trouvera beaucoup du même genre.

RÊVES PRÉMONITOIRES

I

Mlle H., tante de M. B., habitait vers 1868 ou 1869, la petite ville allemande de S*** (près d'Aix-la-Chapelle). Un soir de cette époque, elle vit en rêve sa sœur morte quelque temps avant. Cette sœur lui dit de ne pas épouser le veuf qui avait été son mari, parce qu'il l'avait rendue très malheureuse par ses mauvais traitements. Le rêve avait été si intense, qu'au moment où la forme de sa sœur vint près d'elle et lui prit la main, la sensation de *froid* fut si vive qu'elle se réveilla. Le lendemain Mlle H. alla voir le curé de la ville qui lui dit : C'est peut-être un bon avertissement, n'épousez pas ce veuf. Le mariage avait été arrangé par toute la famille, pour que l'enfant du premier lit trouvât une nouvelle mère dans sa tante, Mlle H., qui avait consenti et qui refusa, à la grande surprise de sa même famille.

II

Un autre cas de ce même genre m'a été raconté par M. M. Son frère habitait l'étranger et M. M. n'en avait pas eu de nouvelles depuis un mois. Une nuit, il vit en rêve son frère tout pâle et voulut lui serrer la main en lui demandant ce qu'il avait : « *Ne me touche pas*, dit le frère, en reculant, *je suis mort.* » Quelque temps après, une lettre apporta à M. M. la nouvelle de la mort de son frère. M. M. me fit remarquer le curieux rapprochement entre ces paroles et le *noli me tangere* du Christ.

CAS EXTRAORDINAIRE D'INFLUENCE MAGNÉTIQUE OU PSYCHIQUE

Vers 1880, le même M. B., dont j'ai parlé plus haut, assista à un cas qui, à bien des gens, paraîtra invraisemblable, mais,

il est si curieux et comme je connais les noms des personnes en cause, je tiens à le mettre sous les yeux du public.

M. B. avait alors 17 ans et il connaissait un certain M. L. qui passait un peu pour sorcier. Un jour cet individu qui n'aimait pas l'abbé K., un des curés de la ville de R***, dit à son jeune ami M. B. : « Venez avec moi, pendant que l'abbé dira la messe, je vais lui jouer des tours ». En effet, pendant la messe, sur un signe de L., les cierges s'éteignirent ; trois fois on les ralluma inutilement. M. L. dit à M. B. : « Je ferai tomber le desservant ». Aussitôt après, l'enfant de chœur qui portait le livre tomba par terre. Quand le prêtre voulut dire certaines parties de sa messe, il ne faisait que tourner les pages et ne pouvait trouver le texte qu'il cherchait. Après la messe, l'abbé était rouge de colère et semblait chercher dans l'assistance qui avait été cause de ces effets. « Jamais je n'oublierai, m'a dit M. B., la figure bouleversée du curé. »

Il y a diverses manières d'expliquer ces faits étranges. Ou M. L. était un magnétiseur d'une force supérieure, et c'est par l'extériorisation de son fluide projeté qu'il a produit ces phénomènes, ou, selon les occultistes, cet individu était armé de formules cabalistiques mettant en mouvement les forces astrales.

Il y a encore la théorie diabolique ou du magicien noir, mais je crois plus simple de m'en tenir à ma première explication : une grande force magnétique, doublée sur le prêtre par de puissants effets de suggestion mentale. Je crois d'autant plus à l'action du magnétisme à distance que j'ai pu souvent en constater les effets sur moi-même. Il existe en France un magnétiseur qui, d'une ville assez éloignée de Paris, peut me soulager à distance par l'action de son fluide. Quand ce soulagement a lieu, il est presque toujours subit ou immédiat ; dans ce cas je note l'heure et le jour ou j'ai ressenti l'effet. Quelques jours après, quand il a le temps de m'écrire, *je reçois une lettre du magnétiseur m'indiquant que tel jour, à telle heure, j'ai dû ressentir son influence.*

Et toujours cette indication a été identique à celle que j'avais marquée, preuve évidente de la réalité de l'effet. Par

exemple, je dois ajouter que ces effets n'ont lieu que si on est *en rapport fréquent* avec le magnétiseur, et *surtout* si les fluides des deux personnes s'harmonisent.

A. E.

UN PHÉNOMÈNE ÉTRANGE

M. L., un professeur, a chez lui un portrait de l'un de ses amis. Tous les ans, *à l'anniversaire de la mort de son ami*, le portrait se décroche et tombe par terre. Le phénomène s'est renouvelé jusqu'à quatre fois de suite. Il est impossible de supposer que des bonnes changées souvent pendant quatre ans, et pas au courant du fait, aient pu agir ainsi par plaisanterie. Une fois ou deux, le portrait a pu tomber par maladresse, mais tous les ans à une époque fixe, c'est inadmissible.

PRÉDICTIONS RÉALISÉES

Dans l'hiver de 1869, Mme B., qui m'a raconté ces faits étranges mais véridiques, habitait La Bouille, un petit village sis aux bords de la Seine, près de Rouen. A cette époque, Mme B., âgée de vingt-trois ans était encore jeune fille, et habitait avec sa famille une maison sur le quai de La Bouille.

Un jour qu'il faisait un temps affreux, pluie diluvienne et neige, une vieille dame toute trempée vint leur demander l'hospitalité. Elle était arrivée par le bateau de Rouen à La Bouille, et devait prendre la diligence au haut de la côte au bout de quelques heures. — En attendant, la vieille dame dit qu'elle allait du côté du Havre, qu'elle était cartomancienne et demanda à la mère de la jeune fille si elle voulait qu'on prédît l'avenir à cette dernière. Toutes deux acceptèrent avec plaisir; alors la cartomancienne (qui devait être aussi une voyante) regarda longuement dans la main de la jeune fille, puis demanda à sa mère du *marc de café* qu'elle arrangea d'une certaine façon. Ayant bien regardé dans ce marc, et terminé ses observations, la cartomancienne fit à la jeune fille les *prédictions suivantes qui se réalisèrent toutes à la lettre*. D'abord elle lui dit : «Pour le présent, vous aimez un jeune

homme qui demeure assez loin d'ici, vous l'attendez aujourd'hui, voici la place qui lui était réservée ». Elle désigna la place sur la table où huit couverts étaient mis, et où rien n'indiquait plutôt cette place qu'une autre. « Ce jeune homme ne viendra pas, son père l'a enfermé; il a sauté par la fenêtre, au risque de se casser le cou, son père l'a rattrapé, et, homme autoritaire et violent, il lui a défendu sous les plus grandes menaces de jamais vous revoir. *Il se mariera plus tard et sera très malheureux.* »

Quelque temps après, par un ami du jeune homme, la famille apprit que tout ce qu'avait dit la cartomancienne était vrai, et s'était passé *exactement*, comme elle l'avait raconté. *Le jeune homme ne revint jamais*, et, *sur les obsessions de son père, épousa une jeune fille riche avec laquelle il fut très malheureux*, et dont il finit par se séparer.

Mais le plus étrange, c'est la prédiction qui suivit : « *Pour l'avenir*, continua la cartomancienne, vous quitterez bientôt La Bouille, puis, dans l'endroit où vous irez, non loin de Blois, vous rencontrerez un jeune homme qui vous demandera en mariage, mais, comme il est beaucoup plus jeune que vous, nombre de personnes s'opposeront à ce mariage. Ce jeune homme tirera à la conscription et aura un mauvais numéro, mais il ne servira pas parce qu'on le réformera. Vous serez très heureuse en ménage avec ce jeune homme, mais il mourra jeune. »

Toute cette prédiction s'est réalisée à la lettre. Mme B., alors Mlle M., vint habiter aux environs de Blois; elle rencontra un jour M. B., qui était de sept ans plus jeune qu'elle; il la demanda en mariage et, malgré l'opposition des deux familles, qui trouvaient une trop grande différence d'âge entre les deux futurs, ces derniers s'épousèrent quand même.

L'année suivante, M. B., qui n'avait que vingt et un ans, tira à la conscription *et amena le n° 4, un des plus mauvais; mais il fut réformé*, et ne servit pas comme soldat. Douze ans après, il mourait de la poitrine, à l'âge de 33 ans.

Comme on le voit, toute la prédiction s'est accomplie point par point. Peut-être même, la cartomancienne savait-elle que le jeune homme mourrait de la poitrine, mais, voyant

que l'avenir des deux était fixé fatalement, n'a-t-elle pas voulu peiner la jeune fille.

On pourrait peut-être supposer que, frappée par cette prédiction, la jeune fille ait été comme suggestionnée d'accomplir cette destinée prédite, mais ce qui détruit cette hypothèse que certains sceptiques pourraient avancer, c'est *qu'à première vue M. B. et Mlle M. furent frappés du coup de foudre et tombèrent immédiatement amoureux l'un de l'autre.* Tous deux, pauvres alors, eurent à surmonter l'opposition tenace de leurs deux familles, et s'épousèrent malgré tout. Mme B. fut très heureuse en ménage, mais on peut deviner ses craintes et sa douleur quand les médecins lui dirent que son mari était poitrinaire. Heureusement pour lui (qui craignait la mort) que sa femme n'avait jamais soufflé mot de ces prédictions.

CAS PERSONNEL

Les mourants ont aussi quelquefois la vision de l'avenir. Peu d'heures avant la mort de mon père, j'étais sorti un moment de sa chambre, et m'en félicite, car cette prédiction m'aurait été fort pénible. Pendant les quelques instants où mon père resta seul avec ma mère et ma vieille bonne, mon père dit à ma mère : « *Tu vivras encore vingt ans.* »

Fort heureusement, ma mère étant assez sourde et mon père ayant parlé très bas, ma mère n'entendit rien. Avec son tempérament nerveux et impressionnable, cette prédiction aurait empoisonné sa vie. La vieille bonne, qui seule avait entendu ces paroles de mon père, *ne me les a répétées qu'après la mort de ma mère*, ne voulant pas, dit-elle, me tracasser, ce en quoi elle eut raison. Mon père mourut en 1871, et ma mère en 1890, vingt ans après, à quelques mois près.

Ces prédictions ouvrent à nos yeux des problèmes bien troublants et bien redoutables. Si notre vie est pour ainsi *fixée d'avance*, cela donne raison à cet axiome profond d'un grand occultiste : *L'Être humain est une Volonté en lutte avec une Destinée.*

A. Erny.

CURIEUX PRESSENTIMENT

M. M. m'a raconté souvent le fait suivant, dont il a a été témoin, ainsi que quatre ou cinq autres personnes. Offenbach, le musicien si connu, se trouvait avec M. M. en villégiature au château de M. de F. Un jour on décida de faire une promenade aux environs, et, dans la voiture découverte qui emporta les invités, Offenbach *se trouvait assis auprès de Mme de F.*, femme du châtelain. Plusieurs fois, Offenbach s'écria : « *C'est bizarre, je sens le brûlé!* » On se moqua de lui, et on lui fit toutes sortes de plaisanteries sur sa réputation de *jettatore*, ou d'individu ayant le mauvais œil.

Le soir même de cette promenade, par je ne sais quel accident, le feu prit à la robe de Mme de F., et, comme on ne put la secourir à temps, la malheureuse jeune femme mourut *brûlée*. Par quel bizarre instinct, pressentiment ou flair psychique Offenbach ent conscience de la chose, je ne puis me l'expliquer, mais ce fait véridique est, je trouve, des plus curieux.

A. E.

DE LA CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

(*Suite*)[2]

On verra plus tard qu'il y a certains faits qui peuvent, je crois, jeter de la lumière sur ce problème et qui appuient fortement l'hypothèse d'une âme préexistante, presciente et survivante. Pour le moment, l'arrangement, logique et forcé, de mon sujet donne à mon argument. une place désavantageuse, car il faut que je commence par des observations courtes et disséminées qui peuvent elles-mêmes être expliquées par des hypothèses moins étendues que la mienne, et qui — pour qu'on saisisse bien leur véritable relation et leur lien continuel avec des phénomènes étrangers et supernormaux — ont besoin d'être recueillies en grand nombre et lentement accumulées, ce qui ne m'est pas permis ici, à cause de l'espace restreint dont je dispose et de mes faibles connaissances.

Mais il faut que je me contente de faire ainsi appel à mon lecteur pour qu'il étudie toute la série des faits que je vais présenter avant de repousser mon interprétation.

Pour le moment je dois revenir de suite à mon sujet et continuer à déterminer les différentes classes d'hallucinations visuelles, depuis l'hallucination morbide ou fantastique jusqu'à la *véridique* et même la collective.

Tout de suite après les hallucinations visuelles morbides

1. Tiré des *Proceedings S.F.P.R.*, vol. XI part. XXVIII, par Marcel Mangin.
2. Voyez *Annales des Sciences psychiques* de 1897, p. 276.

je placerai celles que beaucoup de personnes peuvent susciter par le procédé empirique du regard fixé sur un cristal, un miroir noir, ou sur quelque autre objet brillant. Quelques-unes de ces visions par le cristal ressemblent tout à fait aux rêves, on dirait des modifications accidentelles d'impressions déjà reçues. D'autres nous montrent une revivification supernormale d'événements passés — ayant un caractère hypermnésique — sur laquelle nous nous étendrons plus loin. Dans d'autres cas, la vision semble avoir un caractère télépathique, ou bien encore le message prend l'apparence d'une communication faite par une personne morte, ou bien ce sont des scènes qui semblent reproduire un passé éloigné ou l'avenir, et dont la trace qui les rattache à une intelligence individuelle n'est pas clairement visible et nous ne pouvons pas, pour le moment, bien définir par les différences des caractères, des visions mêmes, quelles peuvent être leurs origines ou leurs siguifications.

Je n'ai pas besoin de dire qu'en me servant des mots « vision par le cristal » je n'attribue pas une importance réelle au cristal, ou à toute autre surface réfléchissante et que je ne crois même pas qu'il soit nécessaire d'en employer une. Le point important est que par l'emploi de moyens empiriques, qui varient suivant les personnes, un grand nombre d'observateurs puissent réussir à provoquer les hallucinations visuelles d'une manière inoffensive. Les visions par le cristal paraissent analogues à ces visions de figures ou d'autres formes qu'ont beaucoup de personnes dans l'obscurité, bien qu'elles soient complètement éveillées. Il est naturel d'abord de supposer que les voyants par le cristal sont légèrement auto-hypnotisés par la fixation du regard; dans certains cas probablement il doit en être ainsi, mais dans quelques-uns des cas les plus nets que j'ai vus moi-même il n'y a aucune espèce de modification de l'état de veille normale; à mon sens, la vision par le cristal n'est pas une branche de l'hypnotisme, mais plutôt une méthode additionnelle (due comme l'hypnotisme à une découverte accidentelle) servant à porter à la connaissance du moi supraliminal une partie du travail qui a lieu sans cesse dans les dessous de notre être mental.

Il est bien nécessaire de faire de nouvelles expériences sur la vision par le cristal, mais les cas déjà publiés serviront à montrer que ces visions peuvent venir de profondeurs très différentes dans l'être psychique, elles peuvent venir seulement de « ces pays de rêves où la fantaisie erre dans des espaces inexplorés », ou bien elles peuvent être façonnées par quelque chose qui est en nous et qui peut se mettre en rapport avec des choses oubliées et des choses éloignées. Il y a un point où tous les observateurs se rencontrent, c'est que ces visions impliquent chez le voyant une plus grande puissance de visualisation que celle qu'il peut exercer volontairement. La netteté et la valeur artistique de ces images psychiques sont supérieures à celles produites par l'hypnotisme, ou même à celles des hallucinations post-hypnotiques parce que le sujet est beaucoup plus dans son état normal; la façon dont s'éclairent les sujets, dont se meuvent les figures, cause souvent aux voyants une grande surprise, l'effet est comparable, nous dit-on, non pas à « l'évocation » d'une scène mais à ce qu'on voit dans une *chambre obscure* lorsqu'on y suit sans effort les effets de lumière et les mouvements correctement reproduits.

L'étude simultanée des hallucinations suggérées par l'hypnotisme et des visions par le cristal est nécessaire pour bien comprendre cette classe remarquable que nous n'avons pas encore mentionnée : celle des hallucinations des gens bien portants, accidentelles ou isolées — fausses ou véridiques. Les lecteurs des *Fantasms of the living* se rappellent comment M. Gurney nous a montré les analogies frappantes qui existent entre tous les fantômes de cette espèce — entre ceux que nous devons supposer purement subjectifs et ceux dont l'origine est télépathique et véridique. Il a montré comment, sous toutes les différences d'aspect et de signification, ils doivent nous indiquer le même procédé de formation subliminale.

Cependant, avant de pouvoir décidément classer tous les fantômes visuels comme des messages venant du Moi subliminal, nous devons prendre en considération ce fait important que ces fantômes sont dans beaucoup de cas *collectifs* —

qu'ils sont observés par plusieurs personnes simultanément et peut-être aussi par des animaux. On s'est demandé si nous n'étions pas forcés de regarder au moins ces fantômes collectifs comme des entités objectives ne dépendant nullement du moi du percipient. Je répondrai, comme je l'ai expliqué plus en détail autre part, que je ne vois pas d'objection à donner comme objectives ces hallucinations collectives, du moment qu'il est bien compris que cette objectivité implique seulement qu'elles ont une source en dehors des esprits des percipients, et n'implique pas que ceux-ci les perçoivent forcément selon les lois de l'optique ordinaire. Les récits que nous avons des fantômes collectifs montrent au moins que même quand plus d'une personne aperçoit le fantôme, on n'a pas le droit d'en conclure que *toutes* les personnes présentes l'apercevront. Bien plus, ceux qui l'aperçoivent l'apercevront quelquefois de différentes façons : l'un par exemple, l'entendant seulement, un autre, l'entendant et le voyant ; il est même douteux que les perceptions des différents percipients soient dans tous les cas pleinement d'accord les unes avec les autres et n'indiquent pas plutôt qu'une cause initiale agit sur chaque percipient d'une manière déterminée par sa propre condition psychostatique. En somme, ce ne serait pas de *collectivité* qu'il faudrait parler en pareil cas, mais plutôt d'*électivité*. Il peut arriver que A. et B. qui sont ensemble voient tous deux le même fantôme mais il ne nous est pas, par là, prouvé que si C. était avec eux, il verrait la même chose.

Il est donc clair qu'un fantôme perçu ainsi *électivement*, c'est-à-dire perçu par une seule personne, plutôt que par une autre qui est pourtant également bien placée, ne peut pas être perçu par le moi superficiel suivant les lois ordinaires de l'optique; cependant, il est certain que, dans quelques exemples, l'image fantômale, par exemple d'un mourant, impressionne d'une manière très semblable plus d'un percipient parmi lesquels il peut y avoir des personnes étrangères à l'agent supposé et que, à cause de cela, on peut vraisemblablement supposer n'avoir pas été impressionnées par son influence télépathique directe. Pour résoudre cette difficulté,

on a supposé que quand A. est mourant et que son fantôme est aperçu par B. et C., C. étant étranger à A., c'est B. qui reçoit l'influence télépathique directe et C. est influencé à son tour télépathiquement par B. Quand la difficulté est si grande et nos connaissances si petites, nous ne devons jamais nous hâter de rejeter un essai d'explication. Personnellement, je suis tenté de croire, comme je l'ai déjà suggéré autre part, à l'existence « d'un centre d'activité fantasmogénétique » en rapport avec l'espace et agissant simultanément et directement sur B. et sur C.

L'expression que je viens de citer, en dépit de son vague inévitable, peut être maintenant regardée comme possédant un sens intelligible. J'ai déjà montré que l'impulsion qui finalement engendre le fantôme n'est jamais reçue directement par le moi superficiel, mais l'est toujours d'une manière inconnue par les facultés subliminales. J'ai suggéré que cette impulsion n'est pas d'un genre sensoriel ou moteur bien défini et qu'elle est généralement capable d'être *transmise* au moi superficiel en termes de sensations ou de mouvements, suivant la condition psychostatique du sujet. Peut-être, suivant la tendance prédominante de ses opérations psychiques habituelles, à produire des images visuelles ou mobiles ou des sons. Pour expliquer ces cas collectifs ou électifs avec leur ressemblance dans l'image générale et leur différence dans les détails, il nous faudrait donc supposer que l'impulsion en question est quelquefois de nature à impressionner le moi subliminal de toutes les personnes constituées pour cela, et se trouvant dans un certain rayon, et, quoique modifiée chez chacun des observateurs par des conditions individuelles, elle a cependant une tendance prépondérante à se transmettre sous une forme spéciale, de sorte que le fantôme que chaque observateur aperçoit est semblable, mais pas identique.

Quelque difficile à admettre que soit cette hypothèse, elle nous achemine vers la solution de cette suprême énigme des hallucinations collectives, par une route plus tentante que celle proposée par ceux qui soutiennent qu'un fantôme vu et entendu par plusieurs personnes doit faire réellement partie du monde objectif ; de sorte que si quelqu'un ne voit pas ou

n'entend pas, cela vient d'un simple défaut de ses yeux ou de ses oreilles.

Ce qui a été dit des hallucinations de la vue s'appliquera à celles de l'ouïe et du toucher, comme ces pressions de mains humaines. « Le sens du toucher », cependant, est le terme vulgaire qui embrasse différentes classes de sensations imparfaitement connues. Du moins le sens du contact, le sens de la température, le sens de la souffrance, sont généralement séparés comme des modes distincts de facultés de perception. Quelle espèce de message, demandera-t-on, le moi subliminal peut-il envoyer, qui soit en rapport avec ces sens ?

Pour ce qui regarde le sens de la température, la réponse est complexe et obscure; elle devrait comprendre ce qui paraît être un nouveau groupe; les sensibilités aux aimants, aux métaux. Une longue théorie sur ces sensibilités supposées a été élaborée il y a longtemps par Reichenbach dans son livre *Der sensitive Mensch*, et des systèmes semblables ont été émis depuis par Baréty, De Rochas et d'autres. Pour le moment, ces thèmes doivent être considérés, pour le moins, comme prématurés. Cependant, il y a en France une croyance grandissante, d'après laquelle certains métaux, même enveloppés ou cachés, de façon à éviter toute suggestion ou hypéresthésie du toucher ordinaire, produisent des sensations nettes et inexpliquées, parmi lesquelles il y a des sensations de température qui ne paraissent pas dépendre du poli, du poids, ou d'autres propriétés connues des métaux employés; ainsi, une sensation de brûlure venant de l'or, semble être un des plus communs phénomènes de cet ordre. Les prétendues sensations produites par les animaux rentrent dans une catégorie voisine. Le professeur Pitre, dans un récent ouvrage, affirme que ces résultats viennent d'être obtenus avec un électro-aimant, le sujet ne connaissant pas le sens du courant. Il ne dit pourtant pas explicitement que l'on aurait évité tout danger de suggestion venant du léger « click » qui accompagne l'aimantation. Espérons que des observateurs, dans d'autres pays, seront bientôt assez heureux pour trouver des sujets également sensibles.

Si nous n'acceptons encore le récit de ces expériences qu'avec la réserve due à la possibilité des effets de la suggestion et de l'autosuggestion, je crois, pourtant, qu'il devient chaque année plus probable que cette influence des métaux ou des aimants existe réellement, et, si elle existe, elle doit surtout exister subliminalement, car la conscience superficielle ne la perçoit, ou la perçoit principalement conjointement avec d'autres phénomènes qui ont une origine manifestement subliminale.

Il semble donc tout à fait possible que nous touchions réellement ici à certaines lois physiques obscures grâce à l'aide apportée par des indications qui viennent d'un stratum intérieur, où l'étendue des perceptions, comme je l'ai déjà dit, s'agrandit d'une manière inconcevable.

Quant à la sensibilité, à la souffrance, quel est le rapport qui unit notre moi subliminal avec cette caractéristique si marquée de notre moi superficiel? Caractéristique acquise peut-être dans un but de protection, mais devenue maintenant inutile et par suite nuisible et même dangereuse pour la vie. Nous savons que la sensibilté à la souffrance est une des fonctions le plus facilement modifiable par la suggestion hypnotique ou post-hypnotique. Des opérations supportées sans souffrances « dans le sommeil » étaient le thème le plus frappant des anciens mesméristes. Des opérations faites pendant l'état de veille, mais rendues non douloureuses par une suggestion préalable pendant l'état de transe, nous sont maintenant devenues aussi familières. Les accouchements non douloureux, dont les journaux hypnotiques publient une série continuelle, nous montrent des exemples frappants de la suppression de la douleur pendant que d'autres sensibilités et d'autres énergies restent intactes. L'autosuggestion aussi supprimera la douleur à un degré remarquable comme dans les soi-disant « cures miraculeuses ». De plus l'analgésie semble généralement accompagner l'extase spontanée. Elle se combine avec des hallucinations comme lorsqu'une subite suppression de douleur suit la sensation d'un contact fantômal sur la partie malade. Jusqu'ici nous avons parlé de l'analgésie comme opposée à l'anesthésie; de la suppression de la

sensibilité à la peine, mais non de la sensibilité au contact. Je n'ai plus besoin de dire que l'anesthésie aussi est commune dans l'état de transe et dans l'hystérie.

Ici se présente un point curieux. Nous pouvons établir comme assez certain que dans tous les cas d'anesthésie hystérique le sentiment des membres affectés d'anesthésie n'est pas absolument perdu, mais subsiste comme une partie d'un enchaînement de souvenirs subjacents. Le livre du professeur Janet *l'Automatisme psychologique* contient des exemples nombreux de ce fait qui est tout à fait d'accord avec ce à quoi nous nous attendions. Mais la souffrance à laquelle échappe le moi superficiel est-elle ressentie par le moi subliminal ? La réponse à cette question n'est pas aussi claire. D'un côté, dans certaines expériences, les piqûres, etc. faites à la main anesthétique ont été remarquées par la conscience subjacente qui s'en est plainte. Qu'elles soient réellement senties, cependant, cela est très douteux, car dans des cas plus sérieux, amputations, accouchements, etc., il n'y a souvent aucune espèce de manifestation extérieure de souffrance. Quelquefois, il est vrai, il y a de ces signes, mais cela semble indiquer que le sommeil n'était pas très profond. Très rarement, le souvenir d'une souffrance sérieuse a laissé des traces dans une personnalité subjacente.

En réalité, il semble, d'après la manière dont se comporte l'organisme, que le trouble causé par la souffrance ait été véritablement et profondément absent. La célèbre expérience de Delbœuf sur les deux brûlures vient appuyer cette supposition. Ayant fait deux brûlures symétriques sur les bras d'un sujet qui y avait consenti, il lui suggéra que l'une d'elles, qu'il lui spécifia, ne lui ferait aucun mal : il en résulta une inflammation beaucoup moindre dans celle-là et une guérison plus rapide. De même, quand la *chorée* est guérie par la suggestion hypnotique, les mouvements morbides cessent entièrement et ils ne réapparaissent pas dans l'état de transe. Dans le cas contraire, ils disparaissent d'abord de l'état de transe et ensuite de l'état de veille.

Il est donc probable que la souffrance, ou le trouble, n'est pas simplement transportée par suggestion dans un stratum

plus profond, mais disparaît complètement. Et cette opinion est confirmée par le fait que quand les désirs morbides (d'eau-de-vie, d'opium, etc.) sont éloignés par suggestion, du moi superficiel, nous ne trouvons aucune trace de leur persistance dans le moi subliminal. La suggestion bienfaisante peut naturellement être insuffisante et les goûts morbides peuvent reparaître, mais ils reparaissent dans le moi superficiel où ils étaient auparavant.

Le problème soulevé ici est un de ceux qui ont le plus de portée. Jusqu'à quel point — pouvons-nous demander — la suggestion hypnotique produit-elle un effet de *transfert*, jusqu'à quel point un effet d'abolition? Avons-nous le droit de dire que quand le moi supraliminal est privé d'un pouvoir ou d'une capacité, il, ou elle, est transféré au subliminal, mais que, quand il s'agit d'une maladie ou d'une incapacité, il y a abolition complète.

Il paraît surprenant qu'un problème d'un pareil intérêt n'ait pas, du moins à ma connaissance, encore été discuté ou même bien clairement posé. Mais, en réalité, l'idée que des fonctions dont on prive par suggestion le moi supraliminal, puissent être en réalité *transférées* plutôt qu'abolies (idée si évidente avec ma théorie actuelle de la personnalité), est comparativement nouvelle, comme le prouve le soin avec lequel le professeur Janet montre, dans son ouvrage, souvent cité, que ce point se rattache à l'anesthésie systématique suggérée. Les anciens mesméristes considèrent habituellement toute fonction ou phénomène que les « passes » ont arrêté comme n'ayant plus, pour le moment, aucune existence. Au point de vue qui nous occupe, le problème s'agrandit considérablement et finalement englobe la question du rapport de notre individualité subjacente supposée avec les différentes personnalités par l'intermédiaire desquelles elle arrive à s'exprimer partiellement et temporairement.

Nous reprendrons cette étude quand nous discuterons le rapport entre les *mémoires* subliminale et supraliminale; mais il nous faut d'abord continuer notre brève énumération des diverses formes que les messages subliminaux peuvent prendre.

3. Parallèlement à ces automatismes passifs dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, il y a une série similaire d'automatisme actif — ou impulsion motrice venant également d'un dessous de la conscience ordinaire. Ils ont fait le sujet principal de mes études précédentes, et dans ma dernière étude, vol. V, pages 526-535, plusieurs des plus importants ont été décrits en groupe. Je n'en reparlerai donc pas ici. Le lecteur se rappellera qu'il consiste principalement en changement dans les procédés d'expressions, par l'écriture et par la parole, et dans les mouvements, comme ceux agissant sur les tables, qui, pratiquement, équivalent à la parole. Ils comprennent aussi d'autres mouvements qui, quelquefois, comme nous le verrons, prétendent imiter les façons des personnes mortes, et, de plus, ces automatismes moteurs, même quand ils sont isolés et passagers, peuvent être aussi bien inhibiteurs qu'impulsifs[1]. Chez les sujets hystériques aussi, ces transferts de contrôle sur le système moteur forment un symptôme fréquent et intéressant.

. . . .

En suivant toute la série des messages dont nous avons parlé, nous voyons que l'apparition de chaque espèce de message est accompagnée au moins d'une tendance à la prédominance passagère de cette phase subliminale de personnalité qui donne naissance au message en question : ainsi des hallucinations visuelles momentanées sont quelquefois accompagnées par des états qui ressemblent à l'état de transe. Les hallucinations provoquées expérimentalement par l'emploi du cristal conduisent parfois au sommeil magnétique. En laissant de côté les autres automatismes *sensoriels* nous constatons que, pour ce qui concerne l'automatisme moteur, le sujet a souvent un sentiment très vif de *possession*, comme si quelque intelligence étrangère s'emparait de lui et le *faisait* écrire ou prononcer des paroles non préméditées. La transition du contrôle du moi empirique au contrôle du moi subliminal est graduelle et peut avoir lieu de plusieurs manières. Dans certains cas, le changement de contrôle peut avoir lieu

1. Voyez une relation d'expériences télépathiques et autres, vol. VI, page 358.

dans un seul membre. Par exemple, une main peut écrire d'abord automatiquement mais de manière que l'écriture puisse être arrêtée à volonté; et ensuite la main peut continuer à écrire *irrésistiblement* et peut devenir d'abord analgésique puis anesthétique, le moi superficiel perdant de plus en plus le contrôle sur elle; et, quand cette perte est arrivée à un certain degré, il est probable que l'état de transe se produira et que le centre pour ainsi dire de la cristallisation de la personnalité changera pour tout l'organisme. Il faudra plus tard nous occuper de ces déplacements dans les strates psychiques, avec plus de détails en nous étendant particulièrement sur les rapports des nouvelles *mémoires*, ainsi créées, avec cette mémoire empirique que nous identifions avec nous-mêmes dans la vie ordinaire. Pour le moment, je veux montrer seulement que ces déplacements constituent une classe importante parmi toutes ces formes de messages subliminaux que nous avons entrepris de passer en revue.

Je termine ici cette brève introduction et, dans un second chapitre, je passerai à une partie très importante de ma tâche. Je veux dire l'analyse du *contenu* de ces messages dont nous n'avons jusqu'ici décrit que les *formes* extérieures. Il est, je crois, absolument nécessaire, pour bien analyser ces contenus confus et complexes, de commencer par une description et une classification logique des formes des messages. Jusqu'à présent, toutes les discussions que j'ai vu faire de ces contenus, du côté spiritualiste comme du côté matérialiste, m'ont semblé pécher par suite de l'insuffisante étendue des champs de comparaison. Ce n'est ni dans la salle des hystériques, ni dans la chambre des séances spirites que nous apprendrons assez sur ces phénomènes stupéfiants pour avoir le droit de nous former une opinion définitive sur ce que nous aurons pu constater par nos propres yeux. Il faut une ample moisson de faits, une plus libre communication entre les écoles opposées, une plus large base d'inductions, avant que nous puissions être sûrs d'expliquer convenablement même le plus simple des phénomènes subliminaux. Ce sera déjà quelque chose si nous avons donné ici une idée de la variété et des étranges *interrelations* des phénomènes qui attendent une explication.

Nous sommes, pourrions-nous dire, en train de collectionner dans des palimpsestes et des sarcophages, des fragments d'écriture en plusieurs langages, en plusieurs alphabets; quelques-uns de ces alphabets sont encore employés. D'autres fois, nous nous trouvons en présence d'inscriptions bilingues qui nous donnent la clé de ces alphabets. D'autres sont complètement indéchiffrables. A première vue, notre collection, toujours grandissante, semble un chaos incompréhensible, mais nous sommes sûrs qu'il doit y avoir un ordre sous la confusion, puisque c'est de cet ordre que notre monde moderne est sorti. Et ce que nous pouvons déjà interpréter est suffisant pour nous encourager à continuer nos efforts, pour nous montrer que nous sommes en présence de choses anciennes et merveilleuses, et de pensées tout autres que celles que nous connaissons.

II

LE MÉCANISME DE LA SUGGESTION

J'ai essayé, dans le premier chapitre, d'indiquer un point de vue d'où un grand nombre de phénomènes disséminés et en apparence disparates pourraient être étudiés d'une manière très avantageuse en connexion les uns avec les autres, et j'ai essayé de montrer que, quelque différent que soit, par exemple, l'acte de rêver de l'acte d'écrire automatiquement, ou bien l'hallucination comparée à l'état de transe, cependant tous ces faits ont en quelque sorte une origine commune d'où devait partir leur investigation, car je prétends que les phénomènes de cette sorte ne naissent pas dans cet enchaînement ordinaire d'état de conscience que, dans notre langage quotidien, nous identifions avec *nous-mêmes*, mais plutôt sont produits par une faculté ou une intelligence qui se trouve dans les dessous de la conscience ordinaire et forme une autre strate — ou plusieurs autres strates — de cette individualité totale de chacun de nous, dont tout ce que nous sommes et faisons n'est qu'une manifestation limitée et incomplète. Cette région d'activité cachée, je l'ai appelée

conscience subliminale et j'ai expliqué que, par ce nom, je tiens à protester contre l'extension fâcheuse d'expressions telles que « cérébration inconsciente » et à insister sur les raisons sérieuses que nous avons d'attribuer la conscience à quelques-unes au moins des opérations subliminales, comme nous en avons pour attribuer la conscience aux opérations intellectuelles de nos voisins.

Dans mon premier chapitre, je me suis borné à décrire les diverses voies par lesquelles les messages de ce moi subliminal montent à la connaissance du moi empirique, les différents artifices par lesquels ils sont traduits dans sa langue familière et inscrits ostensiblement dans son histoire.

Après avoir compris le *langage* pour ainsi dire de ces messages subliminaux, il reste à étudier leur *contenu*. En réalité, ce sont les contenus de ces messages, comme je les définis ici, qui ont formé le principal sujet de nos *Proceedings*. Nous y avons discuté les phénomènes *supernormaux*. Nous avons insisté sur les connaissances que nous acquérons autrement que par les organes sensoriels connus. Et je prétends que c'est dans la région subliminale que naissent ces phénomènes et que les connaissances sont originellement acquises.

Et ici, il me faut recourir de nouveau à une métaphore déjà employée. Je parlerai de notre champ de conscience habituel, comme on parle du spectre en optique, borné à une extrémité par nos fonctions organiques, qu'aucun effort ne peut mettre sous notre contrôle conscient, et à l'autre extrémité par les efforts de raison les plus élevés auxquels puisse arriver l'esprit, en dessous de la limite physiologique du spectre s'étend une grande quantité de fonctions complexes appartenant à la nutrition et au bien-être du corps; fonctions que nos ancêtres éloignés étaient peut-être capables de modifier à volonté, mais qui, à nous, semblent si entièrement en dehors de notre sphère de volition que si nous voulons les modifier, nous ne le faisons, pour ainsi dire, que de l'extérieur et par des drogues, des médicaments, et exactement de la même manière, qu'il s'agisse de notre corps ou de celui de notre voisin.

Tout près, ou en dessous de la *limite psychologique*, se

trouvent ces « inspirations de génie » que la raison ne peut ni expliquer, ni renouveler, et tout ce royaume inconnu de la télépathie et de la clairvoyance que nous nous efforçons d'explorer spécialement. Il n'y a à la vérité pas de raison pour supposer que ce spectre de notre conscience habituelle est, en un sens, continu. Il ne comprend probablement que les rayons de connaissances auxquels la sélection naturelle nous a forcés de devenir sensibles et de continuer à l'être, et il peut par suite être parsemé de lignes noires, plein de lacunes, d'interruptions, où des moyens de perceptions, qui auraient très bien pu exister pour nous, aussi bien que nos sens actuels, ne se sont jamais développés, (comme par exemple, le sens magnétique) ou bien ont dégénéré (comme par exemple le sens de l'odorat).

Et il n'y a pas nécessairement une distinction bien profonde entre les pouvoirs que j'ai classés comme infraphysiologiques et ceux que j'ai classés comme suprapsychologique. Au delà des limites respectives de mon spectre imaginaire, nous constatons que souvent ces pouvoirs peuvent aller ensemble, et une intelligence qui est encore sensible aux perceptions organiques oubliées dans la vie ordinaire peut être sensible également aux perceptions supernormales inconnues à la vie ordinaire.

Les rapports qui existeraient entre ces pouvoirs inconnus, nos expériences et nos observations n'arriveront à nous les faire connaître que graduellement et empiriquement. Notre conscience supraliminale, n'est qu'une île flottante sur « l'abîme profond » de notre individualité totale, et les vagues qui baignent une extrémité de notre étroit refuge se fondent avec les vagues qui baignent l'autre extrémité.

Cependant, en prenant quelques précautions, notre distinction entre les deux prolongements de notre spectre métaphorique peut être utile pour ranger en deux ou trois principaux groupes les phénomènes sporadiques dont nous nous occupons.

Il sera bon de commencer par les phénomènes infraphysiologiques, et parmi ceux-ci de prendre d'abord ceux que la pratique de l'hypnotisme nous rend assez familiers.

Le temps n'est certainement pas arrivé, où la psychologie ou la physiologie peut nous offrir un tableau logique et complet de ces faits nouveaux. Chaque année, presque chaque mois a ses surprises, et chaque groupe d'expériences dépend encore d'une façon si inexplicable des qualités personnelles, à la fois de l'opérateur et du sujet, qu'il serait absurde de raisonner comme si nous avions devant nous tous les phénomènes. Trois divisions grossièrement faites suffiront à mes besoins actuels. Je commencerai par ce qu'on peut appeler le grand succès de *dissociation* de l'hypnotisme, c'est-à-dire l'inhibition de la souffrance dans des conditions d'état nerveux et musculaire qui entraînent inévitablement la souffrance dans les circonstances ordinaires. Deuxièmement, je prendrai ce que je peux appeler le triomphe de l'*hypnotisme* dans l'association et la *synthèse*, c'est-à-dire la production et le contrôle des fonctions organiques que l'homme ordinaire est incapable d'exercer, ou d'influencer le moins du monde. Et troisièmement les opérations *intellectuelles* ou *morales* de l'hypnotisme, opérations basées sans doute sur des changements physiologiques ressemblant aux changements compris dans les deux premières classes, mais qui cependant ont nécessairement pour nous, une signification plus profonde et suggèrent des problèmes encore plus profonds.

I. — La suppression de la douleur par quelque moyen que ce soit est en soi-même un résultat si merveilleux qu'on n'a pas su s'occuper sérieusement des faits psychologiques concomitants. Et cependant il est évident que psychologiquement tout l'intérêt gît dans la question de savoir si la douleur est supprimée en même temps que toute espèce de sensation, ou si d'autres modes de sensations persistent pendant que la souffrance seule est supprimée. Nos ancêtres, dira-t-on, se faisaient déjà une idée grossière de cette distinction. Ils savaient que, si vous assommez un homme avec une massue, pendant quelque temps il ne sentira pas la douleur du coup. Ils savaient aussi que si vous enfoncez des épingles dans certains points particuliers du corps d'une sorcière, la sorcière quoique parfaitement éveillée ne sentira rien.

La seconde de ces découvertes, quoique souvent tournée

en dérision par des personnes éclairées, et appelée la plus basse des superstitions du paganisme et du papisme, était en réalité d'une beaucoup plus grande importance que la première. En étourdissant votre ennemi, vous prouvez seulement que les fonctions vitales peuvent continuer inaltérées, tandis que l'action du cerveau est si troublée que toute conscience est abolie pendant quelque temps. En piquant la sorcière dans ses « régions » — que nous appellerions maintenant des zones ou des plaques analgésiques — vous prouvez que la souffrance est un accident dissociable dans le désordre organique, que d'autres sensations peuvent persister, et que la sensation douloureuse seule est supprimée en quelque manière. Les médecins, il est vrai, répugnent à tirer aucun enseignement de phénomènes aussi morbides et *frauduleux*, et quand la science attaque résolument un mélange de charlatanisme et de faits positifs, quelque ruse qu'on ait employée à le composer, le temps ne doit pas être loin où on déterminera la valeur des preuves, où l'on posera des règles d'évidence que l'imposteur à moitié instruit ne pourra pas transgresser. Il en a été ainsi pour l'hystérie qui, pour le psychologue au moins, est maintenant devenue plus instructive, que tout autre groupe de troubles physiques. Et l'analgésie ou l'insensibilité à la douleur, qui est capricieuse dans l'hystérie, reçoit maintenant des directions utiles par le moyen de ce pouvoir que nous allons avoir à discuter sous le nom de *suggestion hypnotique*. La suppression de la douleur n'est plus maintenant une expérience de laboratoire, elle est entrée dans le commerce et, pendant que l'arrière-garde de la confrérie médicale en nie encore la possibilité, les pionniers montrent au monde leurs malades (par exemple à l'hôpital civil de Nancy) qui traversent les phases de leurs différentes maladies organiques, sans éprouver guère plus qu'un malaise, et se débarrassent de leurs souffrances nerveuses dans la chambre de consultation, aussi facilement que de leur paletot ou de leur chapeau.

Je n'ai pas ici cependant l'intention de discuter les avantages évidents, ou les dangers possibles de cette suppression de l'ancienne médication. J'ai plutôt l'intention de

montrer qu'il y a de l'intelligence dans une suppression ainsi obtenue, obtenue non pas comme le font les narcotiques par une destruction complète de toute espèce de conscience, mais par la sélection et l'inhibition des sensations du sujet qui lui seront précisément désagréables en quelque manière et de celles-là seulement. Ce n'est pas la pure insensibilisation de quelque portions particulières, du corps, ou d'un groupe particulier d'extrémités nerveuses (comme en produit par exemple la cocaïne), mais aussi une suppression de beaucoup de sentiments concomitants comme la nausée, l'épuisement, l'anxiété, qui ne dépendent pas toujours directement de la souffrance principale, mais qui ont besoin pour ainsi dire, d'être reconnus subjectivement comme désagréables avant d'être choisis pour l'inhibition.

Et remarquez que cet affranchissement de la souffrance est obtenue sans engourdir ou disloquer le système nerveux général, sans rien qui ressemble au coma ou à l'hystérie. L'état de *transe* hypnotique n'est même plus nécessaire dans ces expériences ; avec certains sujets et dans des opérations longues, il peut être utile de le produire ; mais beaucoup de suppressions de douleurs moins importantes sont produites soit par simple suggestion dans l'état de veille, soit par suggestions posthypnotiques données dans l'état de transe, mais destinées à être exécutées après le réveil. Et s'il y a transe, souvent cette trance n'est pas de la simple léthargie, mais un état aussi animé et plein de vie que l'état de veille. Tel serait, par exemple, le cas cité par le professeur Delbœuf et le docteur Fraipont, où une femme riait et plaisantait pendant des couches laborieuses [1].

Des cas semblables montrent bien évidemment que l'analgésie hypnotique n'est pas du tout un simple narcotique

1. *Revue de l'hypnotisme*, avril 1892. Ce cas, raconté avec soin, présente plusieurs points significatifs : augmentation du pouvoir qu'avait le sujet endormi pour accélérer les efforts de la nature, le souvenir reparaissant dans l'état hypnotique, suivant l'influence de la suggestion pour produire la sécrétion du lait à une heure fixée. Chez ce même sujet, une verrue sur un tendon du poignet qui avait toujours reparu après avoir été enlevée, fut enlevée dans l'état hypnotique avec la suggestion qu'elle ne reparaitrait pas et ne reparut pas en effet.

ordinaire — un nouvel exemple des méthodes qui nous sont déjà familières pour arrêter la douleur en arrêtant toute activité cérébrale consciente. C'est un nouveau point de départ, c'est le premier essai heureux de dissociation des formes de sensations qui jusqu'à présent avaient été considérées comme inséparables. Si ces résultats étaient dus à l'ingéniosité d'un médecin, nous le saluerions bien certainement comme le plus grand génie de son siècle. Ne nous faut-il pas encore admettre qu'il y a de l'intelligence quoique l'activité de cette intelligence ne soit pas apparente? Honorons autant qu'il le mérite l'hypnotiseur qui dirige cette intelligence cachée de façon à soulager la souffrance humaine. Mais il ne la dirige, il ne la crée pas lui-même, il ne la possède pas. L'ordre que donne le professeur Bernheim : « Ne sentez plus la douleur » n'est pas plus une leçon scientifique pour dire comment éviter la souffrance, que le mot du prophète : « Lave-toi dans le Jourdain et tu seras guéri » n'est une prescription de pharmacopée pour la lèpre.

Jusqu'à présent, je me suis arrêté sur cette nouvelle faculté de *dissociation* dans ses formes les plus simples et les plus grossières, mais la simple production d'analgésie générale — la simple séparation entre les sensations de souffrances et celles de contact, de température etc., etc., n'est pas du tout la seule dissociation que la suggestion hypnotique puisse produire. « Les hallucinations négatives », ou les « anesthésies systématisées », qui sont si fréquentes dans les expériences hypnotiques, sont en réalité des séparations de groupes particuliers d'impressions sensorielles qui passent du moi supraliminal dans le moi hypnotique. Vous pouvez dire à un bon sujet : « Quand vous serez réveillé, vous ne verrez pas M. A., vous n'entendrez pas sa voix, vous ne sentirez pas son contact ». Et en réalité le sujet éveillé et dans un état qui paraît normal ne répondra pas à ces excitations spéciales, il semblera être, et en un sens il sera absolument incapable de voir, d'entendre ou sentir M. A. Mais cependant (et ce résultat que l'expérience a dans beaucoup de cas démontré, nous pouvions le prévoir étant donné notre point de vue), les images, les sons et les contacts qui restent inaperçus par la conscience

supraliminale du sujet, sont perçus par sa conscience subliminale; et il est de fait qu'il doit, d'une façon ou d'une autre, entendre et reconnaître la voix de A. pour savoir qu'il ne l'entend pas — sentir et reconnaître le contact de M. A. pour savoir qu'il ne sent pas ce contact. Cette remarque, que le professeur Janet a développée avec beaucoup de finesse, montre d'une manière frappante l'insuffisance des anciennes idées d'après lesquelles il n'y avait dans l'hypnotisme qu'un amoindrissement des facultés préexistantes, concentration de l'intelligence sur les idées qu'il plaisait à l'hypnotiseur de suggérer. « L'hypnotiseur, disait-on, fixe l'attention du sujet sur *lui-même*, et le sujet est par suite incapable de voir ou d'entendre M. A. ». Cette explication s'applique assez bien aux cas de *fascination* où l'opérateur obtient que le regard du sujet soit fixé sur ses yeux et tout son esprit occupé à surveiller ses mouvements. Mais dans l'expérience plus délicate dont je parlais tout à l'heure, le cas est entièrement différent. Le sujet ne prête aucune attention spéciale à l'hypnotiseur et peut être occupé superficiellement de ce qu'il vous plaira. Mais en même temps sa conscience subliminale s'applique à sa tache spéciale : elle distingue dans le nombre et met à part les images, les sons, les contacts qui viennent de M. A.; à sa vigilance ordinaire, vient s'ajouter le soin de cette surveillance spéciale.

Avant que la suggestion hypnotique fût connue, on parlait déjà de « l'action de l'esprit sur le corps »... J'examinerai trois sortes d'exemples de cette action.

1° Les cas où s'étend le pouvoir que l'homme à l'état de veille possède sur son organisme. Ces cas ne sont pas encore très nombreux.

Nous avons quelques exemples de contrôle s'exerçant sur le système digestif, « de rumination volontaire » et d'accélération des mouvements péristaltiques. On connaît l'histoire du colonel Townsend qui pouvait accélérer ou ralentir les battements de son cœur. Nous avons des exemples de gens pouvant, dit-on, contracter ou dilater leurs pupilles à volonté. Et quelques cas un peu douteux comme celui du grand prédicateur Irving qui, à ce que l'on raconte, avait arrêté en lui

les symptômes du choléra par un suprême effort de volonté, et fait échec à l'armée envahissante des microbes par l'intensité de l'excitation tonique donnée par son cerveau à son cœur ou à ses sécrétions.

2° Il y a ensuite les résultats non spécialisés de l'émotion par quoi j'entends les effets déterminés dans une direction ou dans une autre plutôt par les conditions antérieures de l'organisme que par le caractère spécifique de l'émotion même. L'émotion, naturellement, produira différentes espèces d'effet suivant qu'elle est réconfortante ou déprimante; mais l'exaltation ou plus souvent la dépression se dirigera suivant les lignes de moindre résistance ou du côté où le trop plein sera le plus près de déborder. Des impressions mentales réconfortantes ont amélioré la santé générale de bien des manières et ont fait disparaître la goutte ou le rhumatisme. Des chocs déprimants ont affecté presque tous les organes du corps. La nausée, la purgation, la transpiration, le frisson, la sécrétion du lait arrêté, la décoloration des cheveux, sont des résultats bien connus. Nous connaissons aussi des cas de surdité, de cécité, d'aphasie, d'asthme spasmodique, de jaunisse ainsi produits. La chorée, l'épilepsie, la rupture de vaisseaux pulmonaires, les convulsions tétanoïdes, l'hémiplégie, l'idiotie, peuvent aussi survenir, et la syncope, l'apoplexie, peuvent tuer du coup. Ces effets variés montrent combien vaste et vague est le pouvoir que possèdent les centres élevés de la substance grise du cerveau.

3° Notre troisième classe consistera en résultats spécialisés, non par les conditions antérieures de l'organisme, mais par la nature même de la cause excitante. Ce sont des suggestions venant en partie de l'extérieur, en partie de l'imagination du sujet — d'un genre spontané mais morbide et arbitraire. Les plus importantes, si elles étaient bien prouvées, seraient certainement ces influences qui ont pu agir sur l'embryon par l'intermédiaire de l'organisme de la mère[1]. Mais il y a aussi

1. Il y a peu de sujets qui auraient plus besoin d'être éclaircis par des recherches statistiques et expérimentales que celui du degré d'influence des sensations et émotions de la mère sur l'enfant à naître. Voir Hack

des maux ou des marques dus à la sympathie qui viennent quelquefois de la vue d'une souffrance ou d'un accident — comme l'ecchymose survenant à la suite de la vue d'une blessure, l'enflure des lèvres pour avoir vu un enfant presser un couteau entre ses lèvres, ou une marque rouge sur le coude pour avoir vu une porte risquant d'écraser un enfant.

Tels sont encore les cas d'imitation involontaire ou morbide depuis le bâillement suggéré jusqu'au spasme ou à la paralysie imitatifs, comme, par exemple, le croup, l'épilepsie, la paraplégie, etc.

Dans ces cas, il y a une forte suggestion extérieure acceptée morbidement par l'organisme. Dans d'autres cas, le stimulus externe peut être très faible, mais l'auto-suggestion du patient lui donne un pouvoir particulier. Ainsi le docteur Morton Prince cite un cas où une dame se figurait (et la chose se produisait réellement) que la simple présence d'une rose dans la chambre produisait en elle un violent catarrhe et une forte émission de larmes. A la fin, son médecin imagina un remède qui réussit. Il lui présenta à l'improviste une rose artificielle qu'elle prit pour une vraie. Les symptômes pénibles suivirent Mais quand il lui montra que la fleur ne sentait rien et n'avait pas de pollen, le choc mental fit redevenir normale, si j'ose

Tuke, *Influence de l'esprit sur le corps*, vol. II, p. 68, 69 Liébault, *Le sommeil et les états analogues*, et le *British medical Journal*, 1886, vol. I. Dans la *Revue de l'hypnotisme*, août 1891, p. 52, le docteur Liébeault décrit le cas de Mme L... qui fut si frappée en rencontrant une femme avec une tache vineuse sur la moitié de la figure que, durant toute sa grossesse elle souffrit d'une hallucination qui lui faisait voir beaucoup des étrangers qu'elle rencontrait défigurés de cette manière. Elle n'avait pourtant pas d'inquiétude pour son enfant. A la naissance de celui-ci, l'hallucination disparut mais l'enfant avait une tache de vin sur la moitié de la figure. Le docteur Liébeault en conclut que la femme devait être facilement suggestible et il le constata en effet. Il propose que les médecins suggèrent aux femmes enceintes des marques d'un genre bien défini, mais sans inconvénient, pour avoir des preuves expérimentales directes d'une influence antérieure à la naissance ; on pourrait alors utiliser cette influence pour le bien de l'enfant. Et en effet des analogies frappantes entre ces cas d'influence maternelle sur l'enfant porté et les résultats de la suggestion après la naissance fournissent un argument sérieux quoique indirect en faveur de l'idée que l'embryon peut recevoir des impressions nettes et localisées aussi bien que puissantes et profondes de chocs subis par l'organisme maternel.

dire, la subconscience de son odorat. L'auto-suggestion fut détruite et elle put désormais sentir les roses comme tout le monde.

L'intérêt de ce cas vient de la force, de la netteté et de l'isolement de cette auto-suggestion morbide. Dans l'hystérie, comme on le sait, de nouvelles auto-suggestions peuvent se former chaque jour et toute l'activité semble dominée par cette auto-suggestibilité déréglée que j'ai déjà décrite comme une maladie du moi hypnotique.

Naturellement, les auto-suggestions spontanées peuvent aussi bien être avantageuses que nuisibles. L'idée que le sujet a que certaines choses lui feront du bien peut être aussi efficace que l'idée qu'il a de l'inconvénient de certaines autres. Avant qu'il fût question de suggestion hypnotique, le médecin avisé avait profité de ce « pouvoir de l'imagination » pour obtenir plus d'une guérison. Aucune drogue n'a produit des effets aussi frappants et aussi variés que la pilule de pain. La bouteille de chloroforme vide a produit une insensibilité aussi profonde que le chloroforme même.

Mais nous arrivons ainsi insensiblement à la « médecine suggestive » des hypnotistes modernes. Et cela n'est pas surprenant, car si l'hypnotisme est, comme je le prétends, un nom pour un groupe de moyens empiriques par lesquels nous pouvons arriver à prendre possession des facultés subliminales, nous pouvions nous attendre à ce que quelques-uns de ces moyens s'accorderaient avec les règles déjà connues.

Je ne puis ici énumérer tous les modes de contrôle intime sur l'organisme avec lesquels la suggestion hypnotique nous rend chaque année plus familiers. Je citerai seulement assez d'exemples pour montrer la variété, la complexité et la puissance de cette cause.

Le professeur Beaunis et le docteur Krafft-Ebing ont ralenti les pulsations par suggestion hypnotique[1]. Et ces savants, aussi bien que le professeur Bernheim et M. Focachon et

1. BEAUNIS, *le Somnambulisme provoqué*. Voyez aussi, pour une liste d'articles sur la vésication par suggestion, *l'Hystérie et l'Hypnotisme*, vol. II, p. 479, par le professeur Pitres.



d'autres ont obtenu de la rougeur et des ampoules par le même moyen. Les Drs Mabille, Ramadier, Bourru, Burot ont produit de la congestion localisée, des saignements de nez, de l'ecchymose[1]. Le Dr Forel et d'autres ont rétabli des sécrétions arrêtées à une heure fixée[2].

Le docteur Krafft-Ebing a produit une élévation de température à des moments fixés par lui-même, — une élévation, par exemple, de 37° à 38°,5[3] — Burot a abaissé la température d'une main de 10° par suggestion[4]. Il suppose que le mécanisme employé est la constriction de l'artère brachiale, en dessous du biceps. « Comment se peut-il, demande-t-il, que, quand on dit simplement au sujet « votre main va se refroidir » le système nerveux vaso-moteur répond par une constriction de l'artère suffisante pour obtenir le résultat désiré? C'est ce qui dépasse notre imagination. »

Je donnerai aussi deux ou trois exemples plus détaillés. Ce qui suit est tiré d'un compte rendu fait par le docteur Levillain d'une expérience du professeur Charcot à la Salpêtrière[5].

Quelques sujets hystériques souffrent, paraît-il, d'une enflure avec cyanose locale et abaissement de la température superficielle, désignée par le professeur Charcot sous le nom d'œdème bleu. Le professeur Charcot dit, il est vrai, avoir été le premier à décrire en juin 1889 cette anormalité hystérique excessivement rare. Il lui vint l'idée d'essayer de la produire par suggestion hypnotique. Le 26 avril 1890, une hystérique fut mise en hypnose profonde et il lui fut suggéré que sa main droite et son poignet enfleraient et qu'il y aurait de la cyanose. Après son réveil, cette suggestion se réalisa peu à peu

1. Voyez *Revue de l'hypnotisme*, déc. 1887, p. 183.
2. *Revue de l'hypnotisme*, avril 1889, p. 298.
3. Mars 1890, *Revue de l'Hypnotisme*. Comparez les inexplicables élévations de température dans le cas du Dr Tele, *the Lancet*, 1875, vol. I, pp. 340, 343, 457; vol. II, p. 107 et 1881, vol. I p. 797, 842. Cette isolabilité apparente des changements de température, qui ordinairement indique si exactement l'état de l'organisme entier, est un phénomène tout à fait aussi remarquable que la suppression de la douleur.
4. *Revue de l'hypnotisme*, janvier 1890, p. 197.
5. *Revue de l'hypnotisme*, juin 1890, p. 353, *Progrès méd.*, 11 et 18 oct. 1890, et *the Practitioner*, janvier 1891, p. 50. Dans de telles expériences, il serait bon de pouvoir constater explicitement que le consentement du sujet avait été obtenu au préalable.

et en quatre jours la main droite fut dans le même état que celui des sujets atteints spontanément. La surface était lisse, gardait difficilement l'empreinte du doigt mais l'enflure était nettement marbrée de bleu (le sujet n'avait pu garder sa bague et il y avait anesthésie). Une plaque très rouge se produisait sous le contact... M. Charcot endormit de nouveau le sujet, lui affirma que sa main était revenue à l'état naturel et aida à la suggestion par un petit massage. Au bout d'un quart d'heure, l'anesthésie, la coloration veineuse et l'enflure avaient disparu.

Ainsi la conscience subliminale avait pu ordonner la nouveauté la plus compliquée dans les caprices hystériques de la circulation. Nous allons voir maintenant un désordre non moins accusé du genre inflammatoire, à savoir la production d'ampoules suppurantes. Ce phénomène offre un intérêt particulier parce que, par suite de l'association d'une forte émotion avec l'idée de stigmates sur les mains et les pieds, cet effet organique spécial s'est produit dans toute une lignée de mystiques depuis saint François d'Assise jusqu'à Louise Lateau, étrange confirmation d'une ancienne légende!

Je donnerai un ou deux exemples les plus frappants et les moins connus de cette vésication suggérée.

L'expérience suivante a été faite par le docteur J. Rybalkin en présence de ses collègues, à l'hôpital Marie, à Saint-Pétersbourg[1]. Le docteur Rybalkin avait déjà expérimenté en ce sens avec ce même sujet.

Le sujet était Macark, peintre en bâtiment, âgé de seize ans, hsytérique et presque entièrement anesthésique. Il fut hypnotisé à 8 h. 30 du matin et on lui dit : « Quand vous vous réveillerez, vous aurez froid, vous irez vous réchauffer au poêle et vous vous brûlerez le bras sur la ligne que j'ai tracée. Cela vous fera du mal, une rougeur apparaîtra sur votre bras; il enflera, il y aura des ampoules. » Éveillé, le sujet obéit. Il poussa même un cri de douleur au moment où il touchait la porte du poêle — qui n'était pas allumé.

Quelques minutes après, une rougeur, sans gonflement,

1. *Revue de l'hypnotisme*, juin 1390, p. 361.

pouvait être vue à la place indiquée, et le sujet se plaignit d'une vive douleur lorsqu'on le touchait. On lui mit un bandage au bras et il alla se coucher sous nos yeux.

A la fin de notre visite, à 11h.30, nous constatâmes une enflure considérable accompagnée de rougeur et d'érythème à papules à l'endroit de la brûlure. Un simple contact dans un cercle de 4 centimètres causait une sérieuse douleur; le médecin, le Dr Pratine, entoura l'avant-bras d'un bandage qu montait jusqu'au tiers supérieur du bras.

Le lendemain matin à 10 heures, quand le pansement fut enlevé, nous vîmes à l'endroit de la brûlure deux ampoules l'une de la grandeur d'une noix, l'autre de celle d'un pois et une quantité de petites ampoules. Autour, la peau était rouge et sensible. Avant l'expérience, cette région avait été anesthétique. A 3 heures, les ampoules s'étaient réunies en une seule grande ampoule. Le soir l'ampoule qui était pleine d'un liquide jaunâtre à moitié transparent, se creva et il y eut une plaque ulcérée. Une semaine plus tard, la sensibilité ordinaire revint sur la cicatrice et au bout de quinze jours il ne restait plus qu'une marque rouge à l'endroit de la brûlure.

Encore plus frappant est le cas des marques en forme de croix, qui n'a encore été publié que par le Journal de la S. P. R. de mai 1887, pages 100 à 105, avec des commentaires de feu Edmund Gurney qui montre pour la première fois, je crois, où se trouve le vrai nœud de la question que soulèvent ces modifications de l'organisme si étrangement *intellectuelles*.

Du docteur Biggs de Lima. Nous devons ce récit à l'obligeance de M. R. Roxburgh (1, Victoria-Buildings, Weston-super-Mare) qui le tient de son frère.

18 Octobre 1835.

CHER M. ROXBURGH,

« En réponse à votre lettre du 1er, me demandant de vous donner des renseignements sur la croix que vous avez vue sur le bras de Marie et que je fis apparaître là en agissant sur son esprit pendant le sommeil magnétique, voici ce qui eut lieu: — je la plongeai dans le sommeil magnétique ou mes-

mérique en appuyant ma main sur sa tête pendant environ une minute. Je dis alors : « Maria, m'entendez-vous ? » Réponse : « Oui ». « Êtes-vous complètement magnétisée ? — Oui. — Maintenant écoutez-moi bien : une croix va apparaître sur votre bras droit et y restera jusqu'à ce que je lui dise de s'en aller. Voici où elle va apparaître. (Je traçai alors une croix avec mon index sur le côté interne de son avant-bras droit). Avez-vous compris ce que je vous ai dit ? — Oui. » Je l'éveillai alors par deux ou trois passes. Pendant les deux ou trois jours suivants, elle parut boudeuse et peu en train : de temps en temps, elle frottait son bras droit, à l'endroit où la croix devait apparaître.

Quand on lui demandait pourquoi elle faisait cela, elle répondait que ça la démangeait et qu'elle ne pouvait s'empêcher de gratter cet endroit, bien qu'il n'y eût rien de visible pouvant causer l'irritation. Je la magnétisai alors comme auparavant et lui demandai. « Vous rappelez-vous ce que je vous ai dit l'autre jour sur la croix qui apparaîtra sur votre bras ? — Oui. — Apparaîtra-t-elle ? — Oui. — Quand ? — Dans quelques jours. — Eh bien, elle doit arriver dans trois jours ; comprenez-vous ? — Oui. » Au moment fixé, une croix d'un rouge sombre, longue de quatre à cinq pouces et large d'environ trois, apparut. D'abord nous fîmes semblant de ne pas la remarquer, bien que souvent nous apercevions la partie inférieure quand la manche était un peu relevée pour certains de ses travaux dans la maison ou dehors ; elle était domestique. Ce n'était que par intervalles, quand elle était endormie magnétiquement, que nous pouvions voir la croix à notre aise ; jamais on ne lui en disait un mot quand elle était éveillée et cela pendant plusieurs semaines ; enfin un jour, je fis semblant de découvrir l'étrange marque sur son bras et je lui dis : « Eh bien, Maria, qu'est-ce qui vous est arrivé au bras ? Qu'est-ce que cette marque ? Laissez-moi voir ; relevez votre manche. » Elle le fit d'un air un peu boudeur et embarrassé. « Mais on dirait une croix, d'où ça vient-il ? — Je ne sais pas, monsieur. — Depuis combien de temps est-ce sur votre bras ? — Depuis plus d'un mois, monsieur. — Avez-vous senti quelque chose ? — Non, monsieur ; une

fois seulement ça m'a fortement démangée et brûlée et quelques jours après cette marque s'est formée sur mon bras. » Depuis nous avons parlé souvent à Marie de sa croix et, quand on le lui demandait, elle relevait sa manche et, la montrait aux visiteurs, non sans en paraître toujours ennuyée. Plusieurs mois après, elle quitta notre service, et, environ deux semaines après son départ, elle vint me trouver à mon bureau, dans la ville, pour me demander d'ôter cette croix de son bras parce que cela préoccupait la famille chez qui elle était et on l'ennuyait de questions. Je la magnétisai et lui dis que la croix s'en irait en quelques jours et qu'elle ne serait plus ennuyée. Je la revis quelques jours après à Salto, la croix avait disparu.

Voici l'autre cas dont je me rappelle vous avoir parlé : c'était la première fois que j'essayais cette expérience ; c'était à Sainte-Barbe en Californie. J'habitais cette ville en 1879 avec un ami, M. G., chimiste, qui y résidait depuis longtemps. Sa femme avait avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ans, moitié servante, moitié amie, qui se plaignit à moi un jour d'une douleur dans la poitrine. Sans qu'elle sût ce que je voulais faire, j'essayai du magnétisme ; elle tomba en un sommeil profond en quelques miuutes. J'essayai avec ce sujet diverses expériences intéressantes dont je ne parlerai pas. Un jour je la magnétisai comme d'ordinaire et lui dis tout bas (j'avais remarqué qu'elle était plus influençable de cette façon que quand je parlais avec ma voix ordinaire) : « Chaque vendredi vous aurez une croix rouge qui apparaîtra sur le haut de la poitrine. Au bout de quelque temps, les mots *sancta* en-dessous et *crucis* en dessus apparaîtront aussi ; en même temps un peu de sang sortira de la croix. » Dans la poche de ma veste, j'avais une croix de cristal de roche. Je déboutonnai le premier bouton de sa robe et je plaçai cette croix en haut du manubrium, endroit qu'elle ne pouvait voir sans glace, et je lui dis : « Voilà l'endroit où la croix apparaîtra. »

C'était un mardi. Je demandai à Mme G. de surveiller la jeune fille et de me dire si quelque chose semblait la gêner. Le lendemain, Mme G. me dit qu'elle avait vu plusieurs fois la jeune fille mettre son poignet gauche sur le haut de sa poitrine,

par-dessus ses vêtements, comme si elle sentait quelque chatouillement ou irritation, mais qu'elle n'avait remarqué rien d'autre; elle semblait mettre sa main là inconsciemment. Quand vint vendredi, je dis, après le déjeuner: « Allons, laissez-moi vous magnétiser un peu; voilà plusieurs jours que vous n'avez pas eu votre dose de magnétisme. » Elle acceptait toujours volontiers car elle disait toujours se sentir bien reposée et à son aise après. Quelques minutes et elle dormait profondément. Je déboutonnai le haut de la robe, et, à ma profonde stupéfaction, je vis une croix rose, exactement à l'endroit où j'avais posée celle de crislal. Elle apparut chaque vendredi et fut invisible les autres jours. Elle fut vue par M. et Mme G. et mon vieil ami et collègue le Dr B., qui avait pris un grand intérêt à mes expériences de magnétisme et suggéra souvent ce qu'il désirait voir essayer. Six semaines environ après l'apparition de la première croix, j'eus l'occasion de faire un tour aux îles Sandwich. Avant de partir, je magnétisai la jeune fille et lui dis que la croix continuerait à se montrer chaque vendredi pendant environ quatre mois. Je comptais que mon tour dans les îles durerait environ trois mois. Et cette suggestion avait pour but d'empêcher que la jeune fille fût affligée toute sa vie peut-être par l'étrange apparition de cette marque dans le cas où quelque chose m'arriverait et où je serais empêché de la revoir. Je demandai aussi au docteur B. et à M. G. de m'écrire par chaque courrier pour Honolulu et de me dire si la croix continuait à apparaître chaque vendredi, et d'avoir bien soin de noter les changements, s'il y en avait, tels que les exsudations de sang ou l'apparition des mots « Sancta Crucis ». J'étais assez curieux de savoir si la distance entre le sujet et moi, plus de 2 000 milles, ferait une différence dans l'apparition de la croix. Pendant que j'étais aux îles Sandwich, je reçus deux lettres de M. G. et une du Dr B. par trois courriers différents, chacune me disant que la croix avait toujours la même apparence : on avait vu du sang une fois et aussi une partie de la lettre S au-dessous de la croix et c'était tout. Je revins un peu avant les trois mois. La croix apparaissait encore tous les vendredis, et cela dura encore environ un mois pendant lequel elle deve-

nait de plus en plus pâle et enfin invisible. Cela faisait aussi exactement que possible 4 mois depuis mon départ pour les îles Sandwich.

Voici le troisième cas : une dame me demanda d'essayer le pouvoir du magnétisme pour diminuer la grosseur d'un goître dont elle était affligée; son cou avait 42 centimètres de circonférence. Au bout de peu de jours, il commença à diminuer il arriva peu à peu à n'avoir plus que 37 cm. 1/12 et elle n'en fut plus gênée. Cette dame n'était influencée que très peu et d'une singulière manière; ses paupières se fermaient au bout de quelques minutes, et elle ne pouvait les ouvrir que quand elle était démagnétisée, mais elle gardait parfaitement bien, l'usage de toutes ses facultés de sorte que pendant que je la magnétisais et manipulais son goître de temps en temps, nous avions une conversation animée sur divers sujets, car c'est une femme d'une haute éducation et très intelligente. Elle parle plusieurs langues avec beaucoup de facilité. Un jour j'eus l'idée de faire apparaître une croix sur le goître. Je pris la petite croix de cristal dans ma poche et la plaçai doucement sur le goitre pendant quelques secondes, en désirant aussi fortement que possible qu'une marque correspondante apparût là le plus vite possible. Je suis sûr qu'elle ne se rendit pas compte de ce que je faisais, car elle m'aurait fait quelques questions. Elle me parlait tout le temps de tout autre chose. Je venais la voir tous les jours à une certaine heure; la magnétisation et la manipulation prenaient environ 20 minutes. Chaque jour je regardais avec anxiété, et je finissais par croire que l'expérience était manquée, quand un jour, au bout d'environ six semaines, elle me reçut avec une certaine excitation et me prenant les deux mains elle me dit : « Avez-vous jamais désiré qu'une marque apparaisse en quelque endroit de mon corps et quelle marque était-ce? — Oui, répondis-je, très étonné, il y a environ deux mois j'ai désiré qu'une croix apparaisse sur le goître. » Elle écarta aussitôt son collet et dit : « La voilà ». Il y avait en effet une croix rose. Elle me dit alors que la veille au soir sa couturière était venue lui essayer une robe et s'était écriée : « Quelle singulière marque il y a sur votre cou? » En allant aussitôt

devant la glace elle la vit et la montra ensuite à son mari. La marque ne dura que deux ou trois jours, et s'effaça graduellement.

Dans le cas de la jeune fille de Californie, on pourrait se demander pourquoi j'eus l'idée qu'une croix apparaîtrait seulement chaque vendredi. C'était parce que j'avais vu une fois à San Francisco, en 1873, une fille qui chaque vendredi tombait en catalepsie et restait dans la position d'une crucifiée. Elle avait des marques de clous sur les mains et les pieds et le sang en sortait. Le médecin qui la soignait dit qu'il y avait aussi au côté une blessure qui saignait. Cette fille était une *protégée* de l'archevêque catholique Alemario de San Francisco. Elle était très fervente dans ses prières, et très stricte dans l'observation de ses devoirs religieux.

Les journaux de San Francisco, au commencement de 1873, parlèrent beaucoup d'elle. Ces cas n'ont pas été très rares. Je voulus faire comprendre à l'archevêque qu'ils pouvaient s'expliquer par le magnétisme animal. Il me répondit que « le magnétisme était l'œuvre du diable et n'avait rien à faire avec cette question ». Ainsi la pauvre fille fut d'abord considérée comme une sainte, une miraculée, et ensuite condamnée comme imposteur et non pas précisément expulsée de l'Église, mais privée du moins de la protection de l'archevêque.

M. H. Biggs, M. D.

Après avoir discuté la possibilité d'un mécanisme par lequel nous pouvons produire du fourmillement dans un doigt quand nous pensons avec insistance à ce doigt, M. Gurney continue en disant :

« Mais les difficultés augmentent quand nous voulons aller plus loin. De quelque façon que fût affecté le doigt, l'idée du doigt était une idée distincte, une image facile à isoler dans l'esprit. On ne peut en dire autant de toutes les parties du corps qui ont été affectées par la suggestion, par exemple une petite plaque, sur le bras ou le cou, ne se représente pas clairement dans l'esprit comme un doigt. Je ne sache pas que de la rougeur se soit produite dans de semblables endroits par des causes internes, sauf sous l'influence de la sugges-

tion hypnotiqne. J'ai vu moi-même une tache rouge produite ainsi en quelques minutes sur un sujet du docteur Liébeault. Nous franchissons un degré plus large quand nous passons ensuite à l'inflammation et à la vésication qui implique une transformation de tissu bien autre qu'un simple éréthisme local, et ne peut s'expliquer par une simple dilatation des petites artères. Comment imaginer l'histoire physiologique complète d'un pareil changement dans le tissu produit sous l'influence d'une idée, et probablement par conséquent par l'excitation des nerfs afférents? C'est une question à laquelle probablement aucun physiologiste ne se chargerait de répondre d'une façon satisfaisante.

Les résultats que j'ai cités plus haut semblent nous mener encore aussi loin dans une autre direction. Si nous avions de la peine à concevoir la correspondance d'une plaque d'éréthisme exactement localisée avec l'idée de la place, que dirons-nous quand la plaque correspond à l'idée limitée d'une croix? On ne peut affirmer comme impossible que dans le cerveau l'étendue qu'implique l'idée d'une croix ne soit elle-même cruciforme; les éléments qui entrent en jeu sont sans doute les mêmes que quand la croix réelle est vue, et, dans le cas de la croix visible, la figure formée sur la rétine par les extrémités des fibres excitées peut se conserver aux extrémités centrales. Mais personne n'a jamais supposé qu'une excitation nerveuse transmise des centres idéogènes aux centres inférieurs et ensuite à la périphérie, passe par des fibres qui gardent entre elles précisément les mêmes positions relatives, de sorte que partout sur les parcours une coupe donnerait une section semblable. En suivant depuis la périphérie la trace du phénomène nerveux, trouverons-nous tout le long du chemin la forme d'une croix? Et si non, où y aura-t-il interruption? Et s'il y a interruption, quelle connexion y a-t-il entre l'effet cruciforme à la périphérie et la cause dans le cerveau (même si nous supposons celle-ci cruciforme). Quand à appliquer en ce cas l'hypothèse d'une hallucination de douleur qui produisait la condition physique nécessaire, ce serait d'une grande difficulté. Car il semble douteux qu'on puisse s'imaginer une douleur en forme de

croix ou du moins occupant une petite portion de la surface du corps. Je ne donne pas ces difficultés comme des objections insurmontables à l'hypothèse d'un effet direct; je crois que nous trouverons dans les faits hypnotiques des explications qui iront bien au delà de ce que la physiologie peut encore nous donner. Mais on se sert si souvent de phrases toutes faites sur l'« influence de l'esprit sur le corps », comme si elles expliquaient quelque chose, que je crois utile de laisser toute leur obscurité aux problèmes physiologiques en question.

Il y a encore un cas que je dois citer avant de passer outre, un cas dans lequel le caractère *intellectuel* du phénomène organique provoqué par suggestion se montre d'une manière frappante et complexe.

Mlle Ilma S., un sujet observé par les docteurs Jendrassik et Von Krafft-Ebing[1] (principalement à Gratz), a été en 1888 guérie par suggestion hypnotique d'une tendance à l'hystérie et à la mélancolie qu'elle avait eue toute sa vie, et qui s'était manifestée chez son grand'père, son père, et sa sœur et les avait menés au suicide. Il y eut donc en elle une amélioration considérable, mais son extrême facilité à avoir de ampoules par suggestion allait jusqu'à lui faire courir des dangers en l'absence d'une surveillance attentive. Une fois du moins, elle eut à souffrir de la malhonnêteté d'un étudiant qui laissa une paire de ciseaux sur sa poitrine en lui disant qu'ils étaient rougis au feu et qui fit se produire ainsi une sérieuse blessure qui mit deux mois à se guérir. Krafft-Ebing fit de cette coupable expérience une variante innocente. Comme le Dr Biggs, dans notre dernier cas, il ordonna la production de taches rouges à formes définies, qui devaient se former sans démangeaisons douleur ou inflammation. La marche du phénomène est vraiment curieuse. L'organisme avait à accomplir, pour ainsi dire, un acte nouveau pour lui qui demanda un temps beaucoup plus long que le procédé de vésication grossier et facile. Du 24 février au 3 mai 1888, une portion de surface formant un K et colorée en rouge livide

1. *Étude expérimentale d'hypnotisme* par le Dr R. von Krafft-Ebing, traduit en anglais par C. G. Chaddock, M.D., New-York, 1889.



par suite d'hypérémie se dessina lentement et péniblement dans une région protégée entre les omoplates. Il paraît certain que pareille chose n'avait jamais été accomplie, des changements exactement semblables n'avaient jamais dû se produire spontanément. La confirmation donnée ainsi au récit du Dr Biggs est très frappante.

Mais c'est le fait que je vais maintenant citer qui montre le plus évidemment le caractère *éduqué* — si j'ose dire — de l'intelligence qui préside à ces suggestions organiques.

Mlle Irma S. était anesthétique, d'une façon permanente, du côté droit; et, à cause de cela, ce côté était, à mon idée, soumis d'une façon plus immédiate au contrôle subliminal. Du moins il semblait que quand on appuyait un objet sur son côté gauche et qu'on lui suggérait qu'il était chaud, il n'en résultait aucune marque à l'endroit du contact; mais on trouvait une marque correspondante, symétriquement et en sens inverse du côté *droit*. Par exemple, un K fut appuyé par le Dr Jendrassik sur l'épaule gauche. Au bout de quelques heures, une ampoule en forme de K, avec un contour tout à fait net parut à l'endroit correspondant du côté droit. Mais remarquez que le nouveau K n'était pas du tout une reproduction exacte de l'original. Il était à peu près de la même grandeur, mais d'un type différent, en réalité un K capital mais d'une autre écriture. Exactement, comme dans le cas du Dr Biggs, c'était l'idée de cruciformité qui était engendrée par suggestion, ici c'était l'idée de la forme d'un K et cette marque suggérée correspondait si bien à une idée intellectuelle que l'idée subit quelque modification idiosyncrasique dans l'intelligence subliminale du sujet, et la marque résultante, quoique d'espèce identique, était différente comme tracé. Et ici aussi nous avons la confirmation de l'un des plus curieux phénomènes du Dr Biggs : l'apparition tardive d'une partie d'un S (expérience du mot SANCTA) comme résultat d'une suggestion qui n'avait pas été aidée par le contact physique d'un objet en forme d'S, et l'exactitude de la position de ce fragment en dessous de la croix suggérée [1].

1. Comme cette étude était sous presse, un cas remarquable de stigmatisation nous venait d'Amérique; il n'avait encore paru que dans le

Ces exemples suffisent pour montrer l'étrangeté, la profondeur de cette influence sur les phénomènes organiques que nous fait connaître la suggestion hypnotique. C'est une influence à première vue déconcertante, presque incroyable. On pourrait aussi bien croire (peut-être bientôt serons-nous forcés de croire) que les verrues peuvent disparaître en récitant des prières à l'envers. Ces pouvoirs semblent également mystérieux dans leur source et dans leur direction. Quelle peut être leur origine ? et quel est l'être ou la chose qui les guide à présent ?

Considérons ces deux questions séparément et commençons par chercher la source ou l'origine possible de ce contrôle sur les phénomènes organiques intimes. Quand nous constatons une faculté chez l'homme ou chez les animaux, nous nous demandons ordinairement de quels ancêtres il a hérité cette faculté, pour répondre à quelle nécessité extérieure elle a été maintenue et développée ; pourrions-nous donc trouver dans notre ascendance quelque chose nous rappelant ces pouvoirs intimes, modifiant la circulation, accélérant la *prolifération* des cellules, altérant les phénomènes de formation d'une manière inconnue ?

Toutes les analogies auxquelles nous pouvons recourir sont certainement vagues et éloignées ; cependant nous pouvons indiquer comme un fait général que dans l'homme et les animaux supérieurs, l'accroissement dans le pouvoir de modifier l'action de l'organisme dans son ensemble, a tou-

Courrier-Journal de Louisville, 7 déc. 1891, mais était attesté par le Dr M. F. Coornes et plusieurs autres médecins. D'après le Dr Coornes, une certaine Mme Stuckenborcg aurait eu des stigmates saignant spontanément chaque vendredi, depuis le commencement de juin. Les blessures étaient aux mains, aux pieds, et sur le côté, et il y avait exsudation d'une humeur aqueuse teintée de sang. On voyait une croix vers le front, une large croix et un cœur sur la poitrine, et les lettres I H S sur l'épaule droite. Entre trois et six heures, chaque vendredi, il y avait un état de transe profond avec anesthésie superficielle, mais beaucoup de mouvements convulsifs et de manifestations de souffrance intérieure. Si nous nous en rapportons au récit du Dr Coornes, qui semble fait avec soin, la simulation est hors de question. Le sujet semble ne désirer ni argent ni notoriété. C'est une catholique fervente, mais elle ne parle pas de religion, et se plaint beaucoup de la souffrance et de l'épuisement dus aux blessures et au sommeil avec convulsions.

jours parù compensé par une diminution du pouvoir de modifier ses parties internes ou ses éléments constituants. Le pouvoir que l'amibe a de se transformer elle-même, celui que le ver ou le crabe a de refaire ses organes, s'efface graduellement devant les progrès de la fixité des organismes des mammifères supérieurs.

Mais il serait possible que cette fixité fût plus apparente que réelle. Nous pouvons regarder l'organisme humain comme une agrégation d'organismes primitifs unicellulaires qui ont divisé leurs fonctions et sont devenus plus nombreux pour répondre aux exigences du milieu et ont suivi la marche d'évolution indiquée par leur origine. Il se peut aussi que tous ces *processus*, qui commencent aux mouvements amiboïdes de la cellule primitive, aient été accompagnés par une capacité de retenir les excitations antérieures, une mémoire rudimentaire qui, à l'origine, constituait toute la conscience de nos ancêtres inférieurs. Et, plus tard, pouvons-nous supposer, comme l'évolution continuait et que les opérations plus complexes s'accomplissaient, tandis que les processus primitifs des transformations cellulaires se stéréotypaient par suite d'une longue hérédité, la mémoire, qui représentait ces changements primitifs, descendait l'échelle des phénomènes psychiques; elle devenait subliminale et ne pouvait plus être appelée, par un effort volontaire, à monter dans la série des états de conscience supraliminale.

Comment savons-nous si une acquisition psychique est pour toujours perdue? ou même si un souvenir a perdu de sa force parce qu'il n'est plus sous le contrôle de la volonté? Il pourrait y avoir des artifices spéciaux pour revivifier les souvenirs primitifs et pour mettre en activité des procédés physiologiques qui peuvent, à une certaine époque de notre histoire ancestrale, avoir été employés avec intention, quoiqu'en aveugle. De pareilles spéculations, cependant, ne peuvent se justifier que par l'extrême difficulté du problème actuel, et je suis heureux de citer un passage qui montre qu'un des hypnotistes les plus philosophes a été conduit à une hypothèse assez semblable. Le professeur Delbœuf,

comme nous le verrons, n'était pas du tout porté à concevoir un moi subliminal; ses idées n'en sont que plus frappantes n'étant pas mises au service d'une théorie plus vaste.

« Des phénomènes, dit le professeur Delbœuf[1], comme ceux que Louise Lateau a présentés et des expériences comme celles de M. Focachon (la production d'une ampoule par suite d'une impression mentale) nous font supposer que l'action du moral sur le physique peut être presque, sinon tout à fait égale à celle du physique sur le moral. Il suit de là que l'idée d'un mal physique peut produire un mal, d'un autre côté, que l'idée de l'absence du mal peut amener ou du moins favoriser la guérison. C'est cette déduction qui a été vérifiée par l'expérience des deux brûlures. (Il avait été suggéré que l'une des deux brûlures symétriques ne ferait pas souffrir et ne s'enflammerait pas : la blessure ainsi désignée ne fit pas souffrir et ne s'enflamma pas et se guérit avant l'autre.)

« Comment expliquerons-nous le mécanisme de cette action inverse du moral sur le physique? Si nous mettons de côté la théorie du fluide mesmérique, nous sommes forcés d'admettre que l'influence de la volonté est plus étendue que nous n'avions l'habitude de le croire, elle peut agir non seulement sur les réflexes, mais sur le système vasomoteur, sur les muscles non rayés, sur les appareils de sécrétion, etc. Si jusqu'à présent l'opinion contraire a prévalu, c'est parce qu'on a encore exclusivement observé l'exercice normal de la volonté. Dans la vie ordinaire en réalité notre attention est surtout concentrée sur le monde extérieur, la principale source de nos plaisirs et de nos peines, et notre volonté est occupée à perfectionner nos moyens d'attaque et de défense. Le soin de la vie végétative a été confié par la volonté aux mécanismes nerveux qui ont appris à se régler eux-mêmes et qui, en général, s'acquittent de leur tâche dans la perfection. Ainsi les rapides changements des phénomènes extérieurs masquent la régularité des phénomènes internes qui s'accomplissent sans que nous nous en apercevions habituellement.

1. Extrait d'une brochure parue en 1890 sous le titre *De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme*, page 6.

« Mais dans l'état hypnotique, l'âme est en partie retirée de la vie de relation, tandis qu'en même temps elle garde son activité et ses facultés ; elle peut donc, sous l'impulsion de l'hypnotiseur, employer ses pouvoirs à régler des mouvements qui sont devenus irréguliers ou à réparer des injures faites à l'organisme ; en un mot l'hypnotisme ne déprime pas, mais exalte la volonté en lui permettant de se concentrer entièrement sur un point où le désordre est menaçant ».

Supposons donc pour notre démonstration que le fait que la structure cellulaire de quelqu'un de nos ancêtres inférieurs admettait des modifications, venant du centre, que notre structure dans les circonstances ordinaires ne permet plus, admettons, dis-je, que ce fait peut avoir été un postulatum indispensable de cé suintement de sang, de cette prolifération cellulaire, d'origine centrale nettement localisée, etc., que la suggestion hypnotique peut encore maintenant reproduire.

Mais cette hypothèse est-elle assez vaste pour embrasser tous les faits ? Tous les effets de la suggestion hypnotique peuvent-ils s'expliquer par la plus complète résurrection des souvenirs ancestraux, ou bien n'y a-t-il pas un point au delà duquel ces analogies ne pourront plus nous servir : considérons pour un moment cette troisième classe d'opérations hypnotiques auxquelles nous avons déjà fait allusion, c'est-à-dire les changements moraux et psychologiques que la suggestion peut produire. Ces changements doivent naturellement reposer sur une base physiologique, mais cette base implique un cerveau bien développé, un cerveau humain. La connaissance des centres corticaux, qui doit exister quelque part pour rendre possible ces changements, ne peut vraiment guère avoir été héritée d'ancêtres pré-humains. Rien peut-être dans toute notre enquête n'est d'un plus profond intérêt que de voir poindre la possibilité de dégager du labyrinthe cérébral qui représente les goûts et le caractère d'un homme, les processus cérébraux spéciaux qui arrêtent une tentation, par exemple ceux qui déterminent la réaction de l'organisme contre l'alcool. Quel est le processus caché qui rend à un sujet l'eau-de-vie aussi nauséabonde qu'elle l'est à

un chat, ou qui rend un autre sujet aussi réfractaire que le lapin à la passion de la morphine ? Cette passion, la plus forte de toutes, qui fait mourir quand on y cède et mène au suicide quand on y résiste, peut être absolument annihilée.

A ces effets de réaction contre les médicaments se rattachent certains autres effets moraux. Chez un sujet, la guérison de l'ivrognerie fut accompagnée par celle de la kleptomanie [1]. Dans un autre cas de dipsomanie désespérément invétérée, le Dr Voisin combina deux formes de suggestion. Il rendit au sujet l'alcool répugnant et en même temps il rétablit les convictions religieuses et l'habitude de la prière, qui depuis longtemps chez la pauvre dame dégradée avaient fait place à l'incroyance amère et aux blasphèmes.

D'autres tentations physiques, dépendant de l'imagination plus étroitement que ne le fait la passion des excitants ont été influencées par des suggestions semblables. On peut ainsi triompher des défauts des enfants, même de défauts tels que la poltronnerie, l'irascibilité, la paresse, qu'on aurait pu croire dépendant de conditions trop diffuses et intangibles pour pouvoir être facilement isolées et écartées [2].

Je ne m'étendrai pas ici sur l'importance pratique ou sur la grande portée philosophique de pareils résultats. Le point auquel je m'attache pour le moment est celui-ci : c'est que quand nous constatons que certains résultats que nous n'obtenons qu'en employant toute notre habileté d'éducateurs ou toute notre énergie de maîtrise de nous-mêmes sont produits par quelque influence encore obscure, nous nous sentons naturellement portés à attribuer de l'intelligence à cette influence. La faculté ainsi impliquée peut être une faculté en notre possession, mais elle ne peut du moins être mise à un rang

1. Dr Berillon, *Revue de l'hypnotisme*, sept. 1890, p. 75.

2. Voyez, par exemple, professeur Bernheim, *Revue de l'hypnotisme*, décembre 1887, p. 178, et Dr Bérillon, *Revue de l'hypnotisme*, septembre 1889, p. 197. Le Dr de Jong raconte, *Revue de l'hypnotisme*, septembre 1891, une guérison de la passion du vol chez une fille de 11 ans, voleuse, d'un raffinement incroyable, l'amendement complet d'un garçon de 7 ans, paresseux, menteur, brutal, idiot moral : « son caractère fut tellement changé qu'il ne fut presque plus reconnaissable ». Voyez aussi Dr Schrenck, *Note Zing. R. de l'Hyp.*, juillet 1890, p. 19.

inférieur à celui de notre conscience et de notre volonté. Et, maintenant, je pense que le lecteur, même hésitât-il à adopter mon explication, recommencera du moins à se demander, avec une certaine instance, quelles sont les explications en cours, et orthodoxes, du mode de production de pareils effets. Quel est ce pouvoir, se dira-t-il, auquel n'échappe aucun organe, aucune pensée, qui peut enlever magiquement les douleurs de l'enfantement et verser le sommeil autour de l'instrument du chirurgien, qui peut faire paraître les sécrétions, ralentir les pulsations, arrêter la respiration, qui peut détruire l'habitude dangereuse, et dissiper les rêves douloureux, qui peut changer le désir en horreur, et l'horreur en désir, et exercer une domination subtile sur les vagues du cœur humain? On a proposé trois sortes d'explications, séparées ou réunies pour les phénomènes hypnotiques. Deux d'entre elles, je crois, renferment quelque part de vérité, mais elles sont évidemment inadéquates. La troisième est d'une portée plus étendue, mais en réalité elle n'explique rien, car elle ne fait que constater de nouveau le problème sous une forme plus définie.

1° La première explication est celle de Mesmer lui-même, qui attribuait les effets observés à une effluve ou fluide passant de l'opérateur dans le sujet. L'idée de fluide est maintenant abandonnée, bien qu'à mon avis il y ait des preuves importantes de l'existence d'une influence échappant à nos sens ordinaires; il serait hors de propos de nous étendre sur ces preuves maintenant, car puisque l'expérience a pleinement démontré que tous les résultats de l'hypnotisme peuvent être obtenus alors que les moyens spéciaux ordinaires n'ont aucune chance de réussir, il est évident que nous devons chercher ailleurs la solution de ces problèmes si difficiles.

(*A suivre.*)

LE DOCTEUR G. B. ERMACORA

Nous avons appris, le mois dernier, la mort du docteur G. B. Ermacora (de Padoue), un physicien distingué et un psychiste des plus zélés et des plus consciencieux. M. Ermacora apportait dans ses recherches beaucoup de méthode et une patience que rien ne lassait. Son nom est familier aux lecteurs des *Annales psychiques* car, pendant plusieurs années il a fréquemment été notre collaborateur. Nous lui devons de très importants et très intéressants articles, notamment : *Cas de Padoue* (1892); *Expériences de Milan*; *Cas de prémonition* (1893); *Cas de prémonition en somnambulisme* (1894); *Rêves télépathiques expérimentalement provoqués* (1895 et 1896); *Théorie physiologique des images dermographiques produites par la foudre* (1897). Ces articles étaient traduits en français par M. Marcel Mangin, ou Mlle A. Blech, lorsque M. Ermacora, qui connaissait bien le français, ne les écrivait pas lui-même dans notre langue.

Il y a trois ans et demi, le docteur Ermacora fonda, avec M. Fenzi (de Milan), une revue de sciences psychiques très intéressante et très bien rédigée : la *Rivista di studi psichici*. Sa mort est une grande perte pour les recherches psychiques.

X. D.

BIBLIOGRAPHIE

A propos d'Eusapia Paladino. *Les Séances de Montfort-l'Amaury*, par M. Guillaume de Fontenay. Un volume in-8 de 300 pages. Prix 6 fr. Édité par la Société d'Éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Un compte rendu analytique de ces importantes expériences devant paraître dans le prochain numéro, nous nous bornons actuellement à signaler ce livre intéressant, rédigé avec le plus grand soin.

Dans le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques*, M. A. Erny a publié un compte rendu de *Shadow Land;* ce livre, relatif aux phénomènes produits par Mme d'Espérance, est actuellement traduit par Mlle Blech et paraîtra bientôt en français.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

LES VISIONS DANS LE CRISTAL

PAR M. ANDREW LANG[1]

Dans un ouvrage qui vient de paraître, *The Making of Religion*, M. Andrew Lang publie le détail d'une série d'expériences sur la vision dans le cristal, « crystal-gazing » qu'il avait communiquées en mars dernier à la Society for Psychical Research. Il veut bien autoriser les *Annales* à offrir dès maintenant, aux lecteurs français, la partie de son livre où il décrit les faits dont il a été témoin (ch. V, p. 92-111).

On peut consulter sur le sujet, qui est encore peu connu, les travaux de Miss X... publiés dans les Proceedings, t. V, et le *Journal S. P. R.*, janvier 1897 (cf. *Annales*, 1896, 301-311), une communication de Miss Gernet (*Journal S. P. R.*, mai 1897), la fin du chapitre sur la clairvoyance dans *Real Ghost* de M. Stead, 1897 (p. 65-66), quelques pages de M. Lang dans *Dreams and Ghosts* 1897 (p. 57-66), et les remarques de M. Pierre Janet dans *Névroses et Idées fixes* (1898).

E. LEFÉBURE.

Nous rencontrons la croyance que des hallucinations peuvent être suscitées par une forme ou par une autre du « crystal-gazing », dans l'ancien Pérou, de l'autre côté du continent chez les Huille-Che, à Fez, à Madagascar, en Sibérie, chez les Apaches, les Hurons, les Iroquois, les noirs de l'Australie, les Maoris, et en Polynésie. Voilà assurément une vaste dis-

1. M. E. Lefébure, professeur à l'École supérieure des Lettres, à Alger, nous envoie la très intéressante étude de M. Andrew Lang, qu'il a traduite en français.

tribution géographique. Nous trouvons aussi la même pratique en Grèce (Pausanias, VII, XXI, 12), à Rome (Varron), en Égypte et dans l'Inde.

Bien que les anthropologistes n'aient fait aucune attention au sujet, il était certainement familier à l'Europe dans les âges récents. Miss X... l'a suivi à la trace chez les premiers chrétiens, dans les premiers conciles, dans les condamnations épiscopales des *specularii*, et aussi, avec le Dr Dee sous Jacques VI; Aubry, le duc d'Orléans (le Régent), d'après les Mémoires de Saint-Simon; les magnétiseurs modernes (Grégory, Mayo) et les spirites, qui expliquent comme d'habitude les phénomènes à leur mode préhistorique par les « esprits »[1]. Jusqu'à ce que cette dame eût examiné la question, personne n'avait songé à remarquer qu'une croyance aussi universelle avait probablement quelque base dans les faits, personne si ce n'est les deux professeurs de chimie et de physiologie, les Drs Grégory et Mayo. Miss X... fit des expériences en commençant par l'effet du hasard, comme George Sand, alors qu'elle était enfant.

Les hallucinations qui se présentent à ses yeux dans l'encre ou dans le cristal, sont:

1° Des souvenirs revivifiés « s'élevant ainsi, et seulement ainsi, des couches subconscientes ».

2° Des idées ou des images objectivées — (*a*) consciemment ou (*b*) inconsciemment — dans l'esprit du percipient.

3° Des visions, qui peuvent être télépathiques ou clairvoyantes, impliquant une acquisition de connaissances par des moyens supranormaux[2].

Les exemples donnés de cette dernière classe de visions, qui seraient si utiles à un prêtre ou à un homme-médecin priés de découvrir des objets perdus, sont d'un très médiocre intérêt[3].

1. Voir l'article de Miss X..., S. P. R. *Proceedings*, V. 486.
2. *Op. cit.*, V. 505.
3. Au cas où quelque lecteur ou lectrice désirerait faire des expériences, qu'il ou qu'elle ne s'étonne pas si la première image du cristal représente « le mort enseveli », ou un malade alité. Pour quelque raison, ou sans qu'il y ait de raison, c'est un prélude plutôt fréquent, qui ne signifie rien.

Depuis que Miss X... a attiré l'attention sur ce sujet, des expériences ont mis hors de doute qu'une bonne proportion d'individus, sains et bien portants, peuvent voir des paysages très nets et des figures de personnes en mouvement, dans des boules de verre ou par d'autres moyens. Cette faculté, le D[r] Parish l'attribue à la « dissociation », en réalité à l'hypnose. Mais il parle par conjecture, et sans avoir assisté à des expériences, comme nous le montrerons plus tard. Je vais maintenant présenter une série d'expériences avec une boule de verre, faites sous ma propre observation, et dans lesquelles certaines choses furent connues en apparence par une voie hors de l'ordinaire. Je suis personnellement convaincu de l'absence de fraude, non seulement par les caractères distinctifs de tous les faits dont il s'agit, mais encore par la nature des circonstances. Que le travail d'adaptation du souvenir n'ait point par la suite altéré les récits, tels qu'ils ont été racontés dès l'abord, j'en suis certain, parce qu'ils m'ont été rapportés, quand je n'étais pas présent, moins d'une semaine après, précisément comme je les donne aujourd'hui, excepté dans des cas que je signalerai.

Dernièrement, dans le courant de l'année (1897), je fis la connaissance d'une jeune dame qui me parla de trois ou quatre curieuses hallucinations de sa propre expérience, et suffisamment corroborées. Elle n'avait aucune connaissance des études psychiques ; elle était et est en parfaite santé ; le pâle type de la pensée n'est pas le sien. Je me procurai un globe de verre, et j'étais là quand elle y regarda pour la première fois. Elle vit, je me le rappelle, l'intérieur d'une maison, avec le portrait en pied d'une personne inconnue. Il y eut, je crois, une ou deux autres images de fantaisie dans le genre familier. Mais il se développa alors chez elle (habitant comme elle faisait parmi des étrangers) la faculté de « voir » des personnes et des localités à elle inconnues, mais à eux familières. Ces constatations me semblent de bons exemples de ce qu'on appelle « thought transference », transmission de pensée ; véritablement, j'étais demeuré jusque-là en suspens entre le doute et la croyance, aujourd'hui la balance penche considérablement du côté de l'affirmation. Il peut y avoir un

grand nombre de meilleurs témoignages, mais connaissant les personnes et les circonstances, et ayant assisté une fois à ce qui me sembla une épreuve cruciale, je me trouvai incliné d'autant vers la conviction. Cette attitude me semble illogique à moi-même, mais elle est naturelle et habituelle.

Nous ne pouvons dire quels indices peuvent être donnés accidentellement dans les expériences de transmission mentale. Mais, dans ces cas de « crystal-gazing », les détails étaient trop abondants pour qu'un spectateur ait pu les transmettre par un clignement d'yeux ou une toux. Je ne prétends pas dire que le succès ait été invariable. Je pensai au Dr W. G. Grace, et la voyante, « scryer », distingua un vieillard marchant péniblement avec une canne. Mais je doute que le Dr Grace soit bien complètement représenté par cette entité mystique, mon propre subconscient. Les vues, « scries », tombant juste, furent quelquefois, mais pas toujours, celles auxquelles l' « agent » (ou la personne faisant regarder) pensait d'une manière consciente. Mais les exemples éclairciront les différentes espèces d'occurrences.

Ici, il y aurait à considérer d'abord les arguments contre le fait d'accepter la reconnaissance d'objets simplement décrits par une autre personne. Le « crystal-gazer » peut connaître celui qui s'enquiert, l' « inquirer », assez intimement pour avoir de très bons indices au sujet de sa pensée. De plus, un homme pensera vraisemblablement à une femme, et une femme à un homme, de sorte que le champ des conjectures est limité. En réponse à la première objection, je puis dire que la « crystal-gazer » se trouvait au milieu d'étrangers qu'elle voyait tous alors, moi compris, pour la première fois. Elle n'aurait pu étudier leurs histoires à l'avance, car elle ne pouvait savoir (normalement), quand elle était chez elle, ni qu'on allait lui montrer une boule de verre, ni avec qui elle allait se trouver. La seconde objection est contrecarrée par la circonstance que les messieurs n'indiquèrent pas à l'habitude des dames, ni les dames des messieurs. Réellement, ces choix furent l'exception, et dans chaque cas, furent signalés par des détails minutieusement particuliers. Une troisième objection

est que la crédulité, ou l'amour des nouveautés extraordinaires, ou le désir d'obliger, influence les enquêteurs et les rend anxieux de reconnaître quelque chose de ce qui leur est familier dans les descriptions du « scryer ». Dans le même ordre d'idées, nous savons combien de gens reconnaissent des figures dans les plus brouillées et les plus vagues des photographies spirites, ou voient des ressemblances de famille dans les plus rudimentaires figures de bébés empâtés. Prenez des descriptions d'individus dans un passeport, ou dans une proclamation esquissant le physique d'un criminel. Elles conviennent aux hommes ou aux femmes visés, mais elles conviennent aussi à une foule d'autres gens. La description donnée par le « scryer » peut donc tomber juste par une coïncidence fortuite ou peut encore être reconnue d'une manière trop crédule.

La complexité des coïncidences, néanmoins, ne saurait être attribuée à une sélection de la chance en dehors de tout le champ possible de la conjecture. Nous devons rappeler aussi qu'une série de pareils hasards fortifie, à un haut degré, l'objection que soulève la conjecture tombant juste accidentellement. Je puis donner un exemple d'une semblable bonne fortune pure et simple. J'avais écrit une histoire dont le héros était George Kelly, un des « sept hommes de Moidart ». Un an après avoir achevé mon récit, je trouvai le signalement officiel de M. Kelly (1736). Il s'accordait exactement avec mon esquisse de pure fantaisie, yeux, dents et figure, excepté que j'avais fait mon héros d' « environ 6 pieds », tandis que le gouvernement lui donnait 5 pieds 10 pouces. Mais je savais par avance que M. Kelly était un clergyman; sa curieuse carrière dénotait en lui un homme de beaucoup d'activité et d'intelligence, et il était Irlandais de naissance. Même une douzaine de semblables divinations, tout aussi correctes, ne sauraient faire croire à quelque pouvoir de « vision », alors qu'on en saurait autant que cela d'avance sur la personne devinée. Je donne maintenant des cas pris dans l'expérience de Miss Angus, comme on peut appeler la « crystal-gazer ». Le premier eut lieu le lendemain du jour où elle eut la boule de verre pour la première fois. Elle écrit :

I. — Une dame un jour me demanda de voir un ami auquel elle penserait. Presque aussitôt je m'écriai : « Voici une vieille, vieille dame, qui me regarde avec un sourire triomphant sur la figure. Elle a un nez qui avance et un menton en casse-noisette. Sa figure est tout à fait ridée, particulièrement aux coins des yeux, comme si elle était toujours en train de sourire. Elle porte un petit châle blanc avec un bord noir. Mais!... elle ne peut être vieille avec des cheveux entièrement bruns! Pourtant sa figure a l'air d'être si, si vieille. » L'image alors s'évanouit, et la dame dit que j'avais parfaitement décrit la *mère* de son ami au lieu de lui, que c'était une plaisanterie de famille de prétendre que la mère devait se teindre les cheveux pour les avoir si bruns, et qu'elle avait quatre-vingt-deux ans. Cette dame me demanda si la vision était assez distincte pour me permettre de reconnaître une ressemblance avec la photographie du fils; le jour suivant elle mit plusieurs photographies devant moi, et en un instant, sans la plus légère hésitation, je le désignai d'après son étonnante ressemblance avec ma vision!

La dame me confirma verbalement tous ces faits, dans la semaine, mais pencha pour une explication par « l'électricité ». Elle a lu et elle confirme ce récit.

II. — Une après-midi, je me tenais avec une jeune dame que je n'avais jamais vue et de qui je n'avais jamais entendu parler auparavant. Elle me demanda si elle pouvait regarder dans mon cristal; pendant qu'elle le faisait, il m'arriva de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, et je vis un bateau secoué par une mer très fortement houleuse, bien que la terre fût encore visible. Tout s'évanouit, et comme subitement une petite maison apparut avec cinq ou six marches (j'oublie le nombre que j'avais compté alors), conduisant à la porte. Sur la seconde marche se tenait un vieillard lisant un journal. En face de la maison il y avait un champ couvert d'un gazon aux touffes épaisses, où quelques *agneaux*, allais-je dire, mais c'étaient plutôt comme de très petits *moutons*... étaient en train de paître.

Quand la scène se fut évanouie, la jeune dame me dit que j'avais très nettement décrit un endroit de l'île de Shetland où elle et sa mère étaient sur le point d'aller passer quelques semaines.

Miss Angus me parla de ce cas un jour ou deux après son occurrence, et il me fut alors confirmé, verbalement, par l'autre dame. Elle le confirme de nouveau (21 décembre 1897). Les deux dames avaient été jusque-là parfaitement étrangères l'une à l'autre. Le vieillard était le maître d'école, apparem-

ment. Dans son manuscrit, Miss Angus écrit l'île de « Skye », mais sur le moment, elle et l'autre dame dirent Shetland (ce que j'ai rétabli). Dans l'île de Shetland les moutons, comme les poneys, sont petits. On peut sans doute invoquer la coïncidence fortuite. Le récit qui vient ensuite est d'une autre dame, disons Miss Rose.

III. — Miss Rose écrit : — Ma première expérience de « crystal-gazing » ne fut pas agréable, comme on le verra par la description suivante que je donne aussi exactement que je puis me rappeler. Je demandai à mon amie, Miss Angus, la permission de regarder dans son cristal, et après l'avoir fait un petit moment, je le lui rendis, disant que ce n'était pas très satisfaisant : j'avais bien vu une chambre avec un feu clair, un lit entouré de rideaux et des personnes allant et venant, mais je ne pouvais distinguer qui elles étaient; je remis donc le cristal à Miss Angus, en la priant de regarder pour moi. Elle dit de suite : « Je vois un lit avec un homme dedans qui paraît très malade, et une dame en noir à côté. » Sans en dire plus long, Miss Angus continua de regarder, et au bout de quelques instants je lui demandai à voir encore; quand elle m'eut passé la boule, je reçus un véritable coup, car, très clairement, dans une lumière éclatante, je voyais là sur un lit un vieillard paraissant mort; pendant quelques minutes je cessai de regarder, et quand je recommençai, une dame en noir apparut, un long objet noir fut tiré d'une ombre épaisse, et il s'arrêta devant un trou noir surmonté de rochers. J'étais alors avec des cousins à moi, et c'était un vendredi soir. Le samedi, nous apprîmes la mort du beau-père d'un de mes cousins : dans le fait, je savais que le vieillard était très malade, mais je ne pensais pas du tout à lui alors que je regardais dans le cristal. Je puis dire aussi que je ne reconnus pas dans la physionomie de l'homme mort celle du vieux gentleman dont je signale le décès. En regardant de nouveau le samedi, je vis une fois de plus le lit entouré de rideaux et quelques personnes.

Je donne maintenant la version de ce cas telle que Miss Angus me l'a transmise (décembre 1897). J'avais auparavant reçu une version orale d'une personne présente à la séance. Celle-ci différait, à un certain égard, de ce que Miss Angus décrit. Je donne sa version parce qu'elle a été rédigée d'une manière indépendante, sans entente ni essai pour concilier les souvenirs.

A une récente expérience de « crystal-gazing, » je réussis pour la première fois à faire voir à une autre personne ce que *moi* je

voyais dans le cristal. Miss Rose me vint voir un après-midi, et me pria de regarder dans la boule pour elle. Je le fis, et m'écriai sur-le-champ :

« Oh! voici un lit, avec un homme dedans qui paraît très malade (je vis qu'il était mort, mais je me retins de le dire), et voici une dame en noir qui se tient à côté du lit. » Je ne reconnus pas l'homme pour être quelqu'un de ma connaissance; aussi lui dis-je de regarder elle-même. Presque aussitôt elle s'écria : « Oh! je vois le lit aussi! Mais, oh! reprenez cela, l'homme est *mort!* » Elle en reçut un véritable coup, et dit qu'elle ne regarderait jamais plus là dedans. Bientôt, cependant, la curiosité la poussa à regarder une fois de plus, et de suite la scène reparut encore, et tout doucement, d'un objet nuageux à côté du lit, la dame en noir émergea très distinctement. Elle décrivit alors quelques personnes se trouvant dans la chambre, et dit qu'ils emportaient quelque chose entièrement drapé de noir. Lorsqu'elle vit cela, elle rejeta la boule et ne voulut plus y regarder. Elle revint le samedi (ceci s'était passé le vendredi) avec son cousin, et nous la taquinâmes sur sa *peur* du cristal, de sorte qu'elle dit qu'elle allait y regarder encore une fois. Elle prit la boule, mais immédiatement la rejeta de nouveau en disant : « Non, je ne veux pas regarder, car le lit avec cet homme effrayant est encore là dedans ! »

Revenus chez eux, ils apprirent que le beau-père du cousin était mort cet après-midi[1]; mais, pour prouver qu'il n'avait jamais été dans notre pensée, malgré la connaissance que nous avions *tous* qu'il n'allait pas bien, *personne* ne suggéra qu'il s'agît de lui; son nom ne fut jamais mentionné en rapport avec la vision.

La « clairvoyance », dans le fait, ne ressort pas de ceci, le cadavre étant resté inconnu, et la coïncidence est, sans doute, accidentelle.

Le cas suivant est attesté par un petit-cousin de Miss Angus, qui la voyait alors pour la seconde fois seulement, mais qui était mieux connu de sa famille à elle.

IV. — Un jeudi, le —? mars 1897, je lunchais avec mes amis les Angus, et pendant le lunch la conversation tomba sur les boules de cristal et les visions que certaines personnes peuvent y distinguer. On en vint là parce que Miss Angus avait justement reçu de M. Andrew Lang une boule de cristal. Je la priai de me la montrer,

1. L'après-midi du samedi. Ceci n'implique pas que les images du vendredi aient été *prophétiques*. Il est probable que Miss Rose vit ce que Miss Angus avait vu à l'aide de la « suggestion ».

et alors de l'essayer elle-même, pour voir si elle pourrait évoquer la vision d'une personne quelconque à laquelle je penserais... Je fixai mon attention sur un ami, un jeune militaire, — à Londres, pensant que ce serait une frappante et toute particulière individualité, grâce à son uniforme, et aussi parce que j'étais sûr que Miss Angus ne pouvait en aucune manière connaître son existence. Je fixai donc fortement mon attention sur mon ami, et alors Miss Angus, qui avait déjà aperçu deux visions nuageuses de figures et de personnes, s'écria : « Maintenant je vois très distinctement un homme à cheval; il est habillé d'une façon très bizarre, et reluit de tous côtés;— comment, c'est un soldat! un soldat en uniforme, mais ce n'est pas un *officier!* » Mon émotion en entendant cela fut si grande, que je cessai de concentrer mon esprit sur la pensée de mon ami : la vision s'évanouit, et ne put ensuite être évoquée de nouveau. — 2 décembre 1897.

Le témoin donne le nom du militaire, qu'il avait soigné amicalement dans une grave maladie. Voici le propre récit de Miss Angus : elle m'a raconté l'histoire en juin 1897.

Peu de temps après être devenue l'heureuse propriétaire d'un cristal, j'entrepris de convertir certains sceptiques très endurcis, et je donnerai ici une courte description de mes expériences avec deux ou trois d'entre eux.

L'un fut un Mr. —, qui était si bien déterminé à me prendre en défaut qu'il se donna comme devant penser à un ami qu'il ne me serait pas *possible* de décrire!

J'avais rencontré seulement Mr. — le jour précédent, et je ne savais pour ainsi dire rien sur lui ou ses amis personnels.

Je pris la boule, qui se couvrit immédiatement d'un brouillard, et hors de ce brouillard, un groupe de personnes émergea graduellement, mais d'une manière trop indistincte pour me permettre d'y reconnaître quelqu'un, jusqu'à ce que, brusquement, un homme arriva au galop. Je me rappelle que je dis : « Je ne puis expliquer comment il est, mais il est habillé d'une façon très bizarre, — avec quelque chose de si éclatant, que le soleil qui brille sur lui m'éblouit tout à fait, et je ne puis le décrire! » Lorsqu'il fut plus près je m'écriai : « Mais c'est un *soldat* avec une armure étincelante[1], seulement ce n'est pas un *officier*, c'est seulement un soldat! » Deux amis qui étaient dans la chambre ont dit que l'émotion de Mr.— était intense, et mon attention se détourna de la boule quand je l'entendis s'écrier : « C'est étonnant! C'est parfaitement vrai! Je pensais à un garçon, le fils d'un *crofter*

1. Il était dans les Bleus, cavalerie de la garde, qui portent la cuirasse.



(métayer), à qui je m'intéresse particulièrement, et qui est soldat à Londres, ce qui expliquerait le groupe d'individus l'entourant dans la rue! »

Je donne le cas suivant, d'abord dans la version de la dame pour qui l'expérience fut faite inconsciemment, ensuite dans la version de Miss Angus. La première dame écrit :

V. — Je rencontrai Miss A... pour la première fois chez une amie dans le sud de l'Angleterre. Un soir, comme il était question d'une boule de cristal, notre hôtesse pria Miss A... d'y regarder et de lui dire, si possible, ce qui arrivait à l'un de ses amis. Miss A... prit le cristal, et notre hôtesse mit la main sur le front de Miss A... pour l'« influencer ». Moi, ne croyant pas à cela, je pris un livre et passai de l'autre côté de la chambre. Je fus soudain toute saisie d'entendre Miss A... décrire d'une manière absolument agitée une scène qui, très certainement, avait été bien des fois dans ma pensée, mais dont je n'avais jamais dit un mot. Elle décrivit minutieusement une course de chevaux en Écosse, ainsi qu'un accident arrivé à un de mes amis seulement une semaine ou deux auparavant, et elle passa évidemment par les mêmes doute et anxiété que moi-même à l'époque, quant à savoir s'il était alors ou tué ou seulement blessé très dangereusement. Ce fut réellement pour moi une révélation fort surprenante, car c'était la *toute* première fois que je voyais un cristal. Notre hôtesse, dans le fait, fut très ennuyée de n'avoir pas été capable d'influencer Miss A..., tandis que moi, qui avais paru si indifférente, j'aurais agi sur elle. — 23 novembre 1897.

Miss Angus écrit elle-même :

Un autre cas fut plus intéressant, car j'entrai d'une manière ou de l'autre dans les pensées d'*une* dame, tandis qu'*une autre* faisait de son mieux pour m'influencer!

Miss —, une de mes amies à Brighton, a un singulier pouvoir « magnétique », et elle se croyait absolument sûre du succès avec moi et la boule.

Une autre dame, Miss H..., qui était présente, se moqua de tout cela, surtout quand Miss — insista pour me tenir la main avec l'une des siennes et pour mettre son autre main sur mon front! Miss H..., d'un air dédaigneux, prit un livre et, passant de l'autre côté de la chambre, nous laissa à notre folie.

Très vite je me sentis devenir excitée, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant quand je regardais dans le cristal. Je vis un groupe de gens et je sentis, à une sorte d'impression étrange, que j'en étais, et nous semblions attendre quelque chose. Bientôt

un cavalier passa, jeune, en costume de course; son cheval passait à l'amble, et lui, souriait en saluant de la tête ceux qu'il connaissait dans le groupe, puis on le perdit de vue.

En un moment, nous parûmes tous sentir comme s'il était arrivé quelque chose, et je passai par une grande agonie d'anxiété en cherchant à voir ce qui semblait *justement* hors de la portée de ma vue. Bientôt, cependant, deux ou trois hommes s'approchèrent et l'emportèrent en passant devant mes yeux, et de nouveau j'éprouvai une anxiété intense, celle de savoir s'il était seulement très dangereusement blessé ou s'il avait réellement perdu la vie. Tout cela arriva en quelques instants, mais assez longs pour m'avoir laissée dans une telle agitation, que je ne pouvais réaliser l'idée que c'était seulement une vision dans une boule de cristal.

Pendant ce temps, Miss H... avait mis de côté son livre, et s'était avancée toute saisie : elle me dit que j'avais parfaitement décrit une scène de courses à laquelle elle avait assisté en Écosse juste une semaine ou deux auparavant, — scène qui avait été bien des fois présente à sa pensée, mais dont elle n'avait jamais parlé, puisque nous étions étrangères l'une à l'autre. Elle me dit aussi que j'avais exactement décrit ses propres sentiments d'alors, et que j'avais reproduit tout cela de la manière la plus lucide.

L'autre dame fut plutôt désappointée de ce que, après avoir concentré si fortement sa pensée, j'aurais été influencée non par elle, mais par une autre personne qui avait ri de toute l'affaire.

[Cette anecdote me fut racontée ainsi peu de jours après l'occurrence, par Miss Angus. Sa version était qu'elle vit d'abord un gentleman rider allant au poteau, et saluant de la tête ses amis. Puis elle le vit emporté sur un brancard à travers le groupe. Elle semblait, disait-elle, être actuellement présente, et se sentait en quelque sorte agitée. Le fait de l'accident me fut, dans la suite, mentionné en Écosse par une autre dame étrangère à toutes ces personnes. — A. L.]

VI. — Je puis ajouter en peu de mots une expérience du 21 décembre 1897. Un monsieur était arrivé d'Angleterre dans la ville d'Écosse où habitait Miss Angus. Il dîna avec sa famille à elle, et vers dix heures un quart ou dix heures et demie du soir, elle proposa de regarder dans le verre pour voir une scène ou une personne à laquelle il penserait. Il évoqua mentalement l'image d'un bal auquel il avait assisté récemment et celle d'une jeune personne à qui on l'avait présenté alors. Il ne put, toutefois, « visualiser » clairement la figure de la personne, et Miss Angus ne parla que d'une salle de bal vide, avec un parquet luisant et beaucoup de

lumières. Le monsieur fit un nouvel effort, et se rappela sa danseuse d'une manière assez distincte. Miss Angus décrivit alors une autre chambre, pas une salle de bal, meublée confortablement et dans laquelle une jeune fille, avec des cheveux bruns relevés sur le front, et vêtue d'une blouse blanche montante, était en train de lire, ou d'écrire des lettres, sous une lumière qui brillait dans un globe de verre sans abat-jour. La description des traits, de la tournure et de la taille s'accordait avec les souvenirs de Mr. —; mais il n'avait jamais vu cette Géraldine d'une heure qu'en toilette de bal. Lui et Miss Angus prirent l'heure à leurs montres (il était 10 h. 30), et Mr. — dit qu'à la première occasion il demanderait à la jeune personne comment elle était habillée et ce qu'elle faisait le 21 décembre à cette même heure. Le 22 décembre il la rencontra à un autre bal, et sa réponse confirma l'image du cristal. Elle avait écrit des lettres en blouse blanche montante, sous un bec de gaz flambant dans un globe de verre sans abat-jour. Elle était entièrement inconnue à Miss Angus et Mr. — ne l'avait vue qu'une seule fois. Mr. — et la jeune personne de l'image dans le cristal confirmèrent tout ceci par écrit.

Je suggérai alors à Miss Angus une expérience qui, après tout, n'était visiblement pas de nature à constituer une épreuve, « test », à l'encontre des sceptiques. L'enquêteur devait écrire à part, et mettre sous enveloppe, un état de ses pensées; Miss Angus devait faire de même pour sa description de l'image vue par elle ; et ces documents devaient m'être envoyés, sans qu'il y eût communication entre l' « inquirer » et la « crsytal-gazer ». Dans la réalité, cela ne pouvait prouver en aucune façon le manque d'entente, car les deux parties pouvaient arranger entre elles, d'avance, ce que serait la vision.

En pareil cas, assurément, personne n'est apte à être convaincu ou ébranlé, à moins d'être soi-même l' « inquirer » et un étranger pour la voyante, comme l'étaient les agents de ces expériences. Des témoignages intéressants pour *eux*, — et à un degré secondaire pour d'autres personnes les connaissant, — peuvent s'obtenir ainsi; mais les étrangers restent en

présence d'un même choix entre les doutes, qu'avec tous les récits de constatations physiologiques, « audition colorée », vues de chiffres en couleur, et autres sujets « illustrés » par les intéressantes recherches de M. Galton.

Dans l'affaire des enveloppes, l'« inquirer » était un M. Penbroke, qui venait justement de faire la connaissance de Miss Angus, et qui était seulement de passage dans le pays. Il écrivit, avant de savoir ce que Miss Angus avait vu dans la boule :

VII. — Le samedi 23 janvier 1898, pendant que Miss Angus regardait dans la boule de cristal, je pensai à mon frère, qui se trouvait alors, je crois, quelque part entre Sabathu (Pendjab, Inde) et l'Égypte. J'étais inquiet de savoir à quelle étape de son voyage il était parvenu.

Miss Angus vit, et écrivit, avant de parler à M. Penbroke :

Une longue route très blanche, avec de grands arbres d'un côté; de l'autre, une rivière ou un lac d'eau grisâtre. Un ciel bleu, avec un coucher de soleil écarlate. Un grand bateau noir est à l'ancre tout près, et je vois sur le pont un homme couché, qui semble en très mauvaise santé. C'est un homme puissant, beau, et très bronzé. Sept ou huit Anglais, en habits très légers, se tiennent sur la route à côté du bateau.

23 janvier 1898.

« Un grand bateau noir », à l'ancre sur « une rivière ou un lac », suggère naturellement l'idée du canal de Suez où, dans le fait, le frère de M. Pembroke arrivait à l'instant, comme le prouve une lettre reçue de lui huit jours après que l'expérience eut été notée, le 31 janvier. A cette date, M. Pembroke ne connaissait pas encore la nature de l'image vue par Miss Angus dans le cristal, et elle ne savait rien non plus de l'endroit où se trouvait son frère à lui.

En février 1898, Miss Angus revint dans la localité où je résidais. Nous visitâmes ensemble la scène d'un crime historique, et Miss Angus regarda dans la boule de verre. Il lui était facile de « visualiser » les incidents du crime (le meurtre du cardinal Beaton), car ils sont assez familiers à beaucoup de personnes. Ce qu'elle vit dans la boule, ce fut une dame

grande et pâle, « d'environ 40 ans, mais en paraissant 30 et quelques », avec des cheveux bruns relevés sur le front, se tenant à côté d'un siège élevé; elle portait un ample et raide vertugadin de brocart gris, et n'avait pas de fraise. Le costume correspond bien (comme nous le vérifiâmes) à celui de 1546, et je dis : « Je suppose que c'est Mariotte Ogilvy », — personne jusqu'à laquelle les connaissances historiques de Miss Angus (comme peut-être celles du public en général) ne s'étendaient pas. Mariotte était la dame des pensées du cardinal, et se trouvait au château la nuit d'avant le crime, d'après Knox. Je l'avais dans l'idée, et de là (vu la théorie de la transmission de pensée) elle peut avoir passé dans l'idée de Miss Angus; mais je n'avais jamais réfléchi au costume de Mariotte. Rien ne ressort qu'une conjecture, sans doute, de ces images en apparence « rétrospectives »; il ne s'en présenta pas moins (dans une autre vision de Miss X...) une très singulière et très pittoresque coïncidence.

L'exemple qui suit a été recueilli dans la même ville. La dame qui le communique m'est bien connue, et il m'a été confirmé verbalement par Miss Angus, à qui la dame, son neveu absent, et tout ce qui la concerne, étaient absolument étrangers.

VIII. — J'étais très inquiète de savoir si mon neveu serait envoyé dans l'Inde cette année : par conséquent, je dis à Miss Angus que j'avais pensé à quelque chose, et je la priai de regarder dans la boule de verre. Elle le fit, mais se retourna aussitôt et regarda par la fenêtre du côté de la mer en disant : « J'ai vu un bateau si distinctement, j'ai cru que ce devait être un reflet. » Elle regarda de nouveau dans la boule et dit : « C'est un grand bateau, et il passe devant un énorme rocher sur lequel il y a un fanal. Je ne puis voir qui il y a dans le bateau, mais le ciel est très clair et très bleu. Maintenant je vois une grande construction, quelque chose comme un club, et devant il y a une foule de gens assis ou en marche. Je pense que ce doit être quelque pays à l'étranger, car les gens sont tous vêtus très à la légère, et il semble qu'il y ait beaucoup de soleil et de chaleur. Je vois un jeune homme assis sur une chaise avec les jambes allongées droit devant lui. Il ne parle à personne, mais il semble écouter quelque chose. Il est brun et mince, pas très grand, avec les sourcils noirs et très accentués.

Je n'avais pas eu le plaisir de me rencontrer auparavant avec Miss Angus, et elle ne savait quoi que ce fût au sujet de mon neveu; mais le jeune homme décrit lui ressemblait exactement, aussi bien dans son extérieur que dans sa manière de s'asseoir.

Pour ce cas, on peut invoquer la transmission de pensée. La dame pensait à son neveu en connexion avec l'Inde. Il n'y a pas lieu de soutenir, par conséquent, que l'image avait un caractère prophétique.

Les exemples suivants présentent quelques détails curieux et peu ordinaires. Miss Angus regardait dans le cristal pour amuser six ou sept personnes dont elle avait fait la connaissance ce jour-là. Un gentleman, M. Bissett, lui demanda « ce qu'était la lettre qu'il avait dans sa poche » ; alors elle vit, sous un ciel brillant, quelque chose comme une longue voie et un grand édifice, au dedans et au dehors duquel beaucoup d'hommes allaient et venaient. Elle avait l'impression que la scène devait être à l'étranger. Dans le petit cercle présent, faudrait-il ajouter, se trouvait une dame, Mrs. Cockburn, qui avait une raison très sérieuse pour penser à sa fille, jeune mariée, qui était alors dans un endroit éloigné d'environ cinquante milles. Après que Miss Angus eut décrit le grand édifice et les groupes d'hommes, quelqu'un demanda: « Est-ce une Bourse? » — « C'est possible », dit-elle. « Maintenant arrive un homme en grande hâte. Il a le front large et de courts cheveux frisés[1], le chapeau rabattu sur les yeux. La physionomie est très sérieuse; mais il a un sourire agréable. » M. et Mrs. Bissett reconnurent tous deux leur agent à la bourse (stockbroker) et ami, de qui M. Bissett avait une lettre dans sa poche.

La vision, qui intéressait Miss Angus, passa, et fut interrompue par celle d'une garde-malade d'hôpital, et d'une dame en *peignoir*, couchée sur un sofa, nu-pieds[2]. Miss Angus mentionna cette vision comme un ennui, car elle s'intéressait davantage au stockbroker, qui semble avoir hérité de ce qui appartenait jadis à un autre stockbroker, — « le sourire

1. Miss Angus n'a pas pu reconnaître la couleur des cheveux.
2. La position était telle que Miss Angus ne put voir la figure de la dame.



de Charles Lamb ». Mrs. Cockburn, pour qui n'apparaissait aucune image, était plutôt vexée, et elle exprima librement, dans l'intimité, une opinion très sceptique sur tout cela. Quoi qu'il en soit, le samedi 5 février 1897, Miss Angus se trouva encore avec M. et Mrs. Bissett. Quand Mrs. Bissett eut annoncé qu'elle avait « pensé à quelque chose », Miss Angus vit une allée dans un bois ou un jardin à côté d'une rivière, sous un brillant ciel bleu. Il y avait là une dame très bien mise, faisant tourner un parasol blanc sur son épaule, en marchant d'une curieuse manière « saccadée », à côté d'un gentleman en habits blancs, tels qu'on les porte dans l'Inde. Il avait de larges épaules, le cou court, le nez droit, et il semblait écouter en riant, mais avec indifférence, sa compagne manifestement vive. La dame avait une figure « tirée », signe de mauvaise santé. Alors suivit une scène dans laquelle l'homme, sans la dame, regardait un certain nombre d'Orientaux occupés à abattre des arbres. Mrs. Bissett reconnut dans la dame sa sœur Mrs. Clifton, habitant l'Inde, — surtout quand Miss Angus donna une imitation réaliste de la marche de Mrs. Clifton, particularité provenant d'une maladie qu'elle avait faite quelques années auparavant. Mrs. et M. Bisset reconnurent aussi leur beau-frère dans le gentleman vu dans les deux scènes. Sur la présentation d'un portrait de Mrs. Cliftonjeune fille, Miss Angus dit qu'il était « ressemblant, mais trop joli ». Une photographie faite récemment, néanmoins, lui montra « la figure tirée » de la scène du cristal[1].

Le jour suivant, samedi 6 février, Mrs. Bissett reçut, — ce qui n'était pas fréquent, — une lettre de sa sœur de l'Inde, Mrs. Clifton, datée du 20 janvier. Mrs. Clifton décrivait un endroit, dans un État indigène, où elle avait été à une grande « function », dans des jardins situés près d'une rivière. Elle ajouta qu'ils s'en allaient à une autre place dans un certain but, « et alors nous irons au camp pour jusqu'à la fin de février ». Une des attributions de M. Clifton était de diriger la coupe du bois pour préparer la formation du camp, comme dans la scène du cristal de Miss Angus[2]. La sceptique

1. J'ai vu les photographies.
2. On m'a montré la lettre du 20 janvier, qui confirme le témoignage

Mrs. Cockburn entendit parler de ces coïncidences, et une idée lui vint. Elle écrivit à sa fille, déjà mentionnée, et lui demanda si le mercredi 2 février elle ne s'était pas étendue sur un sofa dans sa chambre à coucher, nu-pieds. La jeune dame confessa qu'il en avait été certainement ainsi[1], et lorsqu'elle apprit comment le fait avait été connu, elle s'exprima avec une certaine vivacité sur l'abus des globes de verre, qui tendent à enlever à la vie son caractère privé.

Dans ce cas, l'aspect *prima facie* des choses est qu'une pensée de M. Bissett au sujet de son stockbroker *dulce ridentem* s'était réfléchie d'une manière ou de l'autre dans l'esprit de Miss Angus, au moyen de la boule de verre et avait été interrompue par une pensée de Mrs. Cockburn au sujet de sa fille. Mais comment ces pensées en arrivèrent-elles à dérouler les faits inconnus concernant le jardin près de la rivière, l'abatage des arbres pour un camp et les pieds nus? Voilà une question sur laquelle il est inutile de bâtir des théories[2].

Quand la scène de la jongle s'évanouit, il apparut l'image d'un homme portant un uniforme noir, négligé, à côté d'une grande baie dans laquelle il y avait des vaisseaux de guerre. Des baraques en bois, comme dans un district contaminé par une épidémie, s'élevaient sur le rivage. M. Bissett demanda : « Quelle est l'expression de l'homme? — Il semble en train de donner une fournée de derniers ordres. » Alors apparut « un endroit comme un hôpital, avec cinq ou six lits, — non, des *hamacs* : c'est un bateau. Voici encore l'homme. » Il fut minutieusement décrit, une de ses particularités étant la manière dont ses cheveux étaient plantés, — ou plutôt ne l'étaient pas, — sur ses tempes.

Miss Angus demanda alors : « Où est ma petite dame? » voulant dire la dame au parasol tournoyant et au pas *staccato*.

des scènes du cristal. Le camp fut formé en vue de projets officiels dans lesquels M. Clifton était impliqué. Une lettre du 9 février confirme ceci inconsciemment.

1. L'incident des pieds nus se produisit de 4 h. 30 à 7 h. 30 du soir et l'image dans le cristal à environ 10 heures du soir.

2. Miss Angus avait fait dans cette semaine seulement la connaissance de Mrs. Cockburn et des Bissett. Elle n'avait aucune idée de tous ces parents au loin.

« Oh ! j'ai cessé de penser à elle », dit Mrs. Bissett, qui avait eu en vue et avait reconnu dans l'officier à l'uniforme négligé son frère, l'homme à la chevelure bizarre, dont la figure, en fait, avait été balafrée de cette manière dans une rencontre avec un tigre. On attendait son départ de Bombay, par mer, mais on n'avait pas reçu de nouvelles (10 février) de son embarquement au moment où j'écris ceci[1].

Dans ces cas hindous, la « transmission de pensée » peut expliquer la correspondance entre les images vues par Miss Angus et les idées qui étaient dans l'esprit de M. et de Mrs. Bissett. Mais l'hypothèse de la transmission de pensée, quand elle rendrait compte des baraques en bois à Bombay (Mrs. Bissett sachant que son frère était sur le point de quitter ce lieu) peut difficilement convenir pour la scène du jardin près de la rivière et pour la scène des arbres. L'incident des pieds nus peut être regardé comme une coïncidence fortuite, puisque Miss Angus vit la jeune dame en raccourci et ne put décrire sa figure.

Dans l'Introduction, j'ai fait observer que les phénomènes qui indiquent en apparence quelque faculté supra-normale de connaître, sont de nature « triviale ». Ces anecdotes « illustrent » la trivialité ; mais les faits laissent certainement nombre de personnes, nullement familiarisées avec de semblables expériences, sous l'impression que la boule de verre de Miss Angus est comme le télescope magique du prince Ali dans les « Mille et une Nuits[2]. » Ces expériences, néanmoins, touchent par occasion à des matières intimement personnelles, et ne peuvent être relatées en pareil cas.

1. J'ai vu une photographie de ce gentleman, le major Hamilton, qui s'accorde avec toute la description faite par Miss Angus, telle que la rapporte Mrs. Bissett. Tous les noms propres, ici comme ailleurs, sont changés.

J'ai rédigé ce récit d'après les indications verbales de Mrs. Bissett. Il a été lu et confirmé par elle-même, par M. Bissett, M. Cockburn, Mrs. Cockburn, et Miss Angus, qui ont ajouté les dates et leurs signatures. — Le major quitta Bombay, mais non, comme on s'y attendait, par mer.

2. Les lettres attestant chacune de ces expériences sont en ma possession. Les noms véritables ne sont donnés en aucun cas dans ce rapport, d'après mon propre désir, mais (avec la permission des personnes intéressées) ils peuvent être communiqués d'une manière privée.

On remarquera que la faculté est capricieuse, et ne répond pas toujours au jeu conscient de la pensée dans l'esprit de l'*inquirer*. Ainsi dans le cas I, une connexion avec la personne à qui l'on a pensé s'accuse ; dans un autre cas, il semble qu'il y ait lecture de pensée dans l'esprit d'un assistant étranger. Dans un autre cas encore (non donné ici) l'*inquirer* essaya de « visualiser » une carte pour la faire deviner par une personne qui se trouvait là, tandis que Miss Angus était priée de décrire un objet très présent à l'esprit de l'*inquirer*, mais pour le moment dans le sous-sol, — derrière la pensée de la carte. La double expérience fut un double succès[1].

Il semble à peine nécessaire de montrer que le hasard des coïncidences ne couvre point cet ensemble de cas, où dans chaque essai pour deviner, « guesss », le champ de la conjecture n'a pas de limites, et n'est pas même resserré par la connaissance qu'aurait la *crystal-gazer* des personnes pour l'amusement desquelles elle fait l'expérience. Comme la « lecture musculaire » n'est pas en question (dans un cas de contact entre l'*inquirer* et la *crystal-gazer* il y eut des résultats inattendus), et comme aucuns signes inconsciemment faits ne pourraient amener, par exemple, l'idée d'un soldat de cavalerie en uniforme ou un accident de courses en deux *tableaux*, je ne conçois pas maintenant d'explication plus satisfaisante que celle de la transmission de pensée, bien que je ne voie pas précisément comment l'appliquer dans quelques-uns de ces cas donnés. —

ANDREW LANG.

1. J'étais l' « inquirer », et je n'ai jamais été si étonné. Un fait qui ne m'était pas connu fut donné correctement.

A PROPOS D'EUSAPIA PALADINO

LES SÉANCES DE MONTFORT-L'AMAURY

(25-28 juillet 1897).

Comptes rendus, photographies, témoignages, commentaires.

Tel est le titre d'un in-8 de près de 300 pages qui vient de paraître à la Société des Éditions scientifiques.

Quand M. de Fontenay me parla de son projet de faire imprimer le compte rendu des trois séances auxquelles il venait d'assister chez nos amis Blech, je fis tout ce que je pus pour l'en dissuader; je lui dis que le public avait les oreilles rebattues du nom d'Eusapia, que les phénomènes produits étaient toujours les mêmes et que leur récit était fastidieux, même pour les gens qui s'y intéressaient.

M. de Fontenay ne m'écouta pas, et je reconnais aujourd'hui qu'il eut parfaitement raison. Il a su, d'une part, animer le récit des séances tout en leur conservant une scrupuleuse exactitude, d'autre part tirer des faits observés des considérations neuves, propres à guider les expérimentateurs futurs, et enfin, ce qui ne sera pas, aux yeux des lecteurs des *Annales*, son moindre mérite, dire avec infiniment d'esprit leurs vérités à nos détracteurs.

Son livre doit être entre les mains de toute personne qui s'occupe de ces questions: aussi ne l'analyserai-je pas; je me contenterai de donner ici quelques renseignements complémentaires sur le phénomène capital des séances de Montfort-l'Amaury, l'empreinte, à distance, de la tête d'Eusapia sur du mastic de vitrier.

La planche 1 donne la photographie du creux original produit dans le mastic, et la planche 1 *bis*, la photographie du relief en plâtre coulé dans cette empreinte.

Voici comment M. de Fontenay raconte l'événement :

« Le médium paraissant un peu fatigué, la séance est suspendue. On profite de cet instant de repos pour tout réorganiser dans le réduit qui a été bouleversé dès le début de la soirée. La tête du médium est couverte; on allume une bou-

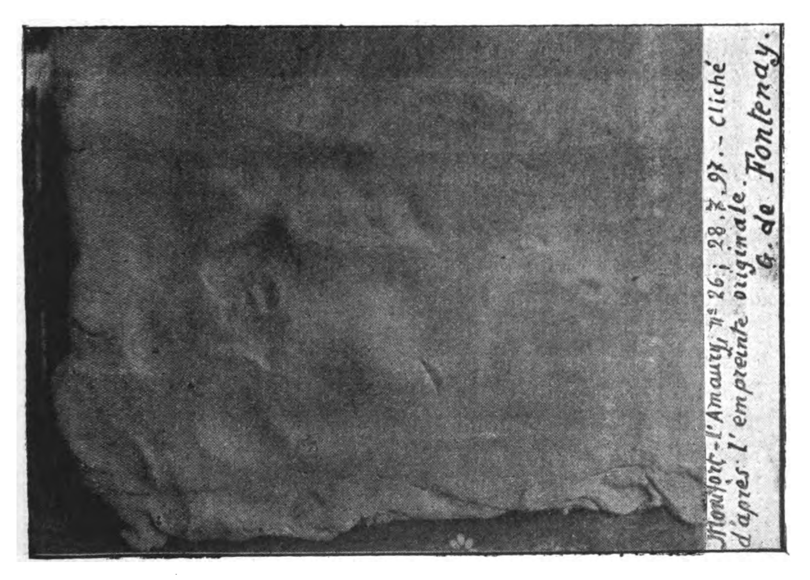


Planche I. — Empreinte creuse produite, à distance, par Eusapia, dans une couche de mastic de vitrier.

Réduction de 3/4,

gie et on va voir ce qui s'est passé. La guitare est à sa place; on mesure quelques distances; on ramasse sonnette et boîte à musique. Le mastic n'a été touché ni dans l'assiette, ni sur le plateau. On rapproche ces objets du médium. Le plateau est déposé sur la chaise, à 50 centimètres derrière les rideaux; l'assiette est mise sur le guéridon, hors du cabinet par conséquent. On a l'intention de demander des empreintes pendant cette seconde partie de la séance, et dès lors le médium est surveillé plus attentivement encore peut-être qu'au début.

« Dès que la séance est reprise, en effet (mêmes postes de

contrôle et d'observation)[1], — on demande des moulages de formes. Au bout d'un court moment le guéridon se meut et John prie de vérifier l'assiette. Le mastic portait une empreinte de quelques doigts mal finis. Ce n'est pas très brillant, mais on félicite John tout de même, et on le prie de faire mieux et de mouler, s'il est possible, son visage sur le grand plateau. C'est beaucoup d'ambition, et cela n'a jamais encore été fait en France, je crois. Le médium répond que c'est difficile et demande *que l'on n'y pense pas*. Instinctivement je resserre le contrôle. C'est toujours inquiétant, une phrase semblable. Que de gens ont été éloignés de ces études par de telles paroles et n'ont pas daigné prendre la peine de pousser à fond leur enquête, disant : Vous l'entendez, elle se condamne elle-même. Il lui faut, pour nous duper, la complicité de notre inattention!

« M. Flammarion, de son côté, fait bonne garde. Les autres observateurs peut-être essaient d'obéir aux instructions de John; mais il n'y paraît guère : pas un mot n'est échangé. Le médium s'est renversé à demi étendu sur l'épaule gauche de M. Flammarion, qui a, de la sorte, le contrôle de la tête et de la partie supérieure du buste; au surplus l'obscurité ne nous empêche pas de percevoir vaguement le contour des objets volumineux, des personnes et en particulier d'Eusapia. Celle-ci gémit, soupire, mais non d'une manière exceptionnelle. Il se fait dans le cabinet un travail relativement faible : la chaise semble se mouvoir avec lenteur et précaution. La table, en revanche, résonne de quatre coups violents : « Parlate. » Ces dames obéissent, prononcent quelques paroles, et presque aussitôt les tentures s'écartent sous la poussée d'une masse sombre. On la voit s'élever au-dessus de la table, au-dessus des têtes. Eusapia est enserrée de tous côtés. M. Flammarion la tient en quelque sorte de la taille à la tête, puisqu'elle est

1. La planche II montre comment ce contrôle s'exerçait et comment était organisé le cabinet, dans un coin de la chambre, au moyen de deux couvertures suspendues à une ficelle tendue d'un mur à l'autre.

Il faut noter toutefois que les observateurs n'étaient point placés ainsi au moment où s'est produit le phénomène de l'empreinte. M. Flammarion était passé à la droite du médium et M. de Fontenay avait pris sa place comme contrôleur de gauche.

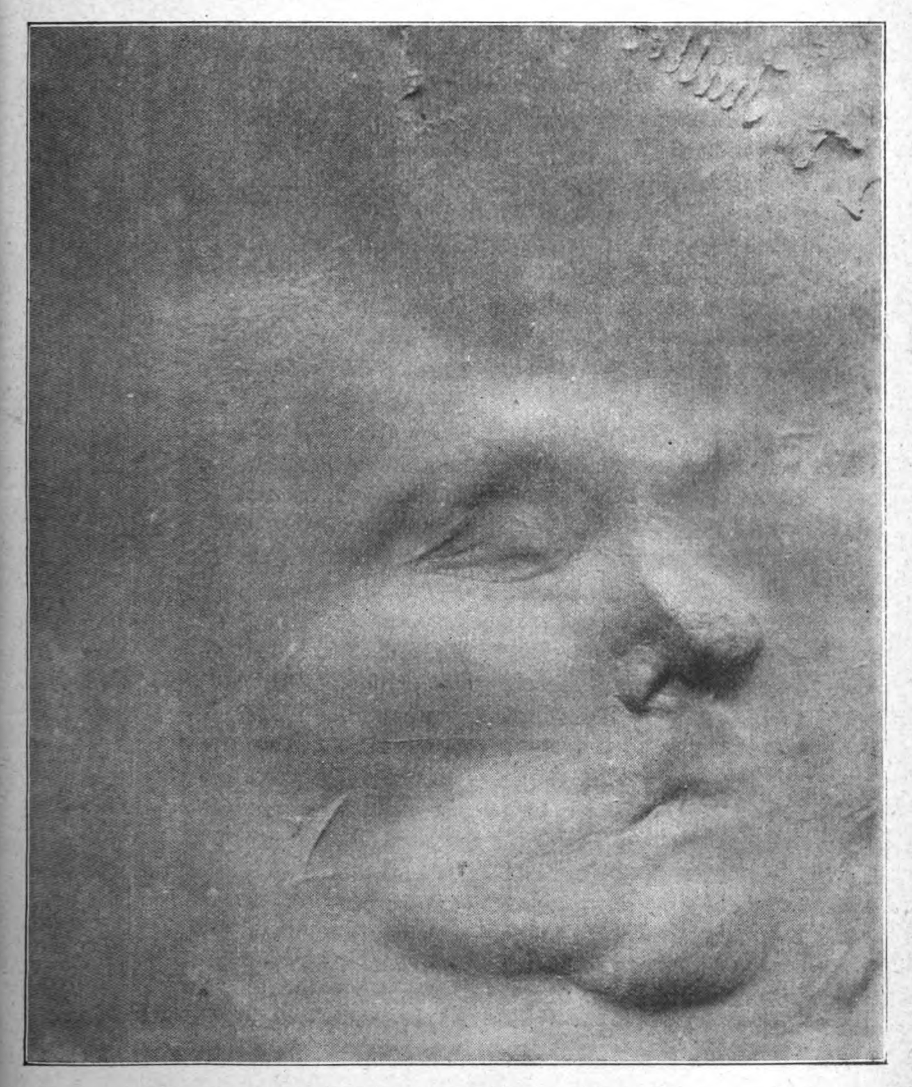
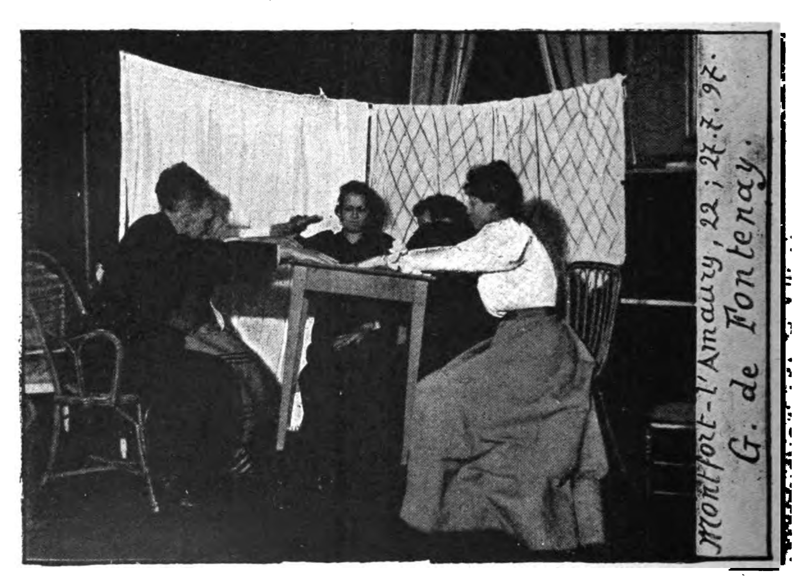


PLANCHE I *bis*. — Relief obtenu en coulant du plâtre dans l'empreinte creuse de la planche I.

Réduction de 1/2.

à moitié couchée sur lui et qu'il est maître de son bras droit. J'ai glissé ma main gauche sur ses genoux, ses pieds sont sous les nôtres, et malgré ses « Non stringere », je maintiens suffisamment sa main gauche pour être assuré qu'elle ne peut s'évader.

« Quant à la masse sombre et indistincte, elle se divise : le



Eusapia.
Mme Z. Blech. M. Flammarion.
M. Blech. Mlle A. Blech.

Planche II. — Disposition des lieux dans la séance où eut lieu l'empreinte.

(Voir la note 1.)

lourd plateau pesant $4^{klg},500$ est déposé moelleusement sur les mains qui font la chaîne, et comme avec M. John les plus beaux phénomènes s'accompagnent parfois d'un épisode comique, la chaise, très peu galamment, vient couronner Mme Z. Blech, voisine de M. Flammarion. Celle-ci proteste énergiquement, mais le médium coupe court à ces plaintes en se redressant et en déclarant voir sur la table une tête et



Planche III. — Reliefs obtenus par du plâtre coulé dans différentes empreintes produites à distance par Eusapia dans de la terre glaise, en présence du chevalier Chiaïa, à Naples.

un buste. Puis elle déclare : « E fatto. » On ne croit pas à son affirmation parce que le plateau repose sur la face dorsale des mains qui font la chaîne et que personne n'a senti la moindre différence de pression; mais trois coups violents comme des coups de poing tombent sur la table et la font trembler. On court à la lanterne que l'on décoiffe, et l'on constate l'empreinte d'un profil, presque d'un trois-quarts...

« Mme Z. Blech, toujours pleine de sang-froid, revient en hâte vers Eusapia presque inanimée, lui ferme les yeux, la remercie, et, tout en l'embrassant avec effusion, observe que le visage du médium est parfaitement inodore. Le mastic dont nous nous servions avait une très forte odeur d'huile de lin et les doigts la conservaient assez longtemps lorsque l'on y avait touché. Du reste, comme je l'ai dit, la tête d'Eusapia n'a cessé d'être parfaitement contrôlée entre les deux visites du plateau.

« La séance est suspendue pour la seconde fois. On admire, on commente. Sous l'action de la lumière, Eusapia se réveille à demi, puis s'étend, les bras en avant, sur la table, comme morte, dans cette pose qui lui est familière durant les interruptions.

« Après avoir beaucoup regardé et dûment enfermé dans le placard cette curieuse empreinte, on se demande s'il faut continuer la séance; mais il n'est pas très tard, et c'est la dernière soirée. On rétablit donc la clarté rouge et l'on revient auprès du médium. »

Ces impressions de figures avaient déjà été données par Eusapia Paladino sur de la terre glaise avec d'autres expérimentateurs; mais, comme il est fort difficile d'avoir de l'argile présentant la consistance convenable, nous n'avions pu réussir, dans nos tentatives de l'Agnélas, de Bordeaux, d'Auteuil et de Paris, qu'à obtenir des empreintes de bouts de doigts. L'innovation du mastic de vitrier est donc un véritable progrès technique.

Il faut de plus que le sujet se trouve bien portant, bien entraîné et dans un milieu sympathique lui permettant de s'extérioriser sans crainte.

Nous avons pu réunir ici les photographies d'une série d'empreintes obtenues dans ces conditions. La planche III en groupe neuf, produites à diverses époques, dans son pays, à Naples, avec le concours du chevalier Chiaïa qui a été le premier expérimentateur l'ayant fait connaître.

Voici des extraits de la lettre dont mon aimable correspondant accompagnait son envoi :

« J'ai obtenu ces moulages dans l'argile des sculpteurs en en mettant une couche d'environ 8 centimètres de hauteur pour une largeur de 30 à 40 centimètres, dans un grand plateau dont le poids total se trouvait ainsi porté à 25 et à 30 kilos.

« Je vous fais remarquer le poids pour vous faire comprendre l'impossibilité qu'il y a de soulever et de transporter *avec une seule main* (en admettant qu'Eusapia puisse, à notre insu, libérer une de ses mains, comme le prétendent nos adversaires) un plateau aussi lourd. Presque dans tous les cas, en effet, ce plateau, placé sur une chaise *à un mètre derrière le médium*, a été transporté et posé tout doucement sur la table autour de laquelle nous étions assis. Le transport se faisait avec une telle délicatesse que les personnes qui faisaient la chaîne et tenaient fortement les mains d'Eusapia n'entendaient pas le moindre bruit, ne percevaient pas le moindre frôlement. Comme nous opérions dans l'obscurité, nous n'étions prévenus de l'arrivée du plateau sur la table que par sept coups que, suivant notre convention, John frappait dans le mur pour nous dire que nous pouvions donner de la lumière. Je le faisais immédiatement, en tournant le robinet de la lampe à gaz, placée au-dessus de la table, que nous n'éteignions jamais complètement. Nous trouvions alors le plateau sur la table et, sur l'argile, l'empreinte que nous supposons devoir être faite avant transport, derrière Eusapia, dans le cabinet où John se matérialise et se manifeste ordinairement.

« Lorsque le phénomène allait se produire, Eusapia commençait à se lamenter et même à crier, en disant qu'elle sentait une forte douleur comme si on lui arrachait les entrailles.



« Vous pouvez remarquer que les têtes, bien qu'obtenues en diverses séances, se ressemblent presque toutes ; il n'en est qu'une, celle du milieu de la rangée supérieure, qui donne une empreinte de face avec le type d'une femme. Ayant demandé à John pourquoi cette tête différait des autres qui, selon lui, était *sa* figure pendant les derniers temps de sa vie, il nous dit que cette empreinte n'était pas celle de sa figure, mais bien celle de la mère d'Eusapia, morte depuis longtemps. En effet, elle présente quelque ressemblance avec la figure du médium[1].

« Après avoir obtenu les empreintes dans l'argile, j'en tirai le moulage en plâtre ; comme, la première fois, je n'étais pas très expert dans cette besogne, j'ai mis, sans m'en apercevoir, le doigt dans le plateau et justement sur le menton ; c'est ce qui explique la déformation de cette partie du visage dans la première figure de la planche III. Depuis, je me suis fait aider dans cette opération par un des meilleurs sculpteurs de notre ville, M. Giuseppe Ronda qui, depuis lors, ayant constaté l'impossibilité du truc dans un phénomène si merveilleux, est devenu spirite convaincu. Selon lui et selon d'autres artistes connus, il serait impossible de faire en dix ou quinze minutes un pareil ouvrage, qui demanderait un temps fort long et une grande habileté pour être ainsi modelé, — surtout dans l'obscurité !

« On remarquera spécialement le numéro 6 qui présente une main sur la tête, et le numéro 7, dont le creux original donne l'empreinte laissée par la dernière phalange et l'ongle de l'index et du médius, *en arrière du pouce replié au-dessus d'eux.*

« Le numéro 4 et le numéro 9 sont aussi intéressants parce que, dans le premier, on voit distinctement l'*œil ouvert* et dans l'autre la *langue*, ce qui serait impossible à obtenir avec une personne vivante[2].

« Je crois nécessaire, pour donner plus d'autorité à mes affirmations, de vous donner les noms de quelques per-

1. Et avec l'empreinte de la planche I.
2. Dans la planche I, l'œil est mal formé, mais on peut voir par la commissure extérieure qu'on a voulu le représenter ouvert.

sonnes, respectables à tous égards, qui ont pris part à ces séances : M. Tommaso de Amicis, professeur à l'Université de

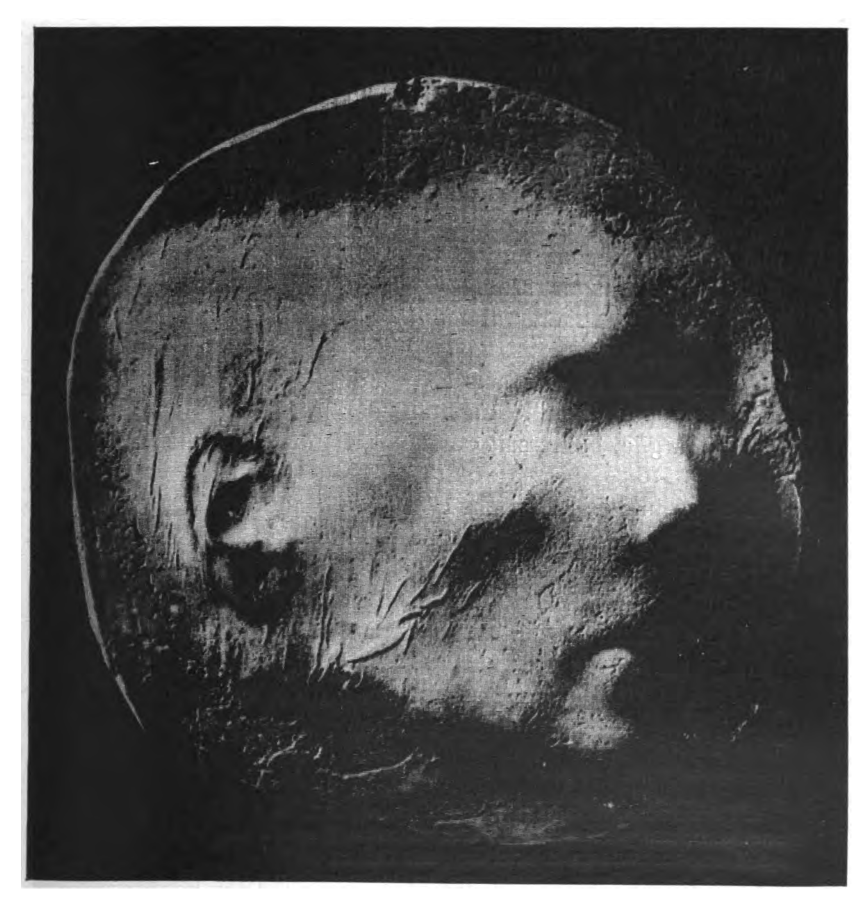


Planche IV. — Relief en plâtre provenant d'une empreinte creuse produite à distance dans de la terre glaise, par Eusapia, à Rome.

Réduction de 1/2.

Naples ; M. Federico Verdinois, écrivain et publiciste très connu ; le Dr Michele Capuano ; les ingénieurs Giuseppe Palazzi et Frabrizio Agri ; le duc de Noja, ex-maire de notre

ville, M. Otero Acévedo, de Madrid, qui a déjà écrit sur ce sujet; le prince de Meliterno, sénateur; le prince de Télesio; le comte Alberto Amman, de Milan, etc.

« Les expériences ont été faites dans une petite chambre avec alcôve de 3 mètres de longueur sur 2 mètres de largeur, avec une seule porte dans l'alcôve, il n'y avait qu'une table avec un petit canapé et des chaises. Inutile de vous dire que nous prenions toutes les précautions nécessaires pour être sûrs que le médium ne pouvait ni dégager ses mains pour prendre le plat d'argile, ni porter sa tête sur ce plat qui était déposé toujours à au moins un mètre d'elle. Enfin, avant chaque séance, Eusapia était minutieusement visitée par Mme Chiaïa, qui ne lui permettait pas de remettre *ses* robes et *ses* jupons, mais lui en faisait mettre d'autres qu'elle lui fournissait. Dans ces conditions, l'hypothèse d'un masque apporté par le médium, dissimulé et appliqué par lui sur l'argile, on ne sait comment, tombe d'elle-même. »

L'empreinte de la planche IV a été obtenue à Rome, devant le Comité de rédaction du journal spirite *Lux*, qui en a conservé l'original.

Celle de la planche V a été obtenue à Florence, par le Dr Paolo Visani-Scozzi. On y remarquera l'empreinte d'un poing, comme dans la figure 6 de la planche III, et les proportions tout à fait insolites que présente le crâne par rapport à la partie inférieure du profil (nez, bouche et menton)[1].

1. Les noms écrits sur la contre-empreinte dont on voit la phototypie, sont ceux des personnes qui ont assisté à l'expérience, et parmi lesquelles se trouvait un colonel du génie italien.

Le Dr Paolo Vizzani-Scozzi, qui traite spécialement à Florence les maladies nerveuses, prépare en ce moment un livre sur la médiumité où il exposera ses nombreuses expériences avec Eusapia. Dans la partie de son manuscrit qu'il a bien voulu me communiquer, il dit qu'il avait ménagé autour de la face plane de la terre glaise un bourrelet destiné à faciliter le coulage du plâtre dans l'empreinte que l'on espérait obtenir; mais cet empreinte *n'a pu se produire que lorsque*, sur la demande de John, *on a supprimé le bourrelet* du côté du sujet. Ceci expliquerait les traînées fluidiques qu'on peut voir au sommet de l'empreinte des planches I et I *bis* et qui semblent relier Eusapia à la matière plastique sur laquelle elle opère.

M. de Siemiradski et le Dr Ochorowicz m'ont encore envoyé deux empreintes obtenues avec Eusapia ; mais elles sont très inférieures comme netteté à celles dont j'ai donné ici les photo-



PLANCHE V. — Relief en plâtre provenant d'une empreinte creuse produite à distance dans de la terre glaise par Eusapia à Florence.

typies ; je me bornerai donc à reproduire la lettre qui accompagnait l'envoi du Dr Ochorowicz.

« L'empreinte de la figure a été obtenue dans l'obscurité, mais au moment où je tenais les deux mains d'Eusapia en l'embrassant tout entière. Ou plutôt c'est elle qui se cram-

ponnait à moi, de façon que je me rendais parfaitement compte de la position de tous ses membres; sa tête s'appuyait *contre la mienne* et *même avec violence* au moment de la production du phénomène; un tremblement convulsif agitait tout son corps, et la pression de son crâne sur ma tempe était tellement intense qu'elle me faisait mal.

« Au moment où eût lieu la plus forte convulsion, elle s'écria : « Ah che dura ! » Nous allumâmes aussitôt une bougie, et nous trouvâmes l'empreinte ci-jointe, qui est bien médiocre en comparaison de celles que d'autres expérimentateurs ont obtenues, et cela tient à la mauvaise préparation de l'argile dont je me suis servi. Cette argile se trouvait à environ 50 centimètres à la droite du médium, tandis que sa tête était penchée à gauche; sa figure n'a été nullement souillée par l'argile, qui laissait cependant des traces sur les doigts quand on la touchait; du reste, le contact de sa tête me faisait trop souffrir pour ne pas être absolument sûr qu'il n'a pas cessé un seul instant. Eusapia était toute joyeuse de voir une épreuve dans des conditions où il n'était pas possible de douter de sa bonne foi.

« Je pris alors le plat rempli d'argile, et nous passâmes dans la salle à manger pour mieux examiner l'empreinte que je plaçai sur la grande table, près d'une grosse lampe à pétrole. Eusapia, retombée en transe, resta quelques instants debout, les deux mains appuyées sur la table, immobile et comme inconsciente. Je ne la perdais pas de vue, et elle regardait sans rien voir. Ensuite, d'un pas incertain, elle se dirigea à reculons vers la porte et passa lentement dans la chambre que nous venions de quitter. Nous la suivîmes tous en l'observant et laissant l'argile sur la table. Nous étions déjà arrivés en cette chambre lorsque, s'appuyant contre le battant de la porte, elle fixa ses yeux sur l'argile qui était restée sur la table. Le médium était bien éclairé; on était à 2 ou 3 mètres, et nous apercevions nettement tous ces détails. Tout à coup Eusapia tendit brusquement la main vers l'argile, puis s'affaissa en poussant un gémissement; nous nous précipitâmes vers la table et nous vîmes, à côté de l'empreinte de la tête, une nouvelle empreinte très forte d'une

main qui s'était produite ainsi sous la lumière même de la lampe, et qui ressemblait fort à la main d'Eusapia. J'ai du reste obtenu des empreintes de têtes une douzaine de fois, mais toujours assez mal venues à cause de la qualité de l'argile, et souvent brisées pendant la durée de l'expérience. »

M. Ochorowicz ne m'a pas envoyé l'empreinte des doigts

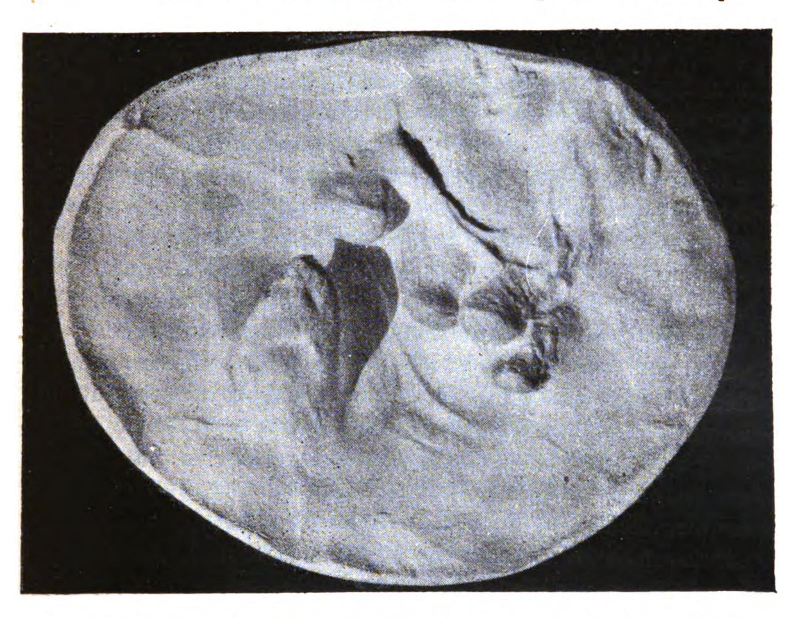


Planche VI. — Relief en plâtre, provenant d'une empreinte de doigts produite à distance, dans du mastic de vitrier, par Eusapia, le 26 juillet 1897, à Montfort-l'Amaury.

d'Eusapia, mais la planche VI donne la photographie de celle qu'on a obtenue à Montfort-l'Amaury[1].

Voici ce qu'en dit M. de Fontenay :

« Eusapia se tord, se raidit, a le hoquet et cette petite toux spéciale que l'on connaît. Encore un soupir, et le rideau est

1. Les empreintes des bouts de doigt à distance constituent un phénomène assez fréquent. Il s'obtient dans presque toutes les séries d'expériences, et nous l'avons vu notamment en 1897, dans nos séances de Paris, chez M. Lemerle.

projeté plus violemment que jamais devant nous, en même temps qu'un objet lourd est renversé, partie sur le bras gauche de M. Blech, partie sur mon bras droit, manquant de tomber par terre entre les deux. Nous nous serrons instinctivement pour le retenir et j'y porte la main gauche. Je m'aperçois alors que c'est la serviette puis le plateau renversé avec le côté mastic sur nos vêtements. C'est la seule maladresse dont « questa forza » m'ait donné le spectacle en trois séances. Encore d'aucuns prétendront-ils que ce n'en était pas une. Il est certain que si le mastic ne s'était pas trouvé *dessous*, nos mains, dans le premier mouvement de surprise, auraient pu y mêler à celle de John une regrettable empreinte.

« Dès que nous connaissons la nature de l'objet qui nous a été ainsi confié, nous le manions avec les plus grandes précautions. On couvre la tête du médium pendant que nous sortons, Mme Z. Blech et moi, pour vérifier le mastic auprès de la lampe qui est allumée sur la tablette du corridor. Il y a vers le bord du gâteau une belle empreinte, pincée profondément, d'un pouce avec deux doigts. Mais la matérialisation ne paraît pas finie. On ne voit ni les ongles ni le réseau délié des papilles nerveuses. Le document toutefois est bon à conserver, car peut-être n'aurons-nous pas mieux. Je coupe au couteau le secteur du cercle où se trouve l'empreinte qui, par bonheur, était, comme je l'ai dit, tout à fait excentrique. Je rapproche les lèvres de la blessure et après quelques minutes d'un bon pétrissage nous avons un gâteau tout neuf.

« Nous rentrons ; nous annonçons le résultat en félicitant John et le médium et en demandant une nouvelle emprinte, plus détaillée. Je pose le plateau tout au milieu de la table ; chacun peut le voir vaguement dans la faible clarté de la pièce. On attend quelques instants. Eusapia quitte la main de M. Blech *avant de me demander la mienne*, qu'elle prend, et peu après, dit : « E fatto. » Il s'agit du mastic, mais nous hésitons un peu, tant ç'a été rapide. Elle reprend : « E fatto, tre dita (c'est fait, trois doigts). » Je sors de nouveau avec Mme Z. Blech. Il y a, en effet, trois doigts *finis*, avec ongles et papilles ; mais je fais à voix basse à Mme Z. Blech toutes mes réserves au

sujet du contrôle. En effet, il n'a pas été suffisant. Eusapia aurait dû me demander ma main avant de quitter celle de M. Blech.

« Nous réparons le mastic et nous rentrons en affirmant le résultat annoncé, mais en ajoutant que l'expérience n'est pas concluante, pour des raisons que nous expliquerons plus tard, et nous demandons une troisième épreuve. Il était fort inutile de contrister par des soupçons, peut-être, injustes le médium qui avait de lui-même offert cette séance supplémentaire et qui nous avait fourni tant d'autres preuves indiscutables de son extraordinaire pouvoir.

« Du reste nous fûmes bien récompensés de ce ménagement. Eusapia eut-elle (si elle avait triché, — ce que je ne crois pas), le remords de son action? Eut-elle, — et je le supposerais plutôt — l'intuition que nous la soupçonnions et qu'il fallait donner un bon phénomène?

« Le fait est que le contrôle étant tout d'abord sévèrement repris, je me rapprochai de la table, le plateau serré solidement dans mes deux mains. Je m'étais à peine assis et je le tenais encore pour le poser avec précaution sur la table, que j'eus la sensation d'une main pressant lourdement sur le mastic et y formant une empreinte. Puis la pression cessa, et une main à température normale serra très franchement le dos de ma main droite, en appuyant, comme pour dire : C'est fini. L'indication était si claire que j'annonçai le phénomène aussitôt, me levant pour aller vérifier à la lumière, sans attendre aucune confirmation de la part du médium qui resta muet.

« Sorti de nouveau avec Mme Z. Blech, j'ai constaté, ainsi qu'elle, une magnifique empreinte de cinq doigts parfaitement finis pour la plupart, avec ongles et papilles. Cette fois le contrôle avait été parfait, et d'autant plus à l'abri des contestations que je ne m'étais pas désaisi un seul instant du plateau, que les mains du médium n'avaient pas été un seul instant abandonnées, et que certainement il ne s'était pas écoulé quatre minutes entre les deux vérifications du mastic; l'attention des contrôleurs ne peut donc être suspectée d'aucune défaillance (pp. 68-71). »

M. de Fontenay, cherchant une explication de la manière dont se font les lévitations de table avec Eusapia suppose *qu'il se forme une main fluidique* qui soulève l'un des pieds de la table les plus rapprochés du médium, celui précisément qui est toujours plus ou moins dans l'ombre et il ajoute :

« Mais, pensera-t-on, comment admettre la matérialisation d'une main si loin de celles du médium? Je répondrai en deux mots que le voisinage des mains charnelles d'Eusapia n'a rien à voir avec la formation des mains fluidiques : ces dernières donnent parfois des attouchements dans le cabinet, tandis que les mains du médium sont maintenues sur la table, — fort loin par conséquent.

« Ce n'est pas la proximité des mains charnelles du sujet qui paraît nécessaire à la formation des mains fluidiques, c'est le voisinage d'une partie quelconque de son corps. Dans la troisième séance, lorsque nous avons vu, en bonne lumière, la petite main complètement formée, *cette main semblait avoir poussé comme une greffe*, *de la tête d'Eusapia*, dont les vraies mains, dûment vues et contrôlées, reposaient sur la table à 1 mètre environ du phénomène. Il n'est pas plus surprenant qu'une pareille manifestation se produise vers toute autre région du corps, et quant à moi, je trouve que c'est l'hypothèse qui jusqu'à présent rend le mieux compte de ces lévitations dans leur mécanisme et leur physionomie ordinaire (p. 185). »

Cette explication doit être vraie, car elle a été donnée par différentes personnes qui ne se connaissaient pas et qui sont loin de penser de même sur d'autres points.

Ainsi, dans les séances de Paris[1], qui avaient immédiatement précédé celles de Montfort et dont aucun compte rendu n'a été fait, le Dr B... se trouvait contrôleur de droite d'Eusapia; au moment d'une lévitation de la table, il glissa sa main vers le montant qu'il contrôlait, et déclara que le phénomène était certainement truqué parce qu'il avait senti le contact d'une main; or, comme il déclarait n'avoir pas abandonné la

1. La plus grande partie de ces séances a eu lieu chez M. Lemerle, ingénieur, ancien élève de l'École polytechnique. J'ai proposé une théorie de ce phénomène dans les *Annales* (1897, p. 21).

main droite d'Eusapia, il s'attira une assez verte semonce du comte de F..., ancien capitaine de vaisseau, qui était sûr de ne pas avoir lâché la main gauche.

Dans une autre de ces séances, un membre de l'Académie de médecine, qui se souvenait probablement de la queue à œil des phalanstériens, émit l'avis que les mouvements de la table ne pouvaient s'expliquer que par un membre supplémentaire dissimulé dans les vêtements d'Eusapia; le Dr R... fut donc délégué par l'assemblée pour déshabiller le médium et constater qu'elle n'avait que deux bras et deux jambes.

Le livre de M. de Fontenay contient une excellente photographie de lévitation de table et de nombreux détails sur les lueurs et les mouvements à distance.

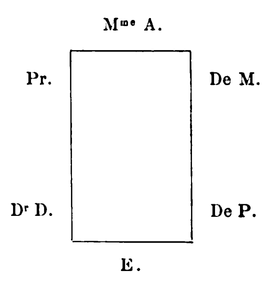
Parmi ces derniers je ne relèverai que ceux qui ont eu lieu en pleine lumière, parce que les sceptiques, après les avoir vus et revus, n'osent pas les nier et sont fort embarrassés pour les expliquer.

A Montfort-l'Amaury, comme dans les autres groupes où elle a opéré, les spectateurs mettent généralement fin à la séance au bout de deux ou trois heures parce que le médium est complètement épuisé; les spectateurs rompent la chaîne, et on augmente progressivement la lumière. Eusapia sort alors peu à peu de l'état de trance, reprend l'usage de ses sens, se lève, marche, cause et finit par paraître se trouver dans son état normal. Cependant elle est toujours fortement chargée de force psychique, et c'est à ce moment qu'elle produit en pleine lumière des phénomènes qu'elle répète souvent plusieurs fois de suite au gré des observateurs. Elle vous dit par exemple de placer votre main sur une table, sur le dossier d'une chaise; puis elle place la sienne par-dessus, également à plat et la lève; alors votre main et le meuble qui est au-dessous suivent le mouvement et le meuble reste ainsi suspendu à votre propre main pendant 40 à 50 secondes, jusqu'à ce qu'il tombe brusquement, pendant qu'Eusapia pousse un soupir de soulagement, comme si elle venait de cesser un violent effort.

On connaît l'expérience du pèse-lettre, qui eut lieu à l'Agnélas; elle a été répétée en 1897, à la suite des séances de Paris, dans un groupe du midi de la France où Eusapia s'est arrêtée en retournant en Italie. Ce groupe était composé de personnages n'ayant point encore jeté leur bonnet par-dessus les moulins de l'opinion publique; aussi n'ont-ils point publié le compte rendu de leurs séances, mais ils me l'ont communiqué, et j'en extrais ce qui suit.

Séance du 4 août 1897.

« Présents : Eusapia, *médium;* Mme A... ; M. M..., magistrat[1] ; M. de M..., avocat; M. D..., docteur en médecine; M. Pr...



« Lumière vert clair donnée par une lampe électrique placée dans une lanterne photographique. On distingue les moindres détails de l'appartement, sauf le dessous de la table à cause de l'ombre portée par le tableau.

« Eusapia est en corsage clair, celui qu'elle avait pendant le dîner.

« J'ai acheté dans la journée un pèse-lettre que j'apporte. E... nous fait rester deux ou trois minutes les mains sur la table, puis approche ses mains du pèse-lettre, en faisant placer la main droite du Dr D... sous la main gauche du médium.

« Le Dr D... accuse une sensation de souffle froid qui s'arrête au bout d'un instant, puis recommence.

1. Chez qui avaient lieu les séances et qui a rédigé le procès-verbal reproduit ici.

« Les mains d'Eusapia sont à environ 15 centimètres du pèse-lettre, de chaque côté et dans le prolongement d'un diamètre du plateau.

« Eusapia fait deux ou trois fois un mouvement de haut en bas avec ses mains, face palmaire au-dessous. Or, la deuxième fois, le pèse-lettre est poussé à fond de course, ce qui exige une force de plus de 170 grammes.

« Eusapia prend la main gauche de M. de P..., la place sous sa main droite et tente l'expérience avec lui. Elle demande s'il sent le souffle froid; de M. P... répond que non. Après quelques instants, M. de P... sent un souffle froid à l'annulaire et au petit doigt (les deux doigts de sa main la plus rapprochée du corps du médium). Le plateau s'abaisse et l'aiguille s'arrête à la division 20.

« Eusapia reprend la main droite du Dr D... Elle ne place plus ses mains dans le prolongement des diamètres du plateau, mais dans deux directions faisant un angle d'environ 120°, dont le sommet serait au centre du plateau.

« Le Dr D... a toujours sa main droite dans la main gauche d'Eusapia. Les extrémités des mains de celle-ci sont à environ 10 centimètres du bord du plateau et à environ 15 centimètres l'une de l'autre. Le plateau s'abaisse à 90 grammes et revient lentement à 0.

« Dans les deux expériences précédentes, il était revenu brusquement à 0.

« Eusapia essaye de faire lever le plateau. Ses mains sont dans le prolongement d'un diamètre du plateau; la face palmaire est, cette fois, en haut. Le plateau se relève. Dans cette position la course du plateau est faible; il est bloqué au bout d'un demi-centimètre.

« M. Pr... place son portefeuille en maroquin noir, pesant 70 grammes, sur le plateau. Eusapia recommence l'expérience dans les mêmes conditions de position des mains et de distance comptées à partir du bord du portefeuille. Après deux ou trois mouvements de ses mains de bas en haut, le plateau est relevé à bloc.

« Avant qu'on enlève le pèse-lettre, Eusapia fait remarquer que ces expériences sont celles qui lui plaisent le plus.

Elle n'est pas endormie et se rend compte de tout ce qui se passe. Elle dit éprouver une sensation de froid dans le dos, le long de l'épine dorsale, puis dans le bras, et un fourmillement dans le bout des doigts au moment où le plateau s'abaisse. »

A Montfort-l'Amaury, ce phénomène s'est présenté sous une forme différente et assez originale. C'était également à la fin d'une séance.

« On passe, dit M. de Fontenay, dans la salle à manger, on s'assoit autour de la grande table. On prend du thé et des gâteaux. Il y a devant Eusapia un plateau chargé de tasses avec leurs soucoupes et leurs petites cuillers, un sucrier, une théière et divers menus objets, parmi lesquels une cuiller à entremets pesant 40 grammes : celle-ci est posée à même le plateau, appuyée sur le rebord qu'elle dépasse de 6 ou 7 centimètres. Eusapia, qui attend sa tasse de bouillon, montre la cuiller à ses voisins, et, comme pour s'amuser, la fait sauter en passant les deux mains de bas en haut à quelques centimètres à gauche et à droite de l'objet. Aussitôt on nous appelle, M. Flammarion et moi, et Eusapia recommence. Nous sommes sous la pleine lumière d'une lampe et de plusieurs bougies. Tout le monde regarde. Eusapia renouvelle deux ou trois fois le geste de soulever quelque chose entre ses deux mains, qui passent chaque fois à 3 ou 4 centimètres *au minimum* de l'extrémité de la cuiller. Le premier mouvement n'amène aucun résultat; au deuxième ou au troisième, la cuiller sursaute et retombe dans la même position. Nous prions le médium de recommencer une fois encore. Elle répète le même geste deux ou trois fois, mais sans succès, et frotte ses mains contre sa jupe comme pour les essuyer et les débarrasser de quelque impureté qui s'opposerait au passage de je ne sais quelle force. Puis elle renouvelle sa tentative. Les deux premières passes ne produisent rien; la troisième amène un léger mouvement de la cuiller; à la quatrième elle saute en l'air complètement et se renverse bout pour bout sur le plateau. On applaudit, et Eusapia se met à

rire et à plaisanter; elle est, je le répète, complètement éveillée (p. 116). »

Aux nombreuses personnes qui diront que ces choses-là ne sont même pas discutables, parce que « si elles étaient vraies, elles renverseraient tout ce qui constitue notre enseignement classique », je répondrai par une simple citation empruntée à un livre écrit, il y a juste cent ans, par M. Baumé, membre de l'Académie des sciences, à propos des découvertes de Lavoisier :

« Les éléments ou principes primitifs des corps, établis par Empédocle, Aristote et par beaucoup de philosophes de la Grèce aussi anciens, ont été reconnus et confirmés par les physiciens de tous les siècles et de toutes les nations. Il n'était pas trop présumable que les quatre éléments, regardés comme tels depuis plus de deux mille ans, seraient mis, de nos jours, au nombre des substances composées, et qu'on donnerait avec la plus grande confiance, comme certains, des procédés pour décomposer l'eau et l'air, et *des raisonnements absurdes, pour ne rien dire de plus*, pour nier l'existence du feu et de la terre. Les propriétés élémentaires reconnues aux quatre substances ci-dessus nommées *tiennent à toutes les connaissances physiques et chimiques acquises jusqu'à présent;* ces mêmes propriétés ont servi de base à une infinité de découvertes et de théories plus lumineuses les unes que les autres, auxquelles il faudrait ôter aujourd'hui toute croyance *si le feu, l'air, l'eau et la terre étaient reconnus pour n'être plus des éléments.* »

Albert de Rochas.

DE LA CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

(*Suite*)[2]

2° On a beaucoup essayé de ramener les phénomènes hypnotiques à l'activité cérébrale telle qu'elle nous est connue à présent[3] : ainsi par exemple Heidenhain dont la théorie était à la mode, quand M. Gurney et moi nous commençâmes en 1883 à écrire sur l'hypnotisme dans les *Proceedings*, attribuait l'état hypnotique à une inhibition de l'action des cellules ganglionnaires de l'écorce cérébrale, produite par une faible excitation continue d'autres nerfs. A ceci, nous répondrons que la théorie qui prend un raccourci du courant nerveux (comme quand une action est exécutée en réponse à une suggestion, sans que la conscience en ait aucune connaissance) est seulement plausible dans les cas où le sujet imite son hypnotiseur, ou lui obéit d'une manière tout à fait mécanique[4].

Le grand développement depuis cette date des phénomènes hypnotiques, qui évidemment sous-entendent quelque pensée, quelque initiative de la part du sujet a rendu l'explication d'Heidenhain encore plus manifestement insuffisante, et il n'est pas besoin de continuer ici à spéculer sur les modi-

1. Tiré des *Proceedings S.F.P.R.*, vol. VII, part. XX, par Marcel Mangin.
2. Voyez *Annales des Sciences psychiques* de 1897, p. 276.
3. Pour un résumé en anglais de quelques-unes de ces théories, voir Dr Moll, *Hypnotisme*, p. 263 et suivantes ou Dr Hoyd. Tuckey, *Psychothérapeutique*, 3e édition, ch. IV et IX.
4. *Nineteenth Century*, octobre 1883, p. 701.

fications dans la nutrition corticale, etc., qui peuvent accompagner le sommeil hypnotique. Nous avons à nous occuper de quelque chose de plus et d'autre que la simple production de l'état de trance ou que les simples phénomènes de fascination de *mimicry*, de rigidité que l'on peut voir chez tous les magnétiseurs ambulants. Les discussions sur la circulation cérébrale, sur l'inhibition, sur la dynamogénèse, sont utiles et nécessaires quand on commence à aborder le problème; elles peuvent donner de la précision à notre conception des conditions qui amènent des phénomènes plus profonds, mais ne peuvent expliquer les nouveaux pouvoirs, que nous révèlent ces phénomènes, le contrôle croissant et profond du cerveau sur l'organisme.

3° Et en vérité parmi ceux qui sont le plus activement engagés dans l'étude des effets hypnotiques, il est peu question de ces diverses théories sur les processus physiologiques en jeu dans la production du sommeil magnétique. L'état de trance même devient de moins en moins un phénomène central, les méthodes ou artifices employés pour obtenir les résultats désirés deviennent de plus en plus simples, rapides, faits par manière d'acquit. Il devient nécessaire de trouver un mot d'une extensibilité indéfinie pour exprimer un pouvoir qui semble si indifférent au moyen employé. *Suggestion* est le mot que l'on a choisi. L'opérateur *suggère* les résultats au sujet et les résultats se produisent parce que le sujet est *suggestible*. Le verbe est utile, l'adjectif est convenable, mais qu'explique-t-il ? Un cas étant donné, si je l'appelle « le résultat de la suggestion », que dis-je en réalité sinon que la chose est arrivée parce que quelqu'un a dit qu'elle arriverait. Notre vieille amie, la vertu dormitive de l'opium, se bornait au moins à un résultat spécial. « L'efficacité de la suggestion » est une formule beaucoup plus ambitieuse et elle ne nous donne pas davantage d'explication, elle ne nous dit pas les moyens employés.

Comme je l'ai déjà dit, il est certain que cette doctrine de la suggestion ne peut être regardée que comme une manière plus complète de constater le problème fondamental, c'est une protestation contre des théories plus étroites fondées sur

une expérience incomplète, soit que ces théories avec les anciens Mesmeristes attribuent tous les résultats à l'influx direct du « fluide magnétique », sur l'organisme récepteur; soit que, avec Charcot, elles considèrent l'hypnotisme comme une maladie nerveuse parente de l'hystérie, ayant ses phases propres; soit que, avec Heidenhain, Preyer, Lehmann, etc., elles insistent sur le mécanisme cérébral supposé des phénomènes plus communs, sans attacher d'importance à l'initiative mystérieuse, à la domination complexe sur l'organisme que les états hypnotique, somnambulique et même hystérique manifestent tous. Comme protestation contre toutes ces théories, la doctrine de Nancy a été nécessaire et efficace, mais c'est une protestation et rien de plus.

C'est donc, à ce qu'il me semble, dans un champ presque débarrassé d'hypothèses que je vous propose la mienne : à savoir qu'un courant de conscience passe au fond de nous en dessous du niveau de la vie ordinaire éveillée, et que cette conscience comprend des pouvoirs inconnus dont les phénomènes hypnotiques nous donnent le premier exemple, les indications éparses; pouvoirs exercés quelquefois (comme nous allons le voir) *spontanément* ou en exécution de quelque volonté supérieure, mais quelquefois aussi obéissant à une sommation envoyée par le Moi supraliminal. Comment allons-nous expliquer cette obéissance? C'est ce que je vais chercher maintenant. Mais d'abord, tout le monde comprendra qu'il n'y a qu'une seule manière de prouver une telle conception. Si les effets les plus étonnants de la suggestion sont réellement dus à une cause intérieure, qui donc serait, plus que le sujet lui-même, capable de mettre en action cette cause? Les paroles des autres ne peuvent pas être d'une importance fondamentale; en un mot, l'auto-suggestion doit être le type central et la suggestion venue de l'extérieur ne doit plus être qu'une aide à la propre croyance du sujet.

Il me semble que les observations faites jusqu'à présent démontrent largement cette manière de voir. Quelle qu'ait été la théorie acceptée de l'hypnotisme thérapeutique, je crois que la principale difficulté est souvent venue de ce que le

sujet s'auto-suggérait qu'il n'allait pas être guéri[1]. Je remarque dans le *Zoïst* que le malade qui commence à se moquer des passes, et pour être influencé impose au docteur Elliotson des heures d'efforts patients, finira quelquefois par être capable de se plonger lui-même dans le *sommeil* sans l'aide du docteur.

Je remarque qu'à la Salpêtrière, les artifices spéciaux qu'on croyait d'abord nécessaires pour faire passer le sujet de la catalepsie à la léthargie et de la léthargie au somnambulisme sont souvent négligés, et que le malade passe par les trois « phases classiques » de lui-même. Et je remarque qu'à Nancy, la suggestion venant de l'extérieur se change souvent insensiblement en auto-suggestion, l'influence de l'hypnotiseur s'imposant de moins en moins, si bien que le docteur Burot, par exemple, enseigne l'auto-suggestion à un sujet qui s'endort lui-même, déterminant à l'avance le moment où il se réveillera et l'effet qui se produira[2]. Un autre sujet apprend à s'endormir lui-même pour se rappeler et divulguer une suggestion criminelle qu'on lui a faite pendant un état de France précédent[3]. D'autres médecins notent avec soin les effets de l'auto-suggestion involontaire[4] ou volontaire[5] sur leurs propres personnes. Un médecin (dont le livre est resté trop peu connu, défiguré qu'il était, par un titre barbare, et publié dans une ville qui, à cette époque, était provinciale[6], insistait, il y a plus de vingt ans, sur

1. Cette auto-suggestion, souvent latente, arrive quelquefois à être une idée fixe déclarée. Voyez le cas cité dans la *Revue de l'hypnotisme* de juillet 1890, p. 10, où le professeur Bernheim vit la guérison d'une maladie très douloureuse et dangereuse, retardée pendant près de trois ans par le refus obstiné du malade de se soumettre à l'hypnotisation.

2. *Revue de l'hypnotisme*, juin 1887.

3. *Revue de l'hypnotisme*, novembre 1887.

4. Professeur Forel. *Revue de l'hypnotisme*, mars 1889.

5. Docteur Coste de Lagrave, *Revue de l'hypnotisme*, décembre 1889. Voyez aussi un cas (*R. de l'hyp.*, mai 1889, p. 339) où une personne qui souffrait du mal de dents, fâchée de ce que le dentiste refusait de l'hypnotiser pour une opération insignifiante, s'hypnotise elle-même triomphalement dans le fauteuil du dentiste et échappe à ses tortures en dépit de lui-même : *Si natura negat, facit indignatio somnum.*

6. *Statu volisme*, ou somnambulisme artificiel, par W. B. Fahnestock, M. D. Chicago, 1869 et 71, p. 71, 203, etc.

l'inutilité d'une influence extérieure pour mettre la plupart de ses sujets en état de somnambulisme artificiel. « J'ai trouvé, dit le docteur Fahnestock, que toujours on entre mieux dans cet état sans qu'il y ait contact, regards ou passes, rien de semblable, surtout quand on est assuré qu'il y a quelque personne compétente pour prendre soin de vous, et pour causer avec vous pendant que vous êtes dans cet état », et en observant soigneusement les instructions que j'ai données, tout le monde peut s'y mettre à volonté, indépendamment de toute autre personne. Le docteur Fahnestock est un des plus anciens auteurs qui déclare l'efficacité des suggestions posthypnotiques, et il insiste sur ceci, que les suggestions ont précisément le même effet quand elles sont faites par le sujet qui s'est automagnétisé. « Cette dame pouvait faire naître ou disparaître une douleur dans une partie quelconque de son corps, ou même avoir oublié son propre nom quand elle se réveillait, si, étant éveillée, elle prenait la résolution qu'il en fût ainsi. »

Le livre du docteur Fahnestock et l'étude de N'Hugh Wingfield, sur *les Rapports de l'hypnotisme avec les phénomènes subjectifs du spiritualisme* (Sp. R. Proceedings, vol. V, p. 279), sont écrits de points de vue très différents, mais quand on compare les deux et qu'on observe la remarquable concordance entre le plus ancien de ces observateurs dans ses toutes premières études et le plus récent dans ses expériences sur des étudiants bien portants aspirants à l'Université de Cambridge, on sera probablement tenté de croire que dans l'hypnotisme l'avenir appartient à ceux qui peuvent le mieux développer chez leurs sujets le pouvoir de l'auto-suggestion [1].

Je ne crois vraiment pas qu'aucune théorie actuelle de l'hypnotisme puisse subsister sans modification. Nous assistons au développement d'un groupe de procédés empiriques

1. La soi-disant « guérison miraculeuse » est au fond une tentative de persuader au sujet qu'il possède le pouvoir de l'auto-suggestion; cela a beaucoup de succès en Amérique, il y a des classes faites dans ce but, et l'on paye pour y assister; mais les récits des guérisons que j'ai vues ont été si vagues que je ne peux pas bien juger de ce qui se passe réellement.



qui se trouvent encore sur les confins de la science en plus d'un point, sans qu'on s'en rende compte; mais, suivant moi, l'idée que je suggère ici a du moins le mérite pratique de nous permettre de ne plus regarder les phénomènes hypnotiques comme quelque chose d'isolé, ou d'exceptionnel, mais de voir qu'ils rentrent naturellement dans des lois plus larges dont nous commençons, autre part, à entrevoir la portée. Parce qu'ils indiquent une communication entre notre conscience supraliminale et une conscience subliminale douée de pouvoirs encore inconnus, ces phénomènes forment, à ce que je crois, un département de ce royaume bien plus vaste de communications entre état et état, entre conscience et conscience, entre personnalité et personnalité dans le même individu; c'est le sujet de notre étude actuelle, c'est le thème principal où n'interviennent qu'incidemment ces discussions sur l'hypnotisme.

Cependant, avant de clore la discussion, il y a un point que je ne peux passer sous silence, si je ne veux pas être accusé d'inconsistance manifeste. J'ai essayé de faire entrevoir la source de ces pouvoirs subliminaux. Quelle explication donnerai-je de cette *obéissance* subliminale? « Votre théorie, me dira le critique, est un essai pour prouver l'identité du démon de Socrate et de M. Merriman. Vous imaginez un guide mystique ayant une existence préterrestre, une sagesse ultra-humaine, et vous lui faites boire de l'huile de paraffine à plein verre sans qu'il soit malade. C'est une belle chose de savoir comment obtenir des ampoules, mais le moi subliminal devrait être fait d'une étoffe plus solide et ne pas essayer de se jouer des tours à lui-même quand on le lui dit. « *Est Deus in nobis; agitante calescimus illo* »; mais il semble singulier qu'on puisse mener ainsi la divinité intérieure si facilement au moindre mot et ne pas la lâcher jusqu'à ce qu'elle ait élevé votre température d'au moins 2° centigrades.

Avant d'essayer d'expliquer ces apparents écarts, il faut que je rappelle au lecteur que l'énigme n'est pas de ma fabrication. Personne n'a une explication à donner sur l'exécution des suggestions posthypnotiques. Quand on dit à un

homme, par exemple, de faire plusieurs choses absurdes dans dix jours et qu'il les fait ponctuellement quand le moment arrive, nous pouvons, il est vrai, essayer de deviner comment son moi hypnotique se rappelle l'ordre, mais nous ne pouvons nous faire aucune idée du pourquoi de l'obéissance. Appeler de telles actions simplement des actions *réflexes*, se serait se servir d'un mauvais terme. Dire que l'homme est *suggestible*, c'est simplement constater de nouveau le fait[1].

Nous ne pourrons éclaircir le mystère de cette obéissance sans réplique, pour ainsi dire *canine*, que quand nous en saurons plus long sur notre structure intime; il me semble cependant qu'un rayon de lumière est jeté par les théories que j'avance maintenant. Si l'individualité de l'homme est telle que je la conçois, s'il y a diverses strates de conscience possédant des pouvoirs différents et communiquant l'un avec l'autre par des moyens obscurs et imparfaits, nous devons vraisemblablement rencontrer bien des actes que nous ne pouvons rapporter nettement à l'un des étages ou strates de l'individualité totale. Prenez les deux strates adjacentes du sommeil et de l'état de veille ordinaire, il y a des facultés communes aux deux états et chaque état a ses facultés que l'autre ne possède pas. Il est aussi impossible à l'homme éveillé d'excréter les produits usés du cerveau, qu'il l'est à l'homme endormi de conduire un cheval au galop; mais dans certaines conditions (et je ne suppose pas ici l'état plus profond que le sommeil ordinaire), le dormeur commencera à exercer d'une façon désordonnée quelques-uns des pouvoirs qui appartiennent en propre à l'état de veille. Il agitera ses membres, sautera hors du lit sous l'impulsion d'un rêve troublant, pendant ce temps le moi de la veille, le vrai régulateur des facultés de mouvement et d'équilibre, se tient à l'écart et pour le moment ses facultés obéissent au commandement désordonné de l'usurpateur endormi. Mais si ces facultés sont trop violemment exercées, le dormeur se réveil-

1. Ces exécutions de suggestion hypnotique ne sont-elles pas rares, et comment baser sur ces exceptions une théorie générale de la nature humaine? N. du T.



lera et le moi de l'état de veille reprendra sa prépondérance avant qu'il y ait quelque mal sérieux de fait.

Maintenant je ferai remarquer que quelquefois, d'une manière analogue, dans ces cas d'obéissance aveugle à la suggestion hypnotique, nous voyons une certaine connaissance, conscience, mémoire, qui, en réalité, dépend de la volonté qui commande à l'un des stratum de la personnalité, tomber temporairement dans une obéissance de rêve aux impulsions qui viennent d'un stratum étranger. Pour le moment, la volonté subliminale se tient à l'écart, mais de même que la volonté de l'état de veille reprend sa prépondérance quand le rêveur devient trop violent, de même la volonté subliminale intervient si l'obéissance à la suggestion hypnotique risque d'aller trop loin, et ceci expliquerait une singularité dans l'effet de la suggestion, qui, à ce qu'on croyait d'abord, indiquait que l'obéissance était purement simulée, mais qui, depuis que l'idée de simulation a été abandonnée, est restée une énigme pour beaucoup d'observateurs. Je fais allusion au fait qu'il est souvent beaucoup plus facile d'obtenir d'un sujet qu'il commette quelque grand crime imaginaire (par exemple de mettre de l'arsenic dans la tasse de sa tante) que d'exécuter quelque acte insignifiant d'une *inconvenance* manifeste, comme d'ôter ses souliers en public. On objecte que dans son for intérieur il doit y avoir quelque part une sagacité qui lui fait soupçonner que le soi-disant arsenic sort du sucrier. Et cependant cette idée qui va le sauver, comment la placer dans le stratum de l'état de veille, puisque celui-ci ne garde aucune espèce de souvenir de l'incident? Je crois que c'est dans la région subliminale que se trouve la complète compréhension de l'acte suggéré, et que dans une circonstance grave le moi subliminal refusera généralement son consentement; non pas en faisant revenir l'organisme à l'état ordinaire, mais en le plongeant dans un accès d'hystérie, ou dans un sommeil si profond que l'ordre malencontreux perdra son pouvoir. C'est ainsi que j'imagine que nous commençons à bien discerner les relations qui existent entre les impulsions supraliminales et les impulsions subliminales. Mais le problème de la suggestion n'en reste pas moins inso-

luble; car il ne fait que présenter, sous une forme complexe, il est vrai, mais définie et pour ainsi dire expérimentale, l'ancienne question de l'influence, — résistible ou irrésistible, — de notre organisme physique sur nos déterminations morales.

Nous rencontrerons, il est vrai, par la suite, certains cas où une volonté subliminale, évoquée par des moyens hypnotiques, a parfaitement su employer ses propres facultés à sa manière. Mais il faut laisser ces exemples à leur place, parmi ces « messages » qui sont au delà de ce que j'ai appelé les limites psychologiques du spectre de la conscience ordinaire. C'est d'eux que nous allons maintenant nous occuper, et désormais nous aurons donc affaire la plupart du temps avec des phénomènes d'origine spontanée et non pas expérimentale. Mais le fait qu'eux aussi, ces phénomènes plus élevés de télépathie, de clairvoyance, peut-être même de prémonition, apparaissent quelquefois dans des conditions hypnotiques, est un des plus encourageants que nous ayons à enregistrer, car rien n'est plus important pour nous que le pouvoir d'étendre les bornes de l'expérience : nous sentons alors que nous montons, nous ne sommes plus en bas de la montagne à attendre indéfiniment, sans espoir; la voix du tonnerre s'est fait entendre.

On n'aura vraiment pas lieu d'être surpris si, avec le temps, nos expériences sur le monde sans nous le cèdent en intérêt et en importance à nos expériences sur nous-mêmes, tous nos progrès ont été un lent développement des capacités d'un premier germe. Chaque sens qui s'est développé, chaque faculté qui a été acquise n'a été qu'une entrée en puissance de tout ce qui s'était déjà accumulé dans cette trésorerie préhistorique. Tout ce que nous avons appris en dehors de nous n'a été qu'un moyen de comprendre ce qui se passe en nous. Et ces expériences hypnotiques, avec toute leur étrangeté et leurs côtés grotesques, conduisent au même but : elles nous enseignent l'existence d'une puissance cachée; elles nous apprennent que, en se respectant soi-même, en se connaissant, en se contrôlant, l'homme peut devenir le maître de son propre esprit et l'artisan de sa destinée.

III

LE MÉCANISME DU GÉNIE

Dans les présentes études, j'essaie de suivre les manifestations, de discerner les pouvoirs de ces régions subjacentes de notre être qui, bien qu'elles possèdent, comme je le prétends, une intelligence consciente particulière, ne s'élèvent cependant pas habituellement au-dessus du seuil de notre conscience ordinaire. Je crois qu'on peut découvrir certains points où les facultés subliminales font éruption, et que perception subliminale, mémoire, puissance sur l'organisme, hyperesthésie, hypermnésie, et ce que nous pourrions appeler hyperboulie, — toutes ces facultés occupent un champ plus vaste que celui de la conscience supraliminale que dans le langage courant nous identifions avec nous-mêmes.

Pour plus de clarté, et sans prétendre être logiquement exact, j'ai fait de ces phénomènes subliminaux trois groupes suivant la position qu'ils occupent dans le *spectre* métaphorique de la conscience.

J'ai déjà dit que quelques-uns de ces pouvoirs cachés dépassent la limite physiologique du spectre de la conscience ordinaire, — appelons ce côté l'extrémité rouge. Ils impliquent une action sur l'organe physique plus profonde que celle que peut exercer notre volonté journalière. Dans le dernier chapitre j'ai parlé de ces pouvoirs comme révélés particulièrement par la suggestion hypnotique, et l'*hyperboulie*, — il est bon de se le rappeler, — est précisément opposée à l'*aboulie*, ou défaut de volonté sur l'organisme qui caractérise la vie supraliminale des sujets hystériques.

Mais c'est surtout à l'autre extrémité, — l'extrémité violette, — de notre spectre imaginaire qu'il faut chercher ces signes de pouvoir caché. Les lignes brillantes correspondant à la télépathie, à la clairvoyance, sont au delà de la limite physiologique de la conscience ordinaire. Elles impliquent non pas tant un accroissement de puissance de l'esprit sur le corps qu'un accroissement de pouvoir d'un esprit sur un autre

esprit; ou une faculté de perception indépendante des conditions matérielles qui limitent la perception telle que nous la connaissions. C'est dans cette région ultra-violette de notre spectre que nous puiserons la plupart des thèmes de nos futures discussions.

Mais, naturellement, il y a encore une région de perception qui n'est comprise ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux classes, — c'est la région au-dessus de laquelle s'étend le spectre ordinaire du rouge au violet. Je crois que nous pouvons, là aussi, suivre la trace de l'action subliminale, et je vais dans ce chapitre essayer de montrer quelques-unes des manières dont l'action de nos facultés ordinaires est renforcée par les impulsions ou les messages de la subconscience.

Nous rencontrons ici une difficulté d'une espèce un peu différente de celles que nous rencontrons dans les deux autres classes. Dans la région ultra-violette, par exemple, la difficulté consiste à prouver que la télépathie est un fait positif. Si ce pouvoir existe, on nous accordera bien que la ligne brillante qui le représente se trouve au delà de notre limite physiologique ordinaire. Mais le toucher, l'ouïe, la vue, ce sont des fonctions du moi journalier; comment prouverons-nous qu'un fonctionnement de ces facultés, quoique inaccoutumé comme puissance, diffère comme nature de nos opérations ordinaires? S'il est différent, n'est-ce pas une extension purement accidentelle ou même morbide d'une faculté ordinaire? Je répondrai que je vais essayer de montrer que dans le domaine de chacun des sens, il y a des « éclairs d'inspiration », pour me servir du terme populaire, qui vont plus loin que ce que donne l'effort conscient non seulement comme intensité sensorielle, mais comme coordination intelligente, et semblent devoir leur formation à un esprit caché mais actif et doué de mémoire.

Mais ces « éclairs d'inspiration », — ces lignes brillantes et fugitives de nos régions subliminales, — deviendront probablement plus visibles quand l'éclat du spectre supraliminal sera effacé par le sommeil ou l'état de trance. C'est-à-dire que nous nous attendons à ce que des traces d'hyperesthésie seront plus observables dans l'état hypnotique et dans les rêves,

et moins visibles dans l'état de veille ordinaire. Et les faits confirment complètement cette manière de voir. D'abord on sait que les hyperesthésies des sens se produisent ordinairement dans le sommeil hypnotique; on ne le nie pas, ce fait, mais dans la plupart des manuels on a beaucoup obscurci sa signification, on l'a mal décrit par suite d'une théorie incomplète. On suppose que le sujet est attentif au moindre chuchotement de son hypnotiseur, simplement parce que son attention tout entière est dirigée dans cette direction et qu'il ne perçoit rien d'autre. Et cela est assez vrai dans beaucoup de cas simples; — comme dans les expériences de théâtre, où le *rapport* suggéré qui retient le regard du sujet fixé en fascination sur les yeux de l'hypnotiseur peut bien être donné comme une « crampe de l'attention ». Mais aucun terme ne peut être plus mal choisi pour décrire l'espèce de faculté de perception du sujet dont il est indispensable de se défier si, par exemple, nous essayons une expérience où toute possibilité de suggestion antérieure doit être empêchée. On ne croirait jamais que le sujet de théâtre au regard fixe, immobile, puisse remarquer les petits signes qui ne lui sont pas adressés, — ni que le dormeur en léthargie, qui ne se réveille pas quand vous criez auprès de lui et ne bouge pas quand vous le piquez avec des épingles, peut cependant conserver précieusement les mots les plus fortuits de l'hypnotiseur, et sera tout prêt à en tenir compte dans sa conduite, — non dans une intention déshonnête, mais par pure obéissance, — quand le moment viendra de donner un exemple des phénomènes qu'il se sera aperçu ainsi que son magnétiseur attend. Cette faculté a souvent été ignorée, même par des hypnotiseurs expérimentés [1], dont l'erreur presque inévitable venait de ce qu'ils concevaient l'hypnotisme comme une pure dissociation morbide des facultés ordinaires, — comme un rétrécissement du champ de l'attention. On supposait donc que l'attention était, pendant la léthargie, contractée en un seul point, per-

1. Quand feu Edm. Gurney et moi nous visitâmes pour la première fois la Salpêtrière, en 1885, le Dr A. Voisin, si je ne me trompe, était le seul médecin de cet établissement qui croyait utile de se mettre en garde contre les impressions ainsi reçues pendant l'état de léthargie.

mettant seulement au sujet de s'éveiller quand une certaine excitation serait employée. D'un autre côté, en se mettant à notre point de vue, il n'y a pas de raison de supposer que parce que le moi supraliminal s'immobilise dans l'attente, — parce que tout signe superficiel d'attention ou de perception a disparu, — il soit nécessaire qu'une stagnation correspondante ait lieu dans les profondeurs sous-jacentes. Tous les sens dont les canaux sont restés ouverts peuvent continuer à fonctionner, sans que ce soit visible, c'est possible, mais plus efficacement peut être que jamais.

Tous les sens, dis-je, dont les canaux sont ouverts ; — car je ne veux pas maintenant attaquer la question des sources de connaissance par télépathie ou clairvoyance. Je la laisse de côté, mais toute personne familière avec les phénomènes reconnaîtra qu'en dehors de ces pouvoirs il restera encore beaucoup de faits d'hyperesthésie dont il faudra rendre compte. Ceux qui croient à la télépathie ont eu souvent à combattre les exagérations de ceux qui veulent expliquer tout par l'hyperesthésie. Ainsi je me rappelle que quand la Société de Psychologie physiologique de Paris discuta les expériences *d'action à distance* faites au théâtre par le docteur Gibert avec Mme B..., un médecin distingué, le docteur Ruault, soutint que Mme B..., à une distance de près d'un demi-mille de la maison du docteur Gibert, avait perçu par hyperesthésie auditive le changement d'état des artères du docteur Gibert dû à la concentration de sa *volonté*, et avait obéi à ce signal et était arrivée, — comme un cheval de guerre quand il entend la trompette. Je ne puis citer les exemples innombrables où nous reconnaissons que l'hyperesthésie hypnotique a pu être en cause. Je considérerai comme admis que la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, la sensibilité au froid et au chaud, peuvent s'exalter considérablement et je montrerai seulement que nous avons ici précisément la preuve dont ma thèse actuelle a besoin, — c'est-à-dire la preuve que dans l'étendue du spectre ordinaire — parmi les sens qui nous sont familiers, — il existe une faculté subliminale de perception qui surpasse la supraliminale.

Il y a un groupe spécial de capacités subliminales qui a

assez attiré l'attention pour nous fournir plusieurs exemples concernant notre théorie, c'est celui des facultés des « calculateurs prodiges ». Pour les autres gens, il faut nous contenter des récits qui viendront, car personne jusqu'ici n'a cru que ces expériences méritaient d'être recueillies.

Avant de parler des sens hautement spécialisés comme ceux de l'ouïe et de la vue, commençons, par exemple, par le sens qui nous permet d'apprécier le temps écoulé et celui qui mesure le *poids*, ou la résistance musculaire. Ils sont, pour ainsi dire, au fond de notre organisme. Il y a plusieurs raisons pour considérer le sens du temps comme une faculté tout à fait subliminale. Il a été maintes fois prouvé qu'il est plus exact chez l'homme endormi que chez l'homme éveillé, et chez l'hypnotisé que chez le dormeur. Les récits de somnambulisme spontané sont pleins de prédictions faites par le sujet relativement à son propre cas, et se réalisant sans doute par auto-suggestion, mais sans l'aide d'horloges, à la minute même indiquée. Cette connaissance cachée peut aussi prendre une forme de rêve, comme un cas publié par le professeur Royce de Harvard [1].

« Je vis dans mon rêve, dit le correspondant, un énorme cadran flamboyant où les aiguilles marquaient 2 h. 20. M'éveillant immédiatement, je fis craquer une allumette et, regardant ma montre, je vis qu'il était 2 h. 20 et quelques secondes.

« J'aurais été cependant embarrassé de produire un exemple bien clair de sens subliminal du temps chez une personne saine et éveillée, si M. Higton ne m'avait envoyé, il y a quelques années, le récit suivant de ses expériences en me demandant mon opinion. Je fis sa connaissance, et je sus que c'était un témoin judicieux et sérieux; mais je ne compris pas alors pleinement la signification de sa communication, et je l'ai malheureusement perdu de vue.

« M. W. Higton, 27, Saint-Leonard-Street, Pimlico, S. W., m'envoie, septembre 1889, les expériences suivantes que j'ai résumées ainsi qu'il suit.

1. *Proceedings of American. S. P. R.*, n° 4, p. 360.

1° « Il y a maintenant trois ans que l'heure exacte se présente à mon esprit indépendamment de toute connaissance interne ou de tout renseignement physique extérieur (tel qu'horloges, etc.). »

... « Je n'avais aucune idée exacte de l'heure, lorsque, à une distance de quelques yards, apparut en face de moi une immense horloge. Chaque chiffre était parfaitement visible, et les énormes aiguilles marquaient distinctement 11 h. 25; au même instant, ou, pour être tout à fait correct, une fraction de seconde plus tard, je me sentis convaincu, absolument certain que cette heure était l'heure vraie. » (*Il le vérifia avec sa montre.*) Ce phénomène s'est reproduit pendant ces trois dernières années au moins cinq ou six fois; les trois premières fois à des intervalles d'environ trois mois, et les deux ou trois dernières séparées par des intervalles beaucoup plus longs.

2° Une fois, M. Higton traversait un champ où, d'après une légende, avait été assassinée une jeune dame qui tenait à la main une brindille de thym, et où tous ceux qui passaient sans penser à ce meurtre sentaient une odeur de thym. M. Higton ne croyait en rien à cette légende. Il traversait souvent ce champ, mais il pensait alors au meurtre. « Cependant, par un sombre après-midi de novembre, comme je traversais le champ, j'étais si profondément absorbé dans quelque nouveau projet que je ne pensais pas au meurtre et bien certainement je n'y aurais pas pensé si je n'eusse pas senti la plus forte odeur de thym qui ait jamais affecté des narines humaines. Cette odeur dura au moins un quart de minute, jusqu'à ce que les autres idées qui concentraient mon attention disparussent et fussent remplacées par celle de l'effet magique. »

3° « Lorsque j'étais à la maison et que j'aidais mon père dans ses occupations, c'était moi qui pesais les peaux des bêtes tuées avant de les envoyer au marchand et j'avais l'habitude, avant de les placer dans la balance, de voir si je pouvais deviner leur poids. Je devins ainsi assez expérimenté pour l'estimer à 3 ou 4 livres près [1]. Mais plusieurs fois, avant d'avoir

1. Ne peut-on rapprocher de ce cas la précision avec laquelle il m'ar-

même cherché à deviner, il me venait dans l'esprit un certain poids, et (comme dans le cas de l'heure indiquée sur l'horloge) j'avais intérieurement la certitude qu'il était exact. Je me rappelle nettement un cas où la peau pesait 87 livres trois quarts, chiffre qui se présenta précisément à moi avant de peser et indépendamment de toute estimation.

« Une fois, c'était je crois la quatrième, je me hasardai à inscrire le poids sans peser en m'en rapportant aux chiffres que je voyais mentalement, et le mardi suivant le prix auquel on livra les peaux correspondait exactement à ce même nombre de livres. Comme vous le croirez sans peine, je ne dis pas à mon père que je n'avais pas pesé la peau pour la raison que je n'avais pas besoin de le faire pour connaître le poids[1] ».

(*A suivre.*)

rive de tomber exactement sur le milieu d'une ligne que je veux diviser en deux, alors que j'ai agi très vite et sans réflexion, tandis que mon appréciation volontaire et réfléchie ne sera presque jamais aussi heureuse.
N. du T.

2. M. Higton a fait aussi dans la rue des rencontres qui peuvent n'être que des coïncidences, tant il est difficile de prouver dans ces cas qu'il y ait autre chose. L'avertissement suivant mérite d'être relaté : « Il y a trois ans, comme je rentrais chez moi, je fus saisi par la conviction que, si je prenais mon chemin habituel, je rencontrerais un ami que je désirais vivement ne pas rencontrer. Je pris alors, sans hésiter, une autre route, et arrivant à un coin de rue, qui est-ce que j'aperçus ? mon ami descendant par le chemin où je l'aurais rencontré, sans ma prémonition. Avait-il l'habitude de prendre ce chemin à cette heure-là, je ne sais : car je ne l'avais encore rencontré qu'une seule fois dehors, et à un mille de la rue en question. De plus, j'ignorais complètement ses occupations ou ses habitudes ; et il faut remarquer que ma prémonition n'était pas une idée, une conjecture, — mais un avis indirect donné subitement à mon esprit.

VARIÉTÉS

LES VOYANTES ANGLAISES

PAR M. A. ERNY

En fait de voyantes, nous n'avons guère en France que Mlle Couesdon, dont quelques prophéties ont été exactes, mais qui fort souvent a fait des prédictions très heureusement démenties par les événements. A l'entendre, nous devions en 1895 et 1896 être accablés, en France, par toutes sortes de calamités dont la moindre n'était pas à dédaigner. Rien n'est arrivé, grâce à Dieu.

Avant Mlle Couesdon, M. Gaston Méry, dans les brochures qu'il a consacrées à cette voyante, en cite une autre du nom de Mme Orsat, dont on n'a plus reparlé depuis.

Il y a encore *Mme Bonnard* qui habite le faubourg Montmartre, et *Mme Mathias*, dont le modeste logis est rue de Flandre, en plein quartier ouvrier, mais le public ne connaît pas encore ces deux voyantes.

Un de mes bons amis a été visiter *Mme Mathias*, chez laquelle affluent tous les malades ou affligés de son quartier. L'ennui, c'est qu'il faut attendre son tour fort longtemps, car il y a toujours 10 ou 15 personnes se succédant dans la journée. Mme Mathias a diagnostiqué d'une façon très nette la maladie assez compliquée de mon ami, et lui a indiqué un remède dont il s'est bien trouvé. Mme Mathias, après avoir examiné chaque personne, semble se recueillir et écouter les voix qui lui parlent.

A Bordeaux, il existe aussi une remarquable voyante Mme A***, que M. de Rochas a fait venir aux environs de Bordeaux chez M. M*** où des expériences ont eu lieu avec *Eusapia Palladino*. La même voyante a été aussi appelée près de *Mlle Sabourault*, pendant diverses expériences.

Sans doute, il se trouve d'autres voyantes en France, mais je ne les connais pas.

En Amérique et en Angleterre, les voyantes sont assez nombreuses ; mais je me bornerai aux trois plus remarquables que je connaisse à Londres, ce sont : *Mrs Bliss*, *Mrs Russell-Davies* et *Mrs Perry*.

Dans les familles anglaises et écossaises, elles ne manquent pas, non plus, mais leurs expériences n'appartiennent qu'à la vie privée.

I

MADAME BLISS

Mme Vincent Bliss est une des plus curieuses voyantes de Londres, et personnellement j'ai eu des preuves surprenantes de sa *clairvoyance*, comme on dit en Angleterre.

Beaucoup des membres de la Société des recherches psychiques viennent me voir, disait-elle à un représentant du *Light;* mais ils me recherchent plutôt pour ma *clairvoyance* que pour ma *médiummité*. Beaucoup de médecins viennent aussi *me consulter*... surtout dans les cas difficiles de diagnostic... mais pour ne pas se compromettre avec les esprits, ils disent que j'ai un don semblable à celui des somnambules.

Mme Bliss a, grâce à ses facultés psychiques, un moyen excellent d'éviter les gêneurs ou les malveillants. Le caractère de ceux qui la visitent lui est révélé immédiatement par leur *aura*.

Tout être humain, dit Mme Bliss, a une *aura* ou *effluve* particulier *dont la couleur varie selon chaque personne; et cette coloration accompagne tout ce que cette personne a touché*. Ainsi elle voit cette couleur, en plaçant la lettre qu'elle reçoit sur son front. Les couleurs les plus pures révèlent les plus

hauts caractères. Et les meilleures sont le rouge, le bleu et l'or ou jaune... qui sont les trois couleurs *primitives* et non composées comme le vert et le violet. Dans des cas très rares, le blanc prédomine. Les effluves d'un vert foncé, ou d'un noir ou d'un gris foncés sont les pires de tous. Jamais Mme Bliss ne veut avoir de séances avec ces derniers.

Ayant eu à consulter (par lettre) Mme Bliss sur une maladie qui m'inquiétait. elle m'a décrit la chose dans tous ses détails, trop intimes pour être livrés au public. De plus, j'eus la curiosité de savoir quel était mon aura ou effluve... Mme Bliss me répondit qu'il était violet et très lumineux. Voici maintenant ce qui me fait croire que ce curieux don est réel. Bien souvent, en fermant les yeux, je me voyais comme entouré d'une *teinte violette très lumineuse.* Mais ayant d'assez mauvais yeux, j'en avais conclu que cette lueur violette devait être tout simplement un effet visuel, ou un trouble momentané de ma vue.

Plus tard, quand Mme Bliss m'écrivit à propos de mon effluve, je restai convaincu que son observation était exacte à mon égard. Certes, il est toujours facile d'épiloguer à ce sujet, mais les deux faits concordent si bien que, pour ma part, je n'ai aucun doute. D'ailleurs, M. de Rochas et avant lui Reichenbach ont étudié les effluves humains; mais seulement avec des voyantes aussi bien douées que Mme Bliss pourrait-on pousser ces études plus loin.

Quand une personne désirant une séance peut par sa constitution fatiguer trop fortement celle de Mme Bliss, elle en est avertie par les entités invisibles qui la conseillent, et la séance est refusée.

Jamais Mme Bliss n'accepte de consultations sur les affaires d'argent, et on ne peut que l'en féliciter, car, dit-elle, ce genre de séances nous conduit bien vite à n'être plus inspirée que par des esprits vulgaires.

On est trompé, et la personne qui est venue chercher un renseignement pour s'enrichir, se voyant dupée, accuse la clairvoyante de fausseté.

A l'âge de huit ou neuf ans et habitant la campagne, Mme Bliss pouvait presque toujours dire par quels sentiers

son père reviendrait à la maison. La mère de Mme Bliss était, elle aussi, clairvoyante; ce qui peut faire supposer que ce don est souvent héréditaire, *comme l'est la seconde vue chez les Écossais.*

Après être venue habiter Londres, Mme Bliss eut sa première expérience de clairvoyance. Assise à déjeuner avec sa mère, elle vit tout d'un coup un jeune homme, en costume de matelot, passer devant la petite cour de la maison, et indiqua à sa mère quels étaient ses traits. « Ma mère me dit que c'était mon cousin *que je n'avais jamais vu.* » Et, chose étrange, le lendemain matin, le même cousin, de retour de voyage, vint les voir *habillé exactement comme Mme Bliss l'avait vu la veille.* Quelque temps après, ce cousin mourut, et, le soir même de la mort, des coups furent frappés dans la chambre de Mme Bliss, et continuèrent pendant près d'une heure.

Dans un autre quartier de Londres, où Mme Bliss habita ensuite, les coups et les manifestations psychiques se produisirent en si grand nombre que la famille fut obligée de déménager. Elle s'installa à *Bayswater.*

C'est dans cet endroit que Mme Bliss eut plusieurs séances, auxquelles assistèrent *Gounod,* et Mme Weldon. Il s'y produisit des manifestations physiques étonnantes, dont la principale était le passage de la matière à travers la matière. Mme Weldon avait aussi la réputation d'être bonne médium Dans cette même maison, Mme Bliss vit une fois une vieille dame qui la suivait dans toutes les pièces où elle allait... mais la prenant pour un être vivant et lui ayant adressé la parole, le fantôme disparut. Les voisins, en lui entendant raconter la chose et décrire la personne, *reconnurent une vieille dame qui était morte dans cette maison.*

Avant son mariage, Mme Bliss eut une vision de celui qui devait être son mari, et le reconnut parfaitement quand elle le rencontra pour la première fois. Dans une autre circonstance, elle vit un cercueil où se trouvait le cadavre de son neveu fils d'un frère, et quelques jours après, un télégramme lui apprenait que l'enfant était mort le jour même de la vision.

Ces sortes de visions sont très fréquentes chez Mme Bliss :

quand elle rêve de l'enterrement d'une personne, il a toujours lieu. Chez les Écossais qui ont la seconde vue, le même phénomène se produit souvent. Trois semaines avant la mort de *M. Burns* (le spiritualiste anglais bien connu), elle annonça cette mort à beaucoup de gens.

M. Bliss ayant été une fois très perplexe au sujet de la vente d'un fonds, il demanda avis à sa femme qui, quelques minutes après, tomba en *trance*; une voix qui n'était pas celle de Mme Bliss dit alors à M. Bliss ce qu'il fallait faire et ce qui allait arriver après... Tout se passa comme on le lui avait prédit.

Dans la nuit qui précéda la mort de sa petite-fille, *Flossie*, Mme Bliss vit dans sa chambre le fantôme d'un homme dont elle pouvait distinguer les traits (mais que son mari ne vit pas, preuve que la clairvoyance est un don particulier) et qui ne répondit pas quand elle lui parla. Derrière cet homme, se trouvait un corbillard traîné par un cheval. Sa fille morte, Mme Bliss alla chez un entrepreneur de pompes funèbres demeurant assez loin de Bayswater (la ville de Londres est immense), et reconnut que c'était la même figure dont elle avait eu la vision, et les funérailles eurent lieu comme elle les avait vues.

Quelques semaines après la mort de sa fille, celle-ci lui apparut, dit Mme Bliss, *aussi tangible* qu'elle l'avait vue de son vivant.

Continuellement, Mme Bliss reçoit des lettres confirmant les prédictions qu'elle a faites, ou les indications qu'elle a données. Malheureusement, dit-elle, la plupart de ces lettres sont d'un caractère si intime qu'elles ne peuvent être publiées. Cela est parfaitement vrai, et pour ma part les *indications si exactes*, au point de vue maladif, que Mme Bliss m'a envoyées sans m'avoir jamais vu, ni en personne, ni en photographie, ne pourraient pas être publiées, étant du domaine de la vie privée. Dans la lettre que Mme Bliss m'adressa, il y avait comme *deux écritures différentes :* l'une nette, précise, très lisible; l'autre écrite au crayon, et très difficile à lire. Je lui demandai si cette seconde partie de la lettre n'avait pas été écrite « *clairvoyantly* », c'est-à-dire à l'état de *trance*. Elle me répon-

dit que oui, et que je devais avoir moi-même des dons psychiques, ce qui était exact. Deux jeunes femmes étant venues la consulter pour savoir si elles auraient la position qu'elles espéraient, Mme Bliss leur dit que oui, et que toutes deux seraient employées chez le même industriel dont elle décrivit la maison. Tout arriva exactement comme elle le leur avait prédit.

M. W. T. Stead, le directeur de la *Review of Reviews*, a écrit en juillet 1896 à Mme Bliss pour témoigner des excellents résultats qu'il avait obtenus avec elle. Une fois surtout, écrit M. Stead, vous avez lu télépathiquement « ce que j'avais dans l'esprit, et cela a constitué pour moi le cas le plus remarquable de télépathie que je connaisse. Je venais d'écrire une historiette, encore en manuscrit, et vous avez décrit tous les détails d'un chapitre. » M. Stead a depuis lors confirmé le fait à diverses personnes.

Un M. W. Brown apporta un jour une lettre à Mme Bliss, lui demandant de tâcher d'avoir des nouvelles de celui qui l'avait écrite. Cette lettre était du frère de M. Brown, et Mme Bliss lui dit que ce frère avait été très malade dans tel pays de l'Amérique du Sud, que toutes communications étaient momentanément coupées, mais que M. Brown aurait, dans cinq ou sept semaines, des nouvelles de ce frère qui était très bien maintenant. En effet, M. Brown reçut une lettre de son frère, juste cinq semaines et cinq jours après la prédiction faite. Ce frère disait qu'il avait été malade trois semaines et était bien maintenant... qu'il s'était rendu dans un endroit éloigné de toutes communications, et qu'il était resté plusieurs mois sans avoir de lettres.

Mme Bliss se trouvant dans la propriété de M. Blackman, elle vit *clairvoyantly* et décrivit devant sa famille une opération qui était faite par un de ses amis à l'hôpital Saint Bartholomew, distant de plusieurs *miles*, et la présence de ce M. Blackman, qui plus tard confirma la vision, en racontant que l'opération avait eu lieu exactement comme Mme Bliss l'avait décrite.

Je pourrai citer encore beaucoup d'autres faits pareils, mais je préfère dire quelques mots des facultés *psychomé-*

triques de Mme Bliss[1] qui sous ce rapport est aussi puissante que les Denton et le docteur Buchanan. Quand elle tient, dit-elle, un objet dans la paume de la main, elle peut sentir l'influence psychico-psychométrique allant de son bras à son cerveau, qui semble devenir un foyer d'indication concernant la personne et les objets à décrire; puis en mettant l'objet sur son front, les visions deviennent très nettes. *On sent plus qu'on ne voit*, ajoute Mme Bliss, car si je tiens un objet ayant appartenu à une personne malade, je sens immédiatement tous les symptômes de la maladie. Il faut concentrer très fortement son attention pour être une bonne psychomètre; si on hésite un instant, le fil est brisé. Elle croit aussi que la psychométrie et la clairvoyance sont des facultés naturelles n'ayant rien à voir avec les esprits. Et cependant Mme Bliss est aussi une bonne médium. On cite d'elle beaucoup d'expériences médianimiques très intéressantes, mais ces articles étant consacrés spécialement à la *clairvoyance*, je ne veux pas m'écarter de mon sujet.

A. ERNY.

1. On trouvera, dans mon livre *le Psychisme expérimental*, un chapitre entier concernant ces curieux phénomènes réunis sous le nom de « la Psychométrie ».

BIBLIOGRAPHIE

Le brillant conférencier, M. LÉON DENIS, vient de publier un nouveau livre intitulé **Christianisme et Spiritisme** (P. G. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris; prix, 2 fr. 50). Le manque de place ne nous permet que la simple mention de ce livre intéressant.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

TÉLÉPATHIE

CAS DE BUENOS-AYRES

En 1840, une escadre française faisait le blocus de Buenos-Ayres. J'étais aspirant de marine embarqué sur la frégate *Atalante* dont les embarcations étaient employées à veiller la côte de près.

Dans une de ces croisières j'avais pour patron du canot que je commandais un quartier-maître (caporal) nommé Troquemé, un brave Breton de Douarnenez. Dans ce village presque toutes les maisons de pêcheurs avaient, à cette époque-là, un escalier extérieur conduisant à l'unique étage de la chaumière.

Une nuit, nous étions mouillés à l'embouchure du Rosario. J'entends pleurer, je me redresse, c'était Troquemé : « Qu'avez-vous? » lui-dis-je. Sans hésiter il me répond : « Ah! monsieur, mon frère vient de mourir! »

J'avais dix-sept ans, et je vous avoue que j'eus peur, je crus le malheureux fou. Cependant après un instant de silence je lui dis : « Mon pauvre Troquemé, vous rêvez, réveillez-vous. »

— Non, non, monsieur, je ne rêve pas, mon frère n'est plus. Dans ma famille nous sommes prévenus de la mort de nos proches. » Et pour affirmer son dire il me raconta qu'un soir

au moment de se coucher, sa femme étant déjà au lit, il lui dit : « As-tu entendu? on vient de frapper à la porte. — Je n'ai rien entendu, mais regarde. » Il ouvrit la porte... personne. Il se rapproche du lit, un nouveau coup résonne plus fort que le premier. Sa femme, encore, n'a rien entendu, il court ouvrir... Personne et certes on n'eût pas eu le temps de descendre l'escalier, alors il pensa que son père, qui était malade, l'appelait en mourant, il s'habille en hâte, court à la maison paternelle et arrive au moment où son père venait d'expirer, et il ajoutait. « Si j'étais parti au premier appel je serais arrivé à temps pour recevoir sa bénédiction, je ne m'en console pas. »

« Vous n'avez pas l'air de me croire, monsieur H... Eh bien! Prenez sur votre calepin la date et l'heure de maintenant, et quand j'aurai la nouvelle de la mort de mon frère, je viendrai vous le dire et nous vérifierons. — Où est-il votre frère? — A Chandernagor. » Six ou sept mois après, ce brave Troquemé m'apportait une lettre de sa femme lui annonçant la mort de son frère, décédé à Chandernagor le...

J'ouvris mon carnet : il était bien mort à la date que j'y avais inscrite.

Saint-Servan, le 1er décembre 1891.

En réponse à nos questions, M. Heurtault nous écrit :

MONSIEUR,

Le récit du cas de télépathie que j'ai eu occasion de faire à M. Thoulet et qu'il a transmis à M. Ch. Richet est resté gravé dans ma mémoire, malgré plus de cinquante ans écoulés, à cause de l'impression très vive qu'il avait faite sur mes 17 ans. A cette époque, Troquemé pouvait avoir 35 à 40 ans, il est donc bien peu probable qu'il soit encore de ce monde... il aurait près de 90 ans et rarement nos marins atteignent un âge aussi avancé.

Quant à mon carnet, je n'en ai pas fait archives, il a été détruit comme tous mes journaux de navigation. Quant à la

date, vous comprenez qu'il m'est impossible de la préciser. Ça devait être dans les mois que nous appelons l'hiver et qui là-bas sont les mois d'été, car je me souviens qu'il faisait beau et doux.

Je suis au regret, monsieur, de ne pas vous fournir des renseignements autres que la fidélité de ma mémoire.

HEURTAULT.

DE LA CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F. W. H. MYERS

(*Suite*)[2]

Mettant de côté, pour le moment, l'hallucination de l'odorat, je ferai remarquer que nous avons justement ici des manifestations de facultés subliminales relatives aux profondes sensations organiques de l'écoulement du temps et de la résistance musculaire et conformes à ce que la théorie nous fait prévoir. Nous n'avons pas besoin d'imaginer quelque connaissance directe ou supernormale, — mais simplement un calcul subliminal comme nous en verrons dans les cas de « calculateurs prodiges » exprimé supraliminalement quelquefois sous une forme fantômatique, quelquefois comme une simple « conviction » sans vêtement sensoriel.

J'interpréterais d'une manière très semblable l'histoire de l'odeur du thym dans le champ hanté. Nous pouvons supposer, je crois, que bien que M. Higton ne pensât pas consciemment à la légende locale, son moi subliminal se la rappelait, et produisait l'hallucination d'odeur appropriée de la même manière qu'il produisait la représentation du cadran indiquant qu'il connaissait l'heure exacte.

Je serais tenté d'expliquer d'une manière à peu près semblable certains « avertissements » relatifs à une maladie imminente, ou même une mort, qui peuvent avoir lieu, tandis que le moi supraliminal est inconscient de tout danger. Dans

1. Tiré des *Proceedings S.F.P.R.*, vol. VII, part. XX, par Marcel Mangin.
2. Voyez *Annales des Sciences psychiques* de 1897, p. 276.

le cas suivant, par exemple, le moi subliminal de Lady Earley peut avoir prévu l'accès de défaillance qui la menaçait et produit la voix hallucinatoire qui l'avertit du résultat qui pouvait être fatal.

« Étant jeune fille, à l'âge d'environ seize ans, j'eus une légère attaque de rougeole. J'habitais avec mon grand-père et ma grand'mère. Après deux ou trois jours de chambre, on me dit que je pourrais prendre un bain chaud ; enchantée de cela et me sentant bien mieux, j'allai à la chambre de bain, fermai la porte, me déshabillai, mais, juste au moment d'entrer dans l'eau, j'entendis une voix qui me dit : « Ouvre la porte. » La voix était distincte, bien extérieure et pourtant semblait venir en quelque sorte de moi-même. Je ne puis dire si c'était une voix d'homme ou de femme. Je fus étonnée et regardai autour de moi ; naturellement il n'y avait personne. Une seconde fois j'entendis « Ouvre la porte ; » je commençai à avoir peur, me disant : je dois être malade ou folle, mais je ne me sentais pas mal. Je me décidai à ne plus y penser et j'étais dans le bain, quand j'entendis une troisième fois, — et je crois une quatrième fois, — prononcer les mêmes mots. Je fis un bond et ouvris la porte et rentrai dans le bain. Comme j'y rentrais, je m'évanouis et tombai à plat dans l'eau. Heureusement je pus en même temps saisir la sonnette qui pendait au mur près de la baignoire. La femme de chambre arriva et me trouva, raconte-t-elle, avec la tête sous l'eau. Elle me saisit et me transporta hors du cabinet, ma tête cogna contre la porte, ce qui me fit reprendre mes sens un instant. Si la porte eût été fermée, je me serais certainement noyée.

« Je n'ai jamais, plus jamais, entendu une voix semblable ni eu aucune autre hallucination.

« Une fois pourtant, j'ai eu une curieuse extension de la puissance ordinaire de l'ouïe. J'étais dans un état de grande prostration nerveuse, venant d'une grande détresse morale et d'autres causes, et j'étais couchée au second étage dans une chambre de devant sur une rue de Londres. Ordinairement je ne puis, de cette chambre, entendre les lettres tomber dans la boîte. [J'ai essayé l'expérience et n'ai pu, en effet, entendre les lettres tomber. F. W. H. M.] Mais, pendant cette maladie,

non seulement je les entendais, mais il me semblait même savoir de qui chacune était. Je sentais une sorte de choc au cœur quand une d'elle tombait, et je disais à ma femme de chambre (qui est morte) : « Voici une lettre de l'avoué », ou de telle autre personne, suivant le cas. Quelques-unes de ces lettres, je les entendais, mais les autres non. Cependant je savais en même temps de qui elles étaient. Quand je commençai à aller mieux et à devenir plus forte, ce pouvoir me quitta; mais pendant quelques temps encore je pouvais entendre les lettres tomber dans la boîte [1].

E. F. de Lonsada
(Lady Eardley).

Comme sensations plus vagues ou moins mesurables, je mentionnerai brièvement diverses facultés sensorielles mal définies ou mal comprises, qui, si elles existent, semblent appartenir surtout aux régions subliminales. Ainsi la métalesthésie ou la sensibilité à certains métaux spéciaux, si souvent décrite dans des cas d'hystérie, surtout en France. Ainsi le problématique « sens magnétique » auquel on croit beaucoup en France, avec son extension possible aux cristaux, s'il faut se fier aux expériences isolées de Reichenbach. Ainsi encore la « sensibilité météorologique » qui connaît ou prévoit les changements du baromètre. Ainsi encore la sensibilité apparente de certaines personnes au voisinage de l'eau sous terre. A moins que les rapports publiés dans les *Proceedings*, vol. II, et ailleurs soient dus au hasard et à l'exagération (car il y en a beaucoup, que n'expliquerait pas la fraude volontaire), nous devons supposer apparemment que quelque indication physique du voisinage de l'eau, saisie subliminalement, produit chez le « devin » une impulsion automatique qui le pousse à tordre inconsciemment la « baguette divinatoire », exactement comme celle qui pousse l'écrivain

1. Il est évident que ce n'est pas ici un cas d'hyperesthésie simple. Si vraiment les auteurs des lettres étaient devinés, il faut bien faire intervenir la télépathie *retardée* ou la clairvoyance.

(N. du T.)

automatique à faire mouvoir le crayon. Mais je ne dois pas ici entrer dans la discussion de ces cas. Qu'il me suffise de dire que, si quelques-unes de ces formes de sensibilité étaient bien prouvées, elles seraient des exemples nouveaux de facultés possédées principalement ou même exclusivement par le moi subliminal, et se manifestant supraliminalement sous des formes qu'aucun calcul conscient ne peut prévoir. Suivant ma métaphore, ces pouvoirs seront représentés par des lignes brillantes remplaçant les lignes obscures de notre spectre habituel dans ses limites visibles. Car ils sont d'une autre nature que l'hyperesthésie des sens connus et les pouvoirs nouveaux de la télépathie et de la clairvoyance. Ainsi l'hyperesthésie du sens du contact, par exemple, est simplement l'augmentation de l'éclat d'une ligne déjà brillante dans notre spectre. Mais la métalesthésie (si elle ne vient pas d'une augmentation d'intensité dans les perceptions de température, de surface, etc.) est la substitution d'une ligne brillante à une ligne noire, — quoiqu'elle soit très voisine des lignes brillantes du tact que nous connaissons déjà. Nous ne pouvons pas du moins supposer que sa ligne, comme la ligne nouvelle et brillante de la télépathie, se trouvera sûrement au-delà de l'extrémité psychologique de notre spectre. Tandis que, dans la télépathie, nous reconnaissons quelque chose d'une nature différente de celles de nos sens connus, dans la métalesthésie, nous rencontrons quelque chose d'analogue à nos sens connus ; — on dirait un sens resté en arrière et n'ayant pas encore pris la place qui lui est due parmi ses congénères. La métalesthésie, comme la télépathie elle-même, nous représenterait donc une des capacités originelles du protoplasma dont le nombre est inconnu et dont une petite partie seulement a pu se développer et se préciser par l'éducation à laquelle le protoplasma a été soumis jusques aujourd'hui.

Passons maintenant aux sens plus intellectuels de l'ouïe et de la vue. Nous ferons d'abord remarquer que, quand un sens devient plus intellectuel, ses opérations internes, — ce que l'on appelle ordinairement l'*imagination* spéciale à ce sens, — deviennent aussi rapidement plus complexes et plus importantes.

L'audition interne, la visualisation interne ont pour notre thèse actuelle plus de signification que la perception de sons ou d'images extérieurs. Commençons par l'ouïe. L'hyperacuité hypnotique de l'ouïe nous est déjà familière. Le même phénomène a été fréquemment observé dans le somnambulisme spontané, dans l'hystérie et dans divers états morbides. Une expérience de Dessoir, déjà consignée dans les *Proceedings*, montre (comparez l'étroite analogie avec les phénomènes de vision par le cristal) que les sons qui passent inaperçus à l'oreille peuvent être tout le temps conservés précieusement et d'une façon intelligente dans le stratum subliminal hypnotique ou autre. M. X..., absorbé par sa lecture au milieu d'amis causant, avait son attention subitement attirée si l'on prononçait son nom. Il demanda à ses amis ce qu'ils avaient dit de lui. On ne lui répondit pas, on l'hypnotisa. Dans son sommeil, il put répéter toute la conversation qui avait échappé à son moi éveillé. Encore plus remarquable est le fait signalé par feu Edmond Gurney et d'autres observateurs, que le sujet hypnotisé peut saisir le chuchotement éloigné de son hypnotiseur au milieu d'une Babel de sons produits par des personnes avec qui il n'est pas en rapport et auxquelles il ne fait pas attention. Il est plus qu'évident que l'audition externe des strata subliminaux hypnotiques ou autres peut dépasser de beaucoup en délicatesse l'audition externe de la vie ordinaire.

Voyons maintenant l'audition interne, qui nous fait entendre des sons imaginaires, — et voyons comment nous pourrons évaluer le degré de puissance de cette faculté. Le bon sujet *auditif* de Galton différera du mauvais de deux manières principales, — par l'*intensité* et par la *complexité* de ses sensations intra-cérébrales. C'est-à-dire que le bon sujet auditif évoquera les sons des voix, etc., plus facilement et plus distinctement que les autres hommes ; il sera plus capable de se rappeler et de se représenter des ensembles complexes de sons successifs ou simultanés. Dans chacune de ces directions, nous trouverons la faculté subliminale remarquablement supérieure à la faculté supraliminale, au point de vue de l'intensité de l'audition interne qui conduit à l'hallucina-

tion, et au point de vue de la complexité de cette audition qui conduit au génie poétique et musical.

Prenons d'abord l'intensité ou l'extériorisation apparente des sons imaginés. Naturellement, nous ne rencontrons pas tout de suite les hallucinations. Ce n'est pas seulement l'ouïe et la vue, ce sont tous les sens qui, dans l'état hypnotique, peuvent être excités au point que le sujet refuse de croire que l'excitation ne vient pas du dehors. Nous pouvons produire des hallucinations de chaleur, de froid, de poids, de contact, de douleur, d'odeur, de goût. Dans chaque cas l'intensité de la sensation venant ainsi de la fabrication subliminale peut être beaucoup plus grande que celle de la sensation similaire que l'effort de la conscience supraliminale peut faire naître ou conserver. Tout ceci est familier à ceux qui ont étudié l'hypnotisme; mais peu de ces observateurs ont saisi la leçon importante qui sort même des plus ordinaires phénomènes que l'on voit au théâtre : à savoir, que le moi hypnotique fait preuve de facultés sensorielles au-dessus de celle du moi ordinaire.

Une des causes de cette ignorance de la vraie signification des hallucinations a été (comme je l'ai déjà fait remarquer autre part) le fait que, quand elles se produisent spontanément, il y a souvent chez le sujet un état morbide. On s'est occupé ordinairement des phénomènes vitaux de l'homme dans un but thérapeutique et non purement scientifique; et par suite on a insisté sur cet aspect morbide de l'hallucination, quoique en réalité accidentel, au lieu de chercher sa signification psychologique. C'est particulièrement le cas des hallucinations de l'ouïe, — voix imaginaires, etc., — dont nous parlons en ce moment. Accompagnant souvent le dérangement d'esprit, elles ont été discutées comme si elles n'étaient qu'un indice de dérangement d'esprit. Combien cette façon de voir est étroite et imparfaite, c'est ce que j'ai essayé de montrer dans une étude précédente sur *le Démon de Socrate* (*Proceedings*, vol. V, p. 522), à laquelle je dois ici me contenter de renvoyer le lecteur. Il trouvera, j'espère, quelque raison de supposer que l'exaltation de l'audition interne, qui finit par suggérer au sujet l'extériorité des voix imaginaires, peut

quelquefois avoir lieu sans être la preuve d'une maladie ou d'une désintégration, mais au contraire être la manifestation d'une faculté subliminale à laquelle le Moi supraliminal peut être heureux d'avoir recours.

Mais c'est plutôt quand il y a complexité que quand il y a intensité dans les sons imaginaires, que les conditions sont favorables à la manifestation subliminale, c'est alors que se forment le mieux les issues pour l'éruption du feu souterrain. Les sons qui montent dans notre conscience ordinaire d'une source plus profonde que notre volonté ne se bornent pas simplement à former des phrases sans ordre, des suites de syllabes sans sens. Il s'y trouve une consonance interne, une obscure harmonie qui forme le canevas de la poésie, la source de la musique vocale, — le berceau d'où sortent ces harmonieuses sœurs célestes : la Voix et la Poésie, divinités primitives fréquentant le commun des mortels. Cela est vrai non seulement pour le chant, dans le sens exact du terme, mais aussi pour la poésie sans musique ; — c'est-à-dire pour les rapports de rythme et d'articulation considérés à part des rapports de tons, des intervalles de tons et du timbre. Pour le vrai poète, — comme le dit Gœthe quelque part, — la mélodie de son futur poème flotte comme une entité impalpable qui se crée elle-même en lui avant que les mots se soient formés ou que la pensée même soit née.

Et ici nous pourrons faire une réflexion qui, tandis qu'elle fait disparaître, je crois, une ancienne confusion, mettra bien en évidence aussi les capacités latentes de la conscience subliminale : son pouvoir d'exprimer des messages importants et intimes par un mécanisme extrêmement faible. Nous savons bien que pour concevoir un son, un mouvement des organes nous est aussi nécessaire qu'une représentation auditive.

Dans toute audition interne bien nette, il y a probablement un élément moteur aussi bien qu'un élément sensoriel. Et je crois qu'une des différences existant entre la poésie imaginée et la musique ou le chant imaginé vient de ce que le rythme verbal imaginé peut être presque entièrement moteur, tandis que les tons imaginés doivent être aussi puis-

samment sensoriels. A ceux donc qui s'étonneraient que beaucoup de poètes n'avaient pas l'oreille musicale, on pourrait répondre que la faculté qu'ils avaient d'imaginer mentalement devait être purement motrice, et consistait dans une délicate imagination des mouvements du larynx qui se produisent quand la parole est mélodieuse.

Je me figure que, en s'observant soigneusement eux-mêmes, les hommes qui ont « l'oreille faite pour les vers » reconnaîtront que la partie essentielle de l'excitation poétique a consisté en changements presque imperceptibles de tension dans les muscles de la gorge. Les modulations rythmiques naissent, il est vrai, en dehors de la volonté; mais c'est autour de ce centre physique d'expression imaginaire que la force émotionnelle s'amassera et que les inspirations inexplicables accourront en foule...

Et il y a une forme d'audition interne encore plus étrange. Il existe des ensembles complexes et puissants de conceptions formées en dehors (certains disent au delà) du langage articulé et de la pensée raisonnée. Il y a une marche, une ascension à travers les espaces idéaux que certains considèrent comme la seule véritable ascension; il y a une architecture que certains regardent comme le seul séjour. Qu'on la considère au point de vue du développement de la race, ou de son action sur l'individu, la musique ne ressemble pas tant à un produit des nécessités terrestres et de la sélection naturelle, qu'à une capacité subliminale arrivant à se manifester accidentellement et indépendamment des exigences ou des excitations extérieures du moi supraliminal. Nous savons combien il est difficile d'expliquer son origine d'après la théorie courante de l'évolution des facultés humaines. Nous savons qu'elle est comme quelque chose que l'on découvre et non pas comme quelque chose qu'on aurait fabriqué, — qu'elle est comme le vin trouvé dans une cave murée, plutôt que comme les meubles du magasin au-dessus. Et les sensations subjectives du musicien lui-même s'accordent avec cette vue du caractère essentiellement subliminal du don qu'il possède, nulle part le « génie » «, l'inspiration » n'est plus essentielle au vrai succès. Ce n'est pas par suite de labo-

rieuses recherches sur les rapports des notes musicales que les chefs-d'œuvre de la mélodie sont nés. Ils sont nés comme chez Mozart — dont je ne répéterai pas les paroles si souvent citées. — Comme chez l'Abt Vogler de Browning, avec un sentiment de mélange unique entre le fond de l'âme et les hauteurs du ciel. Si, laissant là les termes poétiques, nous ne nous servons que de ceux déjà employés ici, nous dirons que nous touchons à un point où la personnalité supraliminale sent que la poussée subliminale est plus profonde, plus vraie, plus permanente que les produits de la pensée volontaire. Dans la genèse de la poésie et de la musique, nous avons aperçu une première lueur du mécanisme du génie. Mais avant de généraliser davantage, nous avons à considérer l'opération subliminale du sens le plus intellectuel, de celui qui se prête aux mesures les plus délicates et dont les opérations internes pénètrent le plus profondément dans la réalité des choses comme ses opérations externes franchissent aussi les plus grandes distances.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les hyperesthésies de la vision externe dont on a si souvent remarqué l'association avec l'hystérie, le somnambulisme spontané, l'état d'hypnose. Nous ne sommes pas prêts de pouvoir résoudre les grandes difficultés qu'elles présentent. C'est justement dans la région où les limites anatomiques, optiques, semblent les plus définies, que nous avons les extensions de faculté les plus étonnantes, les plus capricieuses. Je donnerai ici deux cas où, suivant moi, le moi subliminal a remarqué ce qui a échappé au moi supraliminal et a engendré une hallucination afin d'arrêter la méprise où allait conduire cette inadvertence. Dans le premier cas, tout ce qui avait besoin d'être corrigé n'était que le résultat d'une distraction — un objet bien en vue n'avait pas été regardé avec attention. Dans le second cas, on dirait que le moi subliminal a *mieux* vu que le supraliminal.

Nous devons ce qui suit à M[me] E. K. Elliott, femme du Rev. E. K. Elliott.

« Il y a environ vingt ans, je reçus par la poste quelques lettres dont l'une contenait 15 livres en billets. Après les

avoir lues, j'allai à la cuisine, les tenant à la main. J'étais seule, il n'y avait personne dans le voisinage, sauf la cuisinière qui était dans le lavoir. N'ayant plus rien à faire des lettres je fis le mouvement de les jeter dans le feu, quand je sentis nettement ma main arrêtée en chemin. C'était comme si une autre main s'appuyait doucement sur la mienne, la ramenant en arrière. Très surprise, je regardai ma main, et je vis alors qu'elle ne contenait pas les lettres que je voulais détruire, mais le billet de banque et que les lettres étaient dans l'autre main. Je fus si étonnée que je dis à haute voix : « Qui est là ? » J'appelai la cuisinière et lui racontai la chose ainsi qu'à mon mari aussitôt que je le revis. Jamais, auparavant ni depuis, je n'ai éprouvé quelque chose de semblable. »

Témoignage du Rev. E. K. Elliot :

« Je me rappelle que ma femme me raconta l'aventure ci-dessus à l'époque qu'elle indique et qu'elle fut sur le point de se trouver mal tellement son excitation était grande.

« E. K. ELLIOTT. »

L'incident suivant a été publié dans le *Boston Budget* par la percipiente elle-même, une dame que connaît bien M. Hodgson.

« *Boston Budget* 31 août 1890.

« Un étrange incident est arrivé la nuit, la semaine dernière, à un des hôtels de Boston Back Bay. On allait justement allumer le gaz, et il faisait déjà sombre dans les corridors, quand une des dames logeant à l'hôtel sortit de sa chambre pour aller à l'ascenseur. Elle toucha le bouton de la sonnerie électrique, et, pendant que l'ascenseur montait, elle alla regarde dehors par une fenêtre située à l'extrémité d'un autre corridor. En revenant, elle s'avançait avec précipitation vers le côté où était la porte quand l'apparition d'un homme se tenant debout exactement devant cette porte la fit s'arrêter court. L'endroit était obscur, mais une fenêtre en face de l'ascenseur permettait de voir suffisamment la forme de cet homme, et la dame resta à une distance convenable. Mais quel fut son étonnement, quand l'ascenseur fortement éclairé



monta, de voir d'abord que la porte supérieure était grande ouverte et que par suite tout le puits était béant. Il y avait plusieurs années que cette dame venait à cet hôtel et elle n'avait encore jamais vu la porte d'un ascenseur laissée ouverte. Mais l'autre fait était encore plus étonnant : *il n'y avait personne là!* Toujours est-il que l'apparition ou l'impression de cette apparition l'empêcha certainement de tomber la tête la première dans le puits. Elle détermina chez elle un subit accès de modestie, un léger embarras d'être surprise courant dans le corridor, comme un enfant aux mouvements brutaux qu'on vient de laisser sortir de la nursery. J'ajouterai que cette dame alla immédiatement au bureau de l'hôtel signaler la terrible insouciance du boy qui avait laissé cette porte ouverte, mais ne désirant pas du tout acquérir la réputation d'une lunatique, ni même celle d'une voyante, elle eut bien soin de ne pas relater l'autre moitié de l'événement, bien que ce fait fût d'une réalité aussi positive que l'autre... »

« Boston, 5 septembre 1890.

« MON CHER MONSIEUR HODGSON,

« Non, je ne reconnus pas du tout la forme. Je ne remarquai rien, je ne pensai à rien à son sujet, parce que c'est plutôt une règle qu'une exception de rencontrer quelqu'un près d'un ascenseur dans un hôtel. Ensuite, j'ai la vue très basse et je n'avais pas mon lorgnon, de sorte que je n'aurais pas reconnu mon plus intime ami dans cette obscurité et à une si petite distance.

« La date est le 26 août, mardi soir.

« Bien à vous,

« A. B. »

En supposant cet incident correctement raconté, la façon la moins merveilleuse de l'expliquer sera peut-être de supposer que le moi subliminal de Miss. A. B. aperçut la porte ouverte à une distance un peu plus grande que la portée de la vue du moi supraliminal, et engendra alors la figure hallucinatoire dans le but d'empêcher la chute.

Une telle explication suppose naturellement qu'on admet que les strata subliminaux possèdent un pouvoir avec lequel les facultés supraliminales peuvent rarement rivaliser — par exemple, le pouvoir d'extérioriser une hallucination, de projeter hors de quelque magasin caché une figure ayant l'apparence de la vie au milieu des objets environnants et à la lumière du jour. Il est vrai que ce point est probablement trop familier à mes lecteurs pour qu'il faille insister davantage. Ce dont il s'agit, c'est simplement de savoir si le moi subliminal peut engendrer des représentations hallucinatoires — la plus ordinaire suggestion hypnotique nous en fournit amplement la preuve. Nous voudrions surtout comprendre quelle intelligence impliquent ces représentations, — découvrir le moyen de les évoquer expérimentalement et de les modifier.

Je demanderai à intercaler ici un passage qui me semble contenir le germe de la théorie que je soutiens maintenant et de m'appuyer ainsi sur l'autorité d'un des plus profonds penseurs de la dernière génération. Ce passage est tiré d'un article de Sir John Herschell sur la vision sensorielle, dans ses *Familiar lectures on Scientific subjects*, 1816. Sir John décrit une de ses expériences « qui consiste dans la production involontaire d'impressions visuelles, ayant pour caractère principal la régularité géométrique des formes, et cela, dans des circonstances qui excluent toute explication tirée d'une régularité de structure possible dans la rétine ou le nerf optique ». Deux fois ces dessins apparurent pendant le jour sans aucune maladie, aucun malaise concomitant ou subséquent. Plus fréquemment ils apparurent dans l'obscurité, mais encore pendant que sir John était parfaitement éveillé. Ils parurent aussi deux fois tandis qu'il était sous l'influence du chloroforme, « et je ferai remarquer que je ne perdis jamais la conscience d'être éveillé et en pleine possession de mon esprit, quoique tout à fait insensible à ce qui se passait... La question est donc celle-ci. Qu'est-ce que ces spectres géométriques? et comment et dans quelle région du corps ou de l'esprit prennent-ils leurs origines? Ce ne sont évidemment pas des rêves. L'esprit est actif et conscient de la direc-

tion de ses pensées; pendant que ces choses s'imposent à notre attention et dirigent le cours de nos pensées dans un canal qu'elles n'auraient pas pris d'elles-mêmes... S'il est vrai que la conception d'un dessin géométrique régulier implique l'exercice d'une pensée et d'une intelligence, il semblerait presque certain que, dans des cas comme ceux que je cite, nous avons la preuve d'une pensée, d'une intelligence à l'œuvre en nous-même et distincte de celle de notre propre personnalité. »

Et sir John nous dit plus loin que ces figures complexes, entrant ainsi dans notre esprit de cette manière en apparence arbitraire, jettent une lumière sur le « principe suggestif » que nous devons regarder comme déterminant, comme décidant notre volonté agissante. Je suis frappé de l'intérêt présenté par ces cas où dans une matière si entièrement abstraite, si complètement privée de portée morale ou émotionnelle comme la production d'une figure géométrique, nous saisissons ce principe sur le fait, en train de remplir ses fonctions.

A mon point de vue, naturellement, je ne peux qu'admirer la perspicacité qui a permis à ce grand penseur de pénétrer jusqu'à la racine même du sujet à l'aide d'observations si peu nombreuses. Il ne semble pas avoir aperçu la connexion entre ces « fantômes schématiques », pour emprunter l'expression du professeur Ladd, et les figures hallucinatoires d'hommes ou d'animaux vues dans l'état de santé ou de maladie. Mais ses déductions, malgré la rareté de ses données, me semblent convaincantes, « nous avons la preuve de l'existence d'une *pensée*, d'une intelligence, à l'œuvre en nous-même, distincte de celle de notre propre personnalité. Je me permets de le considérer comme le premier promoteur de la théorie à laquelle j'ai été conduit moi-même, seulement par les preuves beaucoup plus nombreuses, qui sont maintenant à notre disposition ».

Ces visions de sir John Herschel semblent être intermédiaires entre les visions mentales ordinaires et ces demi-apparitions hallucinatoires qui semblent occuper une certaine place dans les chambres et cacher la chaise sur

laquelle elles s'assoient. Peut-être ce qui leur ressemble encore plus, est-ce les *crystal-visions*, sur lesquelles j'ai plusieurs fois appelé l'attention. Cette manière de provoquer l'hallucination, par concentration de l'attention et fixation du regard sur un miroir brillant ou noir, nous a déjà fourni beaucoup d'exemples frappants des « manifestations subliminales » dont je parle ici. On a vu que de même que l'écriture automatique systématise et rend intelligibles les vagues impulsions de l'automatisme moteur, de même cette fixation du regard fait sortir, rend plus claires et plus durables ces perceptions internes commençantes que le moi subliminal semble toujours prêt à engendrer, mais qui ordinairement se dissipent avant d'avoir atteint la consistance du rêve ou de l'hallucination à l'état de veille. La vision par le cristal n'est cependant pas encore un fait bien reconnu par les savants. La première tentative pour la faire accepter — la série d'expériences publiée dans les *Proceedings*, vol. V, p. 486, etc. — n'a pas encore été sérieusement imitée. Et puisque dans ce chapitre j'exclus soigneusement tous les phénomènes supernormaux ou fortement contestés, je ne mentionnerai qu'une des formes de la faculté subliminale mise en évidence par ces expériences, je veux dire l'*hypermnésie* de la vision par le cristal, prouvée de trois façons par : 1° le pouvoir de reproduire des faits connus autrefois, mais oubliés; 2° le pouvoir d'arriver à des conclusions sans passer par les échelons intermédiaires, et 3° le pouvoir de reproduire des faits que le moi supraliminal n'a jamais connus consciemment, bien qu'ils aient pu quelquefois tomber dans le champ de sa vision externe. Ces pouvoirs, quoiqu'ils aient chacun des rapports différents avec la mémoire ordinaire, se trouvent tellement entremêlés dans la pratique que je dois me servir du terme d'hypermnésie pour les comprendre tous.

Je regarde cette hypermnésie comme étant une faculté essentiellement subliminale, et à mesure que nous avancerons, nous en trouverons des exemples variés. Je commencerai par citer l'ingénieuse expérience par laquelle le Dr Scripture, de l'université de Clark, a montré que dans l'acte de vision le plus ordinaire nous devons distinguer entre ce que

la conscience superficielle se rappelle et ce qui reste, caché dans quelque profondeur obscure, mais susceptible d'en être extrait[1].

Le Dr Scripture montre au sujet une carte avec une image au milieu et une petite lettre de l'alphabet imprimée en dessous. La présentation est si courte que le sujet observe seulement l'image et n'a aucune connaissance consciente de la petite lettre. Cependant, quand ensuite on lui montre la lettre, celle-ci souvent lui rappelle — graduellement mais, à la fin, distinctement — la représentation d'étoile ou d'éléphant ou d'autre chose qui occupait le centre de la carte au coin de laquelle la lettre était imprimée. Il arrive souvent que le sujet ne peut pas dire de quelle manière cette obscure association entre la lettre et l'image s'est effectuée. Il sent seulement qu'il y a une connexion, par exemple entre la lettre M et l'éléphant. Le moi subliminal a envoyé son message dans un faible courant et sans l'exprimer encore en termes sensoriels.

Dans cette ingénieuse expérience nous avons à la fois les avantages et les désavantages que nous trouvons dans une expérience de laboratoire contrastant avec un fait spontané. La résurrection des souvenirs subliminaux est très nette, mais elle se fait sur une échelle extrêmement petite. Les images qui échappent à l'attention du moi subliminal ne sont retenues par le subliminal que pour un temps court et viennent d'une petite profondeur. Elles représentent le premier degré d'un processus qui, bien que souvent invisible, doit être sans doute continuel, à savoir l'entretien de la vie supraliminale par des impulsions venant d'en bas.

Je passe à un exemple de visualisation, d'hypermnésie subliminale ayant lieu sur une plus vaste échelle, la nature le fournit elle-même maintes et maintes fois; et il implique une élaboration cachée de représentations mentales d'une grande complexité.

Sur ce point encore, l'ouvrage du Dr Scripture nous aidera,

1. Scripture, *Ueber der associativen Vorlauf der Vorstellungen*, Leipzig, 1891, p. 90 sqq.

bien qu'il n'ait pas été fait à notre point de vue et qu'aucune connexion entre ces deux recherches n'y soit indiquée.

Pendant le cours de ce siècle — et hélas! c'est à peine si l'observation scientifique des prodiges de l'espèce humaine remonte plus haut — on a vu de temps en temps servir d'amusement au public des grandes villes « des calculateurs prodiges » jeunes, en général, et capables de résoudre « de tête » et presque intantanément des problèmes pour lesquels il faut ordinairement le crayon et le papier et beaucoup de temps. Quelquefois même, l'étudiant ordinaire n'a aucun moyen de résoudre le problème que le jeune calculateur résout avec facilité et exactitude. Ces individus ont été simplement cités comme des anomalies et aucun essai (que je sache) n'a été fait pour expliquer leur pouvoir[1], c'est-à-dire pour faire rentrer ce don spécial dans une généralisation plus vaste. Récemment, il est vrai, le Dr Scripture a cherché à réunir avec soin les explications que ces prodiges ont données de leurs méthodes de travail, méthodes qu'on serait naturellement porté à croire utiles pour l'éducation ordinaire [2]. Pour nous actuellement, cette tâche, quoique nécessaire, n'est que préliminaire, nous tenons à savoir ce que le calculateur phénomène peut expliquer de son procédé principalement pour nous rendre compte de ce qui reste inexplicable à lui-même et aux autres.

Eh bien ! ce que nous apprenons ainsi, c'est que le procédé principal et élémentaire a été, en réalité, subliminal, tandis que l'effort conscient ou supraliminal a quelquefois été totalement absent, ou qu'il est quelquefois survenu seulement après que le don s'est depuis si longtemps exercé que les communications entre les différents strata sont devenues aisées. Le prodige arrivé à l'âge d'homme,qui se rend compte des artifices de calcul qu'il employait inconsciemment étant jeune, ressemble au sujet hypnotique exercé par la suggestion à se

1. Cette lacune a été heureusement comblée en 1894 par M. A. Binet dans son ouvrage intitulé : *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs*.

2. « Les arithméticiens prodiges » dans l'*American Journal of Psychology*, vol. IV, n° 1 (avril 1891).



rappeler à l'état de veille les événements de l'état de transe.

Dans presque tous les points où la comparaison est possible, nous trouverons ce don du calcul ressemblant aux autres manifestations de la faculté subliminale — par exemple à la faculté de voir des figures hallucinatoires plutôt qu'aux résultats d'un effort supraliminal constant, comme le pouvoir de l'analyse logique, par exemple. D'abord cette faculté, en dépit de sa connexion évidente avec la connaissance approfondie des mathématiques, se trouve presque sans règle parmi des individus nullement mathématiciens et même tout à fait stupides, aussi bien que chez des mathématiciens de marque. Deuxièmement, elle se montre chez de tout jeunes enfants et tend à disparaître plus tard ; ressemblant en cela au pouvoir visualisant en général et en particulier au pouvoir de voir des figures hallucinatoires qui, comme tendent à le montrer les recherches de M. Galton et les miennes, sont habituellement plus forts dans l'enfance et la jeunesse que plus tard. De plus, il est remarquable que, quand le pouvoir disparaîtra de bonne heure dans la vie, il ne laissera probablement derrière lui aucun souvenir des procédés employés. Et même quand, par suite d'une longue persistance dans un esprit réfléchi, le pouvoir a fini par être, pour ainsi dire, adopté dans la conscience supraliminale, il peut cependant encore y avoir des éclairs de pure « inspiration » quand la réponse « vient à l'esprit » sans aucune perception de la marche intermédiaire.

Je donne ci-contre un tableau formé au moyen des notes du Dr Scripture pour éclairer largement les principaux points ci-dessus mentionnés [1].

Parmi ces trente noms, nous avons deux hommes éminents et trois d'une grande capacité, quelle description nous ont-ils donnée de leurs méthodes?

Du don de Gauss et d'Ampère nous ne savons rien, excepté quelques anecdotes frappantes. Après s'être manifesté à un âge où ordinairement il n'y a aucun effort supraliminal mental digne qu'on s'en occupe, il semble être venu bientôt

1. Je ne connais encore aucune étude complète de Jacques Inaudi, le « prodige » d'aujourd'hui.

Table des principaux calculateurs-prodiges.

NOMS PAR ORDRE alphabétique.	AGE QUAND LE DON a été observé.	DURÉE DU DON.	INTELLIGENCE.
Ampère.	4	?	Éminente.
Bidder.	10	Toute la vie.	Bonne.
Buxton	?	?	Médiocre.
Colburn.	6	Quelques années.	Moyenne.
Dase (ou Dahse). . .	Enfance.	Toute la vie.	Très médiocre.
Fuller.	Enfance.	?	Médiocre.
Gauss.	3	?	Éminente.
Mangiamele.	10	Quelques années.	Moyenne?
Mondeux..	10	Id.	Médiocre.
Prolongeau	6	Id.	Médiocre.
Safford..	6	Id.	Bonne.
« M[r] Van R. of Utica ».	6	Id.	Moyenne?
Whately	3	Id.	Bonne.

se joindre dans l'état général de leur génie. Chez Bidder, le don a persisté toute la vie, mais s'est affaibli avec l'âge. Son étude dans le vol. XV des *Proceedings* de l'Institut des ingénieurs civils, tout en fournissant un certain nombre d'instructions pratiques au calculateur, parle aussi d'une singulière facilité de communication entre les différentes strates mentales. « Toutes les fois, dit-il (p. 255), qu'il me faut faire usage des réserves de mon esprit, c'est avec la rapidité de l'éclair que je trouve ce que je veux. » Et dans le vol. CIII des mêmes *Proceedings*, M. W. Pole F.R.S., en décrivant comment M. Bidder pouvait trouver mentalement le logarithme d'un nombre jusqu'au septième ou huitième rang, dit (p. 252) : « Il avait un pouvoir presque miraculeux de voir, pour ainsi dire intuitivement, quels facteurs diviseront un nombre élevé, qui n'est pas un nombre premier. Ainsi, si on lui donnait le nombre 17 861, il trouvait immédiatement que c'est 337 × 53 ... Il ne pouvait pas, disait-il, expliquer comment il faisait cela, cela semblait être chez lui un instinct naturel. »

Le cas de M. Bidder est bien connu; mais il peut être intéressant de citer quelques passages d'une autobiographie qu'a bien voulu me prêter M. Blyth, d'Edimbourg, l'ingénieur civil bien connu, qui possédait lui-même un don semblable à celui du jeune M. Bidder, insuffisant pour le ranger parmi les « prodiges », mais le distinguant bien du reste de ses semblables.

12, Belgrave-Crescent, Edimbourg,
28 février 1852.

« Pour répondre à votre demande, j'essayerai de vous donner une description de la faculté de mon frère et de la mienne, pour le calcul mental arithmétique, et il peut être intéressant de parler un peu des influences précédant même la naissance que j'ai toujours soupçonnées avoir été pour quelque chose dans l'étonnante faculté de mon frère.

« Benjamin Hall Blyth est né le 6 juillet 1819. Notre mère avait un don naturel pour l'arithmétique, non pas à un degré très marqué, mais au-dessus de la moyenne, surtout chez les femmes. Quelques mois avant la naissance de Benjamin, le jeune prodige Bidder (qui avait alors, je crois, douze ou quatorze ans) se montrait à Edimbourg et donna une séance privée chez mon père; ma mère fut grandement étonnée et intéressée, elle posa différentes questions à Bidder, et, quelques semaines plus tard, pria mon père de l'inviter à une autre séance, ce qui fut fait. Son intérêt fut encore plus grand cette fois et le jeune prodige continua à occuper souvent son esprit.

« Il est, je crois, admis par les physiologistes qu'une chose qui occupe beaucoup l'esprit d'une mère peut certainement influer et influe beaucoup sur le caractère du futur enfant. En tout cas, mon frère soit à cause de cela, soit par hérédité, ou par suite des deux causes, manifesta de très bonne heure un merveilleux pouvoir de calcul mental. Benjamin avait presque six ans quand un jour, se promenant avec son père avant le déjeuner, il lui dit : « Papa, à quelle « heure suis-je né ? — A quatre heures du matin », lui fut-il répondu.

« Benj. : « Et quelle heure est-il maintenant ? »

« R. « Sept heures cinquante du matin. » (Mon père faisait toujours un peu d'exercice avant le déjeuner en été.)

« L'enfant marcha encore quelques cents yards, puis, se tournant vers son père, lui dit le nombre de secondes qu'il avait vécu. Mon père inscrivit les chiffres, fit le calcul en rentrant à la maison, et dit à Ben qu'il s'était trompé de 172 800 secondes, à quoi l'enfant répondit de suite : « Oh ! « papa, vous avez oublié deux jours des années bissex- « tiles 1820 et 1824 », ce qui était vrai.

« Ce dernier fait du jour de l'année bissextile est inconnu à beaucoup d'enfants de six ans, et si l'on essaye d'apprendre à un enfant ordinaire de cet âge la table de multiplication jusqu'à 12 par 12, on sera plus à même de se rendre compte combien ce calcul était extraordinaire.

« J'ai la conscience d'une reconnaissance intuitive du rapport des chiffres. Par exemple, en lisant les énoncés de chiffres dans les journaux qui sont souvent remarquablement faux, il me semble avoir l'intuition qu'il y a une erreur, et généralement je ne me trompe pas.

« J'ai toujours remarqué qu'il y a des époques où mon pouvoir est beaucoup plus faible qu'en d'autres, non seulement quand je suis fatigué, mais quand, comme un musicien, je ne suis pas en train. Je n'ai plus maintenant à 66 ans la même assurance que quand j'étais plus jeune ; c'est-à-dire que je tiens à contrôler un calcul avant de le donner comme exact, quoique je puisse faire des calculs presque aussi difficiles qu'à aucun autre moment de ma vie, mais moins rapides.

« Jusqu'à quel point ce don est en connexion avec l'ambidextérité ? Chez moi je crois qu'il n'y a aucune connexion de cette sorte. Je me sers peut-être mieux de ma main gauche que la moyenne des gens, mais c'est tout. Ma fille en disant que je suis ambidextre peut avoir confondu avec mon fils aîné qui l'est certainement, mais j'attribue cela à ce qu'il est né gaucher et qu'on l'a exercé pendant son enfance à se servir de sa main droite, comme, par exemple, pour se servir de son couteau et de sa cuiller, ou pour jouer au cricket, etc. Il peut jouer à la boule ou au bâton avec l'une ou l'autre main, peindre avec les deux mains, il dessine les jambes de

devant d'un animal avec une main, celles de derrière avec l'autre et les deux moitiés s'accorderont très bien. Il aime beaucoup le travail à la machine et se sert de ses deux mains quand il travaille avec un tour. Il y a des gauchers dans les deux branches de notre famille, aussi je crois bien être quelque peu ambidextre sans le savoir.

« Edward L. J. Blyth. »

L'intéressante note de M. Blyth contient d'autres exemples sur plusieurs des points ci-dessus mentionnés : l'apparition précoce et instinctive de la faculté ; sa soumission graduelle à une direction supraliminale ; et cependant la persistance de « poussées subliminales » qui de temps à autre donnent des réponses aux problèmes sans la marche intermédiaire qui y a conduit.

Si nous passons maintenant à deux autres hommes d'une grande capacité, connus pour avoir possédé ce don, le professeur Safford et l'archevêque Whately, nous sommes frappés par la disparition de la faculté après l'enfance — ou même avant la fin de l'enfance. Je cite d'après le Dr Scripture ce que dit l'archevêque Whately lui-même de ses propres facultés :

« Il y avait certainement quelque chose de particulier dans mon don de calculateur. Il commença à se manifester entre 5 et 6 ans et dura environ trois ans... J'arrivai vite à faire les additions les plus difficiles toujours de tête, car en fait de chiffre, je ne connaissais que la numération. Je faisais ces sommes beaucoup plus vite que n'importe qui se servant de papier, et je ne me rappelle pas avoir commis la plus petite erreur. Quand j'allai à l'école, ma passion avait disparu, j'étais en calcul un âne parfait, et j'ai toujours depuis continué à l'être. »

Encore plus remarquable, peut-être, fut la façon dont le professeur Safford perdit sa faculté. Les mathématiques étaient sa passion dominante : pendant son enfance, son don le fit remarquer et maintenant il est professeur d'astronomie. Il avait donc tous les motifs et toutes les occasions pour garder son don. Mais tandis qu'à dix ans il faisait correctement dans sa tête, en une minute, une multiplication dont le

résultat avait 36 chiffres, il n'est maintenant ni plus ni moins capable que ses voisins de faire ce calcul.

Parmi les prodiges, enfants bornés ou sans éducation, Dase est le seul qui semble avoir gardé ses facultés, Colburn et Mondeux et sans doute Prolongeau et Mangiamele ont perdu leur don après leur enfance.

Quant à leurs procédés, on n'a pu presque rien recueillir; — le point le plus intéressant serait que Colburn fut pendant quelques années incapable, et ensuite capable jusqu'à un certain point d'expliquer ses procédés qui cependant ne montraient pas une grande ingéniosité.

Quelquefois chez les prodiges ignorants, la séparation entre les deux courants de pensées subliminales et supraliminales doit avoir été complète.

« Bunton causait librement tout en faisant ses problèmes, cela ne le gênait ni ne l'arrêtait. » La fixité et la clarté de la visualisation interne semble avoir été la principale condition de ces opérations et il importait peu sans doute que le tableau noir mental (pour ainsi dire) où se traçaient les calculs fût ou non visible à l'œil du moi supraliminal.

J'ai parlé seulement de visualisation ; mais il serait intéressant de découvrir jusqu'à quel point la connaissance approfondie des mathématiques et une ingéniosité spéciale peuvent être exercées subconsciemment. Nous avons bien peu de documents là-dessus. Rien que je sache de Gauss ou d'Ampère. A l'autre bout de l'échelle nous savons que Dase (le plus heureux peut-être de tous ces prodiges) était singulièrement dénué d'intelligence des mathématiques. « Petersen essaya en vain pendant six semaines de lui mettre dans la tête les premiers éléments de mathématiques... Il ne pouvait comprendre un mot d'un autre langage que le sien. » Cependant il reçut une récompense de l'Académie des sciences de Hambourg, sur la recommandation de Gauss, pour un travail de mathématiques, et en douze ans il a fait des tables, des facteurs et des nombres premiers pour le septième et presque tout le huitième million — tâche que probablement peu d'hommes auraient pu accomplir sans moyen mécanique pendant toute la durée de leur vie. Il est

ainsi le seul homme qui ait pu rendre un service en mathématiques sans avoir été capable de franchir le pont aux ânes.

D'un autre côté, dans le cas de Mangiamele, il y a peut-être eu une réelle ingéniosité subliminale à l'œuvre. Ce qu'on nous dit de ce prodige est authentique, mais il est désolant qu'on nous en dise si peu.

« En 1837, Vito Mangiamele, qui disait avoir 10 ans et 4 mois, se présenta chez Arago, à Paris. Il était le fils d'un berger sicilien, qui n'avait pu donner à son fils aucune instruction. Par hasard, on découvrit que par des méthodes spéciales, il résolvait des problèmes qui semblaient à première vue demander des connaissances en mathématiques. En présence de l'Académie, Arago proposa les questions suivantes : « Quelle est la racine cubique de 3 796 416 ? » Dans l'espace d'environ une demi-minute, l'enfant répondit : 156, ce qui est exact. « Quel est le nombre qui satisfait à cette « condition que son cube, plus 5 fois son carré, est égal à « 42 fois ce nombre plus 40 ? » En moins d'une minute Vito répondit que 5 satisfait à cette condition, ce qui est exact. La troisième question était la solution de l'équation $x^5 - 4x - 16779 = 0$. Cette fois, l'enfant resta quatre à cinq minutes sans répondre : finalement, il demanda avec quelque hésitation si 3 n'était pas la solution. Le secrétaire l'ayant informé qu'il se trompait, Vito, en quelques minutes, donna 7 comme la vraie solution. On lui demanda enfin d'extraire la dixième racine de 282 475 249, Vito trouva en peu de temps que cette racine était 7. »

Plus tard, un comité composé d'Arago, Cauchy et d'autres se plaint de ce que « les maîtres de Mangiamele ont toujours tenu secrètes les méthodes de calcul dont il se servait [1] ». — Il y a un autre point qu'il eût été instructif d'étudier chez un groupe si remarquable d'automatistes — de possesseurs de facultés subliminales. Certains caractères corporels auraient pu être examinés dans le but de découvrir les traits qui peuvent accompagner cette facilité de communication entre les strata psychiques. Nous avons encore là

(1) Scripture, p. 17.

peu de données sérieuses. Colburn est né avec des doigts supplémentaires, Mondeux était, dit-on, hystérique. D'un autre côté, les « prodiges » sur la vie desquels, après l'enfance, on sait quelque chose, ne semblent avoir eu aucune tare nerveuse. Personne, par exemple, ne pouvait être plus éloigné de l'hystérie que Bidder aîné ou que M. Bilder Q. C., ou que M. Blith, d'Edimbourg, les meilleurs représentants vivants anglais de ce que nous pourrions appeler la diathèse du calcul.

Il est donc évident que ce que nous connaissons de ce groupe ne peut en rien appuyer la théorie qui considère les facultés subliminales comme étant nécessairement un signe de quelque dissociation morbide des éléments psychiques. Y a-t-il, au contraire, quelque chose qui confirmerait cette idée que j'ai émise allleurs que — d'autant que l'addition des facultés subliminales aux supraliminales peut être souvent un achèvement, une intégration plutôt qu'un fractionnement, une désintégration de l'individualité totale — nous pouvons peut-être quelquefois découvrir des traces d'une activité au-dessus de l'ordinaire de l'hémisphère cérébral le moins employé, de l'hémisphère *droit* ? Ne trouvant aucune mention d'ambidextérité dans les maigres notes que j'ai pu recueillir sur de plus grands « prodiges », j'ai prié M. Blyth et M. Bidder, Q. C., de me dire s'ils étaient particulièrement habiles de leur main gauche. J'ai déjà cité la réponse de M. Blyth. Voici celle de M. Bidder :

« Ravensbury Park, 11 septembre 1891.

« Quant à l'ambidextérité, naturellement j'ignore par quelle suite d'idées vous êtes amené à me poser cette question : mais il est assez bizarre que je sois justement un très bon exemple de cette particularité. Je ne sais pas si mon père était ambidextre ; aucun de mes enfants ne l'est, que je sache. Mais moi, dans tous les sports, jeux de boules, de dés, pêche, tennis, raquettes, etc., presque toujours je me sers de ma main gauche. *Je ne peux pas* jeter quelque chose avec ma main droite. Au cricket, pourtant, je me sers du bâton de la main droite. Pour me raser, je me sers pour une moitié de

la main gauche, et pour l'autre de la droite, de manière à aller dans les deux cas d'arrière en avant. J'écris avec ma main droite parce que l'on me l'a appris ainsi. Mais il y a quelques années, j'ai découvert que si je laissais ma main gauche se mouvoir sans contrainte et sans pensée consciente, je pouvais écrire aussi couramment, mais que les lettres n'étaient pas aussi bien formées. Le sens de l'écriture est renversé, de sorte que, pour lire, il faut regarder le papier par transparence ou le regarder dans une glace. Ma main gauche et mon système nerveux semblent avoir appris par sympathie ce que le côté droit a acquis par éducation et par la pratique.

« En outre, j'ai découvert aussi qu'en prenant deux crayons, un dans chaque main, je pouvais écrire simultanément avec les deux mains, les deux écritures marchant dans des sens opposés. J'ai eu quelquefois l'occasion de constater que d'autres personnes pouvaient, jusqu'à un certain point, faire la même chose. J'ai plusieurs fois fait beaucoup d'efforts pour écrire un mot avec une main et un autre avec l'autre — mais en vain ; le résultat était toujours des portions mal définies des deux mots. — Je vous envoie un spécimen de l'écriture simultanée.

« Ainsi il semble que dans les deux seuls cas dont j'ai pu m'occuper, il y a une capacité dextro-cérébrale supérieure à celle du commun des hommes. »

Si je me suis étendu ainsi sur ces calculateurs « prodiges », ce n'est pas, cela va sans dire, que je regarde ce don subliminal du calcul comme une forme élevée du génie, mais parce que la netteté des résultats fait que des problèmes vagues et ambigus se présentent sous une forme comparativement maniable. Aussi, il est plus facile dans le cas d'un Mangiamele que dans le cas d'un Dante de se demander ce qu'on pourrait, à la rigueur, concevoir comme réponse — toujours très conjecturale — à la question : « Où cet enfant a-t-il pris du génie ? » question que se pose nécessairement l'évolutionniste, bien qu'il ne puisse la résoudre.

Il me semble que les réponses qui ont été données implicitement ou explicitement à cette question peuvent se résumer

de quatre façons principales. Je les rangerai dans un ordre qui fera reculer progressivement la solution. Mais le lecteur se rappellera qu'au point de vue du *mystère* il n'y a absolument aucune différence entre une réponse et une autre. Nous nous trouvons toujours finalement en face de l'inexplicable, et la plus lamarckienne des réponses est, en réalité, aussi mystique que la plus platonienne.

1° Je commence par ce que j'ai appelé la plus lamarckienne des réponses. La capacité éminente d'un des individus en question lui vient des capacités acquises par ses ancêtres qui se sont perfectionnés eux-mêmes. A cela nous devons répondre que, même en supposant que des caractères acquis sont transmissibles, il n'y a pas de règle faisant que nos prodiges devaient hériter de semblables facultés. Mangiamele le père, un grossier paysan sicilien, qui n'apprit pas même l'alphabet à son fils, Mondeux le père, le bûcheron de Tours, qui n'apprit pas les chiffres à son fils, ce n'étaient pas des hommes qui avaient développé leurs dons en mathématiques comme la girafe lamarckienne développe les os de son cou.

Le seul cas où l'on peut parler d'hérédité est celui de Bidder jeune (non pas de l'aîné); à moins que nous n'y ajoutions la *suggestion pré-natale* que M. Blyth croit avoir été efficace dans son cas et dans celui de son père.

2° Ensuite vient la réponse qui, je crois, serait donnée généralement, et que, pour éviter l'ambiguïté du mot darwinienne, j'appellerai la solution *protoplasmique*. Le don de Mangiamele serait un jeu, un produit à côté se présentant dans le cours de l'évolution — une nouvelle qualité dérivant de qualités anciennes et ne lui ressemblant pas évidemment. Ce serait une de ces variations spontanées dont la sélection naturelle a souvent su profiter — et dont la production accidentelle et imprévue a fait arriver notre race au niveau qu'elle occupe à présent. La cause de ces jeux de la nature, je n'ai pas besoin de le dire, Darwin la laisse inexpliquée. Tout ce qu'il en dit, c'est que c'est là un des caractères de la matière vivante. Une différenciation subite dans un sens imprévu doit être une faculté latente du protoplasme; et l'explication

du don de Mangiamele est mutuellement répartie sur la nature du protoplasma avec lequel ses ancêtres accomplissaient leurs opérations.

Cette réponse a cet avantage sur la réponse lamarckienne (qui, au fond, naturellement, est protoplasmique aussi) que n'étant guère qu'une reconstatation des faits, elle ne peut manquer d'être vraie dans les limites où elle reste. Mais elle n'est pas, et Darwin ne l'a pas donnée comme telle, une explication de la source profonde de la faculté, mais seulement de certains incidents dans son développement terrestre.

3° En opposition directe avec ces explications terrestres, vient l'explication pré-terrestre de Platon. Un homme apprend facilement la géométrie, dit Platon, parce qu'en réalité il ne fait que se la rappeler. Il se la rappelle parce qu'il l'a apprise originairement dans le monde idéal, avant son incarnation « dans ce corps qui est notre tombe ». On voudrait que Platon eût pu se servir des faits que nous avons maintenant à notre disposition, pour en faire un dialogue : « Dase, ou l'inspiration ». S'il pensait son hypothèse de la réminiscence nécessaire pour expliquer l'effort mental d'un adulte s'assimilant ce qui était alors de saisissantes nouveautés, les premiers livres d'Euclide — qu'aurait-il dit de Pascal, qui παις εων αθυρε μεγαλα εργα, jouait avec les lois cosmiques dans ses jeux d'enfants, — de Gauss, jetant son ardoise avec la réponse écrite dessus — « Da liegt es ! » — au moment où le maître avait dicté la question qui allait occuper la classe pendant une heure; ou surtout du grossier et stupide Dase, qui, dans ce temps, eût été un idiot entretenu par le Prytanée, pour déceler les secrets que les dieux cachent aux hommes !

4° Enfin la réponse que je propose ici comme une sorte de renouvellement de la « réminiscence » de Platon, à la lumière de ces connaissances plus complètes que nous possédons aujourd'hui.

J'admets, bien entendu, que dans le protoplasme ou base primitive de toute vie organique il doit y avoir eu une adaptibilité inhérente à la production de toutes les facultés que la vie organique a manifestées en réalité.

J'admets, bien entendu, que des jeux, des variations se présentent qu'on ne peut prédire, et qui révèlent dans quelque descendant, par hasard, des facultés que ses parents ne paraissent en aucune façon posséder. Mais je m'écarte de ceux qui admettent que cette faculté ainsi manifestée a son origine première dans le protoplasme considéré en bloc par suite de quelque combinaison accidentelle d'éléments hérités.

Je prétends qu'elle n'est pas engendrée là pour la première fois, mais seulement révélée; que cette sorte de « jeu du hasard » n'a pas fait naître cette nouvelle faculté, mais a seulement élevé une faculté existante au-dessus du seuil de la conscience supraliminale.

Cette vue, si elle était développée, ne s'accorderait pas certainement avec la façon dont on conçoit généralement l'évolution, car il en résulte que toutes les facultés humaines n'ont pas été nécessairement évoquées par l'expérience terrestre. Et cela suppose un moi subliminal avec des facultés inconnues devant son origine à quelque cause inconnue et non pas seulement aux besoins que l'organisme terrestre avait à éprouver. Cela semble à première vue introduire un nouveau mystère et l'introduire gratuitement.

A cela je réponds d'abord qu'autant qu'il s'agit de l'origine des pouvoirs connus de l'homme, aucun mystère nouveau n'est introduit. — Toutes les facultés humaines, pour voir les choses de haut, ont en quelque manière à entrer dans le protoplasme et à en sortir. Nous avons d'abord à expliquer comment elles ont été impliquées dans les êtres vivants les plus anciens et les plus bas, et comment elles se sont à ce point développées dans les derniers et les plus élevés. Toutes les facultés de cet être le plus élevé, je le répète, existaient virtuellement dans le plus bas, et, à ne considérer que les facultés admises par tous, on peut dire que la différence entre ma théorie et la théorie ordinaire n'est guère qu'une différence sur le sens que prend ici le mot *virtuellement*.

La véritable différence entre les deux vues apparaît qu'on en vient à considérer les facultés que j'ai appelées inconnues. Si on les admet, ma vue est certainement celle qui est le plus à même de les embrasser. Je prétends que la télépathie

et la clairvoyance existent; la télépathie, c'est-à-dire la communication entre les esprits incarnés, et peut-être entre les incarnés et les désincarnés, — la clairvoyance, c'est-à-dire une connaissance des choses terrestres qui dépasse les limites de la perception ordinaire — et qui peut être aussi va plus loin que ce monde terrestre. Et ces facultés, dis-je, ne peuvent avoir été acquises par sélection naturelle, pour la conservation de la race pendant l'évolution terrestre. En quelque sens elles préexistaient; elles étaient, si je puis dire, les produits d'une évolution pré-terrestre. Et si elles l'étaient, d'autres facultés de l'homme peuvent l'avoir été. La perception préexistait; et les formes spécialisées de la perception terrestre n'étaient pas vraiment des nouveautés dans l'univers, mais des adaptations imparfaites du protoplasme à la manifestation de la faculté percevante générale. La faculté mathématique, par exemple (je le dis avec Platon), préexistait[1]. Quand Dase faisait toutes ces opérations dans sa tête, son pouvoir n'était pas un développement venant de la réserve ancestrale. mais dépendait d'une adaptation accidentelle de son organisme à la manifestation d'une puissance calculatrice intérieure. Je ne m'aventurerai certes pas à suivre Platon dans son raisonnement ontogénétique, quand il dit que le calculateur a eu déjà une existence individuelle comme calculateur. Je ne dis pas que Dase a appris ou deviné la table de multiplication dans quelque monde idéal. Je dis seulement que Dase et nous tous, du reste, nous venons de quelque monde invisible où la table de multiplication est pour ainsi dire dans l'air. Dase l'a trouvée après lui, comme ces nuages de gloire dont parle le poète, quand il est descendu ici-bas dans une humble condition à Hambourg.

En lui et en ces ancêtres il y eut beaucoup de facultés qui se manifestèrent par suite de la lutte pour l'existence, et de-

1. Je pense qu'on ne pourrait commencer à soutenir cette théorie que le jour où l'on apporterait un cas de faculté mathématique (ou autre), chez une peuplade sauvage dont, encore, il faudrait connaître l'histoire jusque dans les temps les plus préhistoriques pour être sûr qu'elle n'aurait jamais eu aucun rapport avec une race civilisée. Que nous sachions, ni un Beethoven, ni même un Dase n'est encore né dans de pareilles conditions. (*Note du traducteur.*)



vinrent supraliminales. Mais il y eut aussi beaucoup de facultés qui ne se manifestèrent pas et restèrent subliminales[1]. A celles-ci, comme c'est la règle, son moi supraliminal ne pouvait donner accès. Mais par quelque hasard d'évolution — quelque jeu — un soupirail a été ouvert en ce seul point entre les différents strata de son être, et une poussée subliminale a mis en plein jour sa faculté calculatrice.

C'est dans le cas d'un travail fait à l'aide d'une telle poussée que le mot « génie » peut être le mieux appliqué. « Une œuvre de génie », dans le langage ordinaire, veut dire une œuvre qui satisfait à deux exigences bien distinctes. Ces mots impliquent quelque chose d'original, de spontané, de non enseignable, d'inattendu; et aussi quelque chose qui doit de quelque manière entraîner l'admiration des hommes... Ce qu'il y a d'avantageux à étudier les calculateurs prodiges, c'est que dans leur cas l'impression subjective coïncide étroitement avec l'objective. Le calculateur sent que la somme est juste et elle *est* juste. D'autres formes de génie réel ou supposé plus intéressantes pourront être plus contestables.

En concluant, nous nous arrêterons un moment sur une autre forme de visualisation interne plus élevée. J'ai dit des calculateurs qu'ils avaient comme une espèce de tableau noir interne, sur lequel ils écrivent facilement et d'une façon durable leurs notes imaginaires. Mais les tableaux noirs ne sont pas les seules surfaces où l'on peut faire des inscriptions. Il y a d'autres hommes — d'autres prodiges — pour qui le tableau n'est pas en bois noirci, mais en toile, ou en marbre; pour qui les inscriptions ne sont pas des rangées de chiffres, mais des lignes vivantes de couleur, ou des courbes de pierre animée. Même l'art le plus réaliste est quelque chose de plus qu'une transcription, un calcul, et, pour les productions imaginaires d'un art plus élevé, il y a nécessairement

1. M. Myers lui-même nous disait tout à l'heure que sa théorie semblerait au premier abord « introduire un nouveau mystère et l'introduire gratuitement ». C'est ici particulièrement qu'elle produit cet effet : lorsque ce « grossier et stupide » Dase est donné comme ayant en réserve dans son moi subliminal toutes sortes d'autres génies cachés. (*N. du T.*)

des moments d'idéalisation intérieure où la beauté visible ne semble être que le témoignage et le symbole de la beauté non révélée; de ces moments où Praxitèle doit « tirer de son cœur » l'archétype de l'Eros qu'il fait, — où Tintoret doit sentir avec Héraclite que toutes les choses que nous voyons éveillés sont mortes, toutes celles que nous voyons endormis ne sont que des rêves.

Il serait aisé de citer bien des passages où ces visualiseurs doués ont décrit d'une façon plus expressive que Colburn ou Bidder l'éclair inattendu de la conception parfaite illuminant l'œil intérieur. Mais quelque sincèrement exprimées qu'elles soient, ces révélations pourraient ne produire sur le lecteur qu'un sentiment de grotesque ou de confusion, car, comme je l'ai dit, la sensation subjective du génie triomphant ne coïncide pas du tout toujours avec l'effet objectif correspondant. Dans les mémoires du malheureux Haydon, nous trouverions exprimé largement le sentiment du chef-d'œuvre accompli.

Dans les sonnets de Raphaël ou de Michel-Ange, nous trouverions tous les modes de recherche anxieuse, de désir profond; allant jusqu'à cette note d'une profondeur infinie qui déclare que le charme suprême est en lui-même incompatible avec la vie de ce monde — *che soverchia dolcezza a morte mena.* — Le psychologue, je le répète, chercherait en vain à classer les œuvres de génie d'après leur mérite objectif. A ses yeux le mot génie aura sa vraie signification s'il dépend entièrement du mode mental de travail intérieur, — s'il est fait pour comprendre des phénomènes aussi disparates que la vision que M. Highton avait du poids de ses peaux, ou que la voix avertissant Lady Eardley, ou que les réponses de Zerah Colburn aux problèmes de multiplication, aussi bien que les odes de Sapho, les sonates de Beethoven, le Faune de Praxitèle, — oui, et même, ce qui semble encore moins analogue — aussi bien que l'art très pauvre qui dénote un sentiment sincère d'inspiration — les vers de Smith à Miss Jones, et les aquarelles faites par l'ange gardien de Miss Jones[1].

1. Ce serait plutôt le mot inspiration qui conviendrait ici, celui du génie étant réservé pour la cause productrice d'œuvres généralement admirées. (*N. du T.*)

... Je ne parlerai pas ici des inspirations de l'amour et de la foi. Bien qu'elles ne soient pas étrangères à mon sujet, je laisserai de côté pour le moment les questions de direction subliminale de l'émotion, l'origine des paroles prophétiques. Je m'occupe seulement du moi subliminal quand il opère dans les limites de notre capacité ordinaire et bien définie, et quand il ajoute à cette capacité, qui semblait conditionnée rigoureusement par la structure même de notre organisme, une nouvelle ardeur, une nouvelle énergie qui lui est propre.

J'ai avancé que le spectre de notre conscience ordinaire — même sans chercher à savoir si son prolongement à chaque extrémité est possible — peut présenter un accroissement général de luminosité venant de l'éruption de quelque foyer central. Des lignes brillantes peuvent ainsi briller davantage, et des bandes d'absorption noires peuvent disparaître. Et nous avons de sérieuses raisons d'espérer que cet accroissement d'éclat est la destinée du foyer le plus faible aussi bien que du plus brillant.

La différence entre l'esprit humain et l'esprit, comme celle entre un soleil et un autre soleil plus éclatant, est plutôt une différence de grandeur qu'une différence de constitution. Toutes les étoiles n'ont pas le même éclat; mais toutes sont faites des mêmes éléments primaires, et brûlent du même feu cosmique.

(*A suivre.*)



COMPTE RENDU ANALYTIQUE

DES

EXPÉRIENCES DE M. HODGSON AVEC MME PIPER

PAR M. MARCEL MANGIN

PREMIÈRE PARTIE

Le rapport lu par le docteur Richard Hodgson, de Boston, aux séances tenues le 5 et le 10 décembre de l'année dernière par la Société anglaise de Recherches psychiques, a eu un grand retentissement dans le monde des études psychiques. De grands journaux quotidiens en ont même parlé, c'est que jusque-là le docteur Hodgson s'était fait connaître comme l'adversaire des spirites. C'est lui qui avait été chargé d'aller étudier à Madras les prétendus miracles des Théosophes, qui avait démasqué la Blawatzki, et qui avait fait de fortes études sur les prestiges des fakirs, sur l'imitation, par la prestidigitation, des phénomènes spirites (étude traduite dans les *Annales*). C'est lui enfin qui accusait de fraude Eusapia Paladino, si bien que les plus convaincus de ses confrères à la Société anglaise ne tentaient plus aucune expérience avec ce remarquable médium.

O surprise! le voilà subitement, ou du moins rapidement converti au spiritisme. En véritable homme de science et non

de parti, il a fait passer les faits devant la théorie. Il lui a semblé que ceux qu'il constatait s'accordaient mieux avec l'hypothèse spirite qu'avec toute autre, et avec un ton nullement dogmatique, nullement tranchant, il nous annonce le changement de sa foi, il nous en développe longuement les raisons. Aussi n'avons-nous aucune crainte en essayant de discuter ses idées. Un esprit aussi indépendant, aussi dénué de préjugés et de parti pris doit évidemment, mieux que tout autre, admettre la discussion. Mais voici d'abord, en résumé, comment M. Hodgson fait l'histoire de ses expériences.

« Deux fois déjà dans les *Proceedings de la S. F. P. R.* (vol. VI, p. 436 à 650, et vol. VIII, p. 1 à 167), il a été question des phénomènes de trance produits par Mrs Piper. On y a vu comment Mrs Piper change de personnalité et, soit par la parole, soit par l'écriture, montre qu'elle connaît des faits qui n'ont pu parvenir à son esprit par des moyens ordinaires. Ces autres personnalités prétendent être les esprits de personnes mortes, le plus souvent amies ou parentes de celles présentes aux séances. Dans les premières années, le « docteur Phinuit » était la principale incarnation, mais en voici plusieurs qu'il ne se manifeste presque plus, et pendant la dernière il n'a même plus reparu du tout.

« J'ai été présenté en mai 1887 à Mme Piper par le professeur W. James, qui la connaissait depuis un an et demi et croyait à son entière bonne foi. C'est aussi la conviction à laquelle je suis arrivé après les séances où j'ai amené au moins cinquante personnes que je croyais étrangères à Mme Piper, et j'avais pris toutes les précautions possibles pour l'empêcher d'obtenir des renseignements sur ces personnes. A la plupart il fut parlé de faits qui ne pouvaient, elles en étaient certaines, être connus de Mme Piper. On se servit, même pendant plusieurs semaines, de « détectives » pour s'assurer que ni elle ni son mari n'employaient de compères ou d'autres moyens.

« De novembre 1889 à février 1890, Mme Piper vint en Angleterre et eut quatre-vingt-trois séances avec le docteur Walter Leaf, le professeur Lodge et M. Myers, et ces observateurs furent également convaincus de l'existence de facultés su-

pernormales. Toutes les précautions possibles avaient été prises. Les opinions différaient sur l'explication. Le Dr Walter Leaf voyait dans Phinuit une seconde personnalité de Mme Piper et trouvait suffisante l'hypothèse de la transmission de pensées venant des assistants. Le professeur Lodge ajoutait à celle-ci la télépathie venant de personnes éloignées « si elle est possible » ; même la télépathie de personnes mortes comme dernière ressource.

« Moi-même j'ai commencé par croire à une personnalité secondaire se figurant sincèrement ou prétendant, avec une fausseté consciente, être l'esprit d'un mort et s'imaginant représenter diverses autres personnalités d'après les idées latentes de certains assistants. Mais mes dernières observations me font repousser comme insuffisante à elle seule chacune des théories émises jusqu'à présent. Beaucoup d'assistants se croyaient en communication avec des amis morts; mais cela était rendu difficile à admettre par plusieurs considérations, Phinuit ne pouvait pas bien dire qui il était : il ne donnait aucune bonne preuve d'identité. Quelquefois les séances ne se composaient que d'erreurs. Très souvent le vrai se mêlait au faux. La connaissance que Phinuit avait des affaires privées des assistants ou de leurs amis morts était quelquefois extraordinaire ou bien s'arrêtait court alors qu'il s'agissait de questions très simples...

« Ces difficultés ne sont pas du tout encore complètement écartées, mais il y a eu, depuis le dernier rapport, une amélioration marquée dans la qualité des preuves, et quelque nouvelle lumière, je crois, a été jetée sur leur signification.

« Il y a eu d'abord le développement de l'écriture automatique pendant l'état de trance. La main droite sert à quelque autre personnalité pour se manifester par l'écriture pendant que « Phinuit » parle, quelquefois même deux personnalités se manifestaient chacune par une main, toujours tandis que Phinuit parlait. »

A ceci nous supposons, comme le fait très justement remarquer la *Rivista di Studi psichici*, que le docteur Hodgson n'attache pas une importance trop décisive, car il n'ignore pas que le pianiste peut lire simultanément deux suites de notes

différentes, toucher l'une ou l'autre pédale, et pendant ce temps écouter les personnes qui parlent près de lui et leur répondre.

La circonstance vraiment nouvelle et importante fut l'intervention de la personnalité de Georges Pelham, mort par accident et, selon toute probabilité, instantanément, d'une chute faite à New-York en février 1892, à l'âge de 32 ans. C'était un avocat, mais il s'était beaucoup occupé de littérature et de philosophie, et il avait publié deux ouvrages très estimés des personnes compétentes. Il avait habité plusieurs années Boston et ses environs, mais ensuite New-York pendant les trois dernières années de sa vie. Il était membre de notre Société, mais l'intérêt qu'il y prenait venait plutôt la largeur, de l'indépendance de son esprit que de sa tendance à croire aux phénomènes supernormaux. Je le connaissais bien, mais surtout du côté intellectuel. Le lien qui nous unissait n'était pas ancien, intime, ni, si j'ose dire, émotionnel. Nous avions eu de longues causeries sur des sujets philosophiques et une très longue discussion deux ans au moins, je crois, avant sa mort, sur la possibilité d'une « vie future ». Là-dessus, d'après une théorie fondamentale que nous acceptions tous les deux, il soutenait qu'une « vie future » n'était pas seulement incroyable, mais inconcevable ; et je maintenais qu'elle était au moins concevable [1]. A la fin de la discussion il admettait qu'une vie future était concevable, mais qu'il ne pouvait cependant y croire, et il faisait le vœu, s'il mourait avant moi, et constatait encore son existence, de s'efforcer avec toute son énergie de révéler le fait de la continuation de son existence.

Le 7 mars 1888, il assistait à l'une des séances de Mme Piper organisées par le Comité des phénomènes médianimiques, délégation de la Société américaine S. P. R. Les noms de cette série d'assistants furent gardés secrets par le Comité

1. Ce passage et d'autres comme celui, par exemple, p. 365 des *Proceedings*, que nous retrouverons plus tard, montrent que la conversion de M. Hodgson n'est qu'une demi-conversion, car il émettait déjà du vivant de G. P. des hypothèses tout à fait spirites, kardécistes même, l'hypothèse du peresprit, par exemple.



avec le plus grand soin. Et mon opinion est que Mme Piper n'a su que récemment qu'elle avait vu une fois Georges Pelham. La séance dont je viens de parler était dirigée par le Rev. Minot J. Savage, qui ne connaissait pas G. P.

G. P... sortit de cette séance en disant qu'il n'en concluait pour lui rien d'autre que la preuve d'une hyperesthésie du médium.

Je connus la mort de G. P... un jour ou deux après qu'elle eut lieu et j'assistai à plusieurs séances avec Mme Piper pendant les quelques semaines qui suivirent, mais aucune allusion ne fut faite à G. P... Le 22 mars 1892, environ quatre ou cinq semaines après la mort de G. P..., j'accompagnai à une séance M. John Hart (ce n'est pas son vrai nom), très ancien et intime ami du mort. Je compris qu'il avait quelques objets dont il comptait se servir pour ses questions, mais il ne me dit rien de plus, je supposais pourtant qu'ils devaient avoir appartenu à G. P... C'est moi qui avais pris le rendez-vous et, naturellement, personne n'avait dit à Mme Piper le vrai nom de M. Hart... Or ce fut dans cette séance que G. P... se manifesta pour la première fois. Non pas directement, mais par l'intermédiaire de « Phinuit » qui, par la bouche de Mme Piper, commença en parlant de diverses autres choses, d'un oncle de M. Hart qui s'appelait Georges, et ajoutant : « Il y a ici un autre Georges qui désire vous parler. » Et aussitôt G. P... donna son propre nom, son nom de baptême, ceux de plusieurs de ses plus intimes amis, y compris celui de l'assistant. Il raconta plusieurs incidents inconnus à l'assistant et à moi. Il reconnut comme lui ayant appartenu une paire de boutons que M. Hart portait et sut dire que c'était son père qui les avait donnés à M. Hart comme souvenir, mais que c'était sa mère qui, d'abord, les avait pris sur lui après sa mort et les avait donnés à son mari pour qu'il les donnât à M. Hart. Fait ignoré par celui-ci et reconnu exact.

M. et Mme Howard furent nommés et des circonstances très spéciales à ces personnes furent mentionnées, ainsi le nom de Catherine. « Dites-lui qu'elle saura... Je résoudrai les problèmes Catherine. » « Je savais seulement que Catherine était la fille de Mme Howard », dit M. Hart, et qu'elle

connaissait Georges. Ces mots répétés à M. Howard le frappèrent extrêmement. Il se rappelait que Georges avait eu avec sa fille des conversations philosophiques sur le Temps, l'Espace, Dieu, l'Éternité. Voilà certainement qui est merveilleux et prouve, suivant moi, une extraordinaire lucidité de la part du médium, mais ce qui le sera encore bien davantage, ce sera quand Georges accomplira sa promesse et nous apportera les solutions de ces problèmes. J'y trouverai, pour ma part, plus d'intérêt que dans la reconnaissance de ses boutons de manchettes, ou que dans l'histoire de ce mouchoir laissé au Club qui paraît tant le préoccuper, fait qui n'a pu, du reste, être vérifié. Quel singulier mélange! A côté d'une allusion à un oncle William, — qui n'aurait pu être qu'un grand oncle, — nous trouvons une recommandation répétée à différentes reprises avec une grande insistance, relativement à un livre qu'un ami (Rogers) avait en sa possession; ce livre fut trouvé après la mort de G. et donné à Rogers pour être édité. G... avait promis, durant sa vie, que ce livre aurait une certaine destination particulière après sa mort. C'est là-dessus qu'il revient dans plusieurs communications, et, s'il eût été écouté, beaucoup d'ennuis eussent pu être évités. Ceci est un des faits les plus frappants. Mais avant d'en aborder la discussion, il est préférable de les citer tous, les meilleurs comme les moins bons.

Quelquefois, comme ici, par exemple, nous sommes très fâcheusement arrêtés par la raison que la communication est d'une nature trop privée pour être publiée. Ainsi, il se trouve que G. P... parle de sa mère morte qui est avec lui « spirituellement » et de sa belle-mère vivante, et que ces deux dames sont deux sœurs. Quelle occasion nous perdons de savoir la solution d'un des problèmes les plus intrigants qui soient : comment s'arrange dans l'autre monde la situation d'un homme remarié quand il se retrouve avec ses femmes? Souvent G. P... exprime le désir très vif de voir ses amis, et demande qu'on les lui amène. Il ne peut donc les voir, ou tout au moins leur parler, que par l'intermédiaire d'un médium, et jusqu'à présent, sans doute, de la seule Mme Piper. Et pourtant nous lirons plusieurs fois qu'on lui demande

comme « test » de son *identité* d'aller voir M. ou Mme X... et de dire ce qu'ils font, et il y réussit. Ce ne serait donc que pour parler qu'il aurait besoin d'un médium. On peut se demander également pourquoi continuellement Phinuit prend la parole à la place de G. P... Je n'ai pas vu qu'il en soit donné la raison ni même qu'on ait cherché à le savoir. M. Hodgson, en tout cas, émet de très grands doutes sur l'identité de Phinuit.

Pour en finir avec la séance de M. Hart, disons qu'il sortit profondément impressionné de la *vraisemblance* de la personnalité de Pelham. Il reconnut ses expressions, ses remarques. Il trouva ses réponses extrêmement personnelles et caractéristiques.

Le 11 avril 1892, il en fut de même avec M. et Mme Howard. Voici un passage de la conversation de G. P... avec M. Howard :

« Jim, est-ce vous? Parlez-moi vite. Je ne suis pas mort. Ne me croyez pas mort. Je suis terriblement content de vous voir. Ne pouvez-vous pas me voir ? Ne m'entendez-vous pas? Toutes mes tendresses à mon père et dites-lui que je voudrais le voir. Je suis heureux ici (que ne nous décrit-il ce lieu de délices !) et davantage depuis que je peux communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne peuvent parler (combien nombreux !)... Je veux que vous sachiez que je pense à vous encore. J'ai parlé à John des lettres. J'ai tout laissé terriblement en désordre, mes livres et mes papiers ; vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?...

— Que faites-vous, Georges, où êtes-vous ?

— Je suis encore à peine capable de faire quelque chose. Je ne fais que de m'éveiller à la réalité de la vie après la mort. Tout était obscur, je ne pouvais d'abord rien distinguer. Les plus sombres heures, celles qui précèdent l'aurore, vous le savez, Jim.

« J'étais démonté, désorienté. *J'aurai une occupation bientôt* (c'est cela que nous avons hâte de savoir, comment se passe cette nouvelle vie). Maintenant je puis vous voir, mes amis. Je puis vous entendre parler. Votre voix, Jim, j'en distingue l'accent, l'articulation, mais elle résonne comme un gros tambour aux sons bas. La mienne doit vous arriver comme

un murmure très faible. (Il n'en est toujours pas ainsi lorsque « Phinuit » parle pour G. P..., car il paraît que Phinuit a une très grosse voix. Et M. Hodgson ne nous dit pas si la voix de Mme Piper, en ce moment, ressemble à celle de G. P...)

— N'étiez-vous pas surpris de vous trouver vivant, demande M. Howard.

— Oh si! très surpris. Je ne croyais pas à la vie future. Cela dépassait ma raison. Maintenant cela m'est aussi clair que la lumière du jour. Nous avons un fac-similé astral du corps matériel... Jim, qu'écrivez-vous maintenant?

— Rien d'important.

— Pourquoi n'écrivez-vous pas sur ceci?

— Je le voudrais, mais l'expression de mes opinions n'aurait pas d'intérêt. Il me faut des faits.

— Je vous en donnerai, ainsi qu'à Hodgson, si ces choses l'intéressent toujours.

— Le monde connaîtra-t-il cette possibilité de communication?

— Sûrement, à la fin. C'est seulement une question de temps pour que tous les hommes sur terre sachent tout là-dessus, et chacun pourra communiquer (!) Je voudrais que tout le monde connût mon cas... » Viennent ensuite des phrases aimables sur plusieurs de ses amis dont les noms sont exactement donnés. Je note cette remarque sur une jeune fille: « J'ai parlé plusieurs fois avec elle. Elle réfléchit trop sur sa dernière maladie pendant laquelle on la nourrissait avec un tube. » En effet, et il est bien invraisemblable qu'une fois délivré de ce misérable corps on passe son temps à réfléchir sur les maladies dont il était affligé. Tandis qu'il est naturel que la lucidité du médium à la piste des « preuves » saisisse cette occasion de montrer qu'elle voit cette particularité de l'histoire *passée* de cette jeune fille. « Nous lui avons dit d'oublier cela, continue G. P... Et elle le fait dans une grande mesure, mais elle a été malade si longtemps. Quand on la connaît, on la trouve charmante, mais elle est difficile à connaître. C'est une belle petite âme. Elle envoie toutes ses tendresses à son père. »

A la fin de la séance il est question d'une certaine petite

boîte que G. Pelham dit se trouver à New-York ou à Z..., un nom très particulier du pays habité par son père. Et à côté de cette clarté prodigieuse de vision mentale se trouve une erreur. La boite trouvée à Z... ne contenait pas de lettres comme le disait G. Pelham. De même pour ce qui suit. On l'interroge sur le but de l'association qu'il avait formée deux ans auparavant avec Miss Helen Vance et deux autres dames; grand embarras. Le seul mot qui vient, c'est « développement ». « Ça ne fait rien, vous nous direz ça plus tard ». Phinuit intervient et de sa grosse voix propose « Théosophique ». Ce n'était pas ça du tout. Et sur les trois noms demandés, il n'y eut d'exact qu'un prénom.

La séance du 13 avril est extrêmement curieuse, en ce sens qu'on y voit l' « esprit » expliquant pourquoi il n'a pas donné les deux autres noms la dernière fois. « Ça n'aurait pas été une « preuve, » puisque j'avais dit, étant vivant, ces noms à Mme Howard, on aurait donc prétendu que ce n'était que de la transmission de pensée. Ceci joint à ce que je me rappelle dans un tout autre ordre de faits, il est vrai, mais enfin dans l'ordre des faits de médiumnité : Eusapia, toujours si préoccupée de donner des preuves satisfaisantes, ceci, dis-je, peut jeter un grand jour sur l'ensemble des communications obtenues sous le nom de G. Pelham. Il faut bien se figurer que le médium avec sa merveilleuse faculté de divination sait parfaitement ce qu'un expérimentateur demande d'elle. Ici c'est bien clair, ce que M. Hodgson va chercher tout le temps, c'est autre chose que la transmission de pensée. Voici la preuve que Mme Piper en est avertie et préoccupée. Il y a une grande importance à le faire remarquer au passage et cela dès le début des expériences.

Extrêmement intelligente en un sens, cette excuse, pour n'avoir pas dit les noms ni le but de l'association, n'est cependant pas satisfaisante, car il aurait fallu la donner de suite et surtout *ne pas répondre de travers d'abord.*

Dans cette même séance du 13 avril, plusieurs actions de Mme Pelham furent décrites exactement. Au milieu se glisse une erreur. Ce qu'il y eut de mieux, ce fut des faits arrivés après la mort de G. Pelham et correctement décrits.

Séance du 22. Description exacte de ce que fait le père, M. Pelham. Les Howard avaient arrangé une séance pour le 28. Ils sont empêchés et cèdent leur tour à M. Peirce. Erreurs sur toute la ligne avec M. Peirce. C'est Phinuit qui parle sur la demande qu'avait faite au début M. Hodgson, il décrit à la fin diverses actions de Mme Howard. Il s'interrompt pour dire : « Mais par George! je reconnais cet ami. — Dites son nom », demande M. Hodgson. Alors Phinuit s'adressant à M. Peirce : « Vous savez que George est un drôle de garçon. Il rit très fort. Il doit y avoir quelque chose de drôle à dire son nom, je ne sais pas quoi. Il ne le dira pas. » Même excuse que l'autre jour : on dira c'est de la transmission. M. Hodgson n'est pas content. Phinuit est contrarié, ne lâche pas la tête ni la main de M. Peirce. M. Hodgson insiste encor. Phinuit dit que Georges est parti. M. Hogdson insiste encore. Finalement Phinuit dit qu'il faut qu'il s'en aille. Mme Piper se réveille avec des mouvements convulsifs, plus pénibles qu'à l'ordinaire, et murmure des mots indistincts. Enfin on distingue le nom de Peirce répété deux fois, et le médium revient à lui.

Je ne comprends pas cette insistance pour faire dire un nom. Lorsque, par exemple, M. Richet a obtenu, dans une séance avec Mme Piper, le nom d'un chien qu'il avait eu autrefois, a-t-il supposé qu'un esprit ayant connu ce chien intervenait pour souffler ce nom au médium. Je ne le pense pas.

Ce qui est à retenir, quelque hypothèse que l'on adopte, c'est le genre d'erreur commise sur les actions attribuées à Mme Howard. Toutes ces actions avaient été faites la veille l'après-midi et l'avant-veille le soir. Je prie le lecteur de bien remarquer ce genre de divination *à côté* qui s'est déjà présenté dans une quantité considérable d'expériences avec d'autres médiums et que nous retrouverons avec Mme Piper. C'est un fait. Faut-il, dans ce cas particulier, l'attribuer encore à ce que le médium cherche à ne pas faire de transmission mentale et choisit alors des événements plus anciens que ceux du jour? M. Hodgson suppose que G. Pelham a une perception généralement très obscure de notre monde phy-

sique et qu'il fait une erreur, et que « les erreurs comme les réussites de G. Pelham montrent bien l'existence d'un vrai G. Pelham distinct d'un fragment de personnalité de Mme Piper ».

La communication du lendemain 29 est si bien celle d'un pauvre médium qui s'excuse d'avoir été fatigué la veille et de n'avoir pas bien réussi et qui est anxieux de contenter son savant, que je voudrais avoir la place de la donner en entier : « Avez-vous eu la preuve que vous demandiez? Je vous en prie, dites-moi, vous l'a-t-*elle* dit... J'avais tant de choses dans l'esprit, d'autres choses que vous m'aviez demandées (je crois bien ! il fallait savoir tout ce que Mme Howard avait fait et en même temps deviner le nom de M. Peirce). Je n'avais ni le temps, ni la force de vous parler d'autre chose... Ne me demandez pas plusieurs choses à la fois... J'avais reconnu M. Peirce tout de suite. Dites-lui que je n'ai pas voulu manquer d'égards envers lui ou me tirer d'embarras par une ruse. » Et comme enfin M. Hogdson dit : « Oui, je comprends très bien, » sa joie éclate : « *Les mots ne pourrons jamais exprimer ce que je sens pour vous...* vous remercier de ce que vous tentez pour me faire vous expliquer où je suis, comment je vis, et tout pour vous tous... »

Comment ne pas sentir dans ce passage, je le répète, l'accent du médium et non celui de l'ancien ami, avocat ?

La façon dont le nom « Peirce » fut obtenu par un suprême effort, M. Hodgson la rapproche d'autres cas où la réponse (toujours pour dire un nom), d'abord ou refusée, ou esquivée, est donnée brusquement sous une autre forme d'automatisme et souvent par fragments, mais par fragments suffisants pour reconstituer l'ensemble. En général la fin d'une séance, vu l'épuisement du médium, n'est pas bonne. Mais ces retours brusques sont toujours bons. Voici l'explication de M. Hodgson : « l'Esprit du communicateur, quand la communication est brisée, reprend l'équilibre qu'il avait perdu, comprend pleinement la question et y répond plus clairement. La reprise rapide de la communication tandis que la réponse est « dans l'esprit » et avant que d'autres pensées puissent intervenir sera probablement suivie d'un bon résultat. »

Je crois plus simple de rapprocher ce phénomène de tous ceux de l'automatisme où l'attention est toujours nuisible. Tout le monde sait par expérience que pour retrouver un nom oublié, le meilleur moyen est de ne pas le chercher. Il vous reviendra brusquement. Il est vrai qu'il n'est pas question de mémoire, mais de divination. C'est égal. Toute l'histoire des facultés subliminales nous montre une puissance cachée que la lumière effraye. Et cette façon métaphorique de parler peut suggérer un parallèle avec les phénomènes médianimiques physiques pour lesquels les meilleures conditions sont ni lumière, ni attention ; laissez agir dans l'ombre l'intelligence invisible.

Pour en finir avec la séance du 29, M. Hodgson nous dit qu'il fut quelque temps avant de comprendre l'avis donné par G. Pelham, d'après lequel il fallait éviter, alors qu'on le questionnait sur un sujet, de le lancer sur une autre piste. Cela est de toute évidence pour ceux qui croient aux facultés subliminales du médium dont la fatigue finit par être visible. Mais cela est bien moins compréhensible si le médium n'est qu'un téléphone, suivant l'expression même de M. Hodgson, et si la somme d'énergie intellectuelle lui est extérieure. On pourrait comprendre la fatigue de G. Pelham, mais beaucoup moins celle de l'instrument qui n'a qu'un rôle passif.

Séance du 14 mai. — Un nom de personne que G. Pelham connaissait bien n'est donné qu'après qu'on lui dit la première lettre. M. et Mme Pelham sont reconnus malgré leur incognito, et des remarques justes sont faites sur des objets apportés par Mme Pelham : — » Qu'est-ce que vous aviez donné à Rogers pour être publié dans le *Cosmopolitan* avant votre mort ? » — La main se meut, comme pour prendre le crayon. Mais rien n'est écrit. Deux réponses peu satisfaisantes données à M. Pelham, et ensuite cette phrase : « Il n'est pas bon pour moi de rester plus longtemps. »

L'expérience faite deux jours après, le lundi, pour voir si G. Pelham dirait exactement ce que M. et Mme Pelham avaient fait le samedi après-midi suggère à M. Hodgson lui-même cette réflexion, « que la connaissance supernormale de notre monde

physique montrée par les communicateurs au moyen de Mme Piper est tirée indirectement et télépathiquement des esprits de personnes vivantes plutôt qu'obtenue par une vue directe ».

Pendant l'hiver (1892-93), dérangement des séances dû à la mauvaise santé de Mme Piper, obligée de subir une opération pour l'enlèvement de tumeurs.

Le 22 novembre, commencement d'une nouvelle série de séances tenues dans la bibliothèque de M. Howard. G. Pelham dit qu'il reconnaît le lieu et demande à M. Howard s'il se rappelle son étonnement de la sûreté avec laquelle il le voyait mettre la main sur le livre cherché. Puis il parle d'une lettre à un ami qu'il nomme (Orenberg), raconte à M. Howard sa mort, à lui G... : « Donnez-moi mes cheveux », dit-il encore à M. Howard. Celui-ci y pensait si peu qu'il ne les avait pas apportés dans la chambre. « C'est ma mère qui vous les a donnés. Elle les a eus pendant bien longtemps. »

Le 28 novembre, Mlle Catherine Howard est reconnue. G... lui parle de son violon et lui dit que c'était horrible de l'entendre en jouer. C'était la réflexion qu'il faisait en effet quand elle était enfant. (Mais actuellement Mlle C... doit être vexée.) Et en effet sa mère proteste : « Mais ne voyez-vous pas que sa musique, c'est ce qu'elle aime le mieux au monde. » Voilà de ces détails qui doivent en dire plus long sur la personnalité de l'« esprit » que toutes les « tests » du monde. Avec son caractère, son éducation, G. Pelham aurait-il fait cette remarque? Suit la reconnaissance d'une maison d'été des Howard d'après un dessin placé sur la tête du médium ; mais G... ne peut dire le nom de la ville. Un détail exact est donné sur cette maison, détail qui n'est pas sur le dessin, mais qui peut être deviné, car il y a peu de maisons de campagne qui n'aient une dépendance. Plusieurs objets différents sont bien désignés sauf quelques petites erreurs. Le mieux est ceci : « Quand vous dînerez avec James Peirce, pensez à moi... Prenez la longue pipe et fumez. » Exact : M. H... avait cette habitude.

Je ne partage pas l'opinion de M. Hodgson sur la séance suivante, à laquelle il attache peu d'importance parce qu'elle contient peu de « tests ». Rien ne serait au contraire plus

convaincant qu'une conversation philosophique où se retrouverait tout le genre d'esprit de la personne disparue, avec des raisonnements, des tournures de pensée au-dessus des facultés connues du médium. Rien ne serait plus intéressant que de nombreux détails sur le nouveau genre d'existence qui nous attend là-haut. Recourons donc à l'Appendice pour cette séance qui, dans le Rapport, n'occupe qu'une demi-page. Hélas ! Voici tout ce que nous y trouvons. D'abord rien sur le nouveau genre d'existence, parce que « cela est peu probant ». Ensuite ceci : « Prenez Kant et Aristote, prenez Locke, Descartes », ce dernier nom français est prononcé à l'anglaise suivant une habitude que G... avait en effet et dont ses amis se moquaient. (Les assistants sont M., Mme Howard et leurs filles Katharine et Evelyn, et M. R. H....) La remarque est faite par Katharine.

Mme H... : « Pourriez-vous lire les livres de la bibliothèque d'Alexandrie qui a été brûlée ?

— Oui, tout... Cela ne fait rien comment un objet a été détruit. Platon était un philosophe et un bon[1]. Vous savez Hodgson, c'était notre raisonnement, notre discussion.

R. H... : — Je me rappelle certainement ; nous reprenions la vieille comparaison de Platon.

G. P... : — Socrate était un médium.

« Autant que je puis m'en rapporter à ma mémoire, remarque M. Hodgson, dans cette discussion à laquelle il est fait allusion, nous avons G... et moi toujours parlé de Platon, non de Socrate, et nous n'avons pas rattaché le passage de Platon à quelque expérience de médiumnité. » Qui peut affirmer cependant, pour ne chercher que l'explication la plus simple, qu'une telle remarque ne peut avoir été puisée soit normalement, soit supernormalement dans une atmosphère intellectuelle comme celle qui entoure Mme Piper visitée par tant de membres érudits de la S. P. R., tels que M. Myers par exemple, l'auteur de la *Subliminal Consciousness*. A la fin de la séance il y eut une conversation particulière entre G... et Mlle Evelyn. Il désirait parler de morale. De son

1. Est-ce comme cela que se serait exprimé Georges Pelham ?

vivant, il la taquinait souvent. Un de ses premiers mots fut : « Je ne veux pas vous tourmenter... J'avais l'habitude de faire enrager Evelyn, mais elle me le pardonnera, je le sais. » Quand ils furent seuls, il lui rappela un petit livre qu'il lui avait donné avec son nom écrit dessus. Evelyn l'avait regardé quelques jours auparavant. G... écrivit quelques mots et lui dit de les comparer avec l'écriture du livre. Il n'y a pas de ressemblance entre les deux écritures. M. Hodgson nous promet de nous reparler de ce sujet dans la deuxième partie de son Rapport.

On sait combien les spirites s'appuient sur ces expériences de reproduction d'écriture par un médium n'ayant pas connu la personne morte.

Quatrième séance. — G. Pelham revient sur certaines obscurités de la précédente séance relativement à sa nouvelle existence. A notre grand regret, nous ne trouvons rien sur ce sujet ni dans le Rapport, ni dans l'Appendice.

Un auteur et conférencier très connu, M. Marte, qui a beaucoup écrit sur l'Évolution et qui était un ami intime de G. P... et avait beaucoup causé avec lui sur ces sujets philosophiques, vint au milieu de la séance. C'était une occasion importante entre toutes [1] de prouver non plus, comme le font toutes les résurrections de choses passées, que G. Pelham avait existé, mais qu'il existait encore. Malheureusement l'échec fut presque complet, puisque de cette épreuve et d'une autre séance, la septième, M. Marte sortit avec une « opinion entièrement défavorable ». Pour commencer, mauvaise humeur de G..., dérangé au milieu de la séance. Plus tard même il s'écriera : « Oh ! vous êtes des gens si stupides ! Vous voulez tous que je *travaille* pour vous, mais vous aurez bien soin de ne pas m'aider, si peu que ce soit [2] ! » Pourtant le nom MART finit par être écrit péniblement... Une phrase sur l'Évolution qui « est très bien dans la vie réelle, comme dit Darwin, mais elle continue dans la vie idéale, et,

1. « Ceci est très important, plus important que toute autre chose », dit M. Hodgson, lui-même, à G. P... montrant par là combien il aurait voulu convaincre M. Marte.

2. Ne sont-ce pas là clairement les exclamations d'un médium agacé ?

lui naturellement ne s'en doutait pas avant d'être ici. » Et cette réponse à une autre question embarrassante de M. Marte : « Cher vieux Jim, mon bon, bon ami (Jim, c'est M. Howard), je vous en prie, excusez-moi. Oh oui ! Marte, il est comme je pensais, mais vous bons amis. » N'est-ce pas encore là la plainte de la pauvre médium fatiguée qui ne se sent plus très lucide et qui, anxieuse de ne pas réussir, se répète qu'elle est entourée d'amis, et M. Marte, impitoyable : « Avez-vous vu Franklin ? — Qui voulez-vous dire ? — Je pensais que Georges saurait cela —... Ben ? — Je veux dire les ancêtres de Jim. — Oui, naturellement, je l'ai vu. Il m'a dit *tout* [1] sur la philosophie de l'électricité. Adieu, amis... Je suis si heureuse d'avoir vu mon bon ami, j'espère qu'il reviendra. » Bien cordialement et sincèrement à vous, Georges Pelham.

M. Hodgson explique cette confusion par la façon dont M. Marte posait ses questions sans suite, sans laisser à G... le temps de suivre son idée. C'est ainsi que rien n'est obtenu sur Robert Noyes, grand-père de Georges, qui avait écrit pourtant une biographie de ce diplomate.

Rien sur un livre de philosophie que G..., — l'auteur, — avait, devant M. Marte, proposé d'intituler *One or Many*.

Cinquième séance. — A remarquer cette phrase : « J'arriverai à convaincre Orenberg de mon existence, ou bien alors je reviendrai dans le corps (in the body) et je le referai. (Est-ce la promesse d'une résurrection ?)

Sixième séance. — Lecture d'une lettre écrite par sa mère, Mme Pelham, à Mme Howard et tenue par celle-ci qui l'avait lue. Toutes les principales choses sont exactes, sauf le nom d'un endroit qui était sur la baie d'Hudson et non pas sur le Potomac. C'est Washington, où vit M. P.., qui est sur le Potomac.

Comme lecture de lettre, rapprochez ceci de la neuvième séance où alors la transmission de pensée est tout à fait évidente, puisqu'au lieu de dire le sujet traité dans la lettre

1. Je souligne ce *tout*, espérant qu'il nous en sera fait part prochainement.

tenue, G... dit celui d'une lettre que les assistants *croyaient* tenir.

Onzième séance. — 22 décembre 1892. — « C'est celle, nous dit M. Hodgson, où eut lieu le plus dramatique peut-être des incidents de toute la série. » Présents : R. H... et M. et Mme Howard. Long colloque entre G... et M. H..., qui aime mieux autre chose que de la philosophie et demande à G..., puisque les choses proposées par M. H... ne réussissent pas très bien, d'en trouver d'autres lui-même, qu'ils seront tous les deux seuls à connaître. Mais G... paraît ne pas comprendre et M. H... réitère bien sa demande cinq ou six fois. « Mais alors vous doutez donc de moi, cher vieux camarade? » Ou : « Comme c'est absurde ce que vous voulez dire. » Enfin G... comprend. « Mme Piper a le bras droit en arrière hors de sa vue, et son buste, reposant sur l'épaule de Mme Howard, s'affaisse inerte et sans vie. Mais le bras droit, la main particulièrement, est mobile, intelligente, suppliante, puis impatiente et féroce dans sa persistance à écrire. Mais ce qu'elle écrit est une partie trop personnelle de la vie de G. Pelham pour être reproduite ici. Je le lis à M. Howard qui approuve, puis le mot « private » est écrit et la main me repousse doucement. Et M. Howard prend ma place et lit tout bas. Quand la main arrive au bas de la page, elle l'arrache du bloc et la jette violemment à M. H..., puis continue à écrire... M. H... se déclare absolument satisfait. »

Nous le serions bien plus si M. H..., au lieu d'obtenir la communication d'une chose qu'il connaissait, avait préféré soutenir avec G... une discussion philosophique : 1° elle aurait pu nous être communiquée; 2° elle aurait prouvé autre chose que de la transmission de pensée, ou, si vous voulez, n'étant pas une reproduction du passé, elle nous avancerait bien plus vers la certitude de l'existence *actuelle* de G. Pelham.

Après une interruption due à la maladie de Mme Piper, G. Pelham reparaît à diverses séances, très souvent comme secrétaire d'amis ou de parents des assistants, c'est-à-dire de personnes qui lui sont étrangères. Il vient aussi offrir des avis et des explications à celles qui essayent de communiquer

directement par l'écriture. Vers la fin de 1893, il dit qu'il s'en va « plus loin, *qu'il ne sera plus aussi à même de donner des preuves*, mais qu'il continuera à assister autant que possible et à aider ».

M. Hodgson voit dans la façon dont les amis de G... sont reconnus par l' « esprit » un grand argument en faveur de l'existence de G... Et il insista particulièrement sur ce qui se passa avec miss Warner, le 6 janvier 1897, et qui est, en effet, de nature à frapper beaucoup au premier abord. Dans la première séance, G... semble n'avoir qu'un vague souvenir de miss W... qui cependant obtient par Phinuit quantité de choses exactes sur sa famille et ses amis. Le lendemain, G... lui demande si elle connaissait Orenberg. « Non, » répond-elle. A la seconde séance, G... demande qui elle est.

« Je ne crois pas vous avoir jamais très bien connue. — Très peu. Vous veniez ordinairement voir ma mère. — J'ai entendu parler de vous, je crois. — Je vous ai vu plusieurs fois. Vous veniez ordinairement avec M. Rogers. — Oui, je me suis souvenu de M. Rogers quand je vous ai vue (en effet, G... avait fait une question sur Rogers à la fin de la séance précédente). Mais je ne trouvais pas dans quelles circonstances je vous avais vue. J'aime à pouvoir, pour ainsi dire, placer tous mes amis et je pouvais le faire avant d'être allé si loin. Vous voyez que je suis bien plus loin (c'est cela qui n'est pas rassurant pour l'avenir de nos communications avec G. Pelham. Les morts s'éloignent-ils donc de nous à mesure que les années s'écoulent?) ...Je ne me rappelle pas votre figure. Vous devez avoir changé. — R. Hodgson : Vous rappelez-vous Mme Warner. — Excitation de la main. — Oh! naturellement très bien. Mon Dieu! Seriez-vous sa petite-fille? — Oui. — Par Jupiter comme vous avez grandi?... Je pensais tant à votre mère, une charmante femme. — Je sais qu'elle avait toujours tant de plaisir à vous voir. — Nos goûts étaient semblables. — Pour écrire? — Oui. — Connaissez-vous un peu Marte? — Je l'ai rencontré une ou deux fois. — Votre mère sait. Demandez-lui si elle se rappelle le livre que je lui ai donné à lire. — Je lui demanderai. — Et demandez-lui si elle se souvient de moi et des longues causeries que nous avions le soir

à la maison. — Je sais qu'elle s'en souvient. — Je voudrais vous avoir mieux connue, ç'aurait été si agréable de se rappeler le passé. — J'étais une petite fille. »

G..., en 1897, était mort depuis cinq ans, il y avait environ huit ou neuf ans qu'il n'avait pas vu miss Warner. Cette non-reconnaissance est donc tout à fait naturelle, dit M. Hodgson, et est encore meilleure qu'une reconnaissance pour prouver que nous avons affaire à une intelligence indépendante puisant dans ses propres souvenirs. Pour répondre à ceci, je voudrais me servir d'une comparaison qui paraîtra peut-être grossière, bien que pourtant il s'agisse de sensations dépassant les nôtres en finesse d'une manière qui confond l'imagination. Comment le chien de chasse reconnaît-il, au milieu des milliers d'autres qui s'entre-croisent, la piste qui l'intéresse? Et comment certains chiens devinent-ils que telle ou telle personne est l'amie de son maître? Volontiers féroces avec un étranger, ils seront du premier coup aimables avec un ami du maître qu'ils n'ont pourtant jamais vu. Dans les facultés subliminales d'un médium, il y a certainement bien autre chose qu'un simple phénomène de transmission dans le genre de ce qui se passe dans le téléphone, il y a en éveil une intelligence prodigieusement subtile et perspicace, comme aussi en d'autres moments très bornée. Dans le cas qui nous occupe, je crois que l'hypothèse d'une intelligence ordinaire suffit. Si j'osais, je dirais que d'abord le médium, ou plutôt la personnalité G... ou Phinuit du médium, trouve que miss Warner n'a pas l'odeur de G..., ou, sans comparaison, ne découvre, dans le moi subliminal ou même le supraliminal de miss W..., que des traces très vagues de G... De là, la non-reconnaissance. Et ensuite relisez la conversation ci-dessus. Vous verrez que ce que dit G... lui est soufflé soit par miss W..., soit par M. Hodgson. Comme elle est amusante cette « excitation de la main » tout heureuse qu'enfin on veuille bien venir à son aide et lui dire le nom de la mère. C'est encore Mlle W... qui laisse échapper ce « pour écrire », d'où G... conclut qu'on s'occupait de littérature, de philosophie, et propose le nom de l'écrivain M. Marte.

M. Hodgson cite ensuite trois cas de reconnaissances où les

souvenirs de G. Pelham ont été plus précis ou plus exacts que ceux des assistants et s'appuie sur ces faits pour conclure que l'intelligence qui se manifeste est indépendante. Mais n'ai-je pas déjà fait remarquer plus haut que c'est bien plus souvent dans le moi subliminal, que dans l'autre, que le médium trouve ses documents. De même que le somnambule pour enfiler une aiguille mettra ses mains sous la table, fuyant la lumière de la lampe, de même le médium liseur de pensées verra plus facilement dans vos idées ou souvenirs ce qui n'est pas éclairé. C'est ce qui se cache dans les dessous de notre esprit, ce que nous croyons effacé qu'il percevra le plus volontiers, et l'histoire des voyants fourmille déjà de cas semblables. C'est ainsi que s'explique souvent (je ne dis pas toujours, car il faut mettre à part certains cas de lucidité proprement dite, ou vue directe des objets, cas bien plus rares), les indications données pour retrouver un objet perdu. L'objet n'est perdu que par suite du manque de mémoire ou de l'inattention supraliminale du consultant. Mais l'endroit où il se trouve lui est pourtant connu subliminalement. Et cette connaissance secrète sera mise au jour par le médium.

Cela est encore à rapprocher de ce que j'ai déjà appelé (voir p. 237) la divination *à côté*, dont les exemples sont très nombreux. Si, par exemple, je montre à une somnambule aux yeux bandés une lettre choisie au hasard dans une page imprimée, ce sera une des deux lettres voisines qu'elle nommera. Si je cherche à lui donner un nouveau nom de baptême, avant que je le prononce, elle me dira celui auquel je pensais *moins* tandis que j'allais proposer l'autre. Il y a dans tout cela, je ne dirai pas une loi, mais une tendance qui prouve que l'attention de l'agent est plutôt nuisible à la transmission et que le sujet percevra plutôt ce qui dans l'esprit de l'agent ne s'éclaire que d'une demi-lumière.

Enfin rappelons-nous dans toute la série des expériences de Mme Piper le désir signalé dès le début et qu'elle conservera toujours de donner à M. Hodgson des preuves d'autre chose que de transmission mentale. Et nous comprendrons, je crois, ces reconnaissances à apparence si personnelle.

Il est certainement extrêmement remarquable qu'il se soit

produit trente cas de reconnaissances exactes sur cent cinquante personnes ayant visité Mme Piper depuis la mort de G. Pelham, et qu'il n'y ait pas eu un seul cas de fausse reconnaissance.

Avant de passer aux communications obtenues d'autres esprits, M. Hodgson réunit en faisceau ses preuves les plus fortes. Il en fait un résumé saisissant : allusions faites par G... à des incidents inconnus aux assistants, connaissance d'événements arrivés avant sa mort et d'autres arrivés *après*, anxiété au sujet d'un certain livre et de certaines lettres. Reconnaissance infaillible des amis. Impression profonde des Howard en retrouvant les qualités caractéristiques intellectuelles et émotionnelles de leur ami.

Il est certain qu'à la transmission des assistants, il faut joindre celle des amis ou parents éloignés; et que ce mot même de transmission a quelque chose de trop purement physique, matériel et passif. Je voudrais, par exemple, lui substituer celui de télesthésie active, pour exprimer les recherches, les enquêtes faites par cette admirable faculté, ce véritable génie du médium. Et voici aussi ce que je suppose avoir pu se passer. Plusieurs circonstances peuvent avoir contribué à l'incarnation de l'esprit de Georges Pelham dans le cerveau de Mme Piper : 1° la séance unique du 7 mars 1888, où G. Pelham vient incognito, il est vrai; mais il n'y a pas d'incognito pour un médium comme Mme Piper; 2° la promesse faite par G. Pelham à Hodgson, en 1890, de revenir après sa mort si, comme Hodgson le soutenait, cela n'était pas inconcevable. Promesse qui peut être arrivée à la connaissance de Mme Piper, soit supernormalement, soit par sa perspicacité, s'intéressant aux recherches de Hodgson; 3° pendant les deux années comprises entre cette promesse et la mort, possibilité de communications télépathiques entre les moi subliminaux de G... et de Mme Piper surtout au moment de la mort de G... *C'est particulièrement pendant leur sommeil que doivent se produire, chez les médiums, une quantité de transmissions* dont ils n'ont bien entendu aucune conscience, mais qui un jour ou l'autre se manifesteront dans une séance et stupéfieront les assistants qui ne se douteront pas qu'ils sont en présence

d'un cas de télépathie *retardée.* Toutes les préoccupations dé G... qui l'ont hanté dans ses rêves et dans ses derniers instants, peuvent avoir été ainsi perçues par Mme Piper.

Quant à l'impression profonde des Howard en retrouvant les idées, le ton de leur ami, elle est bien naturelle, d'autant plus que, paraît-il, ils ne s'étaient jamais occupés d'aucune espèce de recherches psychiques. Mais je ferai remarquer que si les amis les plus intimes sont les meilleurs juges de la ressemblance d'un portrait, c'est eux aussi qui donneront (inconsciemment bien entendu) les meilleurs renseignements sur l'absent.

Il est regrettable que M. et Mme Howard n'aient eu aucune notion des sciences psychiques, car nous avons vu, dans la séance avec Miss Warner, que même le plus exigeant des psychistes peut laisser mettre ou mettre le médium sur la voie. Même en supposant qu'ils aient exercé sur eux-mêmes une surveillance constante et irréprochable, j'insiste sur ce point que c'est dans leurs souvenirs subliminaux, mieux que partout ailleurs, que subsistent les traces de tout ce qui constituait la personnalité de Georges Pelham. Et pourquoi ne pas y comprendre les manières, les locutions, le ton, tout aussi bien que les idées? Serait-elle longue à faire la liste des différentes caractéristiques du moral d'un individu? Quelquefois l'individualité est si marquée qu'en un ou deux mots vous l'aurez résumée. Toutes les paroles qui sortiront de la bouche de M. X... prouveront du sérieux, de la réflexion. Au bout d'un quart d'heure de conversation avec M. Y... vous vous direz : Quel poseur! avec M. Z...; Quel homme aimable, ou, au contraire, quel homme froid! etc., etc. Eh bien! ce trait spécial qui résume tant de choses, s'il est perçu de suite par le médium lui servira à donner à la conversation un tour d'une ressemblance très suffisante pour convaincre des gens qui ne demandent qu'à être convaincus. Émerveillé d'abord par quelques faits spéciaux rappelés avec exactitude, combien l'on est préparé à trouver aussi étonnante une ressemblance même un peu vague dans l'accent moral. « C'est tout à fait cela », s'écrie-t-on, sans s'apercevoir que cette exclamation sera encore un renseignement. Rappelez-vous les procès faits

aux photographes spirites : la fraude était démontrée que les dupes n'en persistaient pas moins à soutenir qu'ils possédaient bien les portraits de leurs parents morts. Il n'y a aucune comparaison à faire, bien entendu, entre la faiblesse des preuves de ces cas et le sérieux de celles apportées ici par M. Hodgson. Je veux simplement prier qu'on se souvienne combien une petite ressemblance est saisie avec empressement par le meilleur observateur et facilement exagérée. Mais je n'insiste pas et même, en admettant que les ressemblances soient nombreuses et complètes, je vois encore dans tout cela une reproduction du passé. Je n'assiste pas à une *continuation* d'existence comme aurait pu m'en donner l'idée une discussion soutenue avec M. Marte, par exemple, ou al dictée d'un nouveau chapitre à ajouter aux ouvrages philosophiques de Georges Pelham.

J'en dirai autant des descriptions d'actes accomplis par une personne éloignée. En quoi cela prouve-t-il la continuation de l'existence de G. Pelham ? Je ne vois entre ces deux choses aucune espèce de rapport. Lorsque, par exemple, le docteur Backmann racontait en 1891, à la S. F. P. R., ces si belles expériences avec Mlle Alma Radberg (voir les *Annales* 1892, p. 98), il n'est venu, je crois, à personne l'envie de supposer que c'était l'esprit d'un mort qui dictait à Mlle A. R... ses descriptions et qu'il y avait là la preuve d'une vie future.

Dès le début des séances, G. Pelham s'engage à employer toute l'énergie qu'il possède à prouver son existence et celle d'autres esprits pour remplir sa promesse faite à M. Hodgson deux ans avant sa mort, et M. Hodgson retrouve bien le caractère de son ami dans l'acuité d'esprit, la persistance de volonté avec lesquelles cette promesse est remplie. Il est évident que le point de départ de toutes ces expériences est cette promesse. Mais Mme Piper ignorait-elle qui est M. Hodgson, ne savait-elle pas que sa conversion parmi les membres de la Société serait la plus retentissante ? N'a-t-elle pas senti toute l'importance de cette incarnation de G. Pelham? Un médium est forcément spirite. Étant un être double, et son moi supraliminal ignorant son moi subliminal, il ne peut attribuer

à lui-même les phénomènes qu'il produit, d'où sa croyance à un esprit étranger. Ajoutez que (pour me servir de la métaphore de M. Myers [1]) le spectre de la conscience subliminale est infiniment plus étendu que celui de la supraliminale et *il le comprend*. On ne saurait trop insister là-dessus, c'est ce qui nous permet d'attribuer aux facultés médianimiques de Mme Piper une énorme extension et, comme je le disais tout à l'heure, un véritable génie.

Maintenant, après avoir ainsi passé cinq ans à donner à ses amis des preuves qui, suivant moi, ne sont des preuves que de son existence terrestre, G. Pelham va-t-il, comme il le dit, s'en aller « plus loin » sans que ses amis protestent, sans qu'ils essayent de le retenir et de lui faire enfin nous exposer ce qu'est l'autre monde ?

Être un esprit délivré, comme le dit G. Pelham lui-même, de la grossière enveloppe matérielle qui l'emprisonnait, avoir entendu Franklin, par exemple, lui exposer tout ce qu'on peut savoir sur la philosophie de l'électricité, être capable de voir ce qu'on veut à n'importe quelle distance, cela implique une nature infiniment supérieure à celle du pauvre être humain, et il est complètement inadmissible que G. Pelham quitte ainsi ceux qui lui étaient le plus chers sans leur avoir dit autre chose que ce qu'ils savaient déjà, sans leur faire des révélations sur cet « au-delà » dont le mystère est resté pour l'homme, depuis qu'il pense, la plus angoissante des énigmes. Mais, grand Dieu ! qu'il nous dise tout de suite quel est le système pénal en vigueur dans l'autre monde. Il a rencontré une jeune fille qui était morte après une longue maladie et qu'on avait été forcé de nourrir avec un tube. N'est-il pas visible que c'est la préoccupation du médium de donner une « test » qui lui fait citer ce fait et qu'il est invraisemblable que dans l'autre monde l'occupation de cette malheureuse jeune fille soit de penser à son tube... à moins que ce ne soit pour la punition de ses péchés. A combien de questions d'un intérêt sans bornes G. Pelham doit-il savoir les réponses, celles-ci par exemple : Quelle compensation

1. Voir dans ce numéro même *la Conscience subliminale*, par M. Myers.

existe-t-il pour les petits innocents dont le passage sur cette terre n'a été qu'une suite d'abominables tortures ? Et quels supplices pour leurs bourreaux, etc., etc.

Puisse G. Pelham ne pas s'en aller « trop loin » et nous donner toutes ces réponses! Avant de terminer ce premier chapitre, M. Hodgson, croyant, avec beaucoup de raison, être utile aux futurs observateurs, leur donne les conseils suivants, résultant de son expérience acquise pendant cette longue suite de séances avec Mme Piper. Il y a quatre espèces de méthodes de communication : 1° c'est la voix de Mme Piper qui est employée directement pour le communicateur; 2° « un contrôleur » de la voix sert d'intermédiaire. C'était Phinuit pendant les premières années; 3° le communicateur se sert de la main de Mme Piper pour écrire; 4° un « contrôleur » de la main, comme G. Pelham ou autre, sert d'intermédiaire, de secrétaire. Chaque méthode a ses avantages et ses difficultés. L'usage direct de la voix est plus rapide, les interruptions et les changements de sujet ont alors moins d'inconvénients. Mais il y a une tendance à défigurer la manière personnelle du communicateur dont la pensée est supposée passer par les centres nerveux du médium ayant la parole pour fonction. Quand l'écriture est employée, on rencontre des difficultés que M. Hodgson a été longtemps à comprendre. Les interruptions sont extrêmement nuisibles. Elles forcent à des répétitions qui menacent de tout arrêter. Rien de détestable également comme le changement de question au milieu d'une réponse, d'autant plus que les questions ne seront entendues qu'à moitié. Si, de plus, les assistants parlent entre eux, il pourra arriver que leurs paroles soient écrites par la main. Et tous ces inconvénients peuvent être doublés pour peu que le médium soit faible ou mal en train. « Je ne puis pas assez appuyer sur ce point, dit M. Hodgson, qu'on n'obtiendra rien si l'on ne tient pas compte constamment de toutes ces conditions, et *cela, quelle que soit l'hypothèse adoptée*... C'est ainsi que j'explique les deux importants échecs dont l'un eut lieu le 26 mai 1894 : le professeur de Norton Harvard fit à G... une question à laquelle G... vivant aurait de suite répondu en rappelant un essai qu'il avait écrit à Harvard sur Jane Austen,

essai qui avait été récompensé. Et G... fit au contraire dans sa réponse allusion à une biographie de Robert Noyes qu'il avait publiée un peu avant sa mort et à des articles dans le *Sun*... (A propos de Robert Noyes, voir la séance avec M. Marte, 2 décembre 1892. C'est elle, évidemment, qui revient alors à la mémoire du médium.) L'autre échec est celui du 17 avril 1894 avec M. A. B... qui veut faire parler G... sur son ouvrage philosophique : *The One and Many* (voir encore la séance de M. Marte) et pose une série de questions sur le nombre de pages, le papier, la division en chapitres, le titre extérieur, la première page, la dédicace. Toutes les réponses furent mauvaises. G... écrivit : « Ne parlez pas si vite, « parce que j'ai pour ainsi dire comme un éblouissement[1]. »

A la fin de décembre 1896, comme on lui demandait le nom d'une personne à laquelle il avait autrefois confié des papiers de famille, il répondit qu'il ne pouvait pas se rappeler, qu'il avait été « trop longtemps », voulant dire sans doute trop longtemps absent.

Dans un autre genre, G... a fait encore quelques erreurs qui, suivant M. Hodgson, ne prouvent pas non plus contre son identité. Il s'agit de prophéties, de descriptions d'événements arrivés après sa mort, et de tentatives pour faire retrouver des objets perdus. (Cette dernière particularité indiquerait une fois de plus que Mme Piper est voyante beaucoup plus par télépathie que par véritable lucidité, véritable double vue, et c'est même évident dans le cas où G... indiqua l'endroit où M. Hodgson croyait par erreur que se trouvait l'objet perdu.)

Deux autres cas où G... se trompa complètement, ce fut quand il devait dire ce que faisaient M. Hodgson et, à New-York, une autre fois Miss M. qu'il avait pourtant bien reconnue quelques jours auparavant. Pourquoi M. Hodgson trouve-t-il que ces erreurs mêmes appuient son hypothèse, parce qu'elles montrent bien que G. n'éprouvait pas, comme cela est très naturel, le même sentiment pour lui Hodgson

1. Cela fait avec M. le professeur Peirce et l'écrivain Marte trois hommes éminents qui sont sortis de chez Mme Piper sans aucune conviction de l'existence actuelle de G. Pelham et ont obtenu beaucoup plus de réponses fausses que d'exactes. Cela est explicable par l'intimidation du médium.

et pour Miss M. que pour son père et Mme Howard dont il sut bien décrire les actions? Mais avec son absolue sincérité, il ajoute que les cas ne sont pas assez nombreux pour aboutir à une conclusion décisive.

Dans un prochain compte rendu, j'analyserai le rapport de M. Hodgson sur les autres « communicateurs » et les deux chapitres où il compare l'hypothèse spirite et l'hypothèse de la télépathie des vivants.

Marcel Mangin.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Le quatrième volume de l'**Année psychologique**, par MM. Alfred Binet, H. Beaunis, Th. Ribot, etc., vient de paraître à la librairie Reinwald (Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris. Prix : 15 fr.).

C'est un volume très important et très intéressant, de 850 pages, avec nombreuses figures dans le texte. Il est divisé en trois parties : la première partie est consacrée aux mémoires originaux dus, pour la plus grande part, à M. Alfred Binet, avec la collaboration de M. Vaschide.

MM. Binet et Vaschide se sont surtout occupés de la physiologie de l'école primaire : ils ont fait des expériences de force musculaire et de fond, des épreuves de vitesse, des expériences sur la respiration et la circulation du sang chez les jeunes garçons; ils ont mesuré la force musculaire chez les jeunes gens. Ils ont traité de la physiologie du muscle dans les expériences de vitesse; de la réparation de la fatigue musculaire; de la consommation du pain pendant une année scolaire; de l'influence du travail intellectuel prolongé sur la vitesse du pouls, etc., etc.

La deuxième partie est consacrée à la bibliographie. Ses principaux chapitres sont consacrés à la physiologie et à l'anatomie du système nerveux, aux sensations visuelles, aux sensations auditives, aux sensations du toucher et d'autres sens, au goût et à l'odorat, aux méthodes psychophysiques, aux illusions et hallucinations, aux mémoires et associations d'idées, à l'attention, à la perception, au raisonnement, aux émotions, aux mouvements, à la psychologie individuelle et au caractère, au sommeil, aux rêves et cas pathologiques, à la psychologie animale.

La troisième partie est consacrée à la bibliographie.

L'ouvrage est trop vaste pour que nous puissions en entreprendre le compte rendu ; nous nous conterons d'ajouter que c'est un livre plein d'érudition et de faits.

Vient de paraître à la librairie Tignol, 53 *bis*, quai des Grands-Augustins, un curieux travail : **La Vie et la Mort**, qui semble donner une solution scientifique satisfaisante aux principaux problèmes intéressant l'humanité : mouvements des mondes, électro-dynamique, maladies, sciences occultes, religions comparées, vie future, etc., etc.

Prix franco : 3 fr. 50.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

ÉTRANGE RÉVÉLATION

OBTENUE PAR L'ÉCRITURE AUTOMATIQUE

PAR M. GORDIGIANI

Vous m'avez demandé, Monsieur, de vous transcrire le long récit que je vous ai fait de vive voix; j'essaierai donc de le faire, mais je sens d'avance que c'est une tâche difficile, car il s'agit de raconter des faits qui ont une apparence invraisemblable.

J'étais au collège militaire de Florence, en 1881, où je faisais ma première année; j'avais 15 ans.

En novembre de cette même année, ma mère commença à s'occuper de spiritisme, après la mort de ma sœur aînée; mais je l'ignorais complètement. Par suite de cette grande douleur que cette mort avait causée à ma famille, je fus retiré du collège. Un jour, étant entré chez ma mère, pour lui demander la permission d'aller conduire les chevaux aux Cascines — les chevaux étaient alors ma grande préoccupation — elle me pria de rester un moment auprès d'elle et de poser les mains sur un petit guéridon devant lequel elle était assise.

J'ai su depuis que ma mère, qui n'a aucune médiumité, essayait souvent à cette époque, lorsqu'elle était seule, mais elle n'obtenait rien.

En me voyant, l'idée lui vint de tenter l'épreuve avec moi, sans me dire de quoi il s'agissait. Je m'assis, très étonné et ennuyé de sa demande, et posai mes mains sur la table en

lui demandant pourquoi elle me faisait faire une telle chose.

Ma mère me répondit : « C'est une expérience de physique que j'essaye, attends un peu. »

Au bout de très peu d'instants, j'entendis des bruits très étranges qui se produisaient dans l'intérieur de la table, c'étaient des craquements et de légers coups très distincts. Je fus presque effrayé, et je vis ma mère très émue, elle me dit : « Sois tranquille, je vais t'expliquer tout à l'heure ce que c'est », et pour me faire prendre patience, elle voulut me faire croire que la chaleur de mes mains faisait craquer le bois. La table se souleva et marcha, et nous la suivîmes jusqu'à un bureau, au milieu duquel est un morceau de drap vert. La table touchait le bureau et ma mère dit tout haut, à mon grand étonnement comme n'ayant pas l'air de me parler : « Peux-tu frapper trois coups au milieu du bureau sous le drap vert ? » Elle n'avait pas fini de le dire, que trois coups retentissaient juste sous le carré de drap.

Mon saisissement fut si fort que ma mère dut me donner l'explication de ce phénomène que j'acceptai simplement comme tout s'accepte à cet âge. Nous en étions là lorsqu'un monsieur de nos amis entra et le phénomène fut immédiatement reproduit devant lui ; il se produisit encore une fois lorsque mon père rentra.

J'ai eu ce genre de médiumité pendant plusieurs semaines ; après se développa en moi l'écriture automatique et nous renonçâmes à la table et à toutes les expériences physiques qui peuvent avoir beaucoup d'intérêt pour les savants, mais pas pour ceux qui cherchent, dans ces phénomènes, la preuve de la survivance de l'âme. Ma mère voulait la preuve de la survivance de sa fille et nous croyons l'avoir eue. J'ai écrit automatiquement des choses que ma sœur, malade, avait dites à ma mère, à la campagne où le malheur arriva, tandis que j'étais à Florence, au collège militaire, d'où je ne suis sorti qu'après la mort de ma sœur.

D'autres preuves vinrent à l'appui de celle-là : et ce phénomène avait un caractère spécial, en ce que plus de 150 individualités dont je n'avais aucune connaissance ni conscience se sont pour ainsi dire manifestées dans mes écrits, et

chaque fois qu'elles se représentaient de nouveau, c'était toujours le même style, la même langue, la même époque, et le même caractère moral. Automatiquement, et sans savoir ni comprendre ce que j'écrivais, j'ai rapidement tracé au crayon, dans la langue italienne du XIII[e] siècle, des visions mystiques qui ont été admirées par nos meilleurs écrivains. Des dialogues philosophiques et de haute morale ont été le résultat des nombreuses demandes formulées par les assistants; plusieurs de ces réponses étaient en langue moderne; un grand nombre d'autres étaient en ancien dialecte, presque latin, que l'on appelait *volgare* au XIII[e] siècle.

Dans ces dialogues se sont peu à peu développées les théories boudhistes et le quiétisme de M[me] Guyon.

M mère, ni moi, ni aucune des personnes présentes, ne savions un mot de ces choses ni de ces doctrines.

J'ai eu des écrits relatifs à la ville de Rodi en Ombrie et à ses environs; des petits villages presque inconnus y étaient mentionnés.

Des noms, aujourd'hui éteints, d'anciennes familles italiennes, ont été cités à propos d'anecdotes inconnues, mais qui avaient toujours un grand caractère de vérité. Souvent nous avons vérifié, dans les archives de Florence et de Sienne, l'exactitude de ces noms. Ces anecdotes, ces noms de personnes, de villes, de villages, ne venaient jamais sans raison d'être, mais toujours en conséquence d'une conversation précédente, et à laquelle je n'avais jamais pris part. J'étais toujours comme un instrument passif, inconscient, un peu comme un téléphone; mais je n'entrais *jamais en France.*

Il nous est arrivé quelqufois de pénibles aventures avec mon écriture inconsciente. Je vais en transcrire une qui nous fut particulièrement désagréable :

Mon père faisait, en 1883, le portait de M[me] B. M... (je ne puis citer son nom en entier, l'histoire en question pouvant lui être pénible), une dame américaine bien connue par sa position, par sa haute intelligence et sa philanthropie.

Pendant qu'elle posait pour son portrait, la conversation tomba sur le spiritisme, et elle apprit que j'étais ce que l'on appelle : *médium écrivain.* Elle pria mon père de la faire assis-

ter à une séance; celui-ci se trouva fort embarrassé, car il savait que ma mère faisait de grandes difficultés pour admettre une personne nouvelle à nos réunions, qui n'étaient plus des expériences, mais un moment de recueillement et de consolation intime pour elle. Ma mère, en effet, pria mon père de la dispenser de la visite de cette dame, mais l'insistance de cette dernière fut si vive et si pressante qu'il fallut absolument la contenter.

Ma mère pria une dame de ses amies, qui parle très bien l'anglais, de vouloir bien servir d'interprète et nous nous réunîmes un soir, dans notre maison, pour essayer d'évoquer le mari de Mme B. M... mort depuis plusieurs années.

Tout en posant, Mme B. M..., avait raconté à mon père le deuil sévère qu'elle avait porté à la mort de son mari, combien elle avait mis tous ses soins à exécuter ses dernières volontés, respectant ses moindres désirs, tant pour l'éducation des enfants que pour l'arrangement des affaires de succession, et elle exprimait sa satisfaction d'avoir ainsi accompli ses devoirs envers la mémoire de son mari.

Voilà tout ce que nous savions de cette famille, que nous ne connaissions nullement avant que Mme B. M... se fût présentée à l'atelier de mon père.

Dans la soirée qui devait précéder notre réunion avec cette dame, ma mère me pria *de penser* (c'est ainsi que nous disons, au lieu de dire *évoquer*, comme tant d'autres disent, et c'est du reste exact, car il me suffit *de penser*, pour presque toujours obtenir la personnalité demandée) à un de ses oncles qui, croyait-elle, pourrait l'aider dans cette difficulté d'obtenir quelque chose qui pût satisfaire cette nouvelle venue à nos séances; cela fut comme une séance préparatoire, afin d'éviter un échec complet, mais nous ne pûmes obtenir que de vagues promesses.

Le lendemain soir. Mme B. M... entra dans le salon de ma mère à 9 heures précises.

Mme P..., l'interprète, était présente, ainsi que mon père et un avocat de ses amis, Me C... J'étais assis devant une table, un crayon à la main et du papier blanc devant moi. Très peu d'instants après mon crayon traça ces mots en français :

« Il y a une inimitié, que je ne puis comprendre, entre Madame et feu son mari. »

Ma mère, convaincue comme elle l'était, ainsi que nous tous, de la parfaite entente de cette famille, se troubla à ces paroles, et feignit de ne pas comprendre pour ne pas répéter cette phrase, et demanda de nouveau s'il serait possible d'entrer en rapport avec le mari de Mme B. M... Et le crayon inexorable répéta sa phrase :

« Il y a une inimitié, que je ne puis comprendre, entre Madame et feu son mari. »

Mme P... nous dit que Mme B. M... voulait à tout prix savoir ce qui avait été écrit, et la phrase lui fut traduite en anglais.

Jamais aucun de nous n'oubliera la profonde émotion que nous éprouvâmes en voyant Mme B. M... se lever debout et très pâle s'écrier : « Comment! encore! »

Ce fut un vrai coup de théâtre.

Elle expliqua ensuite très vite en anglais à Mme P... qu'il y avait eu de très graves désaccords entre elle et son mari, mais qu'elle croyait que la mort avait dû effacer en lui tout ressentiment puisqu'elle aussi avait pardonné, et avait exécuté avec tant de fidélité toutes ses dernières volontés.

Ma mère voulut insister pour savoir si dans la suite il ne serait pas possible d'avoir une autre communication plus favorable.

Mon crayon traça cette étrange phrase : « Impossible, il est en Nigritie. »

Pour le coup nous étions sûrs d'être mystifiés et ma mère voulait à tout prix interrompre, très confuse de devoir dire à cette dame une semblable bêtise. Mais Me C... insista, voulant avoir la clef de cette énigme et demanda : « Pour quelle raison dites-vous qu'il est en Nigritie? »

Et le crayon écrivit : « Il a pour mission d'influencer pour l'abolition de l'esclavage. — Pourquoi a-t-il eu une semblable mission? — *Parce que c'est un nègre.* »

Ma mère très découragée, et qui ne s'intéressait plus à la séance, voyant cette inacceptable explication, si offensante pour cette dame, enleva vivement la feuille de papier, croyant n'être point vue, la roula entre ses mains et la jeta par terre.

Mais Mme B. M... avait vu et s'écria : « Madame, vous n'avez pas le droit de faire cela; tout ce qui s'écrit en ce moment est pour moi. » Et elle réclama la boule de papier qui lui fut donnée. Elle la déroula et Mme P... lui dit ce qui était écrit.

Immédiatement elle se leva, parut très émue, nous souhaita le bonsoir et s'en alla.

Nous étions frappés de stupéfaction et très en peine de l'impression que cette dame avait éprouvée. Ma mère ne cessait de répéter : — « C'est la première fois que nous sommes ainsi mystifiés, car la dernière phrase est une plaisanterie déplacée, mais la première pourtant était vraie et a beaucoup ému Mme B. M...

Le lendemain matin, mon père avait cette dame en séance. Il revint à la maison pour déjeunêr, en riant comme un fou ét disant à ma mère, en criant à tue-tête : *C'était un nègre! c'était un nègre!*

Nous ne comprenions pas. Alors il nous dit que Mme B. M... lui avait longuement raconté son histoire et dit qu'après son mariage, sa famille avait découvert que son mari était d'origine indienne, c'est-à-dire homme de couleur. Cela ne se voyait presque pas, mais c'était une mésalliance très vexante pour des Américains. De là l'origine de cette inimitié qui dura toute la vie, mais que Mme M... croyait éteinte avec la mort, parce que, disait-elle, elle avait accompli toutes les volontés de son mari.

Les écrits, obtenus par l'écriture automatique, ont un intérêt bien autrement intéressant que tout ce que je viens de vous dire, mais ils sont malheureusement en italien et la plupart même en ancien italien du XIIe siècle et je ne puis les traduire.

GORDIGIANI.

SUGGESTION MENTALE

PAR M. LE D[r] JOIRE

Le travail publié récemment dans les *Annales*, par M. le professeur L. Dugas, intitulé : « Y a-t-il, en dehors du langage, une communication de pensées ? » m'engage à publier l'expérience suivante que j'ai pu observer il y a peu de temps.

Il s'agit ici d'une suggestion mentale faite dans les mêmes conditions que celles dont j'ai publié de nombreux cas en 1897, mais qui présente cette particularité intéressante que le sujet a éprouvé successivement des suggestions mentales différentes, venant de plusieurs personnes.

Cette expérience était faite avec un de mes élèves devant un groupe d'élèves de mon cours, et dans la salle où je fais habituellement ces expériences.

Le sujet est un étudiant en médecine; je lui couvre les yeux avec un bandeau que j'ai fait confectionner pour cet usage. Ce bandeau est en drap noir double, présentant la forme d'un masque, avec une fente pour le nez et, de chaque côté, un gros bourrelet de drap qui vient s'appliquer exactement entre les pommettes et l'os du nez pour empêcher de voir par en bas. Du reste, je répète que ce jeune homme est un étudiant qui expérimente souvent avec moi. Souvent nos expériences réussissent, quelquefois elles ne réunissent pas; il n'a aucun intérêt au succès d'une expérience et cherche sérieusement la vérité des faits, il ferme les yeux sous son bandeau. Le sujet ainsi préparé se tient debout, je pose les mains sur la tête pendant quelques minutes, puis je lui fais des passes longitudinales devant la figure et tout le long du corps, je termine en lui tenant pendant quelques instants les

mains dans les miennes et en le regardant fixement. Je me suis déjà expliqué sur ces différentes manœuvres dans mon travail sur les états médianiques de l'hypnose; je ne dis pas qu'elles soient indispensables ni qu'elles soient les seules qui puissent produire le résultat attendu, mais mon expérience personnelle me les a fait considérer comme les plus utiles et les plus faciles à employer.

Quoi qu'il en soit, le sujet se trouve ainsi placé dans un état que j'ai appelé l'état médianique passif. Sans revenir sur les caractères propres à cet état, je rappellerai seulement que le sujet ne dort pas, qu'il se rend parfaitement compte de ce qui se passe en lui et autour de lui, qu'il peut jusqu'à un certain point traduire ses impressions par la parole, mais surtout qu'il est doué d'une sensibilité spéciale pour recevoir les suggestions.

Dans l'expérience dont je parle, le sujet se trouvant ainsi placé, il avait été convenu que je le dirigerais par suggestion mentale sur une des personnes de l'assistance.

Il est nécessaire que je donne ici quelques explications sur la manière dont nous procédons pour éviter l'objection que l'on pourrait faire que le sujet reçoit inconsciemment une indication sur le chemin qu'il doit suivre. Je ne connais moi-même la personne vers laquelle je dois diriger mon sujet, qu'après que je l'ai placé dans l'état que je viens de décrire précédemment, et dès ce moment je n'ai plus avec lui le moindre contact matériel, je me tiens éloigné de lui et je ne prononce plus une parole, je ne fais pas un geste.

La personne devant laquelle le sujet doit venir se placer m'est désignée par un geste qu'elle fait en levant légèrement la main. Comme le sujet pourrait percevoir le bruit produit par le mouvement de la personne en question, tous les assistants ont soin de s'agiter un peu, de faire des gestes variés au milieu desquels le signal convenu m'est donné, mais il est absolument impossible de discerner dans ces conditions le moindre bruit produit par le mouvement de la personne qui lève la main. Dans l'expérience que je raconte, j'avais pris ma place derrière le sujet et j'avais vu une personne placée à sa droite lever la main. Je lui fais donc mentalement la sug-

gestion de s'avancer vers la droite de façon à l'amener en face de la personne convenue. Au bout de peu d'instants le sujet s'incline dans la direction voulue et s'avance bien franchement, pas à pas, comme cela a toujours lieu dans ces expériences vers le point où il doit se rendre.

Le sujet se trouvait séparé des spectateurs par un espace de six à sept mètres. Arrivé au milieu de sa route, c'est-à-dire après avoir suivi l'impulsion que je lui donnais sur un espace de trois mètres environ, il s'arrête brusquement, on voit qu'il hésite, qu'il cherche l'impulsion qui doit lui indiquer la route qu'il doit suivre. Au bout de quelques instants il dit qu'il ne sent plus rien, il s'agite et frappe du pied. Je ferai remarquer en passant que nous notons habituellement cet état d'énervement du sujet, quand il y a un obstacle qui l'empêche de percevoir la suggestion ou de la réaliser, et cela démontre précisément que le sujet, bien que n'étant pas endormi, n'est pas dans l'état normal de veille. Enfin, après quelques moments d'hésitation, le sujet s'avance franchement vers la *gauche* et vient se placer juste en face de M. X. qui se trouve dans le groupe de gauche des spectateurs. Arrivé là, on débarrasse le sujet de son bandeau et il déclare qu'il a très bien senti une impulsion le diriger vers la droite, pendant la première partie de l'expérience, ensuite, pendant quelques instants, il n'a plus rien ressenti, puis de nouveau il a senti une impulsion qui le conduisait à *gauche* jusqu'au point où il est arrivé.

Je cherchais l'explication de ce que je croyais être un insuccès, lorsque les témoins de l'expérience me dirent qu'elle avait au contraire pleinement réussi et que M. X. était bien la personne devant laquelle le sujet devait aller se placer.

Voici ce qui s'était passé : J'avais vu M. Z., placé à la droite du sujet faire un mouvement de la main et j'avais cru que c'était lui qui était désigné comme but vers lequel devait se porter le sujet, tandis qu'en réalité M. X. avait levé la main, mais je ne l'avais pas remarqué. De sorte que pour moi le sujet devait se diriger vers M. Z., tandis que pour tous les autres assistants, c'était vers M. X.

Je suggérai donc mentalement au sujet de se porter à

droite et de marcher vers M. Z. Remarquez ce qui a eu lieu : dans la première moitié de la route, le sujet perçoit ma suggestion et y obéit. Puis arrivé au point où il se trouvait presque exactement entre les assistants et moi, il cesse de sentir mon influence, et, malgré tous mes efforts de volonté je ne puis plus agir sur lui. Mais en même temps, les assistants et M. X. en particulier, qui attendaient un résultat de l'expérience contraire au mien, lui suggéraient mentalement et plus ou moins inconsciemment de marcher vers la *gauche* et d'aller se placer devant M. X.; ma suggestion étant devenue impuissante tout à la fois par l'éloignement du sujet et par les suggestions contraires des spectateurs, le sujet, comme il nous l'a dit lui-même, ne tarda pas à sentir une nouvelle impulsion qui, elle, le dirigeait à *gauche* et l'a conduit en fin de compte devant M. X. De sorte que dans cette expérience le sujet a obéi, dans la première moitié, à ma suggestion, et, dans la seconde moitié à celle de M. X. et des autres personnes présentes.

Nous voyons souvent une suggestion mentale contrariée par une contre-suggestion ou la proximité trop grande d'un spectateur qui distrait le sujet ; mais il est très rare de voir ainsi deux suggestions contraires se réaliser successivement, alors que les suggestionneurs ignorent eux-mêmes qu'ils font des suggestions opposées.

Je crois que cette expérience répond à la question posée par M. L. Dugas : Y a-t-il, en dehors du langage, une communication de pensées?

Et maintenant, je rappellerai encore cette citation de M. Secrétan, faite par M. L. Dugas, dans son même article : « Quelles sont donc les lois suivant lesquelles le principe même de l'esprit, la volonté en général... se manifeste dans le monde comme la cause réelle d'effets réels ? Ces lois, jusqu'à ce jour, notre science les ignore parfaitement, elle n'a presque pas même essayé de constater les phénomènes dont on pouvait espérer de tirer quelque lumière à ce sujet.

Toute induction serait prématurée ; les observateurs qui pourraient fournir quelques pierres d'attache, quelques matériaux pour une construction future, seraient conspués s'ils

s'y risquaient. Il n'est de faits bons à citer que ceux qui peuvent se répéter à volonté comme les expériences de laboratoire, ou, comme les phénomènes célestes, être perçus simultanément par un grand nombre d'observateurs; à cela je tiens à répondre que, depuis que j'ai créé à Lille le cours d'hypnologie, annexe de l'Institut psycho-physiologique de Paris, chaque année j'ai pu faire un grand nombre de fois les expériences de suggestion mentale, analogues à celle que je viens de citer et dont un certain nombre ont été publiées dans les *Annales des Sciences psychiques*, il y a un peu plus d'un an. Ces expériences, je les répète chaque année devant mes élèves, pour lesquels elles sont devenus aussi familières que des expériences de laboratoire. Mais, de même que, dans un laboratoire de physique, les appareils électriques ne peuvent que dans des conditions particulières produire les phénomènes dont ils sont capables avec leur maximum d'intensité, de même le résultat plus ou moins complet de ces expériences psychiques dépend de la sensibilité du sujet, de l'opérateur, etc.

Il n'en est pas moins vrai que nous avons pu déjà en rendre témoins un grand nombre d'observateurs et que nous cherchons à en découvrir les lois.

COMPTE RENDU ANALYTIQUE

DES

EXPÉRIENCES DE M. HODGSON AVEC Mme PIPER

PAR M. MARCEL MANGIN

(*Suite et fin*[1])

Nous avons vu les communications obtenues sous le nom de Georges Pelham. Voici maintenant un résumé de celles d'autres « esprits » pour employer un mot qui s'accorde avec l'hypothèse de M. Hodgson et qui est plus commode que celui de communicateurs. Il s'agit d'abord d'une dame que G. P... connaissait, Mme Elisa Mannors et c'est à une séance où assiste sa sœur, Mme Frederica, le 17 mai 1892, qu'elle paraît pour la première fois. C'est Phinuit qui parle, donne exactement la cause de la mort, quelques incidents arrivés peu d'instants avant sa mort, et renseigne inexactement sur ce qu'était devenue une certaine montre. G. P... intervient et dit, — ce qui est vrai, — qu'il ne connaît pas la mère de Mme Frederica. Plusieurs noms sont bien trouvés. Celui de « Mannors », nom de famille de l' « esprit », n'est donné que longtemps après la demande, après que G. P... s'est d'abord fâché d'être ainsi interrompu et il arrive de cette façon bizarre que nous avons signalée déjà, au moment où on ne l'attend plus, et comme par un brusque et dernier effort de lucidité.

1. Voyez *Annales des sciences psychiques*, année 1898, p. 228.

Dans cette séance et dans d'autres, les essais pour écrire clairement en italien ne réussissent que partiellement.

Comme production de mots d'une langue étrangère au médium, la séance avec M. Vernon Briggs en octobre 1893 est des plus intéressantes. M. Briggs avait fait à Honolulu un séjour de six mois. Et un petit indigène nommé Kalua s'était tellement attaché à lui qu'il l'avait suivi à Boston et que, renvoyé dans son pays, il en était encore revenu, puis avait trouvé une mort tragique restée inexpliquée, soit qu'il ait été assassiné par un certain Suédois qu'on arrêta puis relâcha faute de preuves, soit que le revolver se soit déchargé par l'imprudence du boy. Par la voix de Phinuit, Kalua dit que c'était dans une partie de jeu avec l'autre homme que celui-ci l'avait tué sans le vouloir. Il donna deux détails inexacts : on ne trouva pas la bourse sous les marches et il n'y avait pas de plantes dans la cave. Mais deux mots Hawaiens furent écrits : « lei » qui veut dire guirlande; Kalua aimait en effet beaucoup à tresser des guirlandes de fleurs sauvages; « Aloha » qui veut dire « salutations ». Et le plus extraordinaire fut le mot prononcé par Phinuit *Tawai*, tandis que la main écrivait *Kawai*. C'était bien le nom de l'île habitée par le père de Kalua et ce nom qui s'écrit en effet Kawai est prononcé Tawai par les indigènes de l'île! N'est-il pas désolant qu'un aussi beau cas n'ait pas été sténographié exactement et que M. Briggs n'en ait pas donné un rapport circonstancié?

Un autre exemple d' « esprit » à communications très claires est celui d'un peintre Louis R..., séance du 10 mars 1892 avec M. W. L. P... Un carnet de chèques est tenu sur la tête du médium (en qui Phinuit est incarné) de façon que la vision directe est impossible. Pourtant les pages sont tournées et les doigts du médium s'arrêtent sur une note au crayon écrite au verso d'une page. « C'est là. » Il paraît que le jour avant son opération, à l'hôpital, en janvier, Louis R... étant seul écrivit au crayon au dos d'une page de son cahier de chèques la balance et les sommes qui pouvaient lui venir de différentes sources. Quand Phinuit dit « c'est là », le doigt passa exactement sur la balance du compte. (Si pendant que le carnet était feuilleté, les yeux de M. W. L. P... étaient

fixés sur les pages il a pu y avoir un avertissement télépathique au moment où se présentait la page crayonnée, c'est ce qui arrive dans les séances de typtologie où la table frappe les lettres qui forment le mot inconsciemment pensé par un assistant. Autrement il faut supposer de la véritable lucidité, ou vision sans le secours des yeux). Plusieurs noms furent bien devinés, le plus étonnant fut un surnom absolument personnel et unique qui fut deviné également malgré une suggestion erronée de Mme P..., erronée volontairement ou non, c'est ce qui n'est pas expliqué. Mais, dans un cas comme dans l'autre, le génie du médium a su démêler la vérité. Une vérité aussi spéciale, cela est du plus grand intérêt.

Le 25 mars, échec au sujet d'un livre enveloppé dans un papier cacheté. Mais il y eut un exemple instructif de souvenirs momentanément effacés dans l'esprit des assistants et lus par G. P... La séance avait lieu dans la bibliothèque de M. Howard où Louis R... de son vivant était venu souvent. G... écrivit que Louis était là et voulait voir Billie surnom de M. W. L. P... dont nous venons de parler. « Sortez et dites-lui de venir. » Sur le moment M. et Mme Howard n'y comprirent rien. De même pour le nom de Foncroft qui fut écrit et qui pourtant était celui d'un ami mort de Louis, oublié à ce moment par les Howard. A ce propos, M. Hodgson fait remarquer que G. P... fait beaucoup mieux que Phinuit la *police* [1] des esprits qui se présentent quand ce ne sont pas des amis de l'assistant et les prie de s'en aller et de ne pas interrompre. Quelquefois il leur dit qu'ils donneront leurs messages *à part*, à M. Hodgson.

Pour expliquer certaines confusions comme celle du 2 mars 1894, où un « esprit » dit qu'il — ou plutôt elle — est avec Alice Wilkinson tandis que c'est elle-même : Alice Wilkinson — M. Hodgson croit devoir supposer qu'il peut se présenter au téléphone (lisez Mme Piper) plusieurs personnes à la fois, de sorte que les communications s'embrouillent. A mon avis, ce fait et le précédent, celui de la supériorité de G... sur Phinuit, viennent de ce qu'il coexiste dans le cerveau

1. Ce mot, bien entendu, n'est pas de M. Hodgson.

du médium plusieurs associations d'idées formant des personnages, exactement comme ceux qui se forment dans la tête du romancier et y vivent d'une vie intense. C'est pour ainsi dire sous la dictée de ses héros, de ses héroïnes que le romancier écrit leurs conversations. Des idées absolument contraires s'engendrant avec une merveilleuse logique donnent à chaque interlocuteur un caractère personnel. Ici ce n'est pas l'imagination qui est la faculté génératrice, c'est la mémoire et la sensibilité télépathiques. Ne vous est-il pas arrivé à vous, lecteur, qui n'êtes ni romancier, ni médium, de vous réveiller stupéfait d'une réflexion que venait de faire un personnage de rêve et à laquelle vous répondiez ne comprenant pas son origine. Il y a là déjà un commencement de dédoublement de personnalité. Chez Mme Piper les personnages G. P..., Phinuit, etc., ont fini par prendre une véritable vie et de même que les moindres paroles ou actes d'une Mme Bovary ou d'un père Goriot, ou d'un Tartarin se tiennent et découlent logiquement d'un même principe formateur, de même ici, la cohésion que nous trouvons entre les éléments de l'individu G. P... ou Phinuit est naturelle. Elle est due à la résurrection de faits passés qui se tenaient entre eux, au reflet de souvenirs exacts, elle serait donc moins étonnante que les créations du romancier si le mécanisme de la télépathie n'était encore pour nous un profond mystère.

A l'occasion de révélations faites à M. Mac Donough par son frère mort John, sur une fuite d'eau chez M. Mac. D..., sur la situation des affaires et la santé du fils de John, à l'occasion de ces révélations où quelques erreurs se mêlent à beaucoup de vrai, M. Hodgson, en chercheur éminemment consciencieux, écrit ceci : « Bien que je considère comme peu probable que quelqu'un de mes lecteurs soit tenté de donner une telle extension à l'hypothèse de la télépathie des vivants éloignés ou de la télépathie retardée, cependant je dois indiquer que théoriquement on peut supposer que les consciences supraliminales et subliminales de toutes les personnes, au moins toutes celles habitant cette terre, sont soumises à l' « inspection de Mme Piper ».

Les expériences suivantes sont dues à une Mme M... que

M. Hodgson considère comme un témoin exceptionnellement bon. Nous y trouvons d'abord deux bons exemples de ce que j'ai appelé la divination « à côté ». Tandis que Mme M... pense fortement à Ruth, une jeune fille qui avait été fiancée à son frère mort, Richard, c'est le nom de Susy qui revient avec persistance. Et Susy était le nom d'une sœur née deux ans avant Richard, morte à sept mois. C'est Phinuit qui sert d'interprète et explique cela, et en outre que c'était un si bel enfant, qu'elle aurait été très musicienne, que sa mort fut le plus grand des chagrins éprouvés par sa mère. Tous ces souvenirs, Mme M... les retrouvait en effet au fond de sa mémoire.

« Un jour les noms *Brown* et *Parker* sont écrits : ce sont ceux du docteur et de la garde-malade qui soignèrent mon mari pendant sa dernière maladie, et alors une sorte de cri est poussé en même temps que sont prononcés les mots suivants : Oh! ne me connaissez-vous pas? Ne me connaissez-vous pas? Je suis Roland et je vous aime toujours. Parlez-moi. Ce qui suivit fut parfaitement intelligible et la plupart du temps bien caractéristique, mais cela ressemblait à la parole faible et tremblante d'un homme très malade essayant de conserver la clarté de ses idées et de se faire comprendre. Peu de temps après, ceci fut écrit : « J'ai dit à Richard de vous parler de Tom; c'est ennuyeux qu'il ait tout embrouillé (allusion à des séances dont je n'ai point parlé). Il me fut alors parlé de Tom comme pouvait seul le faire mon mari; des affaires qui le concernait et que j'étais seule à connaître furent mentionnées.

Il me fut parlé aussi d'un intime ami de mon mari, bien désigné par son nom. Il fut fait allusion à notre dernière promenade dans le parc à T..., et répondu à la question que je lui fis quand il était mourant et trop faible pour parler. Et cette réponse fut faite de façon que M. Hodgson, ou tout autre étranger, ne pouvait comprendre ce dont il s'agissait, mais c'était parfaitement clair pour moi. »

Après un aussi merveilleux résultat n'est-il pas singulier de trouver des insuccès comme les suivants : une bague de M. M..., et des cheveux de Mme M..., sont bien reconnus, ainsi que

le fait que la bague avait été retirée du doigt du mort, mais impossible d'obtenir l'histoire particulière de cette bague bien que M. M... la connût parfaitement. Comme je l'ai déjà dit (voir le numéro précédent), cela tiendrait peut-être à une sorte d'intimidation du médium à qui il ne faut jamais dire : « Vous savez! c'est très important, cette preuve est décisive, etc. » C'est le meilleur moyen de ne rien obtenir. Mais quelle explication trouver si l'on croit à la persistance de l'existence de M. M...?

A joindre à cet insuccès, deux prédictions de mort qui ne se réalisèrent pas. Une erreur instructive est celle faite au sujet d'un nom qu'une amie miss Edmunds est chargée de demander. Miss Edmunds ne le connaît pas à ce que qu'affirme Mme M... Et cependant quand l'esprit l'a dit, elle émet un doute qui amène un changement dans la réponse. Un an après, le même nom erroné est donné de nouveau, quoique maintenant miss Edmunds sache le véritable. Plusieurs autres prophéties de mort furent faites d'octobre à décembre 1894, et, à très peu d'exceptions près, aucune ne se réalisa.

« C'est aussi à cette époque que je demandai les noms des trois sœurs de mon mari. Deux furent aussitôt écrits; ils étaient exacts, mais l'un d'eux n'était pas le nom dont nous nous servions tous les jours et c'était celui d'une sœur à moi. Alors j'observai : « C'est celui de ma sœur, je vous demande les noms de vos sœurs. — Mais c'est bien celui de la mienne, me fut-il aussitôt répondu; l'avez-vous oublié? » (Cela est admirable comme lucidité et voici pourtant immédiatement à côté un insuccès!) Je ne pouvais obtenir le nom de la troisième sœur, comment comprendre cette étrange hésitation? On cherchait à s'échapper, à « tricher » désespérément et rien n'était moins dans le caractère du communicateur. Enfin un nom fut écrit, il ressemblait bien au surnom qu'on avait donné à ma belle-sœur, mais je n'ai pas pu obtenir celui-ci exactement ni aucune explication de cette impossibilité et pourtant plus tard le vrai nom a été écrit. La seule raison qui m'a été donnée c'est que « les noms sont une des choses les plus difficiles à se rappeler ».

(On a dû remarquer que c'était le sujet favori de la plupart



des expérimentateurs et je ne vois pourtant pas l'intérêt particulier qu'ils y trouvent.)

Comme conclusion, Mme M... nous dit que si elle n'avait jamais eu de séance avec Mme Piper et qu'elle lût ce rapport écrit par un autre elle resterait certainement incrédule sur le retour des esprits. Et si cependant elle a été convaincue, ç'a été par beaucoup de choses d'une nature trop personnelle pour être citées, par l'accumulation de petites touches peignant la personne avec une parfaite réalité; mais que l'on ne peut décrire. Il faut avoir vu cette main merveilleusement dramatique de Mme Piper et ses transformations suivant qu'elle appartient à tel ou tel personnage...

Il y a de grandes différences dans la *qualité* des séances : quelquefois tout est bon, d'autres fois on croirait entendre des bribes de conversation comme avec un téléphone. « Généralement les mauvaises séances avaient lieu quand Mme Piper ou moi, nous n'étions pas dans notre état de santé normal. »

Comme exemple de révélations que la lecture de pensées dans l'esprit des assistants paraît insuffisante à expliquer, il faut citer, parmi les faits les plus frappants, ceux arrivés à la séance où vint miss Macleod. Etta, l'esprit de la sœur de miss M..., au milieu de plusieurs erreurs et de noms sans signification, annonça que son oncle David mourrait bientôt. Cependant miss M..., avait l'idée que la santé de cet oncle était excellente. Il mourut dans l'année. Etta, pendant sa vie terrestre, croyait avoir une maladie d'estomac, la maladie dont elle mourut, et c'est aussi ce qui fut communiqué à la séance tandis que miss M... et sa famille savait qu'elle était morte d'une maladie de cœur.

Je viens de dire que ces deux faits *paraissent* échapper à l'explication télépathique. Pour le second, il suffit d'admettre que l'esprit du médium a assez de perspicacité pour distinguer dans celui de l'assistante les idées qui lui sont propres de celles qui appartenaient à la sœur morte. Pour le premier la chose est plus compliquée, mais ne pouvant ici entrer dans de longs détails, voici sommairement comme je la comprends. Des faits comme le suivant se produisent. Une jeune dame, entrant dans une maison où elle va chaque semaine, passe à

côté de la concierge et, bien que rien absolument de nouveau, dans l'extérieur de cette femme, ne soit à remarquer, elle a l'impression nette et subite qu'elle va mourir. Huit jours après, elle apprend qu'en effet la concierge est morte. Il n'est pas besoin, n'est-ce pas, de supposer ici un don de prophétie? Tout vient de l'irrégularité des communications entre la conscience subliminale et la supraliminale. La télépathie, comme cela arrive le plus souvent, a eu lieu entre les consciences subliminales des deux personnes. Le sentiment de la mort prochaine éprouvé chez la concierge par le moi subliminal seul l'a été successivement par les deux consciences chez la jeune dame (dont la médiumnité, du reste, est remarquable). Mais supposez que chez elle non plus il n'y ait pas encore eu communication entre les deux *moi* et qu'elle aille chez une Mme Piper qui découvre dans son subliminal le message pas encore mis au jour et vous aurez une révélation à apparence absolument spirite tout à fait semblable à la soi-disant prophétie relative à la mort de l'oncle David.

Nous sommes forcés d'admettre la télépathie à grande distance en présence de faits comme ceux obtenus aux séances du Dr F. H. K., qui revenant chez lui après un voyage d'un an, reçut quelques communications de son oncle G., mort récemment. Il lui fut, entre autres choses, dit ceci : « Toutes mes tendresses à L.... et dites-lui que je vois qu'elle souffre des yeux. » L... était l'initiale de la veuve de l'oncle G... Et ce ne fut qu'en rentrant chez lui en Illinois que le Dr K... apprit que sa tante L... avait eu à suivre pendant quelque temps un traitement pour ses yeux.

Plus merveilleuse peut-être encore cette communication faite au docteur et à Mme Thaw par un ami très intime mort depuis environ un an et demi et qui par l'intermédiaire de Phinuit leur révéla le sobriquet qu'on lui donnait et qu'ils ignoraient complètement. Interrogée, la veuve de l'ami répondit qu'en effet c'était bien le surnom employé par la mère et la sœur du mort, mortes elles-mêmes toutes deux, mais qu'aucune personne vivante ne s'en servait plus. Il nous faut donc supposer que toutes les consciences des vivants sont, suivant l'expression de M. Hodgson lui-même, ouvertes à

l'inspection de Mme Piper et que dans ce cas c'est dans les souvenirs lointains de la veuve que l'information a été puisée. Je reconnais que poussée à cette extrême limite l'hypothèse télépathique sera difficilement acceptée et qu'on pourra se demander si, simplement, le Dr Thaw et Madame ne peuvent avoir connu et ensuite complètement oublié le surnom de leur plus cher et intime ami, ou mieux encore, si, comme par un mécanisme analogue à celui que j'exposais tout à l'heure à propos de la prédiction de mort, cette connaissance transmise subliminalement par l'ami au docteur ou à sa femme ne pourrait pas être restée entièrement ensevelie dans l'une ou l'autre de ces sous-consciences et n'aurait jamais vu le jour sans la perspicacité de Mme Piper qui l'y découvre.

La séance du 22 mai 1872, nous offre un cas où le médium a une connaissance plus exacte que la visiteuse qui l'interroge sur des objets apportés, soit qu'il lise encore dans la conscience subliminale de celle-ci, soit qu'il soit guidé par une véritable lucidité. C'est la gouvernante des enfants de Mme Thaw qui avait apporté en un paquet plusieurs objets enveloppés dans du papier. Elle croyait présenter les cheveux de sa mère. Phinuit lui fourrant le doigt dans le cou par derrière lui dit : « Mettez-ça là et portez-le comme elle vous a dit de le faire. » Et comme miss Ellen insistait soutenant que Phinuit se trompait, il défit le paquet et montra que c'était un *agnus Dei*. Ce qu'il en avait dit était exact.

Toujours dans ces mêmes séances avec M. et Mme Thaw, il y eut plusieurs prédictions qui se réalisèrent, entre autres celle de la mort d'un frère qui n'assista pourtant jamais à aucune séance. Il avait un asthme chronique. Le 16 mai 1892, Phinuit dit qu'il avait quelque chose aux reins et deux semaines plus tard un sérieux examen médical fit découvrir pour la première fois qu'il avait en effet une maladie de ces organes. Dans le même séance Phinuit dit qu'il mourrait dans six mois ou un an. « Il s'endormira et ne s'éveillera plus; le cœur s'arrêtera » ; le 22 mai l'époque fut fixée à six mois ou un peu moins. Il mourut d'un arrêt du cœur, en dormant le 3 septembre suivant.

On se rappelle que Georges Pelham avait eu comme ami

intime un M. John Hart qui prit une part importante aux communications. Il fut le premier à qui Georges P... se manifesta. Il mourut lui-même à Naples, le 2 mai 1895. « J'appris par hasard le 3 que la nouvelle venait d'être télégraphiée à un parent. » Le 4, M. Hodgson est chez Mme Piper. Georges se manifeste par l'écriture. Il semblerait que ses premiers mots devraient être : « Que je suis heureux! Je viens de revoir mon ami J. H. L'entrée en scène, au contraire, de celui-ci se fait attendre. Quand enfin le nom John a été écrit et quelques instants après celui de Hart, et que M. Hodgson a dit : « C'est bien cela, Hart, mon vieil ami », il se produit une grande excitation dans la main et beaucoup de perturbations dans l'écriture : « Georges savait que j'étais ici et m'avait rencontré, mais j'étais trop faible pour venir parler à Hodgson. » Ne dirait-on pas un essai d'explication de cette absence d'empressement qui nous étonnait tout à l'heure?

Du reste, dans toute la séance, il y aura beaucoup de confusion, des choses inexactes même, des noms inconnus, des allusions à des incidents que M. Hodgson n'a encore pu vérifier. La semaine suivante la confusion continue; cependant il est parlé de différents sujets bien spéciaux à Hart, d'amis, de parents, de cadeaux, de plaisanteries faites à propos de cigares, de publications qu'il m'avait prêtées justement avant d'aller en Europe. « Naturellement j'étais anxieux d'obtenir des renseignements sur des faits arrivés en Europe dont je n'aurais rien su. J'en eus en effet, mais je n'ai encore pu constater leur exactitude. »

Dans les rares séances de l'hiver 95-96, il y eut quelques courts messages de J. Hart. Il disait qu'il voulait suivre les traces de G. P... et se plaignait de ce qu'on ne lui demandait rien. « Je veux vous aider à vérifier mon identité. Mes idées ne sont plus embrouillées maintenant... » Et en effet ses communications devenaient bien plus claires. C'est le 7 janvier 1897 qu'eut lieu la séance avec miss Warner dont nous avons déjà parlé. Hart avait connu Charlie, un frère de miss W... Ils avaient été aux Açores ensemble, miss W... connaissait le fait mais sans aucun détail, sauf qu'ils avaient failli voir leur bateau brisé sur les rochers. M. Hodgson n'en

savait pas davantage. Il dit pourtant que Warner pouvait lui avoir parlé des autres incidents mais qu'il eût été absolument incapable de se rappeler quoi que ce fût là-dessus. Plusieurs des détails (mais pas tous) donnés par l' « esprit » furent reconnus exacts plus tard dans une lettre écrite en Californie le 2 février par Charley Warner.

CHAPITRE V

Ce chapitre est consacré à la comparaison de l'hypothèse de la télépathie des vivants avec l'hypothèse spirite. J'ai donc peu de chose à en dire, puisque, au fur et à mesure que les faits étaient exposés, j'en ai discuté l'interprétation.

Je ne reviendrai que sur quelques points importants. Il faut, nous dit M. Hodgson, n'avoir pas assisté aux dernières séries de séances de Mme Piper pour penser qu'il est possible d'attribuer à *une* personnalité secondaire du médium tant de groupes cohérents de souvenirs, tant de manières de sentir caractéristiques; et pour ne pas reconnaître que le lien qui unit chacun de ces groupes pour en former une individualité ne peut être que quelque base persistante de cette individualité même. Et pourtant telle est la bonne foi, la complète sincérité de M. Hodgson qu'il répond lui-même à ceci à peu près en ces termes : C'est le cerveau qui représente symboliquement le lien qui unit les différents états de conscience associés en une sorte de personnalité. Ces courants de conscience séparés montrent qu'il y a dissociation. L'étoile, simple en apparence, est double, triple ou multiple, ou bien c'est un système solaire, ou elle peut être brisée et devenir un groupe d'astéroïdes. L'individualité de Mme Piper s'est brisée en fragments. Ceux véritablement bien séparés ne sont pas nombreux : Phinuit, G. P..., et une douzaine d'autres, et c'est par les conversations avec des amis vivants, et par télépathie avec ces amis et d'autres personnes éloignées, qu'ils sont arrivés à cette cohésion qui donne bien l'illusion d'une continuation d'existence. Leur formation est semblable à celle d'une pâte malléable qui prend la forme d'un moule et

qui devient très dure. Mais d'autres formes peuvent être continuellement soumises à des changements plus ou moins grands, prendre l'empreinte de nouveaux moules suivant les idées que de *nouveaux* visiteurs se font de leurs amis et parfois quelques-unes de ces formes peuvent devenir plus cohérentes et durcir.

Comment alors s'expliquer ces mélanges de vérités et d'erreurs qui n'ont aucun rapport avec ce qui se passe dans les consciences des visiteurs. M. Hodgson répond : « Par l'action « d'une autre intelligence cherchant à s'y reconnaître dans « ses propres souvenirs confus, et comme la lumière se fera « peu à peu il n'y a qu'à la personnalité même du mort qu'on « attribuera de plus en plus l'unité de ces associations d'idées. « Ce qui nous force à reconnaître l'identité de la personne, ce « n'est pas seulement tel ou tel renseignement intime, telle « ou telle perception d'un événement éloigné, telle ou telle « subtile remarque de sentiment sur un ami éloigné, mais « c'est l'union de toutes ces choses en un ensemble cohérent, « en une seule intelligence, un seul caractère. »

Mais M. Hodgson ajoute aussitôt : « On peut cependant pour répondre à cela se rappeler les formes si variées que prend le sommeil hypnotique, les effets si subtils que produit la suggestion, *notre ignorance de notre propre moi subliminal* et des relations télépathiques ou autres qui unissent peut-être nos moi subliminaux... On se demandera pourquoi les désincarnés sont si avares de communications. Si nous, nous étions sur la sellette comme G. P... nous nous en tirerions bien mieux que lui qui pourtant est infiniment plus clair que les autres. Pourquoi toutes ces incohérences, ces confusions, ces choses sans signification? Pourquoi ces erreurs, ces ignorances au moment même où les incidents les plus frappants feraient croire à la présence actuelle du communicateur?

Pourquoi quelquefois y a-t-il tant de choses qui semblent clairement ne pas venir du prétendu « esprit » ? Et pourquoi certaines personnes n'ont-elles rien pu obtenir de correct?

Cela peut venir, répond M. Hodgson, de ce que l'aptitude à communiquer clairement est un don rare, dépendant peut-

être de l'âge, du caractère, de la santé, du genre de vie ou de mort; on conçoit aussi que le changement dû à la mort puisse produire beaucoup de confusion dans l' « esprit » et qu'un effet semblable puisse résulter de la nécessité d'entrer en relation avec un organisme humain, avec un corps semblable à celui que l'on vient de quitter; on comprend que l'état de l'esprit rappelle celui de l'esprit d'un dormeur.

D'un dormeur, en effet; l'expression est très juste et m'amène à rappeler l'hypothèse que j'ai proposée précédemment : c'est qu'une grande partie des renseignements peut être puisée par le médium inconsciemment dans les consciences subliminales des vivants *la nuit pendant leur sommeil* et que, par exemple, dans le cas de Georges Pelham, une grande quantité de ses idées et de ses sentiments peuvent être ainsi parvenues à la connaissance de Mme Piper dont l'attention subliminale était dirigée de ce côté par suite de l'importance attachée à l'accomplissement de la promesse faite à M. Hodgson par Georges P... En même temps que de son côté, pendant son sommeil, les deux dernières années de sa vie, les pensées de G. P... se portaient souvent vers le médium entrevu, il est vrai, une seule fois, je crois, mais dont le souvenir devait hanter un esprit aussi porté aux discussions philosophiques.

Je ne puis me représenter un esprit gêné par un corps auquel il n'est plus uni. Même en supposant que j'arrive à concevoir cette chose inconcevable : un esprit sans corps, je ne vois pas pourquoi cet esprit aurait beaucoup de peine à se servir d'un organisme semblable à celui qu'il a quitté, il n'y a pas plus de quatre ou cinq semaines, comme c'est le cas pour G. Pelham, ou *deux jours*, comme pour John Hart. Mais je comprends très bien qu'il faille un certain temps au médium pour composer avec des éléments venant de différentes sources un ensemble assez cohérent pour donner l'illusion d'une individualité.

L'inégalité des communications très détaillées ou nulles, les incohérences, les confusions, les bêtises, les erreurs, les ignorances complètes, tout cela se comprend. Tandis que lorsque le soi-disant Georges Pelham ne répond rien aux

questions posées par M. Marte sur les sujets qu'il possédait le mieux et qui l'intéressaient le plus, je ne peux croire à la réalité de son existence. La séance qui suivit celle avec M. Marte, est à ce point de vue bien significative. M. Hodgson, évidemment contrarié de l'échec complet de la semaine précédente, veut obtenir de Georges les réponses aux questions de M. Marte. Ces réponses sont du pur galimatias. G... en a une vague conscience : « Suis-je clair? Me comprenez-vous? » demande-t-il de temps en temps... Et à la fin : « Je m'éloigne de vous chaque fois de plus en plus; cela est déplorable en un sens, mais très bon pour moi... » Impossible de le faire se rappeler le titre qu'il avait voulu donner à certain de ses écrits philosophiques. Pressé de questions, il n'arrive qu'à des réponses indéchiffrables et finit même par attribuer cet ouvrage à son ami Rogers.

Quant à Phinuit, il est si évidemment un personnage imaginaire, que M. Hodgson même ne lui accorde pas sa confiance « il manque trop d'intelligence et de sincérité pour croire, comme il l'affirme avec persistance, qu'il est un « esprit » et transmet les communications des « esprits ».

Ces inégalités considérables entre les vraisemblances des personnalités, M. Hodgson reconnaît qu'elles s'accordent avec les deux hypothèses. Et alors son dernier argument est celui-ci : Les erreurs, les côtés faibles ne seraient pas les mêmes, auraient un caractère différent. Puisque dans un cas le médium est en relation avec un groupe de personnes mortes, dans l'autre avec un groupe de personnes vivantes, les résultats ne doivent pas être les mêmes. M. H... va même jusqu'à dire que si toutes les communications étaient également réussies, cela ne serait pas aussi en faveur de l'hypothèse spirite : ce sont les parties manquées qui par leur contraste avec les réussites montrent que l'origine des manifestations c'est l'esprit des morts. Dans les résultats il y a des variations qui dépendent des personnalités invisibles qui prétendent être là et non des personnes vivantes. Avant de citer quelque exemple pour éclaircir ces affirmations, M. Hodgson passe en revue certains groupes de cas moins favorables à sa thèse et cite, comme exemple d'un premier

groupe, le cas suivant. C'est une séance dans laquelle il avait été question de choses tout à fait étrangères à G. P... et à ses amis. Mme Piper allait sortir de l'état de trance, quand tout d'un coup un message vint, concernant un M. A. B... ami de G... et de Hodgson. Plus tard une lettre de A. B... confirma l'à-propos du message. Plus tard aussi, un « esprit » expliqua que le message venait d'une Mme Elisa, belle-sœur de A. B... et qui s'était servi de G. P... comme interprète. Et en effet, ajoute M. Hodgson, comment supposer que c'est un fragment de la personnalité de Mme Piper qui a choisi ce fait? On peut répondre qu'il n'a pas dû être précisément choisi, il était tout à fait en dehors de la séance, il n'intéressait en rien la visiteuse pour qui A. B... était un inconnu. Par quelle succession de communications télépathiques a-t-il été amené? C'est ce qu'il est impossible de dire. Pour en avoir une vague idée il faudrait peut-être, par exemple, avoir (ce que ne nous donne pas M. Hodgson) la date de cette séance et la rapprocher des dates des jours où il a déjà été question de M. A. B... Mais en quoi l'hypothèse spirite éclaire-t-elle le problème?

Les cas où le médium devine non pas le nom auquel l'assistant pense mais celui *à côté* sont considérés par M. Hodgson comme des preuves de l'existence d'un esprit indépendant (séance de M. W. L. P..., séance de miss Pance, séance du professeur Nichols). Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà dit à ce sujet, du rôle nuisible de l'attention dans toutes les expériences psychiques, de la plus grande facilité pour les médiums à voir ce qu'ils ne regardent pas, etc. Je ferai seulement remarquer que les éclairs de lucidité qui arrivent au moment où on s'y attend le moins, comme celui dont nous parlions tout à l'heure ou comme lors de la divination du nom de Pearce subitement obtenue à la fin de la séance après de longs efforts, sont sans doute dus à cette sorte de loi des manifestations assez mal désignées par le mot d'automatiques qui veut que le résultat désiré soit arrêté par l'effort de la volonté ordinaire, de manière que ou bien la chose aperçue est celle qui se trouve *à côté* de la chose regardée, ou bien la chose cherchée n'arrive à la perception qu'au moment où la recherche volontaire vient de s'arrêter. Dans tout cela, la trans-

mission mentale n'est pas apparente, mais on ne peut affirmer qu'elle est impossible. M. Hodgson lui-même le reconnaît et arrive enfin aux cas qui lui semblent prouver sûrement l'action de la personne morte. Il s'agit, par exemple, des séances où M. H... désirait obtenir des communications d'un certain M. A..., un ami intime, mort depuis un an. « Puisque « des communications venant d'autres esprits eurent lieu pen- « dant ces mêmes séances et furent très claires, et qu'il me « fut dit des choses que j'étais seul à connaître, et du carac- « tère le plus intime, si tout cela fut puisé dans mon propre « esprit, comment comprendre que je ne pus obtenir de A... « que des choses confuses et incohérentes ? Comment ne pas « voir que c'est d'A... même que venait la confusion ? Et, en « effet, il avait beaucoup souffert de la tête pendant les der- « nières années de sa vie. Et j'ai retrouvé le même phéno- « mène avec d'autres communicateurs ayant eu aussi des « troubles mentaux. Leurs premiers essais de communication « étaient invariablement confus... Je connais, avec des dé- « tails, au moins six cas de suicidés dont trois ont eu des « occasions nombreuses de se manifester. Dans quatre cas « c'était de mes amis intimes et il y en avait un autre que je « connaissais très bien. J'avais à leur sujet une foule de sou- « venirs clairs et vivants. Eh bien ! dans tous ces cas, malgré « les différents états de trance de Mme Piper et malgré que « les communications des autres personnes fussent claires, « la confusion persista... Une fois, je ne savais pas qu'il y eût « eu suicide. Dans d'autres cas, personne des assistants ne « s'attendait à de la confusion... Il ne faut pas parler ici « d'idées préconçues... C'est forcé par l'expérience que j'ai « admis comme causes de la confusion la faiblesse prolongée « et les grands troubles mentaux... Dans des cas plus ordi- « naires, la confusion des commencements vient évidemment « de la nécessité de se servir, pour s'exprimer, d'un organisme « qui vous est encore étranger. Aussi voit-on la confusion « disparaître peu à peu. De même, par exemple, à la pre- « mière séance de Mme M... qui espérait une communication « de son mari, c'est son frère qui écrit et la confusion qu'elle « constate lui rappelle douloureusement les dernières heures

« de la maladie de ce frère qui était mort délirant. C'était
« contraire à tout ce qu'elle attendait consciemment et si
« l'on prétend que cela fut puisé télépathiquement dans
« sa conscience subliminale, je demanderai : Pourquoi le
« médium a-t-il *choisi* ce groupe particulier? Maintenant,
« que des personnes qui viennent de mourir ne soient pas
« claires et ne puissent pas communiquer directement, ni
« même du tout, cela semble parfaitement naturel après le
« choc et l'arrachement de la mort. Tel est le cas de Hart...
« Tels sont les cas de D..., un de mes amis, de F... un pa-
« rent de Mme Elisa. F... le matin après sa mort est incapable
« d'écrire... Le second jour, il écrit deux ou trois phrases,
« entre autres celle-ci : « Je suis trop faible pour articuler
« clairement » puis quelques jours après, il dicte à Mme Elisa,
« comme secrétaire, ses impressions dans son nouveau mi-
« lieu. Lorsque D... devint clair il montra toujours une per-
« sonnalité remarquablement nette. Quant à Hart ce n'est
« que plus tard que j'appris que sa maladie avait été longue
« et grave. Ce n'est donc pas l'état de mon esprit qui expli-
« querait la continuité de la confusion en ce cas. »

Je reconnais toute la force de cette argumentation. Il est certain qu'il ne peut être question dans des cas pareils de transmission venant des assistants et que la confusion des communications se reproduisant chaque fois que, chez la personne morte, il y avait eu un trouble du genre de ceux que M. Hodgson cite, nous sommes bien forcés d'admettre que le médium était averti de ce fait. Comment? voilà le problème. Mais est-il éclairci en disant que c'est l'esprit même du mort qui continue d'exister et qui est l'auteur des communications? En nous guidant sur les indications données par les esprits eux-mêmes, la mort est comme une sortie de prison, une délivrance. Débarrassé de cette triste guenille, le corps, des misères, des souffrances qu'il lui devait, l'esprit retrouve toute sa liberté, toute sa lucidité. Rien ne me paraît donc plus contraire à la théorie spiritualiste que de supposer cette continuation des infirmités, des troubles cérébraux après la mort. Le corps n'était qu'un vil instrument, le voilà détruit; comment l'état *actuel* de l'esprit

pourrait-il être influencé par quelque chose qui n'existe plus? Tout au contraire, nous comprenons que le médium reflétant les événements passés, puisant ses renseignements dans les souvenirs des vivants, y trouve de la confusion venant des idées troubles que le mort avait pendant les dernières années. Qu'est-ce qui est reproduit dans les séances où G. P... paraît? Précisément tous les idées, tous les sentiments qu'il a eus tout à fait à la fin de sa vie. Mais, si au lieu d'un homme fort intelligent dont l'existence, en pleine activité, est brusquement interrompue, il s'agit d'un homme ayant souffert d'une faiblesse prolongée ou de grands troubles cérébraux, je ne vois là rien que de très logique, si au lieu du flot de communications claires et pleines de vie du premier cas nous n'avons que les vagues balbutiements du second. Ce qui est aussi bien contraire à l'hypothèse spirite, c'est la façon dont G. P... annonce qu'il va s'éloigner de nous de plus en plus. Comment! le voilà déjà au bout de son rouleau! Tout ce qu'il nous a dit nous le savions, on ne l'a pour ainsi dire fait jouer qu'à la devinette, et il se propose de nous quitter sans nous avoir appris tout ce qu'il sait maintenant, les solutions des plus grands problèmes, l'organisation de l'autre monde. Mais si nous supposons que l'origine des messages est terrestre, nous ne sommes pas surpris que les impressions du médium aillent en s'affaiblissant ou plutôt que sentant que ses renseignements ne se renouvelleront pas, il en prévoie l'épuisement ce qui prend la forme de cet avertissement de G. P... « Je m'en irai plus loin, il ne faudra plus me demander autant de preuves. »

Pour en revenir aux raisonnements de M. Hodgson sur les cas où les messages sont confus, examinons maintenant les cas de suicides. Ils peuvent être de deux sortes : ou le suicide est le résultat d'un trouble cérébral et alors nous ferons les mêmes réflexions que tout à l'heure, ou il a été décidé froidement par un esprit maître de lui-même et jouissant de toutes ses facultés et alors il n'y a plus la moindre raison de trouble, il n'y a plus qu'une explication qui conviendrait aussi à tous les cas c'est que, le genre de mort étant le premier des renseignements que le médium acquiert sur une

personne disparue (on sait que c'est par suite de la fréquence des cas de télépathie au moment de la mort, que la télépathie a été découverte) le médium sait donc tout de suite qu'il s'agit d'un suicide et c'est de l'idée pénible qu'il se fait de cette mort que vient la confusion. Il faut attendre de nouvelles observations pour savoir si les choses se passeraient de même avec des médiums autres que Mme Piper. Enfin il nous restera encore la ressource de supposer que directement, sans esprit intermédiaire, comme je l'ai déjà dit pour Georges Pelham, il a pu y avoir télépathie entre les moi subliminaux de Mme Piper et de la personne en question et que ce n'est qu'à la séance que ces effets latents se sont manifestés. Et je ne vois non plus aucune absurdité à croire que le médium a le sentiment de la chronologie, c'est-à-dire que parmi les souvenirs qu'un vivant conserve d'un mort, le médium distingue les récents des anciens. S'il a plus de facilité à découvrir les récents, il se trouve, dans les cas que nous examinons, en présence de pages difficilement déchiffrables; de là la confusion qui, peu à peu, fera place à la clarté quand, après les pages tournées, viendront celles où l'impression est plus lisible.

Quant à l'extrême difficulté qu'aurait à communiquer une personne *venant* de mourir, il est certain que si le fait était bien prouvé il aurait une force énorme pour combattre l'hypothèse de la télépathie directe, mais avant de le discuter, il faudrait avoir recueilli un grand nombre de cas où l'assistant connaîtrait les détails de la mort et alors le mutisme du mort ne s'expliquerait que par une auto-suggestion du médium s'imaginant que c'est ainsi que les choses doivent se passer, mais il faudrait vérifier la chose avec d'autres médiums et être sûr qu'ils ne seraient pas prévenus; cette dernière condition, dira-t-on, aura beau être remplie, la suggestion mentale est toujours possible. J'ai dit au commencement de cette étude combien il était important de remarquer les passages où se montre avec évidence la préoccupation de Mme Piper de donner des preuves incompatibles avec l'hypothèse de la transmission de pensée. Ici ce serait un phénomène du même genre, il pourrait se faire que le médium

fût convaincu qu'une personne qui *vient* de mourir ne peut communiquer que très confusément.

Un des exemples que cite M. Hodgson est extrêmement intéressant par son apparence tout à fait favorable à la théorie spirite. F... proche parent de Mme Elisa était incapable d'écrire le matin du jour qui suivit celui de sa mort. « L'annonce de sa mort fut insérée dans un journal du matin de Boston et il arriva que je lus la nouvelle en allant à la séance. Le premier message écrit fut de Mme Elisa sans que je m'y attendisse. Elle écrivit clairement que F... était là avec elle, mais incapable de parler directement, et qu'elle voulait me raconter comment elle avait aidé F... à venir la trouver. Elle dit qu'elle avait été présente à son lit de mort, qu'elle lui avait parlé et elle me répéta ce qu'elle lui avait dit, elle s'était servie d'une expression peu employée, elle ajouta qu'il l'avait entendue et reconnue. Cela me fut confirmé en détails, de la seule manière possible à cette époque, par un ami très intime de Mme Elisa, de moi-même et du plus proche parent survivant de F... Je montrai à mon ami le compte rendu de la séance, et, à cet ami, un jour ou deux plus tard, le parent qui avait été présent au lit de mort, raconta spontanément que F... en mourant dit qu'il voyait Mme Elisa qui lui parlait et répéta ses paroles. L'expression ainsi répétée que le parent cita à mon ami était la même que celle de Mme Elisa me parlant par l'intermédiaire de Mme Piper. Il va sans dire que l'incident m'était entièrement inconnu. »

Mais il était connu par deux personnes vivantes et il ne serait pas inutile de savoir si elles connaissaient Mme Piper, bien que la télépathie soit possible entre deux personnes étrangères l'une à l'autre.

Voici maintenant le cas d'une dame qui ne peut obtenir de son mari qu'il écrive bien leurs noms. En revanche, à la troisième séance il donne un détail exact sur l'ennui qu'éprouve son fils au sujet de son travail. La raison qui fait que M. Hodgson trouve naturelle l'absence de mémoire de ce monsieur m'échappe absolument. Et je vois là encore une fois un exemple de la difficulté qu'a le médium à dire une chose

qu'on *veut* lui faire dire et de sa facilité à découvrir un fait ignoré et éloigné.

Pourquoi M. Hodgson trouve-t-il favorable à sa thèse le cas de cet enfant qui, mort depuis vingt-quatre ans, ne trouve à dire à sa mère que quelques mots sans aucun sens pour elle et ajoute seulement que sa tête et son estomac vont bien : la tête et l'estomac d'un esprit! Il n'avait que deux ans quand il est mort, dit M. Hodgson, il est donc bien naturel qu'il lui reste très peu de souvenirs de sa vie terrestre. Sans doute, mais d'abord comment se fait-il qu'il sache écrire? On apprend donc à écrire comme ici-bas dans l'autre monde, on y a encore un estomac et ce n'est que de ça qu'on parle à sa mère qu'on n'a pas vue depuis vingt-quatre ans!

Le cas suivant est plus sérieux. Roland, le fils de Mme R..., mort il y a treize ans et à l'âge de treize ans, est maintenant un monsieur, écrit G. P... Il fait allusion à une peinture (un portrait de lui), que sa mère aime beaucoup, et cite une phrase que Mme R... reconnaît comme celle qu'un médium étranger avait attribuée à son fils peu après sa mort. De ce qu'il n'y eut pas reproduction des autres incidents de l'enfance de Rolland, incidents dont était pleine la mémoire de Mme R..., M. Hodgson vit là une preuve qu'il n'y avait pas lecture de pensée et que c'était bien Roland lui-même qui se manifestait. Je doute que le lecteur en soit également convaincu, et ne soit pas stupéfait qu'une mère qui retrouve son enfant ne l'accable pas de questions de toute espèce sur sa nouvelle existence.

Au sujet des deux petits enfants de M. et Mme Thaw il y eut de la part de Phinuit des communications très complètes. Et pourtant le nom de Marguerite est donné avec difficulté. Celui de Ruthie est changé, c'est Ethie qui vient et après beaucoup d'effort. Ce ne sera que beaucoup plus tard qu'il sera bien donné, la lettre R ayant été soufflée. Ruthie, morte à 15 mois et qui en aurait alors 18, ne sait dire, suivant Phinuit, que papa et maman. Cependant dans des séances postérieures les autres mots qu'elle disait sont reproduits ainsi que plusieurs de ses habitudes, gestes, manières, etc. Une fois, un mot que Ruthie répétait souvent fut murmuré avec

une voix enfantine et la main se leva et l'index montra un tableau dans le fond de la pièce. C'est M. Hodgson qui le fit remarquer au Dr Thaw. C'était exactement ce que l'enfant avait l'habitude de faire quand on l'apportait le matin dans cette chambre « pt-tee, pt-tee » (joli, joli), disait-elle en montrant le tableau avec *un seul* doigt.

Parmi les très nombreuses et très remarquables résurrections de faits caractéristiques se rapportant à une autre petite fille, celle de Mme Sutton, il faut citer l'incident de ce jouet, un cheval, que Mme Sutton avait complètement oublié et que l'enfant réclama avec insistance pendant deux séances, alors qu'on lui en présentait un autre. Mais j'ai déjà dit comment j'interprète ce phénomène. Tout à fait semblable, l'histoire du petit livre que la mère lisait près de son lit, et d'où pendaient de petites choses brillantes, « maman le lui avait mis dans ses mains, après sa mort ». Les mains de Mme Piper prirent, au moment où le livre était demandé, la position qu'avaient celles de Kakie, venant de mourir.

M. Hodgson regarde comme une preuve de sa théorie la grande clarté de toutes ces communications d'enfants comparée à la confusion de celles des grandes personnes. Il est très naturel, trouve-t-il, qu'une courte existence fournisse des souvenirs plus nets, plus faciles à reconnaître. L'arrachement dû à la mort a été moins violent, le changement de conditions moins troublant. Il est aussi naturel de supposer, répondra-t-on, que les parents des enfants morts récemment sont de bons agents télépathiques pour les pensées se rapportant à ces enfants. Bons sans doute, dit M. Hodgson, mais pourquoi meilleurs que, par exemple, une dame qui vient de perdre son mari ?

Pour bien discuter ce point il faudra attendre d'autres observations avec d'autres médiums. Nous ignorons complètement encore le mécanisme de la télépathie, il nous est impossible de dire les conditions qui la rendent facile ou difficile. Mais si, par exemple, l'on découvrait qu'il y a des classes de souvenirs plus facilement transmissibles que d'autres, cela pourrait être une explication. Une des particularités que remarque M. Hodgson, la brièveté de l'existence et, comme

conséquence, le petit nombre de mots, par exemple, que Ruthie prononçait, explique très simplement la clarté des souvenirs. Pourquoi cela ne serait-il pas tout simplement la solution ? Le groupe de souvenirs n'étant pas considérable est plus facile à saisir qu'un grand groupe très compliqué.

Mais M. Hodgson creuse encore plus profondément la question et demande pourquoi cette épreuve jusque-là très difficile, la divination des noms, surtout des noms de famille, n'arrête pas Georges Pelham et spécialement Georges Pelham seul. « Les enfants des Howards, il les appelle naturellement par leurs noms de baptême. Dans presque tous les autres cas, il donne les deux espèces de noms, et toujours cela arrive quand les noms de baptême lui étaient familiers pendant son existence terrestre. Pourquoi cette lucidité spéciale pour reconnaître la trentaine de personnes chères à Georges Pelham et les relations qui les unissaient à lui ? S'il y a un pouvoir télépathique général, pourquoi Georges n'a-t-il pas reconnu miss Warner (voir le numéro précédent des *Annales*) qui avait tellement changé que Georges vivant ne l'eût probablement pas reconnue, mais qui savait bien, elle, comme moi aussi, qu'elle avait autrefois rencontré Georges Pelham. Est-ce que cela ne suggère pas l'existence de quelque chose qui a les perceptions et les souvenirs de Georges Pelham ? » Autrement il faudrait arriver à cette supposition extraordinaire que tous les amis de Georges Pelham étaient de bons agents télépathiques pour influencer Mme Piper et que leur faculté ne s'exerçait avec succès que pour ce qui regardait Georges Pelham.

Je répondrai qu'il y a d'abord des faits qui forment de graves exceptions à cette généralisation de M. Hodgson. Il y a, on se le rappelle, la séance avec le professeur Peirce où le nom de Peirce ne fut obtenu qu'avec une extrême difficulté, et les longues excuses de Georges Pelham le lendemain. Il y a la séance avec l'écrivain Marte, et celle avec M. Vance où furent inutilement posées des questions sur des choses ayant beaucoup intéressé Georges Pelham qui ne put donner qu'un des noms des membres d'une société fondée par lui. Laissons même ces exceptions, et regardons l'ensemble des expé-

riences. Rien de plus variable que la médiumnité, nous ne connaissons rien sur les causes qui la développent, sur celles qui l'arrêtent. Celle de Mme Piper a été fortement développée par l'emploi de l'écriture automatique. Le personnage de Phinuit visiblement fabriqué de toutes pièces joue maintenant un rôle bien moins important. Ceux qui le remplacent sont réels en ce sens qu'ils ont bien existé, et le plus réussi, le plus illusionnant de tous est certainement Georges Pelham. Pourquoi? Pour des raisons que j'ai déjà dites. L'influence personnelle de l'expérimentateur sur le médium qu'il étudie est énorme. Que Mme Piper douée évidemment d'un grand amour-propre comme toutes ses semblables, amour-propre tellement naturel chez une personne à qui échoit le privilège d'être le porte-parole des habitants de l'au-delà; que Mme Piper, dis-je, ait saisi l'importance qu'il y avait à convaincre le plus sceptique et l'un des plus actifs des membres de la S. F. P. R., cela pour moi ne fait pas de doute. Et alors l'admiration provoquée chez « son savant » ne peut-elle être un excitant très puissant de ses facultés? De même que le romancier se passionne pour son héros, Mme Piper ne peut-elle se passionner pour son œuvre principale, Georges Pelham, si bien que sa clairvoyance augmente aussitôt que son instinct l'avertit qu'elle a en face d'elle un ami, un parent de Georges Pelham? La sincérité parfaite de M. Hodgson le force à reconnaître (ce que j'ai eu déjà plusieurs occasions de dire) que « nous sommes loin de posséder assez de matériaux pour former un jugement positif... » « Ce n'est pas une démonstration définitive que je donne ici, je veux seulement montrer qu'il y a des faits qui nous poussent dans le sens que j'indique; je cherche à recommander la direction que devraient suivre dans les enquêtes futures les investigateurs qui obtiendront peut-être assez de documents pour rendre possible une conclusion positive... Si nous rencontrons d'autres personnes comme Mme Piper, je demande qu'elles soient soumises à l'investigation de *quelques* expérimentateurs seulement et que ceux-ci essayent de faire un compte rendu absolument complet depuis le commencement... C'est le détail qui compte, c'est des détails

que nous obtenons le plus de clarté sur de semblables sujets. »

Il est impossible de mieux dire. C'est donc, M. Hodgson ne l'oublie pas, le résultat de ses observations personnelles qu'il présente.

« En résumé, elles montrent que d'un côté il y a dans les informations fournies par Mme Piper à l'état de trance diverses *limitations* qui sont explicables par la supposition que ces informations viennent des prétendus communicateurs, et qu'il n'y a dans les esprits des personnes vivantes aucune limitation correspondante et d'un autre côté il y a divers choix d'informations données en connexion avec certains communicateurs, qui sont intelligibles si on les regarde comme faites par les prétendus communicateurs eux-mêmes, mais qui ne le sont pas si on les attribue à la personnalité de Mme Piper. Pour une classe de personnes *mortes*, la faculté de perception télépathique de Mme Piper se trouve en défaut; pour une autre classe elle réussit; et la façon dont elle échoue ou elle réussit, s'accorde bien avec ce que nous attendons de l'esprit des morts, et non avec ce que nous attendrions de l'esprits des vivants, influençant la personnalité de Mme Piper... Ma conclusion est que cette distribution particulière des succès et des échecs vient de l'action des personnalités invisibles que nous avons connues incarnées, mais les preuves ne sont pas encore assez nombreuses pour amener une certitude complète.

Avant de supposer que le médium peut puiser dans la conscience subliminale des assistants et des personnes vivantes éloignées, ajoute M. Hodgson, il faudrait avoir des expériences probantes en ce sens. Mais je répondrai que la chose n'a pas été possible jusqu'à présent. Il faudrait qu'il se rencontrât un expérimentateur qui serait médium et qui à l'état de trance se rendrait compte qu'il est dans cet état, de façon à pouvoir s'observer lui-même. Et encore pourrait-il arriver à distinguer l'origine de ses informations? Jamais l'homme de génie n'a pu et ne pourra dire d'où lui viennent ses inspirations. Je pense qu'il en sera toujours de même du médium. Nous sommes donc forcés de nous contenter d'observer des mé-

diums, mais nous ne pouvons pas expérimenter sur le genre de télépathie qui ne se présente que chez eux. Jusqu'à présent, l'état de trance paraît nécessaire et en tout cas l'illusion d'extériorisation, c'est-à-dire la croyance que l'information a une origine non seulement extérieure mais extra-terrestre. Comment espérer qu'il en puisse être autrement? Quand, par exemple, comme M. Hodgson l'a vu faire à M[me] Piper, un médium parle et en même temps écrit des deux mains, et qu'ainsi trois automatismes simultanés se produisent en lui, qui lui fera croire qu'il n'est pas possédé par les esprits? C'est donc nous avec notre pauvre conscience supraliminale qui devons démêler les véritables origines. Ce ne sont que des observations que nous pouvons accumuler, mais elles deviendraient plus instructives si chaque nouveau médium ne sortait pas d'un petit cercle d'observateurs toujours les mêmes. Je voudrais même que chaque cercle fût homogène, c'est-à-dire composé de chercheurs ayant les mêmes opinions théoriques; on verrait alors si les résultats différeraient ou comment ils différeraient. Dans les groupes spirites, on interrogerait les esprits sur l'organisation de l'autre monde, sur le genre d'existence qui nous attend, on les supplierait de nous renseigner à l'infini sur ceux qui nous ont quittés mais n'ont jamais cessé de nous être aussi chers, on demanderait à Franklin de nous dire « tout ce qu'il sait sur la philosophie de l'électricité », on interrogerait Newton, Darwin, Pasteur, on entrerait en rapport avec les habitants des autres planètes, on pourrait même se contenter de supplier Beethoven d'écrire pour nous de nouvelles symphonies, Wagner de nouveaux opéras; en un mot on questionnerait les esprits, non plus sur ce que nous savons, mais sur tout ce qu'il nous est impossible de savoir. Dans les cercles anti-spirites on serait plus terre à terre, on prierait le médium de nous dire les noms des chevaux ou des billets gagnants, non pas afin de gagner, mais pour anéantir le jeu et les loteries, sources de ruines et de démoralisation, on étudierait la clairvoyance au point de vue du diagnostic des maladies, la télépathie au point de vue des communications sans fils et la lucidité de médiums tels que M[me] Piper au point de vue du triomphe définitif de la justice :

remarquant qu'il n'y a pas de compensations imaginables pour ceux qui sont malheureux du jour de leur naissance jusqu'à leur mort, vu l'impossibilité de punir un honnête homme parce qu'il a eu de la chance dans la vie, et n'ayant donc pas confiance dans les réparations futures, on se demanderait si de l'étude de cette merveilleuse faculté du liseur de pensée, ne peut pas sortir cet immense progrès : la disparition du crime ; car, non seulement la certitude d'être découvert et puni arrêterait les projets du criminel, mais nous tous tant que nous sommes, pécheurs à tous les degrés, nous n'oserions plus avoir une mauvaise pensée sachant que tôt ou tard elle pourrait toujours être connue. Dieu, disait-on à l'enfant, est partout et voit tout, il connaît tes moindres pensées, tes moindres actes et sans doute l'homme n'a pas cru cette parole, car elle n'a toujours pas empêché les crimes et les fautes d'être commis. Les études que nous poursuivons finiront par la faire écouter et nos descendants verront luire le jour de la vérité et de la justice ; je n'ose ajouter de la beauté, la marche de la civilisation étant visiblement vers la laideur.

MARCEL MANGIN.

HISTOIRE DES SCIENCES

LES PROGRÈS DES SCIENCES PHYSIQUES[1]

PAR WILLIAM CROOKES

Après nous être arrêtés un peu longuement sur des questions matérielles et des perspectives peu rassurantes, nous gagnerons les régions élevées de la science pure.

Les recherchès sur les basses températures, qui ont mis en renom M. Dewar et son laboratoire à la *Royal Institution*, ont été couronnées cette année par la conquête d'une des positions les plus défendues de la nature. Le 10 mai dernier, M. Dewar m'écrivait ces mots simples mais victorieux : « Ce soir, je suis parvenu à liquéfier l'hydrogène et l'hélium. La seconde période du travail à basse température a commencé. » L'hydrogène statique bout à la température de 238° C., à la pression ordinaire, et à 250° C., dans un vide qui nous permet de descendre jusqu'à 23° seulement du zéro absolu. La densité de l'hydrogène liquide n'est que le quatorzième de celle de l'eau, mais malgré cette faible densité, le liquide coule aisément et offre un ménisque bien défini;

1. Deuxième partie du discours présidentiel au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences; Bristol, septembre 1898 (voir la *Revue scientifique* du 24 septembre dernier).

La première partie de ce remarquable discours, qui a été prononcé au Congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, se rapporte à l'alimentation en blé et à ses conséquences.

avec un isolement convenable, on peut manier l'hydrogène liquide aussi aisément que l'air liquide.

Il est certain que l'étude des propriétés des corps amenés à une température voisine du zéro absolu donnera des résultats d'une importance extraordinaire. Déjà les thermomètres à résistance de platine deviennent inutiles, car la température d'ébullition de l'hydrogène n'est éloignée que de quelques degrés du point où la résistance du platine devient pratiquement nulle.

Depuis plusieurs années, je médite sur la constitution de la matière dans ce que j'ai appelé le quatrième état. Je me suis efforcé de pénétrer le mystère troublant de l'atome. Qu'est-ce que l'atome? Un atome simple est-il un espace solide, liquide ou gazeux? Chacun de ces états évoque des idées qui ne peuvent s'appliquer qu'à de vastes collections d'atomes. Que nous essayions, comme Newton, de matérialiser un atome sous forme d'un corps sphérique dur; que, comme Boscovitch et Faraday, nous le considérions comme un centre de force ou que nous acceptions la théorie de l'atome tourbillon de lord Kelvin, l'atome isolé demeure toujours une entité inconnue, difficile à concevoir. Les propriétés de la matière — solide, liquide, gazeuse — sont dues à des molécules dans un état de mouvement. La matière, telle que nous la connaissons, évoque donc essentiellement un mode de mouvement; et l'atome même — intangible, invisible et inconcevable — est sa base matérielle et peut par suite être dit la seule vraie *matière*. Il n'y a pas plus de raison d'appeler matière l'espace embrassé par les mouvements des atomes que l'on n'en aurait d'appeler plomb la sphère d'influence d'un tireur, — sphère remplie de projectiles de plomb. Puisque ce que nous appelons matière évoque essentiellement un mode de mouvement, et puisque, à la température du zéro absolu, tous les mouvements atomiques sont arrêtés, il doit se produire, à cette température paralysante, un changement entier des propriétés de la matière telle que nous la connaissons. Bien que d'ordre purement spéculatif, une discussion sur les propriétés finales absolues de la matière ne saurait demeurer stérile, car dans nos laboratoires

nous arrivons maintenant à une faible distance du zéro absolu de température.

J'ai insisté, dans la première partie de ce discours, sur la valeur et l'importance de l'azote, mais je ne puis omettre de vous signaler ces éléments peu connus encore qui, durant les douze derniers mois, ont été découverts et en partie décrits par MM. Ramsay et Travers. M. Ramsay s'occupe d'atomes vagabonds de nature astrale; au cours de l'année actuelle, il a annoncé l'existence de trois nouveaux gaz : *krypton*, *néon* et *métargon*. Ces gaz, connus surtout par leur spectre, sont-ils de véritables éléments inaltérables; sont-ils au contraire des composés ou d'autres corps connus ou inconnus? C'est ce qui n'a pas encore été établi. Le monde savant s'est plu à rendre hommage au zèle laborieux avec lequel M. Ramsay a conduit des recherches difficiles et à la subtilité philosophique qu'il a apportée dans ses travaux; pourtant, comme la plupart de ceux qui font des découvertes, il n'a pas échappé non plus au fléau d'une critique sévère.

De son côté, M. Nasini nous annonce qu'il a découvert, dans certains gaz volcaniques à Pouzzoles, cet élément hypothétique : le *coronium*, que l'on suppose donner lieu à la ligne brillante 5316,9 dans le spectre de la corone solaire; l'étude des propriétés de cet élément, plus léger et plus diffusible que l'hydrogène, ne peut manquer de donner des résultats remarquables. D'autres éléments célestes attendent encore l'heureux spectroscopiste : l'*aurorium*, avec une ligne caractéristique à 5570,7, et le *nébulum* avec deux lignes brillantes à 5007,05 et 4959,02.

La découverte fondamentale par Hertz des ondes électromagnétiques, prévues plus de trente ans auparavant par Clerk Maxwell, paraît se prêter à des développements en vue d'une application pratique qui excite un intérêt très vif : je veux parler de l'application aux signaux électriques échangés à des distances modérées sans l'intermédiaire de fils. La possibilité de cette méthode pour l'échange des signaux a été démontrée, par plusieurs expérimentateurs, à plus d'un Congrès de notre Association, et notamment par Oliver Lodge à notre Congrès d'Oxford en 1894; mais c'est seulement depuis que

M. Marconi a obtenu du *Post Office* anglais et des gouvernements étrangers l'autorisation d'organiser des expériences sur une grande échelle, que le système de télégraphie sans fil est devenu populaire. Sa praticabilité dépend de la découverte d'un révélateur singulièrement sensible des ondes de Hertz, révélateur dont la sensibilité paraît dans certains cas pouvoir être à peu près comparée à celle de l'œil même. Le fait, signalé par Oliver Lodge en 1894, qu'une lame métallique soumise à une secousse électrique devient conductrice et peut compléter un circuit, a été remis au jour peu de temps après, sous une forme plus tangible et définitive, et appliqué à la découverte des ondes hertziennes par M. E. Branly. Poursuivant alors les recherches, Oliver Lodge produisit les « cohéreurs » avec marteau automatique, qui sont aujourd'hui en service pratique. C'est cette continuité de contact, variable sous l'influence de stimulus électriques extrêmement faibles alternant avec des secousses mécaniques, qui, combinée avec le mode de production des ondes indiqué par Hertz, constitue l'élément essentiel et fondamental de la « télégraphie sans fil ».

Une idée erronée fort répandue à l'égard des « cohéreurs », c'est que ces appareils ne travaillent qu'autant que l'onde vient les frapper. Oliver Lodge a montré que cette idée était fausse. Faisons tomber l'onde sur un récepteur convenable, tel qu'un fil métallique, ou mieux encore sur un arrangement d'ailes en métal ressemblant à un transmetteur Hertz; les ondes donneront naissance à des courants oscillatoires qui peuvent être conduits par des fils (enfermés dans des tubes métalliques) au cohéreur. Le cohéreur agit apparemment par une sorte de choc final du courant oscillatoire et il n'est pas nécessaire qu'il soit attaqué en flanc par les ondes mêmes.

Cette intéressante méthode pour l'échange des signaux — qui, dans les mains de M. Marconi, s'est déjà transformée en un système pratique appelé à rendre des services pour les phares et la marine — présente plus d'analogie avec les signaux optiques qu'avec ce qu'on appelle usuellement la télégraphie électrique. Bien qu'il n'utilise aucun appareil optique, il n'en reste pas moins vrai que les impulsions circulent du

transmetteur au récepteur d'une manière absolument analogue à ce qui se passe pour la transmission des signaux optiques.

Zeeman a mis en évidence l'action exercée sur une source de radiation par un fort champ magnétique. Cette action est telle qu'une lumière de réfrangibilité uniforme se trouve généralement divisée en trois composantes dont deux sont déplacées par l'analyse par diffraction d'un côté de la position moyenne, et polarisées en sens opposé de la troisième composante. Depuis, le phénomène a été étudié par de nombreux observateurs dans tous les pays; il a été soumis à la photographie, non sans quelque succès, par MM. Preston, de Dublin, et Michelson et Ames, et d'autres encore, en Amérique. Il semble que les différentes lignes du spectre soient différemment affectées; les unes sont triplées avec des degrés dans l'intensité relative des composantes; d'autres sont doublées; il y en a qui sont quadruplées, sextuplées et aussi un certain nombre qui ne sont pas modifiées. Les deux composantes des lignes D ne sont pas influencées d'une façon similaire. De plus, alors que la polarisation est généralement de nature à indiquer que le mouvement d'un ion ou électron négatif constitue la source de lumière, les observateurs de Baltimore, se servant de « petites » grilles de $0^m,125$ avec 65000 lignes, ont trouvé quelques lignes qui polarisent en sens inverse.

La continuation des recherches dans cette voie doit conduire à une conception plus nette du processus moléculaire et du mode suivant lequel il affecte l'éther. Déjà des théories intéressantes ont été émises par MM. H. A. Lorenz, J. Larmor et G. F. Fitzgerald, dans le sens de la théorie des radiations de M. Jonhstone Stoney, et la relation entre les nouveaux phénomènes et ceux découverts par Faraday à l'égard de la rotation magnétique est en discussion. Il est intéressant de noter que Faraday et un certain nombre d'expérimentateurs plus récents ont été conduits par des considérations théoriques à rechercher des actions de ce genre, mais l'insuffisance des moyens à leur disposition ne leur a pas permis de réussir dans ces recherches; pourtant un premier aperçu du

phénomène avait été obtenu en 1885 par M. Fiévez de l'Observatoire royal de Bruxelles.

Il convient de donner au moins une brève mention à la remarquable série de notes théoriques présentées par M. J. Larmor à la *Royal Society*, sur les relations entre l'éther et la matière. Avec le temps, ces travaux deviennent intelligibles et semblent constituer un pas considérable en avant dans l'analyse mathématique et l'interprétation de l'univers physique sur les bases indiquées par Newton.

J'ai de même à enregistrer quelques progrès dans la construction mécanique des tubes à rayons Rœntgen : le principal a été l'adoption des idées de M. Silvanus P. Thompson sur l'emploi, pour l'anti-cathode, d'un métal de poids atomique élevé. On s'est servi avec avantage de l'osmium et de l'iridium, et les tubes avec anti-cathode en osmium sont aujourd'hui un article courant. Dès juin 1896, des tubes à rayons X avec anti-cathodes en uranium métallique étaient fabriqués dans mon laboratoire et donnaient de meilleurs résultats que ceux avec platine. La difficulté que l'on éprouve à se procurer l'uranium a empêché de continuer ces expériences. Les anti-cathodes en thorium ont été essayées également.

Rœntgen a attiré de nouveau l'attention sur un fait observé bien antérieurement par les expérimentateurs anglais : la non-homogénéité des rayons et l'influence du degré auquel est poussé le vide sur leur pouvoir de pénétration. Les rayons engendrés dans un vide poussé très loin ont un pouvoir de pénétration moindre que ceux engendrés dans un vide moins absolu. Ces faits sont familiers à tous ceux qui se sont occupés de la question. Rœntgen propose une phraséologie spéciale ; il appelle tube « doux » le tube à faible vide n'émettant pas de rayons à haute pénétration, et tube « dur » celui dans lequel, au contraire, le vide ayant été poussé à l'extrême degré, les rayons à haute pénétration dominent. Se servant d'un tube « dur » pour prendre la photographie d'un fusil à deux coups, il montre non seulement les balles de plomb dans les canons d'acier, mais aussi les bourres et les charges.

M. Benoît a examiné à nouveau la relation alléguée entre

la densité et l'opacité des rayons; il a trouvé certaines discordances. Ainsi l'opacité d'une égale épaisseur de palladium et de platine est à peu près la même pour les deux métaux, tandis que les densités et les poids atomiques sont très différents, ceux du palladium n'étant que la moitié de ceux du platine.

Au dernier Congrès de l'Association britannique, les congressistes ont pu voir — à l'Université Mac Gill — l'appareil de MM. Cox et Callendar pour la mesure de la vitesse des rayons Rœntgen. Cette vitesse a été trouvée certainement supérieure à 200 kilomètres par seconde. Majorana, qui a fait une détermination indépendante, trouve de son côté 600 kilomètres par seconde avec une limite inférieure ne descendant certainement pas au-dessous de 150 kilomètres. On se souvient que J. J. Thomson a trouvé pour les rayons cathodiques une vitesse de plus de 1 000 kilomètres par seconde; il est extrêmement improbable que la vitesse des rayons Rœntgen soit moindre.

Trowbridge a vérifié le fait, annoncé par S. P. Thompson, que le spath-fluor, ayant perdu son pouvoir de fluorescence par un chauffage prolongé, retrouve ce pouvoir de thermo-luminescence quand on l'expose aux rayons Rœntgen. Cette restauration serait également assurée par l'exposition à la décharge électrique lumineuse, mais ne le serait pas par l'exposition à la lumière ultra-violette. La différence est suggestive.

En ce qui touche l'action des rayons Rœntgen sur les bactéries, action souvent affirmée et souvent niée, les derniers travaux sont ceux de M. H. Rieder, de Munich, d'après lesquels les bactéries sont tuées par la décharge des tubes « durs ». Reste à voir si l'observation conduira à des résultats pathologiques importants. La légère sensibilité de la rétine normale de l'œil aux rayons X est confirmée par Dorn et par Rœntgen lui-même.

La nature essentiellement ondulatoire des rayons Rœntgen paraît être confirmée par le fait, assuré par plusieurs de nos grands physiciens mathématiciens, que la lumière de longueur d'onde excessivement courte ne serait absorbée que lé-

gèrement par les milieux matériels ordinaires et ne serait pas réfractée du tout dans le sens ordinaire du mot. En fait, une théorie permettant de comprendre les rayons Rœntgen a été proposée avant que les rayons fussent découverts. Au Congrès de Liverpool, plusieurs orateurs, à la tête desquels sir George Stokes, exprimaient leur conviction que le champ électrique troublé, causé par l'arrêt brusque du mouvement d'un atome chargé d'électricité, fournissait l'explication vraie des phénomènes étrangers aux tubes à haut vide de Crookes, phénomènes si excellemment mis en lumière par Lénard et Rœntgen. Plus récemment, sir George Stokes a réédité sa théorie des « pulsations » en la renforçant d'arguments qui ont une grande portée sur l'ensemble de la théorie de la réfraction de la lumière. Il soutient toujours leur nature essentiellement transversale, en dépit de l'absence de polarisation, absence confirmée une fois de plus par les expériences minutieuses de M. L. Graetz, M. J. J. Thomson s'occupe d'élaborer les détails de cette théorie.

Tandis que l'opinion générale des physiciens paraît portée à admettre une théorie ondulatoire pour les rayons Rœntgen, un courant opposé se manifeste à l'égard de la nature physique des rayons cathodiques. Il devient de plus en plus clair que les rayons cathodiques consistent en atomes ou ions chargés d'électricité et animés d'un rapide mouvement de progression. Mon idée d'un quatrième état de la matière, proposée en 1881 (*Phil. Trans.*, 2e partie, 1881, p. 433) et qui ne rencontra tout d'abord qu'opposition chez nous comme à l'étranger, commence aujourd'hui à être acceptée. Elle est appuyée par M. J. J. Thomson (*Phil. Mag.*, octobre 1897, p. 312), et la théorie de Larmor (*Phil. Mag.*, décembre 1897, p. 506) évoque de même l'idée d'un substratum ionique de la matière, idée confirmée aussi par le phénomène de Zeeman. En Allemagne — où le terme de rayons cathodiques a été inventé un peu en guise de protestation contre la théorie des courants moléculaires que j'avais proposée au Congrès de Sheffield en 1879 — de nouvelles preuves ont été produites en faveur de la doctrine que le fait essentiel dans le phénomène est la matière radiante électrisée.

La vitesse de ces courants moléculaires a été mesurée approximativement, surtout grâce à ma propre découverte d'il y a près de vingt ans, de leur déviation curviligne dans un champ magnétique et de la production de phosphorescence quand ils se heurtent contre un obstacle. Les deux quantités inconnues : charge et vitesse de chaque atome, sont mesurables d'après l'importance de la courbure et au moyen d'une autre expérience indépendante.

On ne peut pas dire qu'une théorie complète et concluante de ces rayons ait encore été formulée. Il est généralement admis que les chocs entre particules, et surtout les collisions violentes dues à leur choc sur un obstacle massif placé sur leur trajet, donnent naissance à l'intéressante sorte de radiation, de fréquence extrêmement grande, découverte par Rœntgen. Tandis qu'un corps chargé en mouvement constitue, ainsi qu'on sait, un courant électrique, l'arrêt brusque ou toute accélération violente de ce corps cause un trouble électrique alternatif, dont l'intensité décroît, il est vrai, si rapidement qu'il n'est pratiquement pas sensible, mais qui néanmoins doit donner naissance à une onde similaire à celles de l'éther ou à une impulsion se déplaçant avec la vitesse de la lumière, mais d'amplitude comparable à celle du corps dont le brusque changement de mouvement a été la cause du phénomène.

Si l'écran contre lequel viennent se heurter les atomes chargés d'électricité est constitué de telle sorte que l'une de ses petites parties puisse entrer en vibration rythmée, l'énergie ainsi absorbée réapparaît sous forme de lumière, et le corps est dit entrer en phosphorescence. L'efficacité de l'action de l'écran phosphorescent paraît dépendre autant de sa constitution physique et moléculaire que de sa constitution chimique. Les corps phosphorescents les mieux connus appartiennent à certaines classes bien définies, telles que les sulfides des métaux alcalino-terreux et quelques-unes des terres rares, mais les propriétés phosphorescentes de chacun de ses groupes sont profondément modifiées par l'adjonction de corps étrangers, ainsi qu'en témoigne l'effet produit par des traces de calcium ou de plomb sur les lignes du

spectre phosphorescent de l'yttrium et du samarium. La persistance du spectre du samarium en présence de quantités écrasantes d'autres métaux constitue un fait à peu près unique en spectroscopie : ainsi une partie de samarium peut aisément être vue même mêlée à trois millions de parties de chaux.

Sans vouloir faire de cette circonstance une règle générale, les choses paraissent se passer comme si, en présence d'un écran non phosphorescent, l'énergie du choc moléculaire réapparaissait sous forme de pulsations saccadées et irrégulières, se résolvant en abondantes ondes d'amplitude excessivement courte, c'est-à-dire en rayons Rœntgen. La phosphorescence ainsi excitée peut ne durer qu'une minime fraction de seconde, comme avec les constituants de l'yttria pour lesquels la durée des différentes lignes varie entre 0,003 et 0,0009 de seconde; elle peut aussi persister pendant des heures, comme c'est le cas pour quelques terres d'yttria et notamment pour les sulfides terreux avec lesquels la phosphorescence dure assez pour être utilisée commercialement. Les corps excessivement phosphorescents peuvent être excités par des ondes lumineuses, mais la plupart d'entre eux exigent le stimulus électrique.

Certains corps paraissent toutefois être capables de donner, même sans stimulation spéciale, des rayons se rapprochant beaucoup — sinon identiques dans quelques cas — des rayons Rœntgen. Les composés de l'uranium et du thorium ont ce caractère, et il semble résulter des importantes recherches de *M. Russell* que ce pouvoir d'émettre des radiations peut être une propriété générale de la matière, car cet observateur a montré que presque toutes les substances sont susceptibles d'affecter la plaque photographique exposée dans l'obscurité pendant un temps suffisant.

On n'a pas trouvé encore d'autre source des rayons Rœntgen que le tube Crookes, mais des rayons de nature analogue ont été reconnus. Les rayons *Becquerel*, émis par l'uranium et ses composés, ont maintenant leurs compagnons dans les rayons — découverts à peu près simultanément par *MM. Curie* et *Schmidt* — émis par le thorium et ses composés. Les

rayons du thorium affectent les plaques photographiques à travers des écrans de papier ou d'aluminium et sont absorbés par les métaux et autres corps denses. Ils « ionisent » l'air, en font un conducteur électrique; ils peuvent être réfractés et probablement réfléchis, au moins d'une façon diffuse. A l'encontre des rayons de l'uranium, ils ne sont pas polarisés par transmission à travers la tourmaline et ressemblent par conséquent à cet égard aux rayons Rœntgen.

Tout récemment, M. et Mme Curie ont annoncé une découverte qui, si elle est confirmée, ne peut manquer d'aider les recherches dans cette branche obscure de la physique. Ils ont signalé un nouveau constituant de l'uranium oxydulé (*pitchblende*) qui possède à un degré 400 fois plus élevé la mystérieuse propriété de l'uranium d'émettre une forme d'énergie capable d'impressionner une plaque photographique et de décharger l'électricité en rendant l'air conducteur. Il paraît aussi que l'activité radiante du nouveau corps, auquel le nom de *polonium* a été donné, se manifeste sans excitation lumineuse ni stimulus électrique. Comme l'uranium, il tire son énergie de quelque approvisionnement constamment régénéré et inépuisable, resté inaperçu jusqu'ici.

Ce fut longtemps pour moi un problème troublant que de concilier cette dépense d'énergie, en apparence inépuisable, avec les théories admises ; mais, comme *Johnston Stoney* me le rappelait, les ressources des mouvements moléculaires sont loin d'être épuisées. Il existe dans la nature quantité d'énergie emmagasinée qui peut être mise au jour par des corps convenablement constitués, sans cause bien claire. Il y a quelque temps, j'attirais l'attention sur la quantité énorme d'énergie retenue dans l'éther, les mouvements des atomes et des molécules se rapprochent davantage de nos possibilités expérimentales, et il n'est pas difficile mentalement de modifier les « démons » de Maxwell de manière à les ramener au niveau d'une loi inflexible et les mettre à la portée du philosophe à la recherche d'un nouvel outil. Il est possible de concevoir un écran capable de cribler mécaniquement les molécules de l'air ambiant, de manière à séparer celles à mouvement rapide de celles à mouvement lent. Cette sépara-

tion est effectuée dans les liquides quand ils s'évaporent et, dans le cas des constituants de l'atmosphère, partout où celle-ci contient des éléments assez légers pour s'échapper molécule par molécule.

Mon esprit se figure un écran de ce genre comme une pièce de métal plus froide que l'air ambiant et à laquelle les chocs des molécules de l'air qui l'entoure procurent l'énergie qui détermine graduellement le relèvement de sa température; je vois un autre écran de structure telle qu'il soit traversé avec seulement un faible échange d'énergie par les molécules à mouvement lent, tandis que les projectiles à mouvement rapide lui céderaient une partie de leur énergie. Supposons que l'uranium et le polonium, corps aux atomes des plus denses, aient une structure de nature à leur permettre de se laisser traverser par les molécules à mouvement lent de l'atmosphère, tout en retenant les molécules à mouvement rapide qui, se brisant sur l'écran, y subiraient une perte d'énergie. L'énergie ainsi cédée serait employée : partie pour la dissociation de quelques molécules de gaz (ou pour provoquer quelque autre phénomène de nature à rendre l'air du voisinage conducteur de l'électricité à un certain degré), et partie pour créer une ondulation à travers l'éther, ondulation qui, comme elle prend naissance de phénomènes aussi épars que les chocs de molécules de l'air, doit fournir un contingent d'ondes lumineuses de courte amplitude. La brièveté d'amplitude dans le cas de ces rayons Becquerel paraît se rapprocher, sans cependant l'atteindre, de l'extrême brièveté des rayons Rœntgen ordinaires. La réduction de vitesse de molécules à mouvement rapide refroidirait la couche d'air à laquelle appartiennent ces molécules, mais ce refroidissement serait rapidement compensé, grâce aux radiations et à la conductibilité de l'atmosphère environnante; dans les circonstances ordinaires, la différence de de température serait à peine perceptible et l'uranium semblerait ainsi émettre perpétuellement des rayons d'énergie sans mode apparent de restauration.

L'énergie totale des deux mouvements mouvement, de translation et mouvement intérieur, des molécules emprisonnées

dans l'air au repos à la pression et à la température ordinaires, est d'environ 25 000 kilogrammètres par mètre cube d'air. L'air contenu dans une pièce de 3m,60 de haut, 5m,50 de large et 6m,70 de long renfermerait donc assez d'énergie pour faire mouvoir une machine de la puissance d'un cheval-vapeur pendant plus de douze heures. Le stock auquel puisent naturellement l'uranium et autres atomes pesants n'attend que la baguette magique de la science pour permettre au xxe siècle d'éclipser les merveilles du xixe !

Puisque je suis en train de vous exposer les travaux de mes camarades en science, je vous demanderai la permission de vous parler du travail absorbant sur le fractionnement de l'yttria auquel je me suis livré durant ces dix-huit dernières années. En 1883, sous le titre « Spectroscopie de la matière radiante », j'ai décrit une nouvelle série de spectres obtenus en faisant passer la lueur phosphorescente de l'yttria à travers un train de prismes sous l'action du bombardement moléculaire *in vacuo*. Les spectres visibles abandonnèrent leurs secrets qui furent dûment consignés dans les *Philosophical Transactions*. Au Congrès de Birmingham, en 1886, je portai le sujet devant la section de chimie dont j'avais l'honneur d'être président. Les résultats de mes recherches conduisent à de nombreuses spéculations sur l'origine probable de tous les corps élémentaires, spéculations que, pour le moment, je dois laisser de côté en faveur des faits expérimentaux.

Je me suis adonné également à l'exploration spectroscopique de la lumière ultra-violette, mais je ne venx pas entrer dans les détails. Gros prismes de quartz, lentilles, condenseurs, pellicules photographiques spécialement sensibilisées et capables de déceler les faibles radiations émises par les substances faiblement phosphorescentes[1], par-dessus tout, patience infatigable dans la collection et l'interprétation des

1. A cet égard, je suis bien aise de m'acquitter de ma dette de reconnaissance envers M. Schumann, de Leipzig, pour ses intéressants renseignements sur son propre appareil au moyen duquel il a obtenu quelques enregistrements uniques de spectres métalliques et gazeux de lignes de courte amplitude.



résultats, rien n'a été négligé. Bien que les recherches soient encore incomplètes, je puis annoncer que, à côté des groupes de terres rares donnant des spectres phosphorescents dans la région visible, il y en a d'autres qui donnent des groupes bien définis de bandes ne pouvant être enregistrées que photographiquement. J'ai mis en lumière et repéré six groupes de ce genre s'étendant jusqu'à la lettre 3060.

Sans m'étendre sur les difficultés, je donnerai un aperçu rapide des recherches. Partant d'une grande quantité d'un groupe de terres rares à l'état de pureté, on applique une méthode particulière de fractionnement, séparant les terres en séries ne différant que légèrement l'une de l'autre. Chacune de ces fractions, phosphorescente *in vacuo*, est placée dans le spectrographe et son spectre est photographié sur une pellicule sensible préparée spécialement. De cette manière, avec différents groupes de terres rares, les bandes invisibles sont enregistrées, les unes assez fortement, les autres très faiblement. On choisit alors une partie donnant une série définie de bandes et l'on applique de nouveau la méthode de fractionnement, toujours en photographiant et en mesurant le spectre de chaque fraction. Parfois des semaines d'un travail pénible ne donnent aucune séparation, et alors il faut recommencer avec une nouvelle méthode de fractionnement.

Avec un travail continu — solution de bien des difficultés — on arrive à séparer les séries de bandes en divers groupes, on s'attaque alors au groupe qui paraît offrir le plus de chance de réussite rapide et, appliquant les méthodes d'attaque chimique, on arrive finalement à libérer le groupe de ses éléments étrangers et à augmenter son intensité.

Comme je l'ai dit, mes recherches sont loin d'être complètes, mais pour l'un des corps je puis parler définitivement. Loin dans l'ultra-violet, semblable à une pâle nébuleuse perdue dans l'immensité des cieux, un groupe de lignes a été découvert. Ce groupe, faible d'abord et caractérisé seulement par son isolement, a donné des lignes plus fortes après nouvelle purification ; la grande réfrangibilité de ses lignes le sépare des autres groupes. Des procédés spéciaux ont été

mis en œuvre pour isoler la terre et, en se servant des lignes enregistrées comme vérification et s'appuyant à chaque pas sur le spectrographe, nous avons eu la joie de voir ce groupe devenir de plus en plus marqué, tandis que les autres lignes de l'yttrium, du samarium, de l'ytterbium, etc., allaient en s'effaçant jusqu'à disparaître enfin, ne laissant pratiquement, net et solitaire, que le groupe que nous poursuivions. Finalement, il y a quelques semaines, les expériences se sont changées en certitude et j'ai la conviction absolue qu'un nouveau membre du groupe des terres rares doit être ajouté à la liste. Des déterminations de poids atomique étaient faites constamment, simultanément avec les attaques chimiques et spectrographiques.

Comme le groupe de lignes qui a ainsi trahi son existence est isolé à peu près à l'extrême limite du spectre ultra-violet, je propose d'appeler le nouvel élément *monium*, du grec μόνος, seul. Le monium offre un contraste direct avec les éléments gazeux récemment découverts, par son individualité fortement marquée; bien que tout jeune et rétif, il entre dans un certain nombre de combinaisons chimiques.

Jusqu'à ce que mon élément soit arrivé à un plus grand état de pureté, j'hésite à donner des chiffres; je puis dire cependant que les amplitudes des principales lignes sont 3120 et 3117 ; d'autres lignes plus éteintes existent à 3219, 3064 et 3060. Le poids atomique de l'élément, basé sur la formule R^2O^5, n'est pas éloigné de 118, il est plus élevé par conséquent que celui admis pour l'yttrium, et inférieur, au contraire, à celui du lauthanum.

Je devrais peut-être m'excuser d'allonger encore la liste déjà si longue des éléments de la classe des terres rares, ces astéroïdes de la famille terrestre ; mais de même que la masse des astéroïdes célestes, sans importance individuellement, prend un grand intérêt quand on songe que ces corps peuvent être des restes imparfaitement coagulés de nébuleuses primitives, de même ces éléments rares, insignifiants par eux-mêmes, prennent une suprême importance quand on les envisage comme parties constituantes d'un élément dominant, congelé dans l'embryon et arrêté dans l'acte d'unifi-

cation du prototype original en l'une des familles ordinaires, dont *Newlands* et *Mendeleeff* ont préparé les cases. Le nouvel élément n'a pas d'autre titre à être mentionné ; non seulement il est nouveau par lui-même, mais pour le découvrir il a fallu forger un nouvel outil pour les recherches spectroscopiques.

Je voudrais maintenant vous parler d'un sujet qui est pour moi le plus important et le plus gros de conséquences. Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus connu que la part que j'ai prise, depuis nombre d'années, à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié les comptes rendus d'expériences tendant à montrer que, en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force mise en œuvre par une intelligence qui diffère de l'intelligence ordinaire commune à tous les mortels. Cette circonstance de ma vie a été naturellement bien comprise par ceux qui m'ont honoré en m'offrant la présidence de notre Association; mais peut-être se trouve-t-il dans l'assistance des gens curieux de savoir si je parlerai ou non de ces questions. Je préfère en parler, quoique brièvement. Ainsi que l'ont déjà montré *Wallace*, *Lodge* et *Barrett*, le sujet pourrait être discuté dans nos Congrès, mais je n'entrerai pas dans le détail de ces questions encore discutées, car elles n'intéressent pas encore la majorité de mes frères scientifiques. D'autre part, paraître ignorer le sujet serait un acte de faiblesse que je ne me sens aucune tentation de commettre.

Couper court à toute recherche tendant loyalement à élargir le cercle de nos connaissances, reculer de crainte des difficultés ou des critiques, c'est jeter l'opprobre sur la science. Le chercheur n'a rien autre chose à faire que de marcher droit devant lui, « d'explorer partout, pouce par pouce, avec le secours de sa raison », de suivre la lumière où qu'elle puisse le conduire, même si parfois elle ressemble à un feu follet. Je n'ai rien à rétracter; je maintiens mes constatations déjà publiées, je puis même y ajouter beaucoup. Je regrette seulement, dans ces expositions premières, une certaine crudité qui, sans doute avec justice, a milité

contre l'adoption de ma thèse par le monde scientifique. A cette époque, mes propres connaissances ne s'étendaient pas au delà de ce fait que certains phénomènes nouveaux pour la science s'étaient sûrement produits et étaient attestés par mes propres sens et mieux encore par l'enregistrement automatique. C'était comme quelque être à deux dimensions qui pouvait se tenir au point singulier d'une surface de Rieman et se trouver ainsi lui-même en contact infinitésimal et inexplicable avec un plan d'existence qui n'était pas le sien propre.

Je crois que je vois un peu plus loin maintenant. J'ai des échappées lumineuses sur ces phénomènes étranges, quelque chose comme une continuité entre ces forces inexpliquées et les lois déjà connues. Ce progrès est dû, dans une large mesure, aux travaux d'une autre Association, dont j'ai aussi l'honneur d'être président cette année : la Société pour les recherches psychiques. Toujours est-il que si je devais maintenant présenter pour la première fois ces enquêtes au monde savant, je choisirais un point de départ différent de celui que j'ai adopté. Il conviendrait de commencer avec la *télépathie* avec cette loi fondamentale, je le crois du moins, que les pensées et les images peuvent être transmises d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes connus des sens, que la connaissance peut pénétrer dans l'esprit humain sans avoir été communiquée par l'une quelconque des voies connues ou reconnues jusqu'ici.

Bien que l'enquête ait élucidé des faits importants à l'égard de l'esprit, elle n'a pas encore atteint le degré de certitude scientifique qui permettrait d'en porter utilement les résultats devant l'une de vos sections. Je me bornerai donc à indiquer la direction dans laquelle les recherches scientifiques peuvent légitimement avancer. Dans la télépathie, nous avons deux faits physiques : changement physique dans le cerveau A, celui qui émet la suggestion, et changement physique analogue dans le cerveau B qui reçoit cette suggestion. Entre ces deux événements physiques, il doit exister une série de causes physiques ; quand la série de ces causes intermédiaires commencera à se révéler, l'enquête

rentrera dans le cadre des travaux de l'une des sections de l'Association britannique. Cette série de causes ne peut se produire qu'à travers un milieu; tous les phénomènes de l'univers sont, on peut le présumer, continus, et il est contraire à l'esprit scientifique de faire appel à des agents mystérieux quand les récents progrès de nos connaissances ont montré que les vibrations de l'éther avaient des pouvoirs et des attributs répondant largement à toute demande, même à la transmission de la pensée.

Certains physiologistes ont supposé que les cellules essentielles des nerfs ne se touchent pas, mais sont séparées par un intervalle étroit qui s'élargit durant le sommeil et se rétrécit, au contraire, jusqu'à disparaître durant l'activité mentale. Cette condition n'est pas plus singulière que celle d'un cohéreur Branly ou Lodge ; la structure du cerveau et celle des nerfs étant similaires, on conçoit qu'il puisse y avoir dans le cerveau des masses de ces nerfs cohéreurs dont la fonction spéciale soit de recevoir les impulsions d'ondes de l'éther d'ordre convenable d'amplitude, venues sans intermédiaire. Rœntgen nous a familiarisés avec un ordre de vibrations d'une amplitude extrêmement petite, comparativement aux ondes les plus petites dont nous ayons jusqu'alors connaissance, et de dimensions comparables aux distances entre les centres des atomes dont est constitué l'univers matériel ; il n'y a aucune raison de supposer que nous ayons atteint la limite de fréquence. On sait que l'action de penser est accompagnée de certains mouvements moléculaires dans le cerveau; nous sommes donc en présence de vibrations physiques, capables, par leur extrême petitesse, d'agir directement sur les molécules individuelles, tandis que leur rapidité se rapproche de celle des mouvements internes et externes des atomes eux-mêmes.

Les phénomènes télépathiques sont confirmés par beaucoup d'expériences et par nombre de faits spontanés que seuls ils permettent de comprendre. La meilleure preuve peut-être est celle tirée de l'analyse du travail subconscient de l'esprit, quand celui-ci, soit par accident, soit à dessein, est soumis à une surveillance consciente. *M. F.-W.-H. Myers*

a interprété et soudé en un tout compréhensible, dans les *Proceedings* de la Société pour les recherches psychiques, les divers aspects de la région qui, de toute évidence, existe au seuil de l'état conscient. En même temps, notre connaissance des faits relatifs à cette région obscure recevait d'intéressantes additions de la part des travailleurs des autres nations. Pour ne citer que quelques noms, les observations de *Charles Richet*, *Pierre Janet* et *Binet* (en France), de *Breuer* et *Freud* (en Autriche), de *William James* (en Amérique) ont fourni des preuves frappantes de ce que peut obtenir une expérimentation patiente au sujet des alternances de personnalité et des états anormaux. Sans doute, nos connaissances à cet égard demandent à être encore développées, mais nous devons nous mettre en garde contre la tendance à croire trop aisément que toutes les variations de la condition de veille normale sont nécessairement morbides.

La race humaine n'a atteint aucun idéal fixe : dans toutes les directions, il y a évolution aussi bien que désintégration. Il serait difficile de trouver des exemples de progrès plus rapides, moralement et physiquement, que dans certains cas importants de cures par suggestion obtenues par *Liebeault*, *Bernheim*, feu *Auguste Voisin*, *Bérillon* (en France), *Schrenck-Notzing* (en Allemagne), *Forel* (en Suisse), *van Eeden* (en Hollande), *Wetterstrand* (en Suède), *Milne-Bramwell* et *Lloyd-Tuckey* (en Angleterre), pour ne citer encore que quelques noms. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans les détails, mais le *vis medicatrix* ainsi évoqué des profondeurs de l'organisme est de bon augure sur l'évolution future de l'humanité.

Une quantité formidable de phénomènes devront être passés au crible scientifique avant que nous puissions saisir une faculté aussi étrange, aussi troublante et, pour des années encore, aussi impénétrable que l'action directe de l'esprit sur l'esprit. Cette tâche délicate requiert un emploi rigoureux de la méthode d'exclusion : mise de côté des phénomènes étrangers pouvant être expliqués par des causes connues, y compris celle beaucoup trop familière de fraude, consciente ou non. Mais l'enquête se heurte non seulement aux difficultés inhérentes à toute expérimentation sur l'*esprit*,

mais aussi à l'embrouillamini des tempéraments humains et aux difficultés résultant d'observations qui dépendent moins d'enregistrement automatique que de témoignages personnels. Toutefois les difficultés sont faites pour être surmontées, même dans la branche décevante de recherches connue sous le nom de psychologie expérimentale. Les principaux des chercheurs constituant la Société pour les recherches psychiques ont su combiner le travail négatif et de critique avec celui conduisant à des découvertes positives. C'est à la pénétration et à la hauteur d'esprit de *M. H. Sidgwick* et de feu *Edmond Gurney* qu'est dû l'établissement de principes qui consolident en la rétrécissant la voie ouverte aux futurs investigateurs en matière de recherches psychiques. Nous devons au génie révélateur de *Richard Hodgson* une démonstration convaincante des limites étroites de l'observation continue humaine.

Ce qui peut avoir été vrai dans le passé cesse d'être vrai. La science de notre siècle a forgé, pour l'analyse et l'observation, des armes dont le plus novice peut tirer parti. La science a entraîné et façonné l'esprit moyen, lui donnant des habitudes d'exactitude et de perception disciplinée, et, ce faisant, elle s'est fortifiée elle-même pour des tâches plus élevées, plus larges et incomparablement plus belles que les plus belles qu'eurent jamais pu imaginer nos ancêtres. Comme les âmes de Platon qui suivent le chariot de Zeus, elle s'est élevée à un point d'où elle plane bien au-dessus de la terre. Il lui appartient de dépasser tout ce que nous savons maintenant sur la matière et d'éclaircir les profondeurs de la loi cosmique.

Un de mes éminents prédécesseurs à cette tribune disait que, « par une nécessité intellectuelle il dépassait les termes de l'évidence expérimentale et discernait dans cette matière que, dans notre ignorance de ses pouvoirs latents et malgré notre respect pour son Créateur, nous avons couverte jusqu'ici d'opprobre, la promesse et la source de toute vie terrestre ». Je préférerais renverser l'apophtegme et dire que dans la vie je vois la promesse et la source de toutes les formes de matières.

Dans l'Égypte antique, une inscription bien connue était gravée sur le portail du temple d'Isis : « Je suis ce qui a été, est ou sera, et aucun homme n'a encore soulevé mon voile. » Nous, savants modernes, nous n'agissons pas ainsi dans nos attaques contre la nature — le mot qui désigne les mystères décevants de l'univers. Sans relâche, sans défaillance, nous nous efforçons de pénétrer au cœur de la nature, de déduire, de ce qu'elle est, ce qu'elle a été et ce qu'elle sera. Nous avons soulevé voiles après voiles, et sa face devient toujours plus belle, plus auguste et plus admirable à mesure que les barrières tombent.

William Crookes.

BIBLIOGRAPHIE

L'Être subconscient, par le docteur Gyel. — Le docteur Gyel, auteur de la *Revue générale du Spiritisme* dont nous avons parlé dans les *Annales*, vient de publier un ouvrage plus important, *l'Être subconscient*. Dans cet ouvrage, rédigé de la manière concise et claire qui lui est habituelle, le docteur Gyel, en s'appuyant sur de nombreuses et intéressantes citations, décrit tout ce qui a été attribué, de nos jours, à cet Être subconscient, et toutes les théories qui ont tenté de le définir et d'en donner une explication plausible. Il établit l'illogicité et l'insuffisance des hypothèses émises jusqu'à présent — ainsi, par exemple « *subconscience est fonction du cerveau* », ou *subconscience est fonction des centres nerveux* », — et nous expose, en la discutant point par point, la sienne en les termes suivants : « L'Être subconscient est le produit synthétique d'une série de consciences successives qui se sont fondues en lui et l'ont peu à peu constitué. » Hypothèse logique, rationnelle pour tous ceux qui admettaient la théorie des vies successives.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre longuement sur la deuxième partie de cet ouvrage intitulée : *Esquisse d'une philosophie naturaliste d'après les notions nouvelles*, car elle est vraiment bien exposée et d'un grand intérêt. L'auteur, y sympathisant avec le monisme qu'il définit : « Unité-Mouvement », nous parle des trois Lois évolutives de l'Humanité qui seraient : la Loi de Progression, la Loi de l'Effort, la Loi de Solidarité, et nous explique leur mode d'application générale. Et pour conclure, dans la partie morale et sociale il nous fait entrevoir la grande destinée de l'Être subconscient

ou individualité permanente — qu'il ne faut pas confondre avec les nombreuses personnalités qui l'ont constituée.

A. Blech.

Les précurseurs du spiritisme, par Alexandre Aksakof, Un volume en allemand, de 356 pages, traduit du russe, par Feilgenhausser; Oswald Mutze, éditeur, à Leipzig.

Un ouvrage nouveau d'Aksakof est un événement au point de vue de la psychologie des phénomènes supernormaux; — comme importance ce nouvel ouvrage ne reste pas en arrière des précédents. Il est le pendant du livre *Animisme et Spiritisme.* Dans ce dernier M. Aksakof traitait des phénomènes tels qu'ils se présentent quand ils sont provoqués volontairement, dans celui-ci, comme antithèse, ce sont les phénomènes de médiumnité spontanés. L'œuvre originale a paru à Saint-Pétersbourg en 1895 et contient une collection de comptes rendus sur les soi-disant phénomènes de hantise. De ces comptes rendus l'édition allemande n'a conservé que deux cas détaillés; celui du tribunal de Clarkow et le rapport ou jugement de M. Schtxhapoff. Cette restriction est doublement regrettable, car d'un côté les autres rapports contenus dans l'édition originale proviennent de sources rares et difficiles à se procurer, d'un autre côté l'ensemble perd au point de vue de la comparaison ressortant d'un grand nombre de cas. L'édition allemande contient en outre une préface magistralement écrite par l'auteur à propos de *Glauvil* et un épilogue du traducteur.

Une critique de l'ouvrage ne serait pas à sa place dans cette courte notice et n'est pas de circonstance pour l'édition allemande raccourcie. Cependant le haut intérêt du livre ne doit pas être méconnu puisqu'il donne les détails les plus circonstanciés et originaux sur deux cas de médiumnité spontanée, dont la preuve est d'autant plus significative que dans ces derniers temps l'excellent travail de M. Myers (*Annales psychiques,* 1897), « Esprits tapageurs », a provoqué un doute justifié sur le caractère supernormal de ces phénomènes. Il doit être remarqué en outre que cette fois

on accorde une juste attention à la signification des méthodes historiques pour chaque rameau de la science, et on est arrivé ainsi au problème du médiumnisme. En Allemagne ce mouvement a produit l'œuvre monumentale de Kieswetter, *Histoire des sciences secrètes.* En Italie Vesme a suivi cet exemple, cela n'est donc pas exact lorsque Vesme et son traducteur prétendent donner pour la première fois, une histoire du spiritisme. Cette affirmation ne repose que sur ce fait que Vesme appuie davantage que Kieswetter et plus longuement sur le *côté spirite* du problème.

Vesme voit sa principale tâche dans la preuve que de tous temps et chez tous les peuples a existé la croyance à un monde transcendantal et à la possibilité de rapports avec lui.

Il lui est indifférent de démontrer la réalité des phénomènes supernormaux, mais seulement la *croyance* en leur réalité. Pour cette raison Aksakof laisse parler les faits par eux-mêmes et ne fait intervenir que rarement la théorie.

Celui qui dorénavant voudra écrire sur le médiumnisme, ne devra pas manquer de lire ce livre. Il est une « pierre de coin »... dans l'histoire des recherches psychiques et vérifie cette phrase d'Alex. Aksakof : « *La pierre que les maçons ont rejetée est devenue la pierre du coin.* »

Animisme et spiritisme, par ALEXANDRE AKSAKOF. Deux volumes, 1898, 3e édition, Leipzig, chez Oswald Mutze. C'est l'œuvre principale d'Aksakof, qui a déjà paru en français et en russe et vient d'avoir sa 3e édition en Allemagne. Comme cette nouvelle édition est semblable à la 2e édition qui a eu très grand succès, nous n'en parlerons pas davantage et nous nous bornerons à exprimer le regret de ne pas y trouver au complet le cas de dématérialisation partielle de Mme d'Espérance à Helsingfors.

ERICH BOHN.

Lumen, par CAMILLE FLAMMARION. Un beau volume in-8, avec illustrations de Lucien Rudaux. (Prix 5 fr.). Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Lumen est un roman à la fois astronomique et psychique; il nous suffira de le signaler, car la meilleure recommandation que puisse avoir un livre, c'est d'être signé Camille Flammarion.

Les hallucinations. — Étude synthétique des états physiologiques et psychologiques de la veille, du sommeil naturel et magnétique, de la médiumnité et du magisme, par Alban Dubet. In-18 de 180 pages. Prix : 2 francs, à la librairie du magnétisme, 23, rue Saint-Merri, Paris.

L'hallucination, mal définie jusqu'à ce jour, a été souvent confondue avec l'illusion. L'auteur s'efforce de lui donner un sens et il différencie tous les cas hallucinatoires par une classification méthodique. C'est ainsi qu'il étudie l'hallucination dans sa triple manifestation, sensorielle, psycho-sensorielle, psychique, puis télépathique, normale et pathologique, individuelle et collective, pendant la veille et le sommeil naturel ou provoqué ; il traite la question de la médiumnité et de la magie. Il y a lieu de retenir cette conclusion de l'auteur : « Tout est substance... la substance est âme, force, matière, et tout cela c'est la vie universelle... Ce ne sont que des modes d'existence et des manifestations de puissance différente d'une seule et même substance. »

Fée Mab, par Paul Grendel. Un volume de 324 pages (3 fr. 50), édité à la Société d'Éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Fée Mab accentue la doctrine psychique, étudiée depuis longtemps par l'auteur. Dans ce nouveau roman d'un style clair, vigoureux et d'une grande hauteur de vue, les faits véridiques abondent.

Paul Grendel tisse délicatement une trame, décrit d'une façon pathétique l'amour, les passions, les joies et les souffrances ; ses personnages sont d'une vérité saisissante.

A un moment donné le médium surgit, des phénomènes étranges se produisent. La fée Mab, délicieuse jeune fille, personnifie la doctrine spirite. Une scène d'étudiants discutant philosophie, prise sur le vif, un intérieur bourgeois bien

dépeint, une orpheline riche et savante, font cadre à l'héroïne et gravitent autour d'elle.

C'est un ouvrage d'une morale élevée.

Conscience et automatisme (solution du problème de la conscience dans la doctrine automatiste) par PAUL THÉVENIN. Opuscule extrait de la *Revue philosophique*, édité à la Société d'Éditions scientifiques, rue Antoine-Dubois, 4, Paris (prix 1 fr.).

L'auteur aborde le problème qui domine tous les travaux de psychologie : la nature de la conscience qui accompagne les opérations nerveuses. C'est le vieux problème de l'*âme* posé sous sa forme scientifique moderne et résolu dans un sens rigoureusement automatiste, avec une hardiesse qu'indique bien cette épigraphe de la couverture : « l'Homme ne dispose pas plus de lui-même qu'une machine de ses rouages. »

An outline of philosophy, with notes historical and critical, by JOHN WASTON, L. L. D., professor of moral philosophy in Queen's University, Kingston, Canada ; autor of « Kant ant his english critics », etc. James Maclehose and sons, publishers to the University Glasgow.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

L'ÉLECTROÏDE

PAR M. LE D[r] HAHN

Sous le nom d'électroïde ou de fluide universel, Fr. Rychnowski, ingénieur, électricien et directeur d'un institut mécanique à Lemberg, décrit une forme d'énergie qu'il obtient dans un générateur dont la construction est encore un secret. Ce fluide a des affinités avec l'électricité. Mais dire, d'une part, que l'électroïde est une sorte de condensation du substratum de l'électricité, dire ailleurs que le courant électrique n'est qu'un circuit fermé d'électroïde, dans lequel la quantité mise en mouvement est identique avec l'intensité, la vitesse de circulation avec la tension, dire enfin que cer-

1. Il est bien entendu que l'auteur de cet article ne prend pas la responsabilité des théories qui y sont exposées et qui sont d'ailleurs encore assez peu claires pour que la critique elle-même doive rester dans l'expectation. Quant à la sincérité de l'inventeur, elle ne peut faire l'objet du moindre doute; dès le mois de mai 1896, il adressait à l'Académie des sciences de Vienne une communication sur l'électroïde; il se croyait donc fort de pouvoir prouver les faits qu'il avançait. Nous ignorons quel accueil cette savante compagnie a fait à cette communication; que Lang a reproduite *in extenso* dans *Uebersinnl Welt*, nov. 1898, en y ajoutant une foule de développements. Il n'y a pas à douter, non plus, de l'habileté technique de Rychnowski, puisqu'il a obtenu, à l'Exposition universelle de Paris de 1878, la grande médaille d'argent pour son système de calorifères et qu'il a été chargé d'établir le chauffage, et l'éclairage par l'électricité, dans plusieurs établissements publics de Lemberg. Voici la liste des documents qui ont été consultés pour la rédaction de cet article : LANG (*Psych. Studien*, juillet 1896 et avril 1898, *Die übersinnl. Welt.*, oct. et nov. 1898). — D[r] LUX (*Lumière*, 27 sept. 1896; juin et déc. 1898). — RYCHNOWSKI (*Die übersinnl. Welt*, sept. et nov. 1898). — BRANDT (*la Radiographie*, juillet 1898).

tains réactifs chimiques interviennent dans la préparation de cette énergie, ou plutôt dans son isolement électrolytique, et que la décomposition de l'hydrogène, qui n'est pas un corps simple, y joue le principal rôle, tout cela ne nous apprend pas grand'chose. Du moins la présence d'un médium spécial n'est pas nécessaire, comme avec la machine de ce malheureux Keely, pour obtenir des résultats. Les phénomènes produits par l'électroïde ont été vérifiés et contrôlés par une commission de savants et de techniciens[1]. C'est, du moins, ce que nous apprend Lang, autre savant de Lemberg, et d'après celui-ci les effets produits par l'électroïde dépassent en intensité et en multiplicité ceux de toutes les radiations récemment découvertes.

L'appareil générateur est une caisse peu volumineuse en rapport avec un appareil chimique composé de plusieurs flacons; on le met en mouvement au moyen d'une manivelle. L'appareil n'est pas relié à une dynamo, comme on l'a dit à tort.

En haut ou latéralement est pratiquée à la caisse une petite ouverture par où sort un bout de tube effilé qui sert à l'écoulement de l'énergie. Comme la vitesse de propagation de celle-ci est relativement faible et ne varie guère qu'entre un demi-mètre et 20 mètres par seconde, selon les circonstances, on s'est cru justifié de faire de l'électroïde un fluide. Exposons d'abord les faits; nous dirons ensuite quelques mots des théories de l'inventeur.

I

LES FAITS

I. *Phénomèmes lumineux.* — 1° Dans l'obscurité et à la lumière rouge, l'électroïde s'écoule du tube adapté au

1. Cette commission était composée des personnes suivantes: Stanislas Niementowski, professeur de chimie ; Bronislaw Pawlewski, professeur de chimie technologique; Roman Dzieslewski, professeur d'électrotechnique; Tadeus Fiedler, professeur de mécanique, tous attachés à l'École supérieure technique de Lemberg; enfin Zbyszewski, professeur de physique à la « Realschule » supérieure de Lemberg.

générateur sous la forme d'un faisceau de rayons bleuâtre ou violet clair, divisé en faisceaux secondaires, dont l'ensemble forme un cône à sommet confondu avec l'orifice du tube et qui, à sa base, finit par se transformer en une sorte de brouillard. Au bout de quelques heures, ce brouillard remplit toute la pièce et se dépose sur tous les objets, de sorte que, malgré l'obscurité complète, tout devient distinct. Peut-être s'agit-il d'un réveil de la phosphorescence des objets sous l'influence de l'électroïde, dit Lang. Ce brouillard rappelle le brouillard d'od de Reichenbach ainsi que les nombreuses formes lumineuses des séances spirites, notamment les brouillards bleuâtres d'où se dégagent les formes matérialisées. Zöllner a, en effet, décrit une lumière phosphorescente, observée en séance, et qu'il comparait pour la luminosité et les couleurs à la lueur produite dans les tubes de Geissler (l'électroïde exerce sur ceux-ci la même influence que l'électricité). C. de Bodisco, qui assure avoir observé le dégagement du corps astral, décrit le fluide astral comme un brouillard lumineux, bleuâtre, rappelant la coloration de l'arc électrique, avec un rayonnement d'apparence lunaire. Nous reviendrons plus loin sur cette observation.

2° Si l'on approche de ce cône lumineux un tube de Geissler, on le voit s'illuminer d'une lumière phosphorescente, de nuance lilas pâle ou verdâtre pâle. Au niveau du premier rétrécissement du tube, la coloration est d'un bleu violet intense. Ce phénomène se produit jusqu'à 1 mètre de distance tout autour du point d'émission de l'électroïde. L'atmosphère ambiante est donc modifiée jusqu'à une distance de 1 mètre. Avec un appareil plus puissant que Rychnowski compte construire, l'influence de l'électroïde pourrai devenir sensible à une distance de plusieurs centaines de mètres selon lui.

3° Si d'un tube de Geissler, illuminé par l'électroïde, on en approche un autre, les pointes en regard, celui-ci s'illumine à son tour, et ainsi de suite. Le vide des tubes est très favorable à la propagation de l'agent, dont le verre est d'ailleurs le meilleur conducteur, contrairement à ce qui arrive pour l'électricité.

4° Une ampoule de verre lumineuse, comme celles qui servent dans l'éclairage électrique par incandescence, s'illumine comme le tube de Geissler. Mais en raison du volume de l'ampoule, le phénomène y est plus facile à observer. Il y affecte la forme de tourbillons bleuâtres, nuageux, sorte de fumée lumineuse.

5° Si dans un vase de verre ouvert, préalablement chargé d'électroïde, on place une ampoule de verre non chargée, celle-ci devient lumineuse. L'expérience inverse ne réussit pas.

6° Dans les grandes lampes, comme celles qu'emploie Tesla, on obtient, près d'une source d'électroïde, cette même lumière bleuâtre, diffuse, semblable à la lumière du jour dont il a déjà été question. Rychnowski étudie en ce moment des procédés qui permettront de produire un éclairage de ce genre plus intense.

7° Les expériences précédentes prouvent que l'électroïde traverse le verre ; Mesmer avait observé le même fait pour le magnétisme animal dont l'efficacité s'en trouvait renforcée selon lui. Baraduc a constaté que le fluide humain traverse une lame de verre ; on sait que tous les rayons électriques hertziens traversent les non-conducteurs de l'électricité. A plus forte raison, cette propriété serait-elle l'apanage de l'électroïde ou fluide universel. Mais lorsque l'agent rencontre de grands obstacles, des parois de verre très épaisses, etc., ou lorsqu'il se trouve à l'état de repos, il présente une tendance à se condenser en globules blancs lumineux. Une lame polie réfléchit les rayons d'électroïde suivant les lois ordinaires de l'optique. La lumière réfléchie est blanche, et au point d'incidence se forme une sorte d'étoile rayonnante, encore comparée à une fleur, entourée de globules brillants qui se condensent à l'extrémité des rayons ou des pétales. Ces globules sont parfois munis d'une ou de plusieurs queues, ce qui leur donne un aspect cométaire.

II. *Effets photo-chimiques.* — 1° La lumière électroïdique influence énergiquement la plaque photographique en l'absence de tout appareil. Lorsque le fluide est devenu très lumineux par la canalisation à travers un tube de verre ou

de caoutchouc, ou à travers des tubes de Geissler, etc., ces effets sont particulièrement remarquables et très nets. On obtient toujours un rayon lumineux avec, tout autour, une zone lumineuse plus faible. S'il se produit des globules lumineux par condensation, ceux-ci sont également reproduits. La plaque photographique reproduit d'ailleurs très bien l'étoile rayonnante dont il a été question plus haut (I, 7°). Mais, ce qu'il y a de particulier, c'est que si l'on place la plaque dans le bain révélateur, il se détache de l'étoile une sorte de forme nuageuse, lumineuse, qui surnage un instant, puis disparaît en répandant une odeur agréable et vivifiante d'air frais. Si la plaque est exposée directement *assez longtemps* au flux d'électroïde, elle devient lumineuse et se recouvre d'une grande quantité de globules qui forment une sorte de rosée brillante; si l'on plonge la plaque dans l'eau, cette rosée lumineuse s'en détache et surnage.

2° L'électroïde peut servir à obtenir la formation d'une image positive au moyen d'un négatif sur verre quelconque; pour cela, on dispose la plaque destinée à recevoir la copie entre le négatif et une ampoule de verre de construction appropriée, qui constitue le récepteur des rayons d'électroïde. L'obscurité est nécessaire ici comme dans les autres expériences photographiques.

3° Voici une expérience plus intéressante encore, faite avec l'électroïde diluée, qui n'est plus lumineuse comme le faisceau d'électroïde condensée qui sort du générateur. Cette électroïde diluée permet de rassembler et de photographier les rayons ordinairement invisibles qui émanent des objets, car, dit Lang, « ces objets, grâce à la formation d'une zone neutre, deviennent lumineux et aptes à influencer la plaque photographique ». Ainsi, sur une plaque photographique est placé, par exemple, un treillis de fer, *enveloppé de papier noir*, et le tout enfermé dans une petite caisse de bois, sur laquelle on fait tomber les radiations électroïdiques obscures. Celles-ci traversent le bois et sont absorbées par le métal qui devient alors lumineux; par tous ses angles et toutes ses mailles, ce treillis donne naissance à une sorte de brouillard brillant, d'une grande intensité, qui se dégage de

la cassette dans toutes les directions. La plaque photographique reproduit nettement tout le phénomène. Les rayons X, dans les mêmes conditions, n'auraient donné que l'image noire du treillis sur fond blanc. Cette expérience fournirait une nouvelle preuve des affinités entre l'électroïde et l'od. Lang signale en même temps l'analogie que présentent ces sortes de photographies avec les images obtenues par Tormin et par Russell.

4° On ne peut obtenir une photographie du squelette de la main, par exemple, comme avec les rayons X. Cependant Rychnowski espère arriver à photographier l'intérieur du corps humain, rendu lumineux par l'électroïde et dont toutes les parties émettraient alors des rayons qu'il suffirait de recueillir sur la plaque sensibilisée.

III. *Phénomènes mécaniques.* — Ceux-ci sont extrêmement curieux et d'une haute importance, à cause des conclusions théoriques que Rychnowski en tire : 1° un corps mobile autour d'un axe fixe, boule de verre, d'ambre, etc., tourne lorsqu'on dirige sur lui l'électroïde au moyen d'un tube en caoutchouc, maintenu à une distance de quelques centimètres. Dans le début des expériences, il était souvent nécessaire d'imprimer au corps mobile une première impulsion avec le doigt ; maintenant que les conditions du phénomène sont mieux connues, cela n'est plus nécessaire, et l'action s'exerce même à travers une paroi de verre.

2° Si l'on dirige le flux sur deux anneaux concentriques, l'un tourne à droite, l'autre à gauche.

3° Dans une expérience assez compliquée, on obtient sous l'influence de l'électroïde la rotation d'une boule de verre autour d'un axe fixe (la boule devient en même temps lumineuse), puis la rotation en sens inverse autour de la boule d'un anneau ayant son centre sur l'axe, enfin autour de cet anneau tourne, de nouveau dans le sens direct, une petite boule de verre. Il y a là quelque chose qui rappelle les mouvements de Saturne, de ses anneaux et de ses satellites.

4° Une expérience fort intéressante consiste à placer sur une assiette de métal, munie à son centre d'une petite borne perforée, deux balles de celluloïd. Dès que par l'orifice de

cette borne s'écoule le flux d'électroïde, les deux balles se mettent à tourner, l'une sur son axe, l'autre autour de la première.

5° Laissons ici la parole à l'inventeur : « Un ballon de verre suspendu librement et mobile présente (sous l'influence de l'électroïde) une tendance à un double mouvement : 1° un mouvement de rotation autour de son axe; 2° un mouvement de révolution à orbite elliptique autour du point d'émergence du faisceau lumineux (d'électroïde). De plus, chaque objet (ballon de verre) influencé agit par attraction sur d'autres, ce qui détermine une perturbation de son orbite elliptique; en outre il attire vers la surface extérieure toute espèce de corps, et si ceux-ci sont allongés, ils se placent suivant les rayons (du ballon). Enfin, une influence magnétique très nette se fait sentir suivant la direction de l'axe de rotation. Ce n'est pas tout : le ballon influencé par l'électroïde détermine sur les boules plus petites placées dans le voisinage un mouvement de rotation autour de leur axe et un mouvement de révolution elliptique autour de lui-même.

« En d'autres termes le grand ballon joue vis-à-vis d'un plus petit le rôle qu'il joue lui-même vis-à-vis du point d'émergence du faisceau électroïdique. Une chose très caractéristique, c'est que la direction des mouvements du petit ballon est l'inverse de ceux du grand (ce qui rappelle les effets des courants galvaniques d'induction). »

Rattachons ici quelques expériences curieuses : une ampoule de verre chargée d'électroïde peut, à travers les parois d'une cage de verre, faire tourner sur lui-même un oiseau empaillé mobile sur un pivot.

Une houppe de coton à plusieurs brins, fixée sur l'appareil générateur d'électroïde, se meut lorsqu'on lui présente le doigt ou tout autre objet; les brins se dirigent vers l'objet par des mouvements gracieux et s'agitent comme les bras d'un polypier. S'appuyant sur ce phénomène, Rychnowski a construit une poupée comique qui fait les mêmes mouvements avec ses bras, ses jambes et sa barbe, et dont les yeux deviennent lumineux.

6° Les ampoules de verre chargées attirent des corps légers,

des brins de ouate par exemple, puis après saturation les repoussent; ce fait rappelle les phénomènes d'électricité statique.

7° L'écoulement d'électroïde par le tube pointu de l'appareil est très énergique, comme le prouvent le sifflement qui l'accompagne et la force avec laquelle de petits objets placés dans le tube sont projetés au dehors; cette projection est si puissante que les particules ainsi lancées perforent des lames de verre sans les briser en éclats. Enfin, si au-dessus de l'orifice d'écoulement on place une lame recouverte de sable, celui-ci se trouve projeté en l'air à l'instar d'une fontaine jaillissante.

Lorsque l'on fait agir un courant d'électroïde par en haut, sur de l'eau contenue dans un entonnoir, on voit s'y former un tourbillon. Si l'on fait arriver le courant par en bas, l'eau monte lentement le long des parois de l'entonnoir et finit par déborder; il y a là un fait d'accroissement de la force de capillarité qui est très intéressant. Quand le courant est très énergique, l'eau peut être projetée jusqu'au plafond.

Enfin, une autre expérience, qui prouve également l'énergie expansive de l'électroïde, c'est que si l'on charge fortement des ampoules de verre, leur pointe arrive à se rompre, sans aucune fêlure du verre. Cette force d'expansion en ligne droite est très remarquable. Rychnowski l'a étudiée de plus près et a constaté que l'électroïde, en pénétrant dans un vase quelconque, exerce d'abord une pression en ligne droite, puis, après un instant, le champ de la pression prend la forme d'un cône dont le sommet serait placé au point d'émission et dont l'angle équivaut à 90°. En raison de cette pression exercée, il est permis de dire que l'électroïde est pesant; d'ailleurs, en soumettant au flux d'électroïde des ballons de verre, ils augmentent de poids tout en devenant lumineux.

La place nous manque pour reproduire toutes les expériences par lesquelles Rychnowski a mis en évidence la force d'expansion de l'électroïde.

Mais si l'électroïde accroît le poids des corps, il peut aussi, dans certaines circonstances, agir en sens inverse et supprimer la gravitation. Voici deux expériences qui mettent ce fait bien en évidence ·

a. A l'une des extrémités du fléau d'une petite balance, munie d'une aiguille, est suspendu un poids, à l'autre extrémité, un ballon de verre, où l'on a fait le vide, et qui lui fait équilibre. Selon la direction du courant (en évitant tout contact immédiat), c'est ou bien le ballon ou bien le poids qui s'élève.

b. Rychnowski a construit un petit appareil, mis en communication avec la terre, et formé essentiellement d'un tube de verre vertical dans lequel peut se mouvoir un petit ballon criblé de trous ; cette boule est projetée de bas en haut ou flotte librement dans le tube, du moment qu'on fait entrer par en bas un courant d'électroïde plus ou moins énergique.

8° Nous rangerons encore parmi les phénomènes mécaniques le fait suivant. Il consiste dans le groupement, opéré par l'électroïde, de fines particules. Sur de grandes lames de fer-blanc, préalablement chargées d'électroïde en quantité suffisante, puis recouvertes de poudre de lycopode, on voit se former des dessins très compliqués ; les particules se groupent autour de centres de force et le long de lignes de forces sous forme de chapelets, d'anneaux, de cercles, de courbes diverses régulièrement disposées, rappelant plus ou moins les figures acoustiques de Lissajous. On peut suivre à la loupe le groupement des particules, et cet effet est certainément l'un des plus curieux que produise l'électroïde. Celui-ci, dirigé sur de l'eau qui renferme en suspension des poudres diverses, détermine des groupements analogues. Avec la poudre d'oxyde de plomb par exemple, il se forme une sorte d'étoile.

Pour en finir avec la partie expérimentale, notons encore les effets suivants obtenus par Rychnowski.

IV. *Action de l'électroïde sur les substances organiques.* — 1° L'électroïde exerce en général une action conservatrice sur les substances organiques, en détruisant les bactéries de la fermentation et de la putréfaction. Il est vrai que dans d'autres circonstances, l'activité des bactéries est augmentée. L'auteur ne nous renseigne pas sur ces conditions variables.

Grâce à l'action antiputride de l'électroïde, l'albumine, la fibre musculaire, le jaune d'œuf peuvent être préservés de la

décomposition. Le janne d'œuf, soumis aux radiations électroïdiques, durcit et prend l'apparence de l'ambre. La chair du bœuf, soumise à la même action pendant douze heures, se dessèche peu à peu et prend, au bout de plusieurs mois, un aspect extraordinaire. Au premier coup d'œil on n'y reconnaît pas le muscle. Elle a perdu toute odeur, est recouverte d'une couche brune, rouge par transparence, mais elle a gardé de sa saveur. En la pilant dans un mortier, elle se transforme en une poudre jaune. Elle a conservé sa propriété nutritive (1). Il y aurait encore là un excellent procédé de momification des cadavres.

Une grande lame de celluloïd, soumise à l'influence de l'électroïde, se recouvre de tout un réseau de ramifications saillantes de l'aspect le plus singulier.

2° Le vin, par l'action de l'électroïde, acquiert un bouquet très fin qui le fait ressembler à du vin vieux. « J'ai encore remarqué, dit l'inventeur, que les boissons alcooliques changent de saveur et deviennent plus capiteuses, probablement par transformatian du sucre en alcool. » Si l'on fait l'expérience sur une bouteille de verre vert foncé, on voit s'échapper de la surface de la bouteille, partout où elle présente des inégalités ou des défauts, des radiations verdâtres « qui par leur forme rappellent l'écoulement d'un liquide comprimé ». On peut faire disparaître cette sorte de rosée lumineuse en passant la main dessus, et il se dégage une odeur d'air frais.

3° Ce n'est qu'avec hésitation que nous enregistrons ici les expériences faites avec le sang humain frais, non que ces expériences ne soient parfaitement légitimes; car l'électroïde empêche la coagulation du sang et maintient la vie dans les globules pendant environ sept jours, et dès lors les modifications que pouvait subir le liquide nourricier du corps humain sous l'influence de l'électroïde offraient un véritable intérêt. Sous cette influence se produisent, paraît-il, des

(1) Un chat fut un jour enfermé par accident dans la pièce où des viandes traitées par l'électroïde étaient conservées, et l'on n'y entra que longtemps après. Le chat était parfaitement vivant et alerte; il s'était nourri de ces viandes, à défaut desquelles il serait certainement mort de faim.

formes remarquables que Rychnowski a photographiées et qui se modifient par l'action prolongée du fluide. Sur une de ces photographies, on voit une *tête d'homme avec barbe;* sur une autre, deux petites têtes, etc.; il est probable qu'il s'agit là de simples accidents. Cependant Rychnowski, probablement pour rire, aurait émis la singulière idée que le fluide électroïdique pourrait bien réveiller l'esprit qui animait les globules et faire revivre sa forme corporelle, — ou en créer une nouvelle. C'est l'*homunculus* en personne ! N'insistons pas.

V. *Autres propriétés de l'électroïde.* — Nous avons vu que l'électroïde présente de réelles analogies avec l'électricité, l'od et le magnétisme animal. Il y a cependant, surtout en ce qui concerne l'électricité, de sérieuses différences. Si l'électroïde dévie l'aiguille aimantée à une petite distance, en revanche elle ne se porte pas à la surface des corps comme l'électricité, mais les pénètre et s'y accumule, — ce qui la rapproche de l'od et de la force qui agit dans les phénomènes de médiumnité. De plus, le verre et le caoutchouc, qui sont de mauvais conducteurs de l'électricité, conduisent bien, au contraire, l'électroïde. Un fait encore plus curieux, c'est qu'un feuillet très mince de mica soumis à l'influence de ce fluide se charge d'électricité à une haute tension, de sorte que, avec le doigt, on en tire une puissante étincelle, non sans douleur. Or, depuis quelque temps, on emploie, dans la technique électrique, le mica comme un isolant!

L'électroïde, en se dégageant, produit un souffle frais, d'odeur très agréable, comme nous l'avons vu plus haut, et cette odeur peut être très facilement communiquée à l'eau. Lang a trouvé à de l'eau électroïdisée une saveur très parfumée. L'odeur de l'électroïde rappelle aussi celle de l'ozone, donc l'odeur d'air frais des montagnes, celle du phosphore et celle qu'on perçoit près d'une machine d'électricité statique en activité. C'est ce qui avait fait supposer à M. Niementowski, professeur de chimie à l'École technique supérieure de Lemberg, qu'il découvrirait de l'ozone dans l'électroïde. Or il n'en trouva pas de traces à l'ozonomètre. De même que le souffle frais, cette odeur se dégage parfois dans les séances

d'occultisme, ajoute Lang, et alors on la compare généralement à une émanation phosphorée.

II

THÉORIE ET APPLICATIONS

Rychnowski conclut de ses expériences que l'électroïde est une énergie presque libre distribuée dans des parcelles extrêmement fines de matière, ou, si l'on préfère, une substance excessivement ténue, renfermant de l'énergie libre. Il hésite à lui donner le nom de fluide, parce que ce mot est discrédité dans la science, et cependant un principe qui pénètre tous les corps, s'y accumule et peut se condenser en globules susceptibles d'être conservés plusieurs jours, mérite bien le nom de fluide. L'électroïde se comporte, en somme, comme si elle était l'élément fondamental de la matière et de l'énergie primitives, et rappelle l'*éther* universel, cette entité hypothétique, soi-disant impondérable, qui échappe entièrement à nos sens et à nos moyens d'investigation. Les occultistes l'identifieraient avec l'*Akasa*.

Que l'électroïde soit ou non identique avec l'éther, Rychnowski y voit le facteur, la source de tous les phénomènes physiques, chimiques, mécaniques et vitaux. « Celui à qui sera réservé de transformer le rayon d'éther directement en mouvement pondérable, en chaleur, en lumière, en force chimique et en électricité, sera le plus grand inventeur de tous les temps, car il mettra à la disposition de l'humanité les moyens de produire l'énergie sous toutes ses formes, en quantité arbitraire, partout et sans frais. On verra alors clairement qu'il n'existe qu'une seule force primordiale, douée d'une mutabilité protéiforme, comprenant tous les phénomènes grands et petits, le macrocosme et le microcosme. On retrouvera dans cette force l'âme du monde des anciens qui, dès les débuts de la philosophie grecque, se sont efforcés de ramener tous les phénomènes à un élément primordial... Le feu primordial d'Héraclite nous apparaîtra avec sa signification physique réelle, non de la manière que

l'apprécierait une cuisinière, mais dans le sens d Reichenbach, comme étant l'od qui pénètre tout et en tant que celui-ci se manifeste sous la forme d'un phénomène lumineux. On le retrouve dans tous les siècles sous des noms variés : ceux de *Telesma* chez Hermès, d'*Enormon* ou d'*Ignis subtilissimus* chez Hippocrate, d'*Akasa* chez les Hindous, de *Lumière astrale* chez les Kabbalistes. Galien le nomme Πνεῦμα; van Helmont, *Blas humanum;* Paracelse, *Alcahest;* Boerhaave, *Copula* (intermédiaire) entre l'esprit et le corps. Chez les alchimistes il s'appelle *quintessence;* chez les occultistes du moyen âge, *Esprit universel* ou *Esprit vital;* chez Descartes, *Matière subtile;* chez Newton, *Spiritus subtilissimus.* » Ainsi s'exprime Oscar Koschelt, cité par Lang. Du Prel ajoute que ces dénominations s'appliquent fort bien à la découverte de l'électroïde (*Uebers. Welt*, 1898, p. 248-249). Cet homme extraordinaire, l'auteur de cette découverte de la force primordiale, serait, selon ses enthousiastes admirateurs, l'ingénieur Rychnowski.

Mais revenons à l'électroïde. Pour Rychnowski, le soleil en est le grand générateur, et lui-même doit emprunter cet agent à un autre moteur inconnu, peut-être à un astre plus grand encore que le soleil. Les radiations solaires distribuent l'électroïde dans toutes les directions sans que leur contenu soit ni lumière, ni chaleur, ni électricité, etc. Elles renferment simplement de l'énergie libre, et cette énergie ne se transforme en lumière, en chaleur, en vie, que si la terre ou une autre planète vient à intercepter ces radiations à propagation rectiligne. Quant à la manière dont se fait la transformation de cette énergie libre, elle est exposée d'une façon assez obscure par Rychnowski, ce qui tient à ce que son mémoire du *Zycie*, reproduit dans *Uebers. Welt*, septembre 1898, a été plus ou moins mutilé par la rédaction du premier journal, et à ce qu'il ne veut encore livrer à la publicité tout son secret. Voici, le plus brièvement possible, comment les choses se passeraient.

Lorsque les radiations électroïdiques viennent en collision avec la terre, elles y pénètrent en partie en transformant leur direction rectiligne en mouvement ondulatoire calorifique, et sont en partie réfléchies, et alors prennent le mouvement

vibratoire spécial à la lumière et à l'électricité; enfin il en est qui tournent autour de la terre dans le sens est-ouest, déterminant ainsi par attraction sa rotation dans le sens inverse ouest-est, et fixant l'axe de rotation de notre globe, sans parler des phénomènes magnétiques engendrés par cette rotation même. Les radiations qui ont pénétré dans la terre prennent, grâce à la résistance rencontrée, la forme globuleuse liquide et constituent ainsi la force calorifique attractive et celle qui tend à grouper les particules terrestres de façon à constituer un sphéroïde.

Le surplus de l'énergie rayonne de la terre vers l'espace et peut déterminer des effets analogues sur des corps plus petits tels que la lune, ou, s'il s'agit d'une autre planète, ses satellites. Les radiations qui suivent la direction centrifuge produisent l'attraction vers le centre du globe, et tout corps attiré par lui constitue un obstacle à la propagation de ces rayons centrifuges, en rapport avec son degré d'imperméabilité. D'après cela, on doit se représenter le poids d'un corps comme la mesure du degré de résistance de ce corps au passage des rayons, ce qui fait que ce poids est proportionnel à la masse du corps.

L'électroïde, retenue dans la terre sous forme de chaleur, maintient à l'état liquide les matériaux sous-jacents à l'écorce, et comme les liquides peuvent également entrer en rotation, la masse liquide intérieure tournerait en sens inverse de cette écorce. Le magnétisme ne serait plus qu'un effet de ce double mouvement. Cette rotation de la masse fluide centrale est nécessaire, parce que l'énergie calorifique et de gravitation agit uniformément sur l'écorce terrestre très mince; lorsque cette masse commencera à se solidifier, l'écorce éclatera et la terre deviendra semblable à ce qu'est la lune. Ce phénomène se produira dès que la radiation solaire sera impuissante à contre-balancer la radiation terrestre. Chaleur et gravitation diminueront concurremment.

Pour la suite de l'exposé de sa théorie, qui est en définitive une tentative de conciliation des théories de l'émission et des ondulations, nous laisserons la parole textuellement à Rychnowski lui-même, de crainte de trahir sa pensée : « Sous

l'influence des radiations solaires, les rayons de gravitation s'écartent de la normale, la verticale n'est donc pas constante, et tous les objets qui dépassent le niveau de la terre sont, pendant le jour, également déviés de la verticale, qui n'est normale que du côté de la terre qui ne voit pas le soleil. Grâce à l'électroïde, l'équilibre de gravitation des corps peut être troublé et leur attraction par la terre diminuée ou augmentée. La lune produit également une déviation analogue de la verticale. Les rayons qui déterminent la rotation de la terre, agissant de l'est à l'ouest, exercent leur attraction sur l'axe de la terre, suivant une direction horizontale tangentielle; ils rencontrent donc et traversent obliquement les objets surélevés, puisqu'ils croisent les rayons de la gravitation à angle droit. Mais un seul hémisphère de la terre étant affecté par les rayons solaires, et ceux qui passent à côté de l'hémisphère éclairé se perdant dans l'espace, il en résulte qu'aux équinoxes l'activité des rayons qui agissent sur l'axe commence à minuit, s'accroît jusqu'à six heures du matin où elle atteint un maximum, s'abaisse graduellement pour atteindre son énergie minimum à six heures du soir. Dans les autres saisons, les *maxima* et *minima* coïncident toujours avec le lever et le coucher du soleil.

« La force vivifiante et rafraîchissante de l'atmosphère terrestre dépend de la présence de ces rayons de rotation. Ces rayons mécaniques ne se distinguent pas, par leur composition, des rayons qui atteignent la terre verticalement et dont ils se sont simplement détachés.... Ils agissent sur la couche atmosphérique et sur tous les corps placés à la surface de la terre, auxquels ils cèdent l'excès de leur énergie proportionnellement à la résistance qu'ils rencontrent dans leur course. Ce sont des rayons de vie dans toute l'acception du mot. L'absence de ces rayons a pour conséquence l'abaissement des processus vitaux, lequel se traduit par le sommeil chez les personnes en bonne santé, par une aggravation de leur état chez les malades. Le malade, gravement atteint, attend avec impatience les heures qui doivent lui apporter du soulagement, et l'esprit déprimé se réveille à l'espoir dès que le premier rayon du soleil brille à l'Orient... »

Les variations de la pression atmosphérique, donc de la pesanteur ou de la gravitation, les orages électriques, les cyclones, etc., tout dépend de la variabilité des radiations solaires. Les tremblements de terre s'expliquent par la résistance qu'oppose à la rotation de la masse liquide intérieure du globe l'écorce terrestre incomparablement plus froide et en voie de continuelle rétraction.

Les radiations solaires n'étant, à leur émission, que des porteurs d'énergie, et nullement des rayons calorifiques, il en découle cette conséquence intéressante, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'attribuer au soleil l'énorme température que lui supposent les physiciens; le soleil peut même être habité, et il le serait probablement, dans ce cas, par des êtres supérieurs à l'homme terrestre, par l'intelligence et la spiritualité. Quant aux protubérances solaires, Rychnowski les considère comme correspondant à des lacunes dans l'ensemble des radiations énergétiques émanées de l'astre central de notre système planétaire, lacunes dues à la perte de l'énergie absorbée par les planètes. Le même fait s'observe en effet, expérimentalement, quand l'électroïde n'est pas distribuée d'une manière uniforme à la surface d'un corps; on voit alors se produire des arcs lumineux destinés à rétablir l'équilibre.

En dernière analyse, voici comment se comporte un rayon d'électroïde. A tout corps qu'il rencontre sur son chemin, il communique l'impulsion à un double mouvement : 1° un mouvement de rotation; 2° un mouvement de translation qui tend à le rapprocher du centre d'émission. A mesure que le corps se rapproche de ce centre, il perd de sa vitesse jusqu'à ce qu'enfin il soit arrivé à un point neutre, et alors il ne se meut plus qu'en vertu de son inertie. Le mouvement de translation du corps est toujours une ligne courbe. Donc la forme de l'orbite dépend de la masse du corps, et il en résulte qu'un corps de faible masse ne saurait décrire une courbe circulaire ou elliptique, mais une ligne allongée, comme c'est le cas des comètes par exemple. Un corps en mouvement peut abandonner une partie de son énergie à un corps plus petit et le maintenir dans sa dépendance, suivant la même loi qui le lie à la source primitive d'énergie.

Conséquences biologiques. — Qu'est-ce que la vie? Se demande Rychnowski. Où chercher le mystère de cette cellule organique à l'aide de laquelle Darwin prétend édifier tout l'univers? Nous avons vu plus haut que lorsque l'électroïde vient frapper une lame polie, il se forme, aux dépens d'une partie des rayons réfléchis, des globules brillants d'électroïde liquide. Chacun de ces globules est un centre de force, émettant constamment des rayons centrifuges qui attirent de la matière et s'en revêtent. Selon la nature chimique de cette matière et les conditions où l'électroïde agit, le globule change sa forme en celle qu'affecte ordinairement la substance en question. Dans ces conditions, le centre de force perd son pouvoir de radiation, mais la particule matérielle reste saturée d'énergie. C'est le premier moellon de l'édifice, et pour le construire, il en attirera d'autres semblables. Dans ce processus de groupement est renfermé tout le mystère de la formation cellulaire, et se laisse saisir le premier indice de la vie organique.

La particule matérielle formée offre toutes les propriétés, contient toutes les dynamides qu'étudient les sciences physico-chimiques, et constitue une individualité qui va lutter pour l'existence contre le reste de l'univers, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées; après quoi sa matière se décomposera en ses éléments fondamentaux, et son énergie libérée retournera dans l'océan de l'énergie universelle. Si l'homme parvient à se rendre maître d'un des éléments qui concourent à la formation des organismes, il pourra, sous de certaines conditions, provoquer des modifications dans l'économie humaine et animale, et en particulier soulager les souffrances des malades. Nous avons déjà vu, dans la partie expérimentale, que sous l'influence du flux d'électroïde les substances organiques (albumine, muscle, jaune d'œuf, etc.) sont préservées de la putréfaction, et que la vitalité des bacilles est modifiée dans un sens ou dans l'autre, selon le cas.

D'après Rychnowski, le fluide électroïdique respiré produit les effets suivants : 1° un sommeil paisible, si l'action n'est pas prolongée; 2° une amélioration de l'appétit et une activité plus grande des fonctions digestives; 3° une augmentation

de la puissance sexuelle; 4° une destruction des principes septiques et nocifs en général.

Un malade, souffrant de vives douleurs du pied et qui était venu auprès de Rychnowski en boitant, se retira radicalement guéri au bout de quelques minutes. On ne dit pas de quelle nature était cette affection douloureuse du pied.

Le fluide électroïdique accélère également la croissance des plantes, à l'instar des passes magnétiques. Sous l'influence de l'électroïde, l'arome des fleurs se développe si activement que Rychnowski a pu recueillir, sur des fleurs vivantes, dans de l'huile, ces principes volatils; il avait imaginé pour cela un appareil spécial.

D'après tout ce qui précède, le séjour à l'air libre et surtout aux altitudes doit être très favorable; les radiations solaires viennent désinfecter la cavité buccale et le pharynx, ainsi que les plaies, ulcères, etc., en même temps qu'ils apportent à la rétine les images lumineuses. L'électroïde, produite artificiellement, cause les mêmes effets, toujours liés à une agréable impression de fraîcheur. « J'ai le ferme espoir, dit Rychnowski, que cette nouvelle énergie remplacera dans l'avenir les demi-moyens tels que la lumière et la chaleur (tant au point de vue économique que médical, etc.), que nos appartements seront éclairés pendant la nuit avec une lumière identique à celle du jour et qu'on pourra y emmagasiner en telle quantité un air vivifiant qu'on y respirera comme dans l'atmosphère des montagnes, qu'enfin on arrivera à préserver radicalement l'organisme humain de sa destruction prématurée. » Puisse Rychnowski être bon prophète!

Pour ne rien omettre qui soit de nature à intéresser nos lecteurs, signalons encore une théorie de notre auteur, vrai hors-d'œuvre qui nous paraît passablement fantaisiste. D'après Rychnowski, les rayons vitaux, que nous avons mentionnés plus haut, modifiés par les surfaces qui les renvoient et les corps qu'ils traversent, emporteraient en eux les images des scènes et des objets; ils les restitueraient intégralement si les rayons (géométriquement) normaux ne s'y opposaient pas. Les rêves, les hallucinations, les visions, etc., ne seraient plus que les images évoquées par ces rayons dans la psyché

de l'homme, résultat auquel concourraient aussi les rayons de gravitation. En admettant que les rayons vitaux ainsi modifiés emportent en eux des images, — ce que l'auteur ne prouve par rien, — par quel mécanisme les rayons normaux détruiraient-ils ces images, et comment les rayons de gravitation les favoriseraient-ils ? Peut-être quand l'auteur aura exposé sa théorie plus clairement et plus nettement, comprendrons-nous son idée. Jusque-là le scepticisme est de rigueur.

Applications à l'occultisme. — Si l'électroïde est à la fois le principe matériel et le principe dynamique de toutes choses, elle doit intervenir dans tous les phénomènes de la nature, donc aussi dans ceux de l'occultisme. Nous avons effectivement, et à plusieurs reprises, signalé des analogies entre certaines manifestations de l'électroïde et celles de l'occultisme et du mediumnisme. D'ailleurs, en sa qualité de cause profondément occulte, l'électroïde est faite pour plaire à des occultistes, et même, si elle leur déplaisait, ils seraient bien forcés de ne pas l'ignorer, à cause même des analogies que nous avons mentionnées, et aussi pour rester fidèles à leurs traditions. Les théories occultistes, tant modernes qu'anciennes, admettent, sous des vocables différents, il est vrai, une force primordiale mystérieuse, à substratum matériel, car si fin et si ténu qu'on le suppose, il est toujours matériel. La tendance est aujourd'hui d'identifier cette énergie avec l'éther de la science moderne, à tort ou à raison [1]. L'électroïde de Rychnowski fera bien mieux leur affaire, et si cette électroïde n'est pas un mythe, on sera forcé de reconnaître que l'ingénieur polonais a réussi à capter, à isoler cette force primordiale, si profondément latente, dont Hæckel et certains monistes font leur Dieu.

Ce n'est pas Rychnowski qui a fait ressortir toutes ces

1. Thury attribuait les phénomènes médiumniques à une substance particulière, à un fluide ou à un agent qui, à l'instar de l'éther des physiciens, transmet la lumière, pénètre toute matière nerveuse, organique ou inorganique, et qu'il appelait psychode; il proposait de nommer *force ecténique* (d'expansion) le pouvoir qui s'exerce quand l'esprit agit à distance au moyen du psychode. Crookes a identifié sa *force psychique* avec la force ecténique de Thury. Cette force a une parenté manifeste avec l'électroïde.



analogies; car malgré son *homunculus*, il ignore l'occultisme ainsi que l'od et le magnétisme animal. Toutes les déductions concernant les sciences occultes sont dues à Lang, et c'est d'après lui que nous en ferons un bref exposé pour compléter ce qui a déjà été dit.

Il paraîtrait que les phénomènes de mouvement provoqués par les médiums, lévitation et déplacement d'objets, s'expliqueraient très bien par un dégagement d'électroïde. Celle-ci, comme nous l'avons vu plus haut, agissant sur la gravitation pour l'augmenter ou la diminuer, on rendrait compte du même coup de la diminution et de l'augmentation de poids des corps. Cet accord entre le microcosme et le macrocosme serait d'une importance capitale pour l'occultisme, et il acquerrait la valeur d'un fait scientifique s'il était prouvé que l'énergie dégagée par l'homme est capable de déterminer des mouvements de rotation analogues à ceux que produit l'électroïde. Lang pense que les tables tournantes, les mouvements odiques et ceux déterminés par les effluves des mains (expériences de Hager [*Uebers. Welt*, 1897] sont précisément la preuve de ce fait. Il rappelle à ce propos une expérience qui lui est personnelle. En présentant son doigt, à une distance de 1 centimètre environ, à une boule de verre nageant dans du pétrole chargé d'électroïde, la boule se mit à tourner; en même temps son doigt était comme attiré vers la boule et lui donnait la sensation comme s'il était plongé dans une toile d'araignée, avec les picotements particuliers que produisent les petites décharges électriques; on entendait le crépitement de ces décharges, mais il n'y avait point d'étincelle visible.

Dans les séances spirites, les phénomènes physiques sont fréquemment accompagnés d'un souffle frais, qui se remarque aussi dans les expérience de magnétisme; Lang compare ce souffle à celui qui se produit dans le dégagement de l'électroïde. Un rideau placé sur l'appareil générateur d'électroïde se gonfle et présente au toucher une résistance élastique très nette, phénomène qui a son pendant dans le gonflement des rideaux observé dans les séances spirites.

Enfin les phénomènes lumineux des séances obscures

s'expliqueraient encore par le dégagement d'électroïde offert par les médium; jusqu'à l'odeur phosphorée qui, en pareil cas, est souvent perçue par les assistants, et qui est identique à l'odeur de l'électroïde. Nous faisons abstraction de la supercherie toujours possible dans ces séances, si elle n'y joue pas le rôle principal. Parmi ces phénomènes lumineux, il faut ranger les brouillards à reflets bleuâtres qui précèdent l'apparition des formes matérialisées, et dont nous avons montré plus haut l'analogie avec les condensations électroïdiques vaporeuses. A ce propos, il faut remarquer que Rychnowski a observé dans l'obscurité prolongée les effluves lumineux qui se dégagent de l'homme tels que les avait vus bien avant lui Reichenbach, dont il ignorait les expériences[1]. Un autre fait intéressant, c'est que, selon Rychnowski, l'eau fraîchement tirée à la source est lumineuse par l'électroïde dont elle est chargée et qu'elle perd rapidement à l'air libre.

L'électroïde constituerait en quelque sorte le corps astral de l'univers, et naturellement se trouverait dans un rapport perpétuel avec le corps astral humain. A cet égard Lang cite la phrase suivante d'Eckstein (*Sphinx*, V, p. 58) : « La vraie nature du corps astral, qui conditionne les rapports de l'homme avec le macrocosme, avec le monde sidéral, apparaît clairement, car déjà d'après les lois newtoniennes de la gravitation, tous les mouvements de l'univers sont coordonnés d'une façon déterminée. » Si la découverte de l'électroïde pouvait jeter quelque lumière sur cette question du corps astral ou périsprit, qui a déjà fait couler des flots d'encre sans qu'elle ait grandement progressé, elle rendrait un fameux service aux spirites et peut-être apporterait une grande déception à quelques-uns. Du même coup, le problème de

1. On sait que d'après Reichenbach, l'haleine est une source d'od abondante, le résultat des processus chimiques qui ont lieu dans les poumons. Les sensitifs voient l'haleine lumineuse sur eux-mêmes et sur les autres. Si l'on aspire dans l'obscurité l'air d'une grande cloche de verre chargée d'électroïde, il se forme dans l'intérieur de la cloche, et tournée vers la bouche, toute une couronne de globules lumineux qui signale la voie d'absorption de l'électroïde. Lang a fait cette observation chez Rychnowski le 3 octobre dernier.



la matérialisation se trouverait singulièrement éclairci, car on sait quel rôle prépondérant on y attribue au corps astral.

Mais nous croyons bien que l'électroïde nous donnerait un spiritisme sans esprits, ce qui serait dans tous les cas original. Seulement, comme le dit très bien A. Lampa (*Sphinx*, juin 1893), « l'étude des phénomènes spirites ne prendra un caractère scientifique que du jour où aura été découverte la forme particulière d'énergie qui est à leur base. Cette découverte seule nous fera connaître les conditions qui président à ces phénomènes et nous donnera la clef d'une véritable métaphysique expérimentale... La physique trouvera déjà le moyen de produire cette forme d'énergie indépendamment des esprits et de l'introduire dans son domaine propre, non sans le plus grand profit pour l'humanité. » Lampa supposait que cette force, de nature inconnue, devait être apparentée avec l'électricité, et Gessmann (*Uebers. Welt*, 1897) a exprimé la même idée. Or l'électroïde est précisément apparentée avec l'électricité, et comme les occultistes français emploient depuis quelque temps avec succès cette dernière pour renforcer les phénomènes physiques du médiumnisme, il serait bien étonnant, pense Lang, que les résultats ne fussent encore bien plus éclatants avec une énergie aussi libre et aussi puissante que l'électroïde.

Le chapitre des *applications techniques* sera écrit quelque jour par Rychnowski, qui étudie en ce moment les modifications à apporter aux appareils électriques et électro-dynamiques, aux moteurs, etc., dont le mécanisme s'en trouvera, paraît-il, très simplifié et très amélioré.

Quoi qu'il en soit des théories de Rychnowski et de quelques idées plus ou moins hasardeuses qu'il a exprimées, nous devons croire, d'après le témoignage de Lang et des membres de la commission spéciale qui a contrôlé les faits, que les expériences relatées dans la première partie de cet article sont sincères et authentiques. Mais, nous le répétons, elles n'auront droit de cité dans le domaine de la science que du jour où l'inventeur sera mis à même de publier le secret de son appareil, pour la construction duquel des recherches très coûteuses lui ont été imposées. La décou-

verte de Rychnowski se réclamant uniquement de la science positive, il y a lieu de ne pas ménager la confiance à son auteur, en attendant que la préparation de l'électroïde ne soit plus un mystère. Mais ce n'est que par une prompte divulgation de ce secret qu'il sera coupé court aux suppositions malveillantes qui tendent à se faire jour, et il est d'autant plus désirable que cette divulgation ait lieu que les applications de l'électroïde, si son existence n'est pas un mythe, seraient d'une importance vraiment extraordinaire pour l'humanité.

TÉLÉPATHIE

CAS DE PULTAVA

Ayant été marié depuis trois ans, je voulais passer la canicule avec ma femme à la campagne, chez ma sœur qui habite une terre non loin de Pskow. Ce projet fut exécuté et après un séjour très agréable, nous nous rendîmes à Moscou pour rentrer enfin à Kieff. Ce fut alors que ma femme tomba subitement malade, de cette influenza meurtrière. Tout allait cependant bien, elle finit par se rétablir peu à peu, et nous avions l'espérance de pouvoir bientôt quitter Moscou, pour continuer notre route, lorque, brusquement, et d'une manière inattendue, une affection au cœur mit fin, sans douleur, à son existence.

Je n'essaierai pas à dépeindre mon désespoir, mon épouvante, les mots ne me suffiraient pas. Ce n'est pas non plus la chose dont je veux vous parler, Monsieur, c'est d'une vision qui eut lieu dans le même temps. Mon père, habitant de la ville de Pultava, et ignorant la maladie de sa belle-fille, mais la sachant avec moi, à Moscou, fut bien surpris de la voir, en sortant, à côté de lui, et l'accompagnant. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut que ce n'était qu'une hallucination et, pris d'effroi et d'une angoisse inexpliquée, il nous adressa à l'instant même un télégramme, demandant des nouvelles de ma femme. C'était à l'heure où elle était morte.

Voici les faits, tels qu'ils se sont passés. Je vous les communique, en vous suppliant, Monsieur, s'il y a quelque chose

d'explicable sur ce sujet, d'être assez bon pour me le dire, je vous en serais reconnaissant toute ma vie.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

Votre très respectueux

WENECIAN BILILOWSEF,
Studiosus medicinae.

En réponse à une lettre par laquelle nous demandions si la dépêche avait été conservée, M. Bililowsef nous écrit :

Kieff, 2/14 XII 91.

Je regrette infiniment de ne pouvoir vous envoyer la dépêche en question; ayant été frappé d'un si grand malheur dans la perte douloureuse de ma chère compagne, je n'ai pas conservé la dépêche de mon père, ne me doutant pas qu'elle pourrait être un jour d'une importance quelconque. Je ne puis vous communiquer que les dates du malheureux événement, qui sont les suivantes : le 15 juillet, ma femme et moi, nous nous rendions à Moscou, et c'est là, le lendemain, que ma femme tomba malade, ayant gagné une forte influenza. Son état inquiétant se prolongeait jusqu'au 20 du même mois, elle se remit pourtant et passa le dernier jour hors du lit, se sentant tout à fait bien. Nous avions la bonne espérance de pouvoir quitter le lendemain Moscou pour nous rendre à Pultava où mon père nous attendait depuis quelques jours, ignorant la maladie de sa belle-fille chérie.

Vers le 8 octobre au soir, ma femme se sentit tout à coup très mal, et cette indisposition dura jusqu'à 10 heures, où une paralysie du cœur finit sa jeune vie.

Ce n'est que le 25 que j'avais enfin la force et le courage de communiquer par lettre cette triste nouvelle à mon père, et c'est seulement le 28, à 1 heure de l'après-midi, qu'il reçut cette missive.

La vision étrange, pourtant, lui apparut le 27, vers les 8 heures du soir, et, en ayant été fortement ému et inquiété, il nous avait adressé ladite dépêche. Pour toute réponse, il reçut le lendemain la nouvelle de la mort de ma femme.

Voilà tout ce que je peux vous dire à ce sujet, et je vous serais infiniment reconnaissant si vous vouliez bien m'éclairer sur ce cas si étrange et si douloureux pour moi. M. Flammarion, à qui je me suis adressé et qui a eu l'amabilité de me répondre, dit « qu'il y a là action d'un esprit sur un autre à distance ». Pourquoi, Monsieur, je me le demande incessamment, pourquoi ses parents à elle, à la chère défunte, pourquoi moi-même n'avons-nous jamais pu la revoir, malgré le désir ardent que nous en avions et malgré nos pleurs ?

WENECIAN BILILOWSEF.

UN

PROFESSEUR DE MAGIE INDOUE

OU

LES PRODIGES DU PROFESSEUR JHINGAN ET M. JACOB DE SIMLA[1]

J'ai reçu du bureau de l'*Akhbar-i-am, Lahore,* l'article suivant de M. Kanhaiyalal, daté du 8 février 1897. Mon correspondant fait précéder son message d'une préface avec la note suivante :

« Ci-inclus j'ai le plaisir de vous envoyer un article sur les prodiges du professeur Jhingan pour être publié dans le *Borderland*. Tout ce qui est rapporté dans cet article est basé sur des preuves écrites ; mais je puis vous assurer que le professeur, mon ami intime, a de bien plus grands prodiges à montrer au petit nombre des favorisés, comme de s'élever au-dessus du sol et de demeurer suspendu dans l'air sans aucun support, raidissant son corps de telle sorte qu'un lourd marteau ne peut ni le blesser, ni briser son crâne. Ce sera peut-être une nouveauté pour vous d'apprendre que lorsqu'il fait tenir un bâton dans l'air sans aucun support, lui et le bâton perdent leur ombre, c'est-à-dire qu'en plein jour nulle ombre n'est projetée devant le soleil, ni la nuit devant une lampe. Ceci n'est pas remarqué par des spectateurs ordinaires. J'ai demandé à mon ami de vous montrer, *d'ici*, quelque chose que vous aimeriez voir, comme de lire votre pen-

1. Traduit du *Borderland*, vol. IV, fascicule 2, par Mme de Rhodia.

sée à quelque date et moment déterminé ou quelque autre chose. »

En réponse à cette lettre, j'ai écrit, d'une écriture claire et lisible, deux simples questions : une d'elles se rapporte à une certaine combinaison de chiffres, l'autre occupe beaucoup ma pensée au moment où j'écris, et, en vérité, dans bien d'autres moments. Nul autre que moi ne pourrait comprendre cela. Je suis même embarrassé pour répondre à ma propre question. J'ai placé les deux questions sous enveloppe fermée et mis le tout en lieu sûr. Personne autre que moi ne connaît le contenu de l'enveloppe, et moi-même j'ignore la réponse à la seconde question. Si le professeur Jhingan peut lire mes questions écrites de Lahore, et, plus que cela, s'il peut y répondre, ce sera une preuve évidente. Les questions furent écrites le 17 mars 1897 et l'annonce de leur existence envoyée à M. Kanhaiyalal par le courrier suivant. Le résultat sera annoncé dans le *Borderland* le trimestre prochain.

Il est bon de noter que M. Jhingan, tout en s'attribuant des pouvoirs occultes, pratique la prestidigitation, mais seulement en amateur et sans en tirer profit.

Je dois noter que le professeur Jhingan n'avait jamais entendu même le nom de M. Jacob, ni du *Borderland*. M. Jacob une fois écrivit au professeur Jhingan par l'intermédiaire d'un ami commun, qu'il désirait le voir. Le professeur Jhingan y consentit. Après la conversation préliminaire, M. Jacob pria M. Jhingan de lui montrer ses pouvoirs occultes. M. Jhingan n'a que 21 ans, il est plutôt timide et réservé. Il nia avoir de grands pouvoirs, cependant il lut la pensée de M. Jacob, prit sa petite canne et la fit tenir en l'air devant ses yeux sans aucun support. M. Jacob approuva les expériences d'un sourire, c'étaient peut-être les faits les plus merveilleux qu'il pût montrer à un maître, tel que M. Jacob. Ceci fut fait dans la maison d'un marchand.

M. Jacob naturellement désira le voir plus à loisir et lui demanda de venir chez lui. M. Jinghan s'y rendit. Là, étant prié par M. Jhingan de montrer à son tour sa propre puis-

sance, M. Jacob lui demanda où il était, lui (Jacob). M. Jhingan répondit qu'il était debout devant lui. M. Jacob lui dit de regarder vers la porte, au dehors, et M. Jhingan vit le double de M. Jacob suspendu dans l'air et immobile. M. Jhingan se tenait sur le seuil de la porte, l'original de M. Jacob était dans l'appartement, son double au dehors, sous le ciel.

Secondement, M. Jacob produisit une nuée de papillons, comme celle qui est racontée par Tautriadelta dans son autobiographie (*Borderland*, avril 1896, page 149). M. Jacob a une baguette-talisman qu'il porte toujours sur lui (comme la lampe d'Aladin), suspendue à un fil de soie noire passé autour de son cou. Il agita cette baguette contre la figure du professeur Jhingan (pour le magnétiser?), et à l'instant apparut aux yeux du professeur une nuée de papillons si dense que nul objet dans la chambre, sur les murs ou au plafond ne pouvait être vu au travers; puis, de nouveau, sur un autre mot, les papillons disparurent.

Troisièmement, il fit paraître son salon (où il était seul avec le professeur Jhingan) tout en feu, rempli de grandes flammes, mais sans chaleur. M. Jhingan fut pleinement satisfait de voir tout cela.

M. Jacob a environ 45 ans. Son nom en entier est A. M. Jacob (Yaaquob). Il est brun de figure, petit de taille, et semble être d'origine asiatique. On dirait un Égyptien ou un Arménien. Il s'habille cependant à la dernière mode anglaise. Il aime à s'entourer d'un certain mystère et très peu de personnes savent quelque chose de ses réels pouvoirs. Ceux qui le connaissent affirment son caractère mystérieux. La police aussi a été témoin de ses pouvoirs magiques. J'ai appris beaucoup sur M. Jacob par mon ami M. Jhingan. Je réserve cela pour une autre occasion.

Pour le moment, cependant, je vous envoie une traduction libre d'un des articles fournis par moi à l'*Akhbar-i-am*, le principal « Urdu » quotidien de Lahore.

« Le vrai nom dans son entier de M. Jacob est A. M. (Ali Muhamed) Yaaquob. Les rangées de bungalows situées sur le côté gauche de la route allant de Town-Hall au Lakkar-

Bazaar appartiennent toutes à M. Jacob. M. Jacob est prodigieusement riche. Son salon est bien plus richement meublé que celui de Son Excellence le vice-roi, que celui d'aucun Maharaja de Patiala, du Nizam ou d'Hyderabad. Comme le lecteur sait, M. Jacob est dans le commerce des pierres précieuses et autres objets précieux, et ses clients sont les chefs natifs de l'Inde.

On ne sait rien de sa religion, mais lorsqu'il parle dans l'idiome du pays, il emploie fréquemment des phrases mahométanes. Il vit à la mode européenne la plus raffinée. Il n'est pas marié, mais a un libre accès dans la société des femmes les plus fashionables, et se joint volontiers aux parties et aux pique-niques. Il semble avoir la nature la plus compatissante. Si un berger bat durement ses bestiaux devant M. Jacob, celui-ci se met en colère.

La haute société le considère comme un très riche marchand, seigneur des seigneurs. Mais pour ce qui est de la classe moyenne des Européens ou des Indiens, il leur est très difficile même de voir M. Jacob. Il quitte rarement sa maison. Quand il va au Bazar, il achète dans les boutiques des Européens et dans celles des natifs les articles qui ont le plus de valeur. Quoique célibataire, il a des centaines de domestiques et des grooms qui vivent avec lui dans ses bungalows et (peut-être) pour garder ses importantes valeurs, il a toujours une garde de police pour le servir, consistant en une vingtaine de constables et un sergeant dont les dépenses sont payées par lui-même.

En dépit de tout ceci, M. Jacob est généralement inconnu à Simla. Dans l'Inde son nom vint à être connu il y a quelque trois ans, à l'occasion de l'affaire du diamant d'Hyderabad. Le prix de ce diamant était de 43 laks de roupies (4 300 000 fr.). Le lecteur connaît la procédure ordinaire de cette affaire, aujourd'hui nous venons lui communiquer quelques détails extraordinaires sur M. Jacob, — un des hauts faits de sa puissance magique.

M. Jacob négocia la vente de ce diamant à Hyderabad, le donna au Nizam, prit 43 laks de roupies et revint à Simla

de nouveau. Après quelques jours, le Nizam vint à savoir que le diamant qu'il avait ainsi acheté était faux. Il télégraphia aussitôt à la police de Simla. La police entoura la maison de M. Jacob et eut la grande satisfaction de savoir parfaitement bien que M. Jacob était dans sa chambre. M. Jacob aussi connaissait les mesures prises par la police.

A ce moment-là arriva un télégramme d'Hyderabad annonçant que M. Jacob s'y trouvait, qu'il avait interviewé le Nizam et apportait le diamant vrai ainsi que les 43 lacs de roupies. M. Jacob s'était excusé auprès du Nizam pour sa méprise en lui donnant la pierre inférieure au lieu de la pierre vraie. Il avait déposé devant le Nizam la somme de 43 laks de roupies ainsi que l'article authentique, lui demandant d'accepter l'un ou l'autre à son choix. Le Nizam préféra prendre la pierre vraie, et M. Jacob, avec la somme et le diamant faux, disparut de nouveau. La police de Simla recevait pendant ce temps un autre télégramme l'informant que l'affaire était arrangée et que la police n'avait plus à s'en occuper.

Le cas qui vint en cour de justice un peu plus tard fut la conséquence du changement d'idée du Nizam. Le Nizam, après ce premier arrangement, désira de nouveau rendre le diamant (peut-être quelque soupçon en fut-il cause), cela ne plut pas à M. Jacob, et c'est sur ce désaccord que l'affaire vint devant la haute cour de Calcutta. Durant l'instruction du procès, on dit que M. Jacob dépensa bien quatre laks de roupies dans l'espace de quatre jours. Ce que le Nizam prodigua de son côté dut bien s'élever à dix laks. A la fin, l'affaire se termina par un compromis. M. Jacob se contenta de la moitié du prix, rendit l'autre moitié, et le Nizam garda le diamant. Nous ne croyons pas que M. Jacob puisse faire des diamants par sa puissance magique; mais ceux qui connaissent ses secrets ont raison de soupçonner cela.

On dit que le gouvernement est maintenant devenu soupçonneux au sujet de M. Jacob. Il lui a intimé l'ordre de ne plus négocier d'affaires avec les chefs de l'Inde, et même qu'il eût à quitter le pays. Durant la saison dernière M. Jacob a vendu aux enchères beaucoup de la riche collection

de ses curiosités. Nos lecteurs ont pu voir ces nouvelles dans les journaux de Simla. Il a dit à notre interviewer que dans la dernière enchère il avait subi une perte de 40 à 50 laks de roupies. Mais son salon contient encore plusieurs articles, tels que tabatières, cuillères, tasses, couteaux, cannes, plumes, etc., chacun de la valeur de 1 lak ou 10 laks de roupies; et il en a bien d'autres dans ses coffres. Durant l'hiver, M. Jacob a l'habitude de voyager en pays étrangers, et chaque fois qu'il voyage il fait réserver tout le steamer pour lui. Il a maintenant l'intention d'aller en Chine ou en Tartarie et de passer dans ce pays le reste de sa vie. Pendant la semaine de Noël il était à Lahore. En ce moment il est à Calcutta.

PRODIGES DU PROFESSEUR JHINGAN

Une brève description de ses talents.

Il peut produire, en apparence de rien, toutes sortes de choses telles que des fleurs, des végétaux, des fruits, des feuilles de bétel, des pièces de monnaie, etc., etc. Il peut faire tenir un bâton, ou un papier, ou un livre, ou une lampe allumée dans l'air, sans aucun support, en apparence par la seule force de sa volonté. Non seulement ceci, mais il peut ordonner à cet objet de se pencher vers un point ou vers un autre. Il peut passer des couteaux au travers du corps sans blesser, et la coupure est cicatrisée aussitôt. Il peut enlever des petits objets tels que bagues, monnaies, etc., que vous tenez dans votre main, par son mystérieux pouvoir et leur ordonner de venir là où il vous plaira. Une fois il a fait passer dans une autre chambre une grosse bouteille qui était sous un mouchoir.

Je dois dire que moi-même je ne lui ai rien vu faire d'extraordinaire et digne d'être cité, non qu'il ait jamais hésité à me satisfaire, mais simplement parce que je ne le lui ai jamais demandé; car ces choses n'ont rien de curieux pour moi. J'aime à être guidé plutôt par l'intelligence que par les sens. Lorsque je me suis une fois convaincu de la possibilité de tels « miracles », c'est fini, je ne me donne plus la peine

de rechercher les faiseurs de « miracle » et d'être personnellement un témoin de leurs actes. En outre, quand des journaux comme le *Borderland* me fournissent le témoignage des meilleurs parmi les savants de premier ordre de l'Orient éclairé, tels que MM. Crookes, Lodge et Wallace, etc., je croirais bien plus à la perspicacité et à la pénétrante vue de ces experts qu'à mes propres sens faibles et inexpérimentés.

Je puis être dans l'erreur en n'éprouvant aucune curiosité à voir ces faits de mes propres yeux. Mais certainement c'est une chose que les autres ne peuvent me reprocher. Supposez que moi aussi j'ajoute mon nom à la liste des nombreux témoins, que sera-ce pour le sceptique? Seulement un simple témoin de plus aux « sens abusés » ou à la cervelle dérangée.

Cependant, quoique je ne sois pas moi-même désireux d'éprouver les capacités du professeur, je m'intéresse au travail que vous faites pour convaincre les sceptiques, et c'est pour cela que j'ai pris la peine d'écrire cet article. Je lui ai demandé une chose (suggérée par vous dans le cas du *général Larrison*), d'essayer ses « spokics » pour transporter instantanément des objets de New-York en Angleterre (voyez le *Borderland*, avril 1896, page 128), c'est-à-dire s'il peut faire apporter ici le *London Times* ou le *New York World* par exemple, le jour même de leur publication. (Le professeur peut aussi transporter des objets.)

Je suis heureux de vous informer qu'il a accepté le défi. Pour le moment, il est incapable d'essayer une si prodigieuse expérience. Mais après un plus ample développement et accroissement de ses pouvoirs, il dit qu'il le fera, s'il réussit à avoir le *Times* ou le *World* le jour de leur publication et ainsi une semaine plus tôt que le premier courrier. Je mettrai immédiatement à la poste différentes feuilles ou morceaux de feuilles pour vous et d'autres principaux journaux sous couverture recommandée. Le professeur Jhingan, à ce qu'il me semble, n'a aucune idée des difficultés psychologiques qu'il y a à accomplir ce fait comme l'explique le « général

Larrison ». A un esprit ordinaire, il peut réellement sembler très étrange que tandis que des objets communs peuvent être aisément transportés d'une place à une autre, il puisse y avoir tant de difficultés à faire la même chose avec un journal. Cependant les raisons du « Général » sont tout à fait intelligibles. Peut-être savez-vous que feu Mme Blavatsky fut priée par probablement M. A.-P. Sinnet, alors éditeur du *Pioneer*, d'accomplir ce même fait si elle désirait donner une preuve tout à fait convaincante de ses pouvoirs aux sceptiques, et leur fermer la bouche une fois pour toutes. Mais elle ne fit pas cela, comme tout le monde le sait.

Un objet perdu retrouvé.

Sans expliquer davantage pourquoi je ne suis pas aussi curieux que quelques-uns de mes lecteurs le sont certainement, d'être personnellement témoin de si merveilleuses choses, je mentionnerai ci-dessous une très étonnante expérience de mon ami le professeur.

Mon père, mes deux plus jeunes frères et deux autres messieurs en furent les témoins, plus celui qui en fut le sujet et aussi le gagnant. Je n'ai aucune objection à donner les noms. Un certain Pandit Bishambar Natte Mota, un de nos voisins, employé aux bureaux du chemin de fer du gouvernement, était un soir assis avec d'autres messieurs dans notre boutique. M. Jhingan arriva, et, selon son habitude, se tint debout du côté de la route. Mon père, qui est tout à fait familier avec lui, et a vu plusieurs de ses prodiges, lui demanda s'il ne pourrait pas faire quelque « tamasha » pour l'amusement de ceux qui étaient assis. Le professeur y consentit et demanda ce qu'ils aimeraient à voir. Quelques-uns suggérèrent le transport d'une bague ou d'un cachet. Pendant ce temps Pandit Bishambar Nath Mota demanda s'il pouvait aussi rapporter une chose perdue. Le professeur demanda quelle chose. En apprenant que c'était sa montre qui lui manquait depuis déjà quelques semaines, il consentit à essayer. Il lava ses mains, et pour cela l'eau lui fut apportée par mon plus jeune frère Balkrisna. Il demanda alors une

petite quantité de riz. On le lui donna, et il lut quelques mots sur ce riz. Il demanda alors qu'un verre plein d'eau fût apporté devant lui pour recevoir la montre perdue. On l'apporta et il le garda devant lui à une distance de six ou sept yards, *et il ne le toucha pas, ni même ne s'en approcha pas.* Il jeta alors le riz enchanté autour de lui et du verre plein d'eau. Puis il plaça ses deux mains sur sa bouche comme s'il voulait souffler au travers. Il ferma les yeux, et après un moment les ouvrit et dit à l'auditoire que la montre était venue. Il pria le propriétaire d'aller voir si sa montre était dans le verre. O surprise ! la montre y *était.*

Certainement le sceptique pourra proposer des explications très étudiées ou très simples pour rendre compte de tout ceci. Par exemple, que M. Jhingan était lui-même le voleur et notre domestique qui apporta le verre d'eau son compère, qui, tout simplement, mit à l'avance la montre dans le verre. Que le lecteur prenne cela comme il voudra, mais, quoique je n'aie pas vu la chose de mes propres yeux, je puis, du moins, affirmer que M. Jhingan ne connaissait pas du tout M. Mata, et que ce fut par un véritable hasard que M. Mata et M. Jhingan se rencontrèrent alors, et le professeur ne peut pas non plus être soupçonné d'un acte aussi hardi que le vol.

Le lecteur sera naturellement désireux de savoir ce qu'est M. Jinghan. C'est un très beau jeune homme, de taille moyenne, aux muscles vigoureux mais à la charpente délicate. Il a environ 21 ans. Il appartient à une très respectable famille de brahmanes (prêtres) habitant à Amritsar (la grande cité Sikh) dans le Punjab. Son grand-père qui, dans un âge avancé, devint un ascète, était même plus étonnant que lui. Il y a un petit monument de marbre à Amritsar, où ses cendres sont un objet d'adoration pour les habitants d'Amritsar. M. Balmokand Jhingan est un strict végétarien et ne touche jamais à aucune boisson enivrante sous quelque forme que ce soit. Il vit selon les règles les plus orthodoxes et les plus strictes de sa religion et de sa caste. Il jeûne les mardis et ne prend aucune espèce de nourriture. Il a reçu une certaine instruction scolaire et peut parler anglais passablement. Il est marié (depuis dix ans !) mais n'a pas d'en-

fant. C'est un élève de feu le professeur R.-B. Robinson (qui vint visiter l'Inde en 1890), l'élève de feu M. Stainton Moses. Leur première rencontre fut très romanesque. Il semble être un psychique-né et a aussi du pouvoir sur l'esprit. Il ne peut pas opérer ses prodiges en tout temps, et après qu'il a fait quelque chose il semble être épuisé et fatigué. Il ne prend jamais d'argent pour montrer ses pouvoirs. De différentes manières, il a été soumis aux plus grandes tentations de l'argent et des sens, mais jusqu'à présent il n'a cédé à aucune. Comme inspecteur d'école, M. Shiv Diyal M. A. écrit (17 avril 1895) : « Le Pandit est un homme qui a de la fortune et a choisi cette voie dans la vie plus pour son propre amusement que pour le gain. Autant que je puis le savoir, il est le premier amateur que le Punjab ait produit dans cette profession.

Le Pandit est un maître en prestidigitation aussi bien qu'en mesmérisme et en psychisme, et ses tours de cartes ainsi que tous ses autres tours variés de passe-passe sont aussi intéressants et merveilleux que ceux qu'aucun professionnel européen peut faire avec tout l'attirail de la scène professionnelle. Mais ce qui rend les séances du professeur plus étonnantes, c'est que, lorsqu'il fait ses tours, il les fait de la manière la plus simple, sans aucun appareil arrangé d'avance ni aucune plate-forme, ainsi que plusieurs des témoins l'ont observé. M. Brij Lal Ghose « Rai Bahadar », assistant chirurgien honoraire de Son Excellence le Gouverneur général et Vice-Roi de l'Inde, écrit de Simla, à la date du 13 septembre 1896 (je cite une fois de plus son recueil d'attestations) :

« La grande chose avec le Pandit est qu'il n'a besoin d'aucune plate-forme ou scène préparée d'avance. Il fait ses tours sur une table ordinaire, au centre du salon... Avec les appareils et les arrangements ordinaires du théâtre, je pense qu'il enlèverait son public et dépasserait, j'en suis sûr, tous ses collègues dans les divertissements magiques. »

Je lui ai suggéré l'idée de se procurer des certificats écrits par des personnes importantes avant que quelqu'un se hasardât à écrire sur lui. Parce que le monde incrédule,

vous le savez bien, est très difficile à convaincre, même lorsque des témoins de première main sont prêts à prêter serment.

Il a suivi mon conseil, et durant le peu de mois qui viennent de s'écouler, il a recueilli un plein livre de certificats de la main de personnes de haut rang, européennes, et indiennes. Il m'a gracieusement prêté ce livre, d'où je transcris les témoignages suivants :

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails en ce moment, par conséquent je mentionnerai seulement brièvement ce que le professeur a déjà fait devant tant de personnes. Son pouvoir pour lire la pensée est certainement merveilleux. Le 7 avril 1895, M. Jhingan donna une séance dans une réunion spéciale du « Punjab Union Club ». Le club (soit dit en passant) le plus respectable du Punjab, composé de la fine fleur de la société indigène, des membres les plus éminents de la magistrature et du barreau et comptant parmi eux les hommes les plus sceptiques et les plus incrédules. Voici le témoignage unanime.

Il donna un exemple remarquable de son pouvoir de lecture de pensée en transcrivant correctement certains mots écrits sur un morceau de papier, tandis qu'il était hors de l'appartement et que le papier se trouvait plié et fortement serré dans la main de celui qui l'avait écrit. Les mots étaient écrits dans une langue peu familière au Pandit.

Signé : KALI PROSONO ROY. M. A. B. L. (le plus riche et le plus éminent avocat de la haute cour de justice de Calcutta et cour suprême, PUNJAB), *Président.*

M. GUPTA (éditeur de la Tribune),
JAISHI RAM, B. A. (*Avocat*, COUR SUPRÊME, PUNJAB) *Secrétaires honoraires.*

Lahore, 8 avril 1895.

M. Hari Kishan Kaul, M. A. et le premier indigène secrétaire du *Financial commissioner*, Punjab, écrit :

« Son tour le plus extraordinaire fut de *ré-écrire* les phrases



écrites dans toutes sortes de langues, sans voir ou toucher le papier original. J'avais écrit quelque chose dans un alphabet de ma composition qui n'aurait pu être compris par personne au monde, excepté moi-même et quelques membres de ma famille, et cependant il le reproduisit avec autant de facilité et d'exactitude qu'un autre pourrait le faire en copiant un passage « dans sa propre langue. Il montra ce pouvoir de différentes manières. Son application aux tours de cartes les rend tout simplement inexplicables. »

(Daté : Simla, le 29 septembre 1895.)

M. Chandor Bhan. M. A., professeur de mathématiques, Collège Oriental, Lahore, écrit en date du 1er octobre 1895 :

« Sa plus remarquable expérience fut celle de lire la pensée dans n'importe quelle langue du monde. J'écrivis, en son absence, quelques formules qui lui étaient complètement inconnues, et il les reproduisit sur un autre papier aussi aisément que si elles lui eussent été aussi familières qu'aux étudiants qui les emploient tous les jours. »

S. S. Thorburn, esq. C. S., commissaire du cercle Bawalpindi, écrit :

« Après avoir vu le Pandit lire la pensée chez un de mes amis, il vint chez moi, et deux fois j'ai soumis ses pouvoirs au plus sévère critérium auquel il me fût possible de les soumettre. Tout ce que je puis dire, c'est que, autant que j'en puis juger, c'est une réelle et incompréhensible puissance. Il ne pouvait y avoir aucune autre explication à ce qu'il fit que celle-ci, que bien réellement il lit la pensée sur laquelle l'esprit de son sujet (fut-ce même un sceptique) était concentré. »

M. W. K. Chand, B. A., principal Christian Mission High School, Multan, écrit, en date du 9 août 1895, au sujet de sa séance à l'École de la Mission Multon, le soir du 7 août 1895 :

« Ses expériences du magnétisme sur des objets, ses tours de cartes et de bague, furent réellement amusants et étonnants. Il produisit des fruits et des végétaux par des moyens d'enchantement. Mais son pouvoir de lecture de pensée, dans

toutes les langues du monde, est ce que j'ai vu de plus merveilleux et au-dessus de tout éloge. »

M. Narendra Nath, M. A., député-commissaire de Montgomery, Punjab, écrit en date du 2 septembre 1895 :

« Pundit B. M. Jhingan nous donna une représentation la nuit dernière. Sa lecture de pensée, sa production de fruits, de végétaux, etc., furent particulièrement réussies. »

Le capitaine F. Lyon et le capitaine Olivet Swanston, aides de camp de son Excellence le commandant en chef (Inde), écrivent de Simla, le 21 août 1896 :

« Nous avons eu le plaisir de voir Pundit Balmokand, Jhingan, d'Amritsar, faire deux excellentes expériences, qu'il appelle objets magnétisés et lecture de pensée. Dans la première il a fait passer, en apparence, un anneau que j'avais dans un « brinjal », et dans la seconde, il a lu un livre qui se trouvait en face de lui, avec les yeux bandés.

« Ces deux expériences furent très bien faites et différentes de toutes celles qu'on voit ordinairement dans ce genre. Il se fit aussi un trou dans la langue avec un canif et passa un mouchoir au travers. »

ENCORE M. JACOB

Un défi à la S. P. R.

Parmi les différentes formes de phénomènes psychiques qui ont exercé l'attention du chercheur moderne, nul n'a mieux réussi à échapper à la découverte et à défier l'explication que cette branche qui porte le nom de « magie indienne ». Le dévot croyant nous parlera d' « influences invisibles », le savant abattra notre enthousiasme avec « l'hallucination collective » et la « suggestion hypnotique », et même l'observateur ordinaire, quoique sans préjugés de foi ou de théorie, n'a pas de meilleure solution à nous offrir, comme résultat d'une soigneuse observation critique, que les « tours préparés » du magicien ou le « compère », toujours placé d'avance dans l'assemblée. Le manguier qui pousse, les pluies de fleurs, l'extase du fakir, et la corde suspendue dans

l'air, sont encore des mystères pour nous, et en dépit du ridicule et du sens commun, nous devons en venir au verdict de Browning, dans son poème sur la *Magie naturelle,*

Un membre bien connu de la S. P. R., dont le nom, dernièrement, a souvent été mis sous nos yeux au sujet du cas Burton, nous a gracieusement envoyé les extraits suivants de lettres d'un officier très distingué de l'Inde. L'intérêt que cet officier prend à la question est aussi vif que ses capacités de jugement et d'observation soigneuse sont indéniables. Nous ne pouvons qu'espérer que quelque résultat suivra l'impulsion que ses communications vont sûrement donner à ce sujet d'études.

Explications de M. Jacob.

Le premier extrait se rapporte au récit fait par le « magicien » lui-même (qui est bien connu des Anglais de l'Inde, et que nous appellerons « J. ») de certains phénomènes racontés par quelque observateur trop crédule, anxieux de voir le côté « le plus merveilleux de la question et au témoignage duquel on ne peut, par conséquent, pas se fier.

« Pour ce qui est faire bourgeonner et fleurir un bâton sec (un fait accompli autrefois par Aaron) « J. » dit qu'il *ne prit pas* la canne d'un des assistants, mais bien une canne préparée, et que moi — (ou n'importe qui) — pourrait faire le même « tour », si on me l'enseignait. Quant au corps transpercé avec une épée, il dit que le correspondant a omis de mentionner les mesures préparatoires, lesquelles consistent à pincer la chair jusqu'à ce que tout le sang ait été écarté, on n'a plus alors qu'à prendre quelques précautions pour ne pas toucher aux places vitales et avoir soin que l'air ne pénètre point dans la blessure. Cette expérience est communément faite par certains natifs. Quand il en vint à la marche sur l'eau, il prit un ton tout à fait différent, et dit : « Ah ! je ne puis pas faire cela maintenant. » Il dit que l'étang n'était pas dans son propre jardin, mais dans un lieu (que j'ai vu) à environ 7 milles plus loin, et que l'eau avait alors, à peu près, 18 pouces de profondeur. Le lieu est

sec maintenant. Il dit encore : « Je ne marchais pas sur l'eau, quoique je parusse le faire, mais j'étais *soutenu* dans l'air par « mon ami », qui était invisible aux autres. » Il continua alors, me disant que son « ami » était un homme qui était mort depuis cent cinquante ans, et qui, depuis qu'il lui avait été présenté, avait été assez bon pour être dans sa vie comme son ange gardien. Cette présentation eut lieu peu après que son oncle l'eut fait entrer dans sa secte, alors qu'il n'était encore qu'un enfant (son oncle avait à cette époque plus de quatre-vingt-dix ans) ; qu'il y avait quelque temps qu'il s'était aliéné son ami, et que depuis lors il ne l'avait plus vu. Il me dit tout cela comme s'il le croyait réellement. »

Lettres projetées.

L'extrait suivant se rapporte au sujet de « lettres projetées », dont on a tant parlé ces temps derniers. Il y a à peu près un mois, j'allai le voir, et par hasard lui demandai s'il avait vu son ami depuis peu. Il me répondit : « Oh ! oui, il était ici hier » ; puis après une pause : « Il est maintenant à Londres. » Il me raconta alors qu'il était venu pour lui dire qu'une de ses chères amies à Londres était en grand danger de mort, Qu'elle souffrait depuis quelque temps d'une extrême pauvreté de sang, et qu'en ce moment un médecin lui faisait prendre des remèdes pour reconstituer le sang, remèdes d'une force telle, qu'à moins que le traitement ne fût de suite arrêté, il accablerait son cœur et qu'elle serait morte dans peu de jours. Il fut alors convenu entre eux que « J. » aurait une lettre non signée, imprimée, dans laquelle il la préviendrait de ce qui se passait et du résultat certain, et que l' « ami » la transporterait à..... où demeure cette dame. La lettre avait été terminée, d'après lui, à 5 heures du soir, le jour précédent, et placée sur la table de toilette, dans la chambre de cette dame, le même soir, avant qu'elle ne montât s'habiller pour le dîner. Je le vis *deux jours* plus tard et lui demandai s'il avait appris aucun résultat de ses avis médicaux. Il me dit : « Oh ! oui ; la lettre a été remise, l'avis suivi et sa vie est sauvée. »

La suspension de la vie.

L'extrait suivant respire encore plus le merveilleux, quoique ici « J. » ne soit que témoin seulement. Il me dit qu'il avait *vu* les deux affaires, celle de la catalepsie, ou « transe », et celle de la « corde dans le ciel ». Il dit qu'il était présent aux funérailles et à la résurrection, après six mois, du fakir, dont le cas a été décrit par M. Drummond, à cette époque préfet à Bareilly, vers 1870. L'homme fut enterré, suspendu par des chaines, dans une fosse profonde, à pen près à trois pieds au-dessus du fond; sur le cercueil (qui fut vissé en présence de plusieurs personnes), et à deux ou trois pieds au-dessus, furent placées des planches, à six pouces à peu près du niveau du sol. Sur ces planches, on mit de la terre jusqu'à hauteur du sol. Dans cette terre, on sema du blé, qui poussa et fut moissonné. Durant l'enterrement, il y eut toujours sur les lieux six hommes de garde : deux du préfet et quatre du nabab. Au bout des six mois, le fakir fut retiré de là, et on le ramena à la vie en le frottant et réchauffant. Il dit qu'*il n'aurait pas pu* être ramené à la vie avant que les six mois (pour lesquels l' « Astor » avait arrangé de laisser son corps) ne fussent écoulés, et que durant une semblable transe le sang est « condensé », ce qu'il explique en disant qu'il se transforme en une substance jaune et visqueuse qui ne coule pas.

La corde dans le ciel.

De la corde dans le ciel, il dit : « Ceci n'est pas fait par les bouddhistes, mais par les adorateurs de Vishnu, à Madras. Cela est fait par la même sorte d'influence, et il est permis à ces hommes de gagner leur vie en le montrant. » Il semblerait, d'après ces mots, que ce soit une expérience commune, ce qui n'est certainement pas.

J'ai lu ce que vous avez écrit au sujet de l'hypnotisme, et il dit : « Non, il n'y a pas d'hypnotisme; votre ami est assez fort pour voir que beaucoup de personnes ne peuvent pas être hypnotisées et répondre à sa question. » Il ajouta : « Cela est fait par « covering », et expliqua ce qu'il entendait par

agence invisible, « c'est absolument comme lorsque je semblais marcher sur l'eau ».

Vous pouvez comprendre qu'un aigle peut être dressé à vous soutenir dans l'air pendant que vous semblez marcher sur l'eau, mais cela serait visible. De la même manière, la corde est tenue, et quand le garçon s'élève, il est enveloppé dans un brouillard de la même couleur que l'air, et rendu ainsi invisible. Voilà ce que c'est que « covering ».

Il dit qu'il avait vu faire cela en plein air, devant le nizam, dans un endroit où le nizam seul était assis, mais avec toute sa cour autour de lui. La corde fut jetée en l'air et y demeura; l'extrémité, environ à 30 pieds de haut, était cachée. Deux jeunes garçons s'élevèrent et disparurent; bientôt après leurs membres furent jetés en bas. Les acteurs de la scène dirent : « Oh! nous les brûlerons », et ils firent un grand feu sur lesquels ils les jetèrent. Une petite fille, leur sœur, s'écria : « Si mes frères sont brûlés, j'accomplirai *suttee* », et elle s'élança dans les flammes. En quelques minutes ils furent tous consumés. Alors un des garçons, sortant de derrière la foule, s'avança et demanda son frère; il appela, et une voix lui répondit de bien haut au-dessus. Puis le frère descendit le long de la corde, et tous les deux cherchèrent leur sœur, qui répondit et sortit alors de sous la chaise du nizam.

Telles sont, aussi exactement qu'il m'est possible de les donner dans un bref résumé, les descriptions de deux de ces manifestations, d'après le propre récit d'un témoin oculaire. Il disait que si vous vouliez quitter votre maison pendant six mois pour aller dans le Thibet, vous verriez des choses bien plus merveilleuses que celles-là, car les bouddhistes ne font nul secret de ce qu'ils croient et font.

Je mentionnai la Société pour les Recherches psychiques. Il dit : « Je pourrais faire cette société six fois plus puissante qu'elle n'est. Je pourrais réunir ici six savants et hommes d'honneur, leur faire signer un papier, et avoir le papier identique à Londres au bout de deux heures. Mais pourquoi ferais-je cela? Je n'ai nul besoin d'être mis en prison comme fou ou imposteur, et dans l'état actuel des connaissances, c'est ce qui arriverait.

Dans une interview, « J. » remarqua qu'une lettre pouvait vous être envoyée de la même manière; il promit de consulter à ce sujet l' « ami » (qui, heureusement, s'est maintenant radouci et a repris sa position).

Sur une seconde interview, l'auteur de ces lettres dit : « Je fus interrompu... par un monsieur qui entrait et dit : « Pourquoi m'avez-vous dit seulement la moitié du nom ? » Il paraît que cet homme, une vieille connaissance, était revenu de chez lui peu de jours avant et avait demandé ce « J. », qui devait remplir les fonctions de résident à H. Il répondit qu'il le demanderait à son ami, et le jour suivant lui dit que ce devait être un *M. Bull*. Le matin en question, les journaux annoncèrent que *M. Bulloch* avait été choisi. « J. » dit : « Je ne savais rien de tout cela; mon ami me dit en arabique qu'un homme nommé *Thor* serait choisi, et *Thor* est le mot arabique pour taureau. » Sur quoi, il prit un dictionnaire et nous montra la traduction.

A propos de l'histoire de la corde, il me fit une belle offre. Il dit : « Si votre ami (ou d'autres) veulent garantir les dépenses (et elles ne seraient pas grandes, car les hommes voyageraient comme artisans et n'ont pas besoin d'argent pour eux-mêmes), je me chargerai d'envoyer à Londres des hommes qui feront l'expérience et pourront satisfaire la Société des Recherches psychiques ou tout autre qui aimerait à voir cela.

L'offre est certainement franche et belle. Si elle peut être acceptée, nous attendrons anxieusement les résultats qu'une soigneuse investigation du phénomène apportera sans aucun doute, et nous espérons même qu'avec des avantages si exceptionnels pour l'étude, nous pourrons arriver à quelque éclaircissement des mystères, jusqu'à ce jour cachés, des Mahatmas.

MESSAGES

TRANSMIS DANS UNE ENVELOPPE FERMÉE

ET ÉCRITS A L'ENCRE

PAR QUÆSTOR VITÆ

J'ai rendu compte, dans les *Annales* de juillet 1896, d'une séance chez Miss Bangs à Chicago, dans laquelle une machine à écrire avait transmis cinq messages sans aucun contact humain. Cette expérience avait été conduite sous un contrôle rigoureux, et je m'étais assuré par moi-même, en passant mes mains à travers l'espace, de chaque côté de la machine, par-dessus et par-dessous (quand celle-ci se trouva élevée et suspendue plus haut que la tête du médium), pendant qu'elle fonctionnait, qu'aucun fil ou attache n'y étaient fixés et que des mains ne la touchaient pas.

Le médium était assis et avait les mains tenues par un de mes amis et par un notaire; mais l'expérience avait eu lieu dans une obscurité complète.

Aujourd'hui Miss Bangs m'affirme que le même phénomène s'est reproduit, mais dans des conditions suffisantes de lumière pour que la machine soit vue distinctement par les assistants. Je regrette vivement de n'avoir pas vérifié ce dire, mais ma dernière visite à Chicago a été trop courte pour que j'aie pu voir la chose.

Les *Annales* nº 2 de 1898 ont publié un compte rendu par M. Montonnier, sur des lettres écrites au crayon, dans une enveloppe fermée, chez ce même médium.

Mrs Slosson, 13, Elizabeth Street, Chicago, m'a affirmé aussi avoir eu une séance avec Miss Bangs, dans laquelle des messages d'écriture indépendante avaient été transmis au crayon d'ardoise, entre deux ardoises attachées ensemble. Ces ardoises furent achetées par Mrs Slosson en se rendant chez Miss Bangs; et telles qu'elles étaient, enveloppées dans le papier mis par le marchand, elles furent accrochées à la suspension à gaz au milieu de la chambre.

Cette dame et Miss Bangs s'assirent au-dessous, et bientôt Mrs Slosson entendait le bruit d'un crayon grinçant sur l'ardoise, quoiqu'il n'y eût personne qui les touchât et qu'elles fussent encore enveloppées. Lorsque Mrs Slosson décrocha les ardoises, après avoir défait la ficelle et enlevé le papier, elle trouva l'intérieur des ardoises couvert d'écriture. Ces messages référaient à des personnes de sa famille et faisaient allusion à des faits qui furent vérifiés et trouvés exacts. Des choses qui y étaient prédites se réalisèrent. Mrs Slosson ne connaissait nullement Miss Bangs, cette dernière par conséquent ne pouvait connaître les personnes dont on parlait dans les messages.

Cette expérience, racontée et affirmée par Mrs Slosson, a d'autant plus de valeur, que cette dame elle-même est médium (un des meilleurs que j'aie rencontré soit en Amérique, soit en Europe) : or les médiums, comme dans n'importe quelle autre profession, se jalousant tous plus ou moins, le témoignage d'un « concurrent » est des plus flatteurs et des moins susceptibles d'erreur.

Mais depuis cette époque, les phénomènes d'écriture indépendante chez Miss Bangs ont pris une nouvelle forme. Des questions écrites sur des feuilles de papier sont enfermées dans des enveloppes que l'on gomme, et on trouve peu après les réponses tracées à l'encre sur des feuilles de papier blanc qu'on y joint.

Lors de mon dernier voyage j'ai été voir Miss May Bangs, et j'ai pu vérifier par moi-même cette nouvelle expérience. Avant de me rendre chez elle j'écrivais les quelques questions que je voulais poser, et je les enfermais dans une enveloppe avec quatre feuilles de papier blanc pour les réponses. Ceci

fut fait à l'hôtel Auditorium que j'habitais. Nous étions en août; il faisait une chaleur suffocante. Quand ma séance commença chez Miss Bangs il était 5 heures du soir, il faisait plein jour, et les portes et fenêtres de la pièce où nous nous assîmes restèrent ouvertes pour donner un peu d'air.

Miss Bangs s'est assise près d'une petite table en bois, de 80 centimètres carrés environ; je m'assis de l'autre côté. La table était couverte d'un tapis que j'enlevai, le remplaçant par mon mouchoir de poche blanc que je posai étendu au milieu de la table. Miss Bangs me présenta alors deux ardoises ordinaires en me priant d'y enfermer mon enveloppe préparée. Je pris l'enveloppe cachetée que j'avais dans ma poche et la mis entre les deux ardoises, que j'appliquai hermétiquement l'une contre l'autre au moyen de larges bandes de caoutchouc posées transversalement. Les ardoises ainsi attachées furent posées sur mon mouchoir blanc, en pleine lumière. Une troisième ardoise fut alors posée sur les deux premières, recouvrant ainsi leur face supérieure.

Miss Bangs et moi posâmes nos doigts pendant quelques minutes sur les bords de cette troisième ardoise (sans toucher aux deux autres). Bientôt je sentis une légère vibration dans les nerfs de ma main, quoique les ardoises restassent absolument immobiles. Le tremblement paraissait être une sensation purement intérieure.

Miss Bangs ne passa pas à l'état second ; elle resta à l'état normal, causant de mon voyage, de ma visite précédente, etc. Pourtant, peu après, elle fit des remarques qui démontraient que les opérateurs invisibles avaient connaissance des questions que j'avais posées et suggestionnaient au médium des remarques s'y rapportant.

Bientôt Miss Bangs me dit que les opérateurs demandaient à ce que j'écrivisse une nouvelle question sur un morceau de papier et qu'ils se chargeraient de le faire passer dans l'enveloppe enfermée entre les ardoises attachées.

En conséquence je pris un petit morceau de papier de 3 à 6 centimètres environ, et j'écrivis une nouvelle question; puis en tenant l'ardoise libre qui avait été posée sur les deux premières attachés avec les bandes de caoutchouc, je posai

ce petit morceau de papier sur les ardoises attachées et remis la troisième ardoise comme un couvercle. Miss Bangs versa alors quelques gouttes d'encre sur un petit morceau de papier et le posa sur la troisième ardoise.

A partir de ce moment nos mains ne touchèrent plus les ardoises. Vingt minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Miss Bangs causa avec moi de choses et d'autres. Deux fois, pendant ces vingt minutes, je collai mon oreille à l'ardoise supérieure, et j'entendis chaque fois à l'intérieur un léger grincement.

Trois petits coups frappés dans les ardoises nous apprirent que les réponses étaient écrites. J'enlevai l'ardoise supérieure. Le papier que j'avais posé avec la question supplémentaire avait disparu. Je défis les bandes de caoutchouc qui liaient les deux premières ardoises et y trouvais enfermée, comme je l'y avais posée, l'enveloppe gommée. Avec mon canif je coupai cette enveloppe et en ayant retiré les questions accompagnées des quatre feuilles de papier blanc que j'y avais enfermées, je trouvai en plus le petit morceau de papier sur lequel j'avais inscrit la question supplémentaire, papier que j'avais simplement posé sur les deux ardoises liées ensemble. Les quatre feuilles de papier blanc avaient été employées pour les réponses, l'intérieur (le côté replié) étant couvert d'une écriture courante, à l'encre; la quatrième feuille était écrite des deux côtés.

Une des questions posées était : « Pouvez-vous me dire les noms des deux messieurs français qui avaient promis d'envoyer une communication au Congrès spiritualiste de Londres et qui retirèrent leur promesse au dernier moment? Pourquoi et par quelle influence ont-ils ainsi agi? »

La réponse écrite sur une des feuilles était conçue en ces termes : « Mon ami terrestre, soyez le bienvenu. Nous amenons auprès de vous beaucoup d'amis, mais les conditions sont peu favorables actuellement. Ce que nous vous dirons donc nous aura été dicté, car beaucoup d'esprits ignorent la manière d'utiliser les forces nécessaires pour communiquer avec la sphère terrestre.

« Quant à votre question concernant ces messieurs français

qui avaient promis d'envoyer une communication au Congrès de Londres et qui ne l'ont pas fait, il vaut autant que vous ne sachiez pas toute la vérité à ce sujet actuellement; vous en serez informé en temps et lieu. Vos amis de ce côté-ci ne pensent pas qu'il soit toujours désirable que les mortels soient informés de certaines choses qui leur semblent inexplicables.

« D'ailleurs la vie spirituelle, comme la vie terrestre, est limitée quant à son savoir. Néanmoins nous pouvons vous affirmer qu'une influence contraire a agi dans cette affaire. »

Une autre réponse était formulée ainsi : « Mon cher fils, vous vous étonnez que je n'aie jamais communiqué avec vous; je peux vous dire que bien souvent je suis venu auprès de vous; surtout dans les moments où votre pensée était venue vers moi, mais je n'ai jamais pu exprimer ma présence d'une façon externe, ignorant l'emploi des forces nécessaires pour arriver à ce résultat. Aussi parce que d'autres esprits, des interprètes, nous entourent qui transmettent les pensées d'un monde à l'autre. Je désire que vous sachiez que tout en progressant dans ma nouvelle sphère, j'ai gardé les mêmes intérêts, le même amour, intensifiés seulement, et que je veille silencieusement sur ceux qui me sont chers et qui sont encore sur la terre. Plus tard et en rapport avec votre propre avancement spirituel, j'aurai beaucoup à vous communiquer. En attendant, souvenez-vous que je suis toujours auprès de vous, suivant toutes vos pensées, tous vos actes.

« Bien à vous.

« Par entremise des esprits interprètes.

« Votre père. »

La troisième lettre disait :

« Charles Edisson désire que vous sachiez qu'il vient souvent auprès de vous, comme un guide silencieux, vous suggérant de nombreuses pensées, des théories nouvelles, qui, dans un temps déterminé, doivent aider au progrès général. Prochainement vous recevrez de nouveaux messages de cette source.

La quatrième communication disait : « Votre « Neghees Self » (Ego transcendant), le double de votre âme, peut vous

donner un portrait d'elle-même, telle qu'elle était aux Indes il y a cent ans; exactement comme elle apparaîtrait si son double était projeté sur la terre, et avec ce portrait apparaîtra votre symbole d'unité duelle. »

Mon séjour à Chicago était trop court pour me permettre de disposer du temps nécessaire pour obtenir ce portrait, mais je puis dire que des portraits au pastel peuvent s'obtenir chez Miss Bangs sur des toiles enfermées dans des caisses scellées ou fermées à clé. Cela demande deux ou trois heures de travail. La caisse est mise sous une table recouverte d'un tapis, que l'on peut soulever quand on veut, pendant que se fait le travail. Plusieurs comptes rendus de ce phénomène ont paru dans des journaux américains, et on a constaté qu'un travail similaire demanderait non pas quelques heures, mais bien quelques jours à un artiste. Un de mes amis américains m'a envoyé un compte rendu d'un portrait qu'il a obtenu ainsi chez Miss Bangs : « Il acheta une toile pour pastel 22 × 27 inches et la fit enfermer dans une caisse, dont un côté s'ouvrait avec des charnières, fermée avec deux serrures de sûreté. A l'envers de la toile, afin d'obvier à ce qu'elle pût être changée, il fixa un billet de banque avec de la colle forte. Il fit aussi plusieurs autres marques connues de lui seul. Le couvercle fut fixé, et un notaire y apposa six scellés après fermeture des serrures de sûreté.

La caisse fut alors portée chez miss Bangs, où il vint six fois; une heure chaque fois, pendant six jours de suite. Pendant les séances il tenait la caisse par les poignées, et la séance finie, il remportait la caisse chez lui, où il l'enfermait dans son coffre fort. A la fin de la sixième séance la caisse fut ouverte. Sur la toile se trouvait le portrait au pastel d'un de ses amis mort.

« R. J. A. »

Les conditions dans lesquelles ce portrait a été obtenu démontrent suffisamment qu'il n'a pu être produit que par un agent invisible.

Avant de terminer cet article, je veux dire quelques mots au sujet des accusations portées contre les sœurs Bangs.

En 1896 M. Hodgson, après avoir pris connaissance de mon compte rendu des expériences avec la machine à écrire, priait M. Dariex d'insérer dans le numéro suivant des *Annales* « que les sœurs Bangs avaient été démasquées, *et qu'il fallait considérer comme de la tricherie les expériences en question* » (1). Étant donné que ces expériences étaient confirmées par le témoignage de trois témoins, cette déclaration était bien arbitraire, sans parler de son peu d'égards.

Pourtant j'ai considéré de mon devoir, lors de mon dernier voyage, d'interroger miss Bangs sur le procès Bundy-Bangs, qu'avait suscité le dire de M. Hodgson. En réponse elle porta une accusation contre M. Bundy, accusation qui ne peut être réfutée puisque M. Bundy est mort depuis. Dans tous les cas M. Bundy avait perdu son procès; le jury avait acquitté les sœurs Bangs, et elle me promit de se procurer une copie légalisée du jugement, ce qu'elle fit peu après. Cette copie je l'envoie à M. Dariex avec cet article. Je me suis occupé de cette affaire non seulement au point de vue de la justice pure et simple, mais aussi parce que ces médiums sont fort intéressants, et que si elles pouvaient se disculper, il serait désirable qu'elles pussent venir à Londres et à Paris, « les faits médiumniques » étant chose rare en Europe. Je sais bien que beaucoup de gens ont une grande objection aux médiums payés, mais la valeur des résultats dépendant des conditions dans lesquelles sont conduites les expériences, que le sujet ou médium soit payé ou non, cela ne change pas les faits. Des sujets présentant une variété de phénomènes aussi étendue que ceux produits chez les sœurs Bangs : écriture sur ardoises fermées; écriture à encre dans des enveloppes gommées; messages imprimés par une machine à écrire; exécution de portraits au pastel dans une caisse fermée; passage d'objets matériels à travers d'autres objets matériels, ne se trouvent pas facilement, et l'accusation portée contre les sœurs Bangs dans les *Annales* pouvant être réfutée d'une

(1) Ce n'est pas M. Hodgson qui m'a prié d'insérer, dans les *Annales des Sciences psychiques*, que les sœurs Bangs avaient été démasquées; c'est M. Myert qui m'en a informé et c'est de mon propre mouvement que j'ai porté ce fait à la connaissance des lecteurs (*Dariex*).



manière satisfaisante, leur venue ici ne pourrait qu'établir, en Europe, une nouvelle base de recherches intéressantes.

Ces médiums sont disposés à venir. Il ne reste que les conditions à fixer et aussi la certitude qu'une réhabilitation de leur réputation en tant que médiums leur sera accordée. Car ici je rappellerai que l'attitude mentale de l'assistance agit par suggestion sur le médium; que souvent les assistants, par leurs doutes, leur scepticisme, détruisent les possibilités de manifestation, ce qui a eu lieu à Cambridge avec Eusapia Paladino, ainsi que l'a démontré M. Ochorowicz dans les *Annales*.

Il m'est arrivé à moi-même à New-York, chez les médiums Mrs Gray et chez Mrs Cadwell, d'avoir à me retirer, ces médiums me trouvant trop exigeant, trop défiant; pourtant j'étais là dans une attitude mentale absolument neutre et réceptive et j'avais été présenté comme le correspondant d'un journal. Mais les lois qui règlent la suggestion mentale et la sensibilité extériorisée sont peu connues, même par ceux qui ont fait une étude de ces questions, à plus forte raison par tous ceux qui forment le gros public. La majorité des gens prononcent souvent des jugements basés sur les apparences et arrivent à de fausses conclusions, sans se rendre compte qu'eux-mêmes, par leur attitude antagoniste ou sceptique, ils ont retardé ou paralysé les effets cherchés.

Depuis 1880, je m'occupe de ces questions et je suis à même de pouvoir affirmer combien il est essentiel qu'une atmosphère harmonieuse règne entre l'assistance et le sujet ou médium, ce qui ne veut nullement dire que les expériences doivent être conduites à la guise du médium, sans vérification ou contrôle rigoureux. Il y a parmi les médiums et sujets hypnotiques, comme dans toutes les professions, des gens peu scrupuleux, qui par amour du succès sont trop souvent disposés à forcer la note, à frauder. Dans toutes les expériences auxquelles j'ai assisté, j'ai donc pris soin d'obtenir un contrôle des plus rigoureux, dans tous les détails que comportait la production du phénomène. Ceci a été reconnu quant au compte rendu en question par le professeur Barrett, dans une lettre dans *Light*, après en avoir pris connaissance.

Puis j'ai pris garde d'assurer la bonne humeur, la confiance, la tranquillité d'esprit du médium, quant à mon attitude mentale vis-à-vis d'elle.

Une dernière remarque. Je ne connais les sœurs Bangs que pour avoir eu deux séances chez elles, séances que j'ai décrites. Mon seul but en prenant ce qui pourrait s'appeler leur défense est simplement d'essayer d'empêcher qu'une « accusation » soit considérée comme une « condamnation », ce qui arrive avec la majorité des personnes; et aussi de servir la cause des sciences psychiques en faisant connaître deux médiums qui produisent des phénomènes vraiment intéressants.

Pour arriver à établir une science psychique, il faut des sujets à phénomènes qui veulent bien se prêter à l'expérimentation. Mettre un médium à l'index et le bannir du champ d'études, d'une manière permanente, serait un procédé par trop sévère, même s'il était démontré (au moyen d'un contrôle qui devrait être tout aussi rigoureux que celui qu'on exige avant d'admettre la validité d'un phénomène) que ce médium avait commis un acte de fraude.

Le champ d'expérimentation souffrirait par l'exclusion de phénomènes aussi intéressants. Le contrôle rigoureux dans la production des phénomènes offre toutes les garanties nécessaires. L'ostracisme absolu vis-à-vis d'un médium est donc inutile.

INFORMATIONS

Nous sommes avisé qu'un groupe anglais se propose de faire venir à Londres Miss Bangs, et M. M... nous demande s'il ne serait pas possible de constituer en France un groupe qui la ferait venir aussi à Paris. Les *Annales des Sciences psychiques* ne peuvent s'occuper de la constitution de ce groupe, mais elles signalent volontiers à leurs lecteurs le projet du groupe anglais, afin que ceux qui désireraient expérimenter avec ce médium, puissent faire connaître leur intention et prendre leurs dispositions.

Afin de faciliter et de simplifier les choses, M. Auguste de Morsier [1] a bien voulu être assez dévoué pour se charger, sur la prière de M. M..., de centraliser les adhésions et de servir d'intermédiaire entre les Français et le groupe anglais ; mais il entend être et rester un simple correspondant, un simple interprète : il centralisera les adhésions, étudiera, avec le groupe anglais, les conditions exigées et la possibilité de faire venir le médium, mais là se bornera son rôle. Il entend rester en dehors de toute organisation matérielle des séances et de tout maniement de fonds.

X. D.

1. Écrire à M. Auguste de Morsier, 25, rue Decamps, Paris.

ERRATA

Une transposition de texte a eu lieu dans l'article bibliographique du n° 5. Ce qui est compris entre la 16e et la 22e ligne de la page 318 aurait dû être placé après la dernière phrase de la page 317.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 37309.

Les **Annales des Sciences psychiques** paraissent tous les deux mois. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8 carré de 64 pages.

Elles ont pour but de rapporter, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relatives aux faits, soi-disant occultes, de *télépathie*, de *lucidité*, de *pressentiment*, d'*apparitions objectives*. En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter; des *Analyses, Bibliographies, Critiques*, etc.

S'ADRESSER POUR LA RÉDACTION :

à M. le Dr **Dariex**, 6, rue du Bellay, Paris;

POUR L'ADMINISTRATION :

à M. **Félix Alcan**, libraire-éditeur, 108, boulevard St-Germain, Paris.

PRIX D'ABONNEMENT :

Un an (à partir du 15 février) pour tous pays. . . . . 12 fr.

La livraison : 2 fr. 50

On s'abonne à la librairie Félix Alcan, *chez tous les libraires et dans tous les bureaux de poste.*

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

VIENNENT DE PARAITRE :

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES.

L'individualisation de la peine, par **R. SALEILLES**, professeur à la Faculté de droit de Paris. 1 vol. in-8, cart. à l'anglaise. . . . . 6 fr.

L'idéalisme social, par **Eugène FOURNIÈRE**, député. 1 vol. in-8. cart. à l'anglaise . . . . 6 fr.

Ouvriers du temps passé (xve et xvie siècles), par **H. HAUSER**, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. 1 vol. in-8, cart. à l'anglaise . . . . 6 fr.

La question d'Orient, par **Édouard DRIAULT**, agrégé de l'Université, préface de **Gabriel MONOD**, de l'Institut. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. . . 7 fr.

Histoire de la troisième République, par **Edgar ZEVORT**, recteur de l'Académie de Caen. *** *La présidence de Jules Grévy*, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. . . . . 7 fr.

Le socialisme et la Révolution française. Études sur les idées socialistes de 1789 à 1796, par **André LICHTENBERGER**. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*. . . . . 5 fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par P. RIBOT, Professeur au Collège de France

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE, 1899

La *Revue Philosophique* paraît tous les mois par livraisons de 6 ou 7 feuilles, et forme à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris. . . . . **30** fr. | Départements et Étranger. . **33 fr.**

La Livraison. . . . . **3** fr.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 37309.


Princeton University Library
32101 063849358

